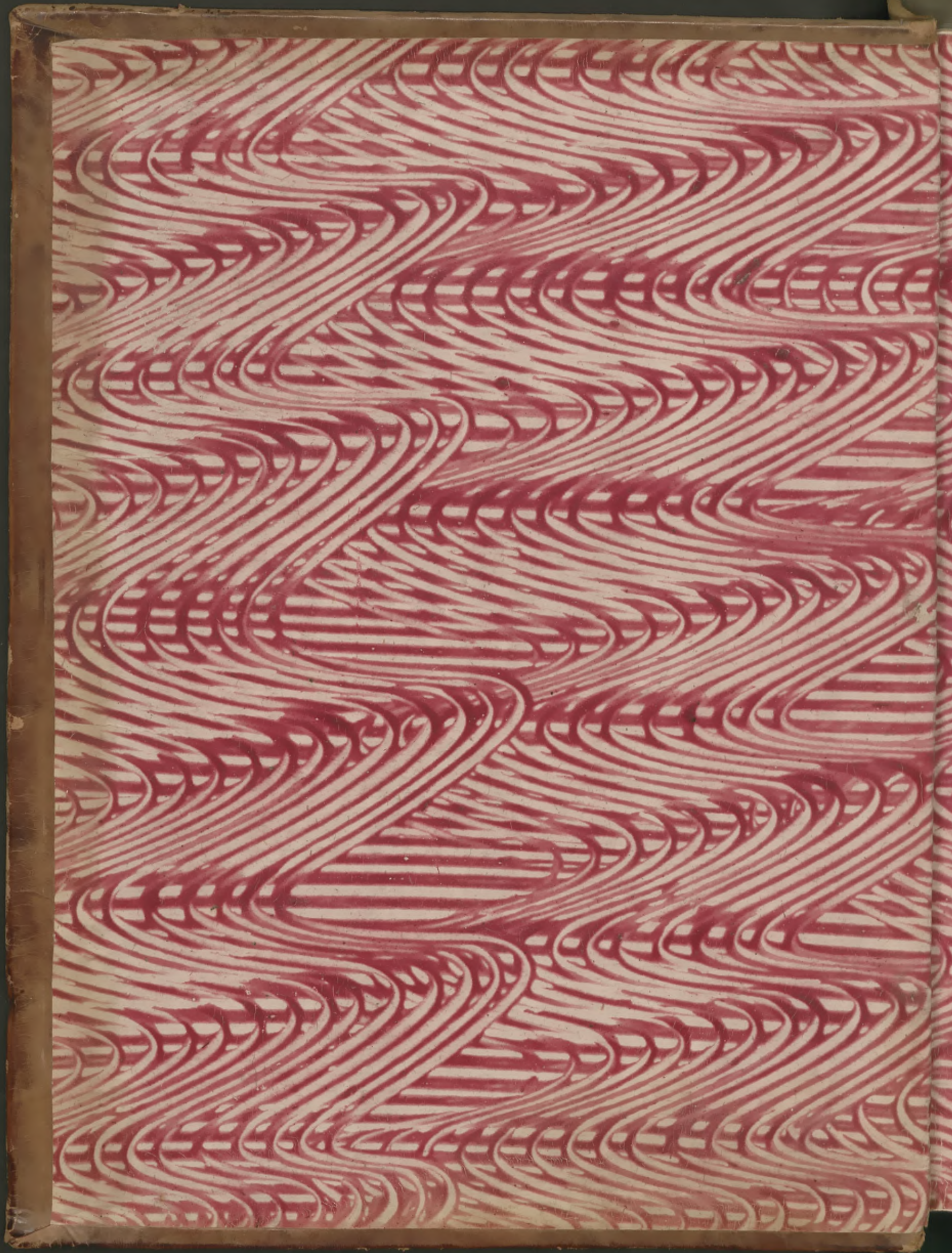




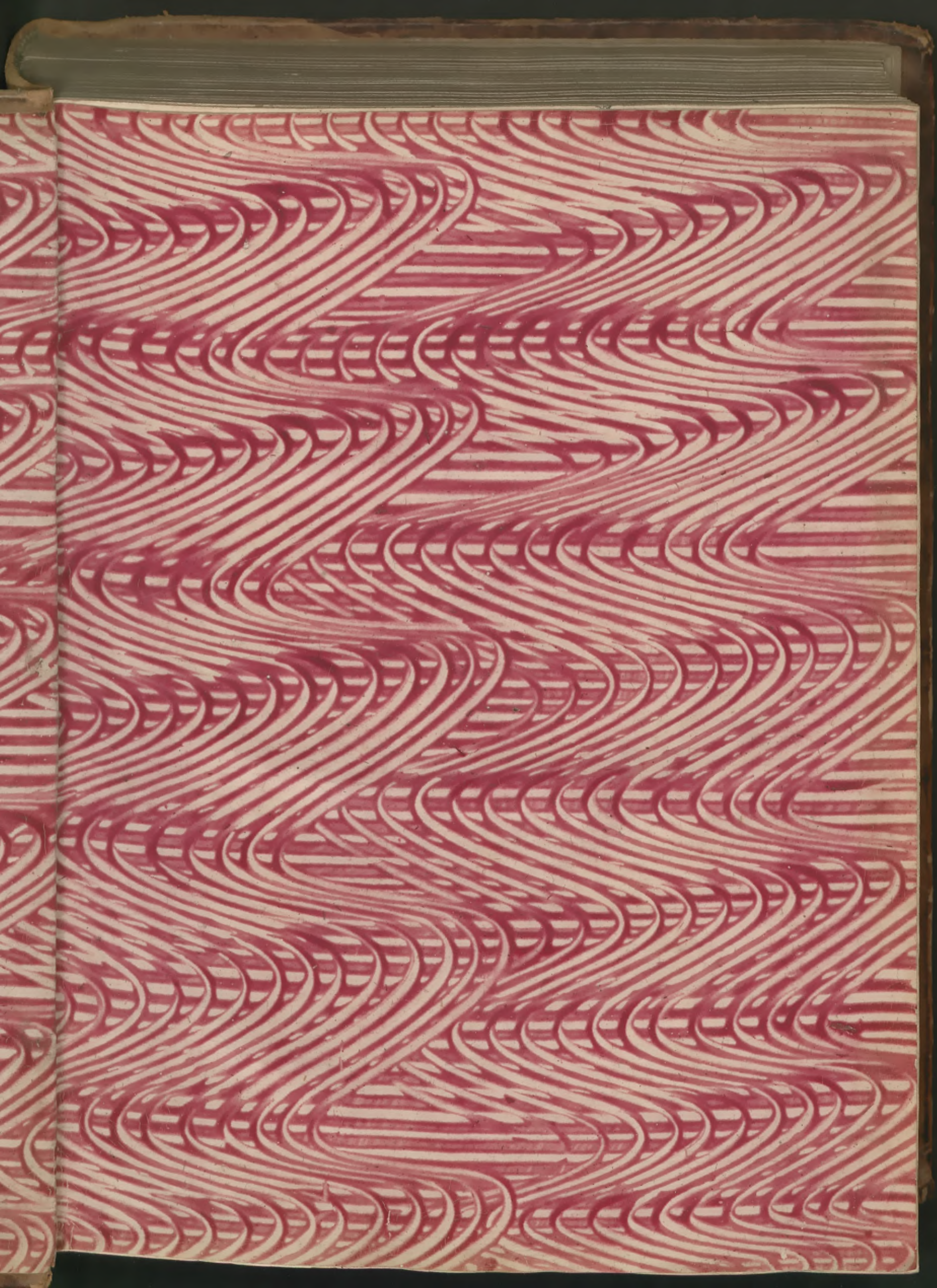
OEUVRES  
DE  
VOLTAIRE.  
THEATRE.  
TOM. I.

2

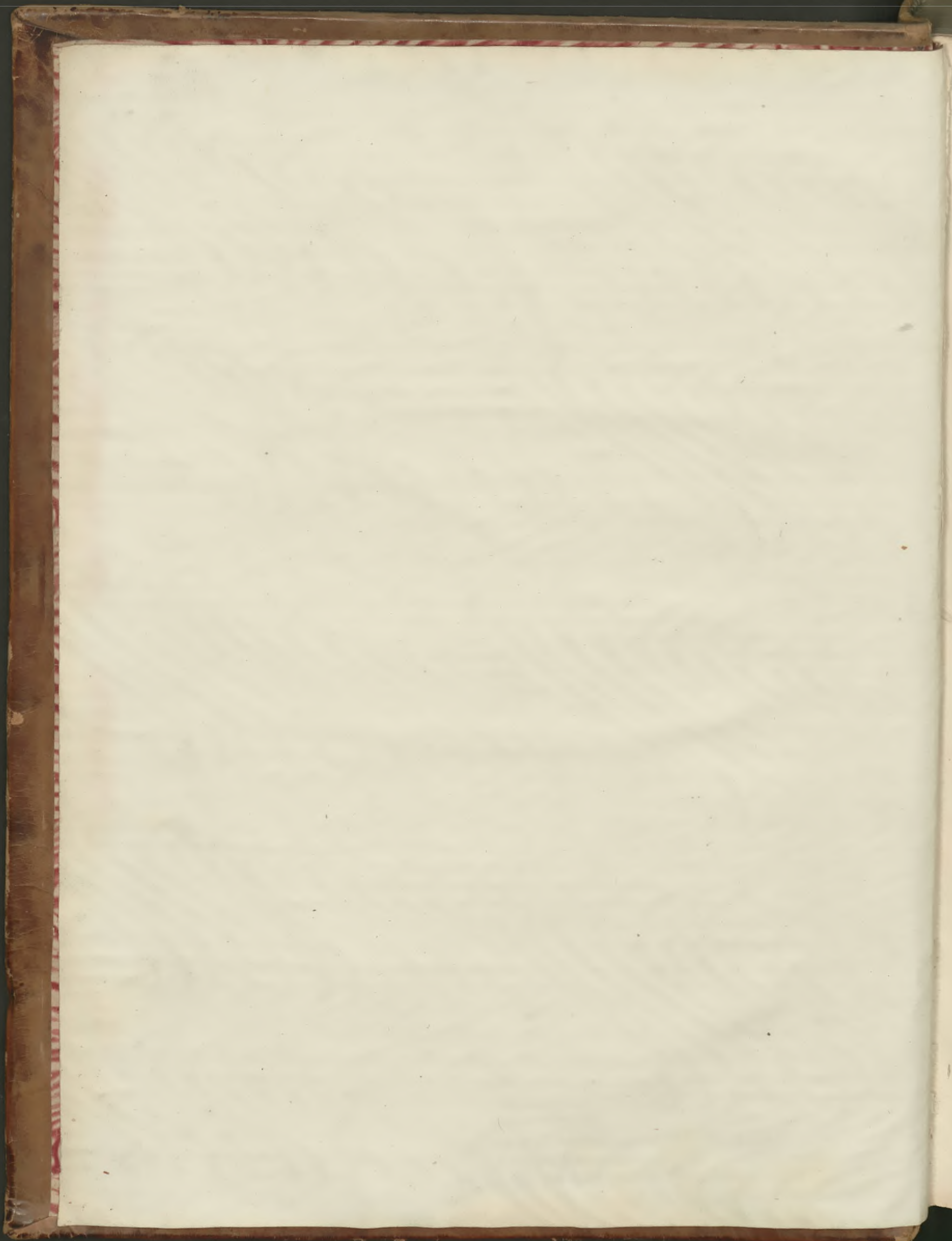














150.

B. P. H. B.

VII...2<sup>b.</sup>

# COLLECTION

Complette

D E S

Œ U V R E S

D E

MR. DE VOLTAIRE.

---

T O M E S E C O N D .

---



COLLECTION

Complete

G. U. N. R. E. 2

M. DE TOLLAIRE

TOURNAI



T H E A T R E

Complet

D E

M<sup>R</sup>. D E V O L T A I R E.

---

T O M E P R E M I E R.

---

C O N T E N A N T

OEDIPE , MARIAMNE , BRUTUS , LA MORT  
DE CESAR , ZAYRE , ALZIRE , avec toutes  
les pièces relatives à ces Drames.

---

G E N E V E.

---

M. D C C. L X V I I I.



W E T A T W T

BIBLIOTEKA GŁÓWNA  
WSP w Bydgoszczy  
STARE DRUKI

S 637



---

## AVERTISSEMENT.

Nous donnons ici toutes les pièces de Théâtre de Monsieur de *Voltaire*, avec les variantes que nous avons pû recueillir. Ce fera la seule édition correcte & complete. Toutes celles qu'on a données à Paris sont très informes; cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le public séduit par les ennemis de l'auteur, sembla rejeter aux premières représentations les mêmes morceaux qu'il redemanda ensuite avec empressement quand la cabale fut dissipée.

Quelquefois les acteurs déroutés par les cris de la cabale, se voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du murmure; ils leur en substituaient d'autres au hazard. Presque tous ses ouvrages dramatiques ont été représentés & imprimés à Paris dans son absence. De là viennent les fautes dont fourmillent les éditions faites dans cette capitale.

Par exemple, dans la pièce de *Gengis* imprimée par nous in 8°. sous les yeux de l'auteur, on trouve dans la scène où *Gengis-Kan* parait pour la première fois, les vers suivans.

Cessez de mutiler tous ces grands monumens,  
Ces prodiges des arts consacrés par les tems;  
Respectez-les; ils sont le prix de mon courage;

Tom. III. & du Théâtre le premier. A



2      *A V E R T I S S E M E N T.*

Qu'on cesse de livrer aux flammes , au pillage ,  
Ces archives des loix , ce vaste amas d'écrits ,  
Tous ces fruits du génie , objets de vos mépris.  
Si l'erreur les dicta , cette erreur m'est utile ;  
Elle occupe ce peuple , & le rend plus docile , &c.

Ce morceau important est tronqué & défiguré  
dans l'édition de *Duchefne* & dans les autres.  
Voici comme il s'y trouve.

Cessez de mutiler tous ces grands monumens ,  
Ces prodiges des arts consacrés par les tems ,  
Echappés aux fureurs des flammes , du pillage ,  
Respectez - les ; ils font le prix de mon courage , &c.

On voit assez que ce qu'on a retranché était  
absolument nécessaire & très à sa place. Le vers  
qu'on a substitué, *Echappés aux fureurs des flam-  
mes , du pillage*, est un vers indigne de quiconque  
est instruit des règles de son art , & connaît un  
peu l'harmonie. *Echappés des fureurs des flammes*  
est une césure monstrueuse.

Ceux qui se plaisent à étudier l'esprit humain  
doivent savoir que les ennemis de l'auteur , pour  
faire tomber la pièce , insinuèrent que les meilleurs  
morceaux étaient dangereux , & qu'il fallait les re-  
trancher. Ils eurent la malignité de faire regarder  
ces vers comme une allusion à la Religion , qui  
rend le peuple plus docile. Il est évident que par  
ce passage on ne peut entendre que les sciences  
des Chinois méprisées alors des Tartares. On a



AVERTISSEMENT. 3

représenté cette pièce en Italie ; il y en a trois traductions. Les Inquisiteurs ne se sont jamais avisés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la tragédie de *Mahomet* ; on suscita contre elle une persécution violente ; on fit défendre les représentations : ainsi le fanatisme voulait anéantir la peinture du fanatisme. Rome vengea l'auteur. Le Pape *Benoit XIV.* protégea la pièce ; elle lui fut dédiée ; des Académiciens la représentèrent dans plusieurs villes d'Italie , & à Rome même. Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les gens de lettres ayent été plus maltraités qu'en France , on ne leur rend justice que bien tard.

La tragédie de *Tancrede* est défigurée d'un bout à l'autre d'une manière encor plus barbare. Dans les éditions de France il n'y a presque pas une scène où il ne se trouve des vers qui pèchent également contre la langue , l'harmonie & les règles du théâtre. Le libraire de Paris est d'autant plus inexcusable qu'il pouvait consulter notre édition , à laquelle il devait se conformer.

Les éditeurs de Paris ont porté la négligence jusqu'à répéter les mêmes vers dans plusieurs scènes d'*Adélaïde du Guesclin*. Nous trouvons dans leur édition , à la scène 7<sup>e</sup>. du second acte , ces vers qui n'ont pas de sens :

Gardez d'être réduit au hazard dangereux  
Que les chefs de l'Etat ne trahissent leurs vœux.



4      *A V E R T I S S E M E N T.*

Il y a dans notre édition :

Tous les chefs de l'Etat , lassés de ces ravages ,  
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.  
Gardez d'être réduit au hazard dangereux  
De vous voir ou trahir , ou prévenir par eux.

Ces vers sont dans les règles de la syntaxe la plus exacte. Ceux qu'on a substitués dans l'édition de Paris sont de vrais solécismes , & n'ont aucun sens. *Gardez d'être réduit au hazard que les chefs de l'Etat ne trahissent leurs vœux ;* de quels vœux s'agit-il ? que veut dire , *être réduit au hazard qu'un autre ne trahisse ses vœux ?* On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des vers qui riment , que le public ne s'aperçoit pas s'ils sont bons ou mauvais , & que la rapidité de la déclamation fait disparaître les défauts du stile ; mais les connaisseurs remarquent ces fautes : ils sont blessés des barbarismes innombrables qui défigurent presque toutes nos tragédies. C'est un devoir indispensable de parler purement sa langue.

Nous avons souvent entendu dire à l'auteur , que la langue était trop négligée au théâtre , & que c'est là que les règles du langage doivent être observées avec le plus de scrupule , parce que les étrangers y viennent apprendre le Français. Il disait que ce qui avait nui le plus aux belles - lettres était le succès de plusieurs pièces , qui à la faveur de quelques beautés ont fait ou-



AVERTISSEMENT. 5

blier qu'elles étaient écrites dans un stile barbare. On fait que *Boileau* en mourant se plaignait de cette horrible décadence. Des éloges prodigués à cette barbarie ont achevé de corrompre le goût.

Les comédiens croient que les loix de l'art d'écrire, l'élégance, l'harmonie, la pureté de la langue, sont des choses inutiles; ils coupent, ils retranchent, ils transposent tout à leur plaisir, pour se ménager des situations qui les fassent valoir. Ils substituent à des passages nécessaires des vers ineptes & ridicules; ils en chargent leurs manuscrits, & c'est sur ces manuscrits que des libraires ignorans impriment des choses qu'ils n'entendent point.

L'extrême abondance des ouvrages dramatiques a dégradé l'art au lieu de le perfectionner; & les amateurs des lettres accablés sous l'immensité des volumes, n'ont pas eu même le tems de distinguer si ces ouvrages imprimés sont corrects ou non.

Les nôtres du moins le feront; & nous pouvons assurer les étrangers qui attendent notre édition, qu'ils n'y trouveront rien qui offense une langue devenue leurs délices, & l'objet constant de leurs études.

---



A V E R T I S S E M E N T

S U R

L' Œ D I P E.

*L'*Auteur composa cette pièce à l'âge de dix-huit ans. Elle fut jouée en mil sept cent dix-huit, quarante-cinq fois de suite. Ce fut le Sieur du Frêne, célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'Œdipe; Mademoiselle des Mares, très grande actrice, joua celui de Jocaste, & quitta le théâtre quelque tems après. On a rétabli dans cette nouvelle édition le rôle de Philoctète, tel qu'il fut joué à la première représentation.



Œ D I P E,  
T R A G É D I E,  
A V E C  
D E S C H Œ U R S ;

Précédée d'une lettre au P. PORE'E, & d'une  
préface dans laquelle on combat les sentimens  
de Mr. DE LA MOTTE sur la poësie.

---

*Représentée pour la première fois le ... Novembre 1718.*

---



---

*L E T T R E*  
DE MONSIEUR DE VOLTAIRE  
AU PÈRE PORÉE, JÉSUI TE.

**J**E vous envoie , mon cher père *a*) , la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*Œdipe*. J'ai eu soin d'effacer , autant que je l'ai pû , les couleurs fades d'un amour déplacé , que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles & terribles que ce fujet exige.

Je veux d'abord que vous sachiez , pour ma justification , que tout jeune que j'étais quand je fis l'*Œdipe* , je le composai à peu près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens & de vos leçons , & je connaissais fort peu le théâtre de Paris ; je travaillai à peu près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai Monsieur *Dacier* , qui était du pays. Il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes à la manière des Grecs. C'était me conseiller de me promener dans les rues de Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la pièce ; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi , quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour *l'Amoureuse*. On trouva la scène de la double confidence entre *Œdipe* & *Jocaste* , tirée en partie de *Sophocle* , tout-à-fait insipide. En un mot , les acteurs , qui étaient dans ce tems là petits maîtres & grands seigneurs , refusèrent de représenter l'ouvrage. J'étais extrêmement jeune , je crus qu'ils avaient raison. Je  
gâtai

*a*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du père *Porée* après sa mort.



gâtai ma pièce pour leur plaire , en affadissant par des sentimens de tendresse un sujet qui le comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour , on fut moins mécontent de moi ; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre *Jocaste* & *Œdipe* ; on se moqua de *Sophocle* & de son imitateur. Je tins bon , je dis mes raisons , j'employai des amis : enfin ce ne fut qu'à force de protection que j'obtins qu'on jouerait *Œdipe*. Il y avait un acteur nommé *Quinault* , qui dit tout haut , que pour me punir de mon opiniâtreté il fallait jouer la pièce telle qu'elle était , avec ce mauvais quatrième acte tiré du Grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire , d'oser traiter un sujet où *Pierre Corneille* avait si bien réussi. On trouvait alors l'*Œdipe* de *Corneille* excellent ; je le trouvais un fort mauvais ouvrage , & je n'osais le dire. Je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans , quand tout le monde est de mon avis. Il faut souvent bien du tems pour que justice soit exactement rendue. On l'a faite un peu plus tôt aux deux *Œdipes* de *Monsieur de la Motte*. Le révérend père de *Tournemine* a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. *Monsieur de la Motte* a bien de l'esprit ; il est un peu comme cet athlète Grec , qui quand il était terrassé , prouvait qu'il avait le dessus.

Je ne suis de son avis sur rien. Mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui , que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface , où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne ; & il a lui-même approuvé ma petite dissertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre ; voilà comme ils en useraient , s'ils avaient été à votre école ; mais ils sont plus mordans d'ordinaire que des Avocats , & plus emportés que des Jansénistes. Les lettres humaines sont devenues très inhumaines. On injurie , on cabale , on calomnie , on fait des couplets. Il est plaisant , qu'il soit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oserait pas leur dire en face. Vous m'avez appris , mon cher père , à fuir ces bassesses , & à savoir vivre , comme à savoir écrire.



Les muses filles du ciel ,  
Sont des sœurs sans jalousie ;  
Elles vivent d'ambrosie ,  
Et non d'absinthe & de fiel ;  
Et quand Jupiter appelle  
Leur assemblée immortelle  
Aux fêtes qu'il donne aux Dieux ,  
Il défend que le Satyre  
Trouble les sons de leur lyre  
Par ses sons audacieux.

Adieu , mon cher & révérend père ; je suis pour jamais à vous & aux vôtres , avec la tendre reconnaissance que je vous dois , & que ceux qui ont été élevés par vous ne conservent pas toujours.

à Paris , ce 7e. Janvier 1729.

---



P R É F A C E.

L'*Edipe*, dont on donne cette nouvelle édition, fut représenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'est toujours soutenue sur le théâtre, & on la revoit encor avec quelque plaisir malgré ses défauts; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien représentée, & en partie à la pompe & au pathétique du spectacle même.

Le père *Folard* jésuite, & Mr. *de la Motte* de l'Académie Française, ont depuis traité tous deux le même sujet, & tous deux ont évité les défauts dans lesquels je suis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pièces; mes critiques, & même mes louanges, paraîtraient également suspectes. *b)*

Je suis encor plus éloigné de prétendre donner une poétique à l'occasion de cette tragédie; je suis persuadé que tous ces raisonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une scène de génie, & qu'il y a bien plus à apprendre dans *Polyeucte* & dans *Cinna*, que dans tous les préceptes de l'Abbé *d'Aubignac*. *Sévère* & *Pauline* sont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits sur la peinture par des connaisseurs n'instruiront pas tant un élève, que la seule vue d'une tête de *Raphaël*.

Les principes de tous les arts, qui dépendent de l'imagination, sont tous aisés & simples, tous puisés dans la nature & dans la raison. Les *Pradons* & les *Boyers* les ont connus aussi-bien que les *Corneilles* & les *Racines*; la différence n'a été & ne fera jamais que dans l'application. Les auteurs d'*Armide* & d'*Iffé*, & les plus mauvais compositeurs, ont eu les mêmes règles de musique. Le *Poussin* a travaillé sur les mê-

*b)* Monsieur *de la Motte* donna deux *Edipes* en 1726. l'un en rimes, & l'autre en prose non rimée. L'*Edipe* en rimes fut joué quatre fois; l'autre n'a jamais été joué.



mes principes que *Vignon*. Il paraît donc aussi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le serait à un peintre de prévenir le public par des dissertations sur ses tableaux, ou à un musicien de vouloir démontrer que sa musique doit plaire.

Mais puisque *Mr. de la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il est juste de défendre ces anciennes loix, non pas parce qu'elles sont anciennes, mais parce qu'elles sont bonnes & nécessaires, & qu'elles pourraient avoir dans un homme de son mérite un adverfaire redoutable.

### D E S T R O I S U N I T É S.

*Mr. de la Motte* veut d'abord proscrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Les Français sont les premiers d'entre les nations modernes, qui ont fait revivre ces sages règles du théâtre; les autres peuples ont été longtems sans vouloir recevoir un joug qui paraissait si sévère; mais comme ce joug était juste, & que la raison triomphe enfin de tout, ils s'y sont soumis avec le tems. Aujourd'hui même en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs pièces, que la durée de l'action est égale à celle de la représentation; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les tems où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Don Lopez de Vega* & *Shakespear*. Elles avouent l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie. Faut-il qu'un Français se serve aujourd'hui de tout son esprit pour nous y ramener?

Quand je n'aurais autre chose à dire à *Mr. de la Motte*, sinon que Messieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Addisson*, *Congreve*, *Maffei*, ont tous observé les loix du Théâtre, c'en serait assez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer: Mais *Mr. de la Motte* mérite qu'on le combatte par des raisons plus que par des autorités.

Qu'est-ce qu'une pièce de théâtre? La représentation d'une



action. Pourquoi d'une seule, & non de deux ou trois ? C'est que l'esprit humain ne peut embrasser plusieurs objets à la fois ; c'est que l'intérêt, qui se partage, s'anéantit bientôt ; c'est que nous sommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens ; c'est qu'enfin la nature seule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raison l'unité de lieu est essentielle ; car une seule action ne peut se passer en plusieurs lieux à la fois. Si les personnages que je vois sont à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils se trouver en Perse au second ? Mr. le Brun a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles & dans les Indes sur la même toile ? » Je ne ferais pas étonné, dit adroitement Mr. de la Motte, » qu'une nation sensée, mais moins amie des règles, s'accommodât de voir *Coriolan* condamné à Rome au premier acte, reçu chez les *Volsques* au troisième, & assis sur le trône à Rome au quatrième, &c. Premièrement, je ne conçois point qu'un peuple sensé & éclairé ne fût pas ami des règles, toutes puisées dans le bon-sens, & toutes faites pour son plaisir. Secondement, qui ne sent que voilà trois tragédies, & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ferait jamais qu'une pièce de *Jodelle* ou de *Hardy* versifiée par un moderne habile ?

L'unité de tems est jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien sensible. J'assiste à une tragédie, c'est-à-dire, à la représentation d'une action. Le sujet est l'accomplissement de cette action unique. On conspire contre *Auguste* dans Rome ; je veux savoir ce qui va arriver d'*Auguste* & des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui se fera passé dans ces quinze jours ; car je suis là pour être informé de ce qui se passe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelques petites qu'elles puissent être. Ce n'est plus uniquement cet accomplissement de la conspiration, auquel il fallait marcher rapidement ; c'est une longue histoire qui ne sera plus intéressante, parce qu'elle ne sera plus vive, parce que tout se fera écarté du moment de la décision, qui est le seul que j'attens. Je ne suis point venu à la comédie



pour entendre l'histoire d'un héros , mais pour voir un seul événement de sa vie. Il y a plus. Le spectateur n'est que trois heures à la comédie ; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. *Cinna* , *Andromaque* , *Bajazet* , *Œdipe* , soit celui du grand *Corneille* , soit celui de Mr. de la Motte , soit même le mien , si j'ose en parler , ne durent pas davantage. Si quelques autres pièces exigent plus de tems , c'est une licence , qui n'est pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage ; & plus cette licence est grande , plus elle est fautive.

Nous étendons souvent l'unité de tems jusqu'à vingt-quatre heures , & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de sévérité rendrait quelquefois d'assez beaux sujets impraticables , & plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi , qu'une action théâtrale pût se passer en deux jours , bientôt quelque auteur y emploierait deux semaines , & un autre deux années ; & si l'on ne réduisait pas le lieu de la scène à un espace limité , nous verrions en peu de tems des pièces telles que l'ancien *Jules César* des Anglais , où *Cassius* & *Brutus* sont à Rome au premier acte , & en *Theffalie* dans le cinquième.

Ces loix observées , non seulement servent à écarter des défauts ; mais elles amènent de vraies beautés ; de même que les règles de la belle architecture exactement suivies composent nécessairement un bâtiment qui plait à la vue. On voit qu'avec l'unité de tems , d'action & de lieu , il est bien difficile qu'une pièce ne soit pas simple. Aussi voilà le mérite de toutes les pièces de Mr. *Racine* , & celui que demandait *Aristote*. Mr. de la Motte , en défendant une tragédie de sa composition , préfère à cette noble simplicité la multitude des événements ; il croit son sentiment autorisé par le peu de cas qu'on fait de *Bérénice* , par l'estime où est encor le *Cid*. Il est vrai que le *Cid* est plus touchant que *Bérénice* ; mais *Bérénice* n'est condamnable que parce que c'est une élégie plutôt qu'une tragédie simple ; & le *Cid* , dont l'action est véritablement tragique , ne doit point son succès à la multiplicité des événements ; mais il plait malgré cette multiplicité , comme il touche malgré l'Infante , & non pas à cause de l'Infante.



Mr. de la Motte croit , qu'on peut se mettre au-dessus de toutes ces règles , en s'en tenant à l'unité d'intérêt , qu'il dit avoir inventée , & qu'il appelle un paradoxe : mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre chose que celle de l'action. Si plusieurs personnages , dit-il , sont diversement intéressés dans le même événement , & s'ils sont tous dignes que j'entre dans leurs passions , il y a alors unité d'action , & non pas unité d'intérêt.

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre Mr. de la Motte sur cette petite question , j'ai relu le discours du grand Corneille sur les trois unités ; il vaut mieux consulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc , & je l'ai déjà dit , que l'unité d'action consiste en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le lecteur lise cet endroit de Corneille , & il décidera bien vite entre Mr. de la Motte & moi ; & quand je ne serais pas fort de l'autorité de ce grand homme , n'ai-je pas encor une raison plus convaincante ? c'est l'expérience. Qu'on lise nos meilleures tragédies Françaises , on trouvera toujours les personnages principaux diversement intéressés ; mais ces intérêts divers se rapportent tous à celui du personnage principal , & alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne se rapportent pas au principal acteur , si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun , l'intérêt est double , & ce qu'on appelle *action* au théâtre , l'est aussi. Tenons nous en donc , comme le grand Corneille , aux trois unités , dans lesquelles les autres règles , c'est-à-dire , les autres beautés , se trouvent renfermées.

Mr. de la Motte les appelle *des principes de fantaisie* , & prétend , qu'on peut fort bien s'en passer dans nos tragédies , parce qu'elles sont négligées dans nos opéra. C'est , ce me semble , vouloir réformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie.

## D E L' O P E R A.

L'Opéra est un spectacle aussi bizarre que magnifique , où les yeux & les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit , où l'affervissement à la musique rend nécessaires les fautes les plus ridicules , où il faut chanter des *ariettes* dans la dé-



struction d'une ville , & danser autour d'un tombeau ; où l'on voit le palais de *Pluton* & celui du *Soleil* , des dieux , des démons , des magiciens , des prestiges , des monstres , des palais formés & détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances , on les aime même , parce qu'on est là dans le pays des fées ; & pourvu qu'il y ait du spectacle , de belles danses , une belle musique , quelques scènes intéressantes , on est content. Il serait aussi ridicule d'exiger dans *Alceste* l'unité d'action , de lieu & de tems , que de vouloir introduire des danses & des démons dans *Cinna* ou dans *Rodogune*.

Cependant quoique les opéra soient dispensés de ces trois règles , les meilleurs sont encor ceux où elles sont le moins violées : on les retrouve même , si je ne me trompe , dans plusieurs , tant elles sont nécessaires & naturelles , & tant elles servent à intéresser le spectateur. Comment donc Mr. *de la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légèreté de condamner dans un spectacle les mêmes choses que nous approuvons dans un autre ? Il n'y a personne qui ne pût répondre à Mr. *de la Motte*. J'exige avec raison beaucoup plus de perfection d'une tragédie , que d'un opéra ; parce qu'à une tragédie mon attention n'est point partagée , que ce n'est ni d'une sarabande ni d'un pas de deux que dépend mon plaisir ; que c'est à mon ame uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un homme ait su amener & conduire dans un seul lieu , & dans un seul jour , un seul événement , que mon esprit conçoit sans fatigue , & où mon cœur s'intéresse par degrés. Plus je vois combien cette simplicité est difficile , plus elle me charme ; & si je veux ensuite me rendre raison de mon plaisir , je trouve que je suis de l'avis de Mr. *Despréaux* , qui dit :

Qu'en un lieu , qu'en un jour , un seul fait accompli ,  
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

J'ai pour moi encore , pourra-t-il dire , l'autorité du grand *Corneille* ; j'ai plus encore , j'ai son exemple , & le plaisir que me font ses ouvrages à proportion qu'il a plus ou moins obéi à cette règle.

Mr.



Mr. de la Motte ne s'est pas contenté de vouloir ôter du théâtre ses principales règles, il veut encor lui ôter la poésie, & nous donner des tragédies en prose.

## D E S V E R S E N P R O S E.

Cet auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers en sa vie, ou des ouvrages de prose à l'occasion de ses vers, écrit contre son art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile*, ni *le Tasse*, ni Mr. *Despréaux*, ni Mr. *Racine*, ni Mr. *Pope*, ne se sont avisés d'écrire contre l'harmonie des vers, ni Mr. de *Lully* contre la musique, ni Mr. *Newton* contre les mathématiques. On a vû des hommes qui ont eu quelquefois la faiblesse de se croire supérieurs à leur profession, ce qui est le sûr moyen d'être au-dessous : mais on n'en avait point encor vû qui voulussent l'avilir. Il n'y a que trop de personnes qui méprisent la poésie faute de la connaître. Paris est plein de gens de bon sens, nés avec des organes insensibles à toute harmonie, pour qui de la musique n'est que du bruit, & à qui la poésie ne paraît qu'une folie ingénieuse. Si ces personnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou six volumes de vers, est de leur avis, ne se croiront-ils pas en droit de regarder tous les autres poètes comme des foux, & celui-là comme le seul à qui la raison est revenue ? Il est donc nécessaire de lui répondre pour l'honneur de l'art, & j'ose dire pour l'honneur d'un pays, qui doit une partie de sa gloire chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

Mr. de la Motte avance que la rime est un usage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encore. Le retour des mêmes sons est si naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les sauvages, comme elle l'est à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanson en rimes Américaines traduite en Français ; on trouve dans un des *Speçtateurs* de Mr. *Addisson* une traduc-



tion d'une ode Laponne rimée, qui est pleine de sentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Musa loqui*, nés sous un ciel plus heureux, & favorisés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les syllabes pouvaient, par leur longueur ou leur brièveté, exprimer les sentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de syllabes & d'intonations, résultait dans leurs vers, & même aussi dans leur prose, une harmonie que les anciens Italiens sentirent, qu'ils imitèrent, & qu'aucune nation n'a pû saisir après eux. Mais soit rime, soit syllabes cadencées, la poésie, contre laquelle Mr. *de la Motte* se révolte, a été & sera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote* l'histoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus sage de la terre, le mieux policé, & le plus savant. Cette coutume était très-raisonnable : car le but de l'histoire était de conserver à la postérité la mémoire du petit nombre de grands hommes, qui lui devaient servir d'exemple. On ne s'était point encor avisé de donner l'histoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en plusieurs volumes in folio. On n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on se servait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'est pour cette raison que les premiers philosophes, les législateurs, les fondateurs des Religions, & les historiens, étaient tous poètes.

Il semble que la poésie dût manquer communément, dans de pareils sujets, ou de précision ou d'harmonie : mais depuis que *Virgile* a réuni ces deux grands mérites qui paraissent si incompatibles, depuis que MM. *Despréaux* & *Racine* ont écrit comme *Virgile*, un homme qui les a lus tous trois, & qui fait que tous trois sont traduits dans presque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même ? Je placerai nos *Despréaux* & nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la versification ; parce que si l'auteur de l'*Eneïde* était né à Paris, il aurait rimé comme eux ; & si ces deux Français



avaient vécu du tems d'*Auguste*, ils auraient fait le même usage que *Virgile* de la mesure des vers Latins. Quand donc *Mr. de la Motte* appelle la versification un travail mécanique & ridicule, c'est charger de ce ridicule, non seulement tous nos grands poètes, mais tous ceux de l'antiquité. *Virgile* & *Horace* se sont asservis à un travail aussi mécanique que nos auteurs. Un arrangement heureux de spondées & de dactyles, était bien aussi pénible que nos rimes & nos hémistiches. Il faut que ce travail fût bien laborieux, puisque l'*Eneïde* après onze années n'était pas encor dans sa perfection.

*Mr. de la Motte* prétend, qu'au moins une scène de tragédie mise en prose ne perd rien de sa grace ni de sa force. Pour le prouver il tourne en prose la première scène de *Mithridate*, & personne ne peut la lire. Il ne songe pas que le grand mérite des vers est qu'ils soient aussi naturels, aussi corrects que la prose. C'est cette extrême difficulté surmontée qui charme les connaisseurs. Réduisez les vers en prose, il n'y a plus ni mérite ni plaisir.

Mais, dit-il, nos voisins ne riment point dans leurs tragédies. Cela est vrai; mais ces pièces sont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de savoir si nos vers doivent être rimés ou non. *MM. Corneille* & *Racine* ont employé la rime; craignons que si nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne soit plutôt par l'impuissance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le desir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent se passer de rime, parce que leur langue a des inversions, & leur poésie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a son génie déterminé par la nature de la construction de ses phrases, par la fréquence de ses voyelles ou de ses consonnes, ses inversions, ses verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue est la clarté & l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poésie, qui doit marcher comme notre prose dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un besoin essentiel du retour des mêmes sons, pour que notre poésie ne soit pas confondue avec la prose. Tout le monde connaît ces vers :



Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.  
 Mais que dis - je ? Mon père y tient l'urne fatale :  
 Le sort , dit - on , l'a mise en ses sévères mains ;  
*Minos* juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.  
 Mais que dis - je ? Mon père y tient l'urne funeste ;  
 Le sort , dit - on , l'a mise en ses sévères mains ;  
*Minos* juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poétique que soit ce morceau , fera-t-il le même plaisir , dépouillé de l'agrément de la rime ? Les Anglais & les Italiens diraient également , après les Grecs & les Romains , *les pâles humains Minos aux enfers juge* , & enjamberaient avec grace sur l'autre vers. La manière même de réciter des vers en Italien & en Anglais fait sentir des syllabes longues & brèves , qui soutiennent encor l'harmonie sans besoin de rimes. Nous qui n'avons aucun de ces avantages , pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laisse ?

Mr. de la Motte compare nos poètes , c'est-à-dire , nos *Corneilles* , nos *Racines* , nos *Despréaux* , à des faiseurs d'acrostiches , & à un charlatan , qui fait passer des grains de millet par le trou d'une aiguille ; & ajoute , que toutes ces puérités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée. J'avoue , que les mauvais vers sont à peu près dans ce cas. Ils ne diffèrent de la mauvaise prose que par la rime , & la rime seule ne fait ni le mérite du poète ni le plaisir du lecteur. Ce ne sont point seulement des dactyles & des spondées qui plaisent dans *Virgile* & dans *Homère*. Ce qui enchante toute la terre , c'est l'harmonie charmante qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre , est un fou ; mais celui qui tire du fond de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à tout le monde , est un homme très-sage & presque unique. Il est très-difficile de faire de beaux tableaux , de



belles statues , de bonne musique , de bons vers. Aussi les noms des hommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles , dureront-ils beaucoup plus peut-être que les Royaumes où ils font nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de disputer avec Mr. *de la Motte* sur quelques autres points ; mais ce serait peut-être marquer un dessein de l'attaquer personnellement , & faire soupçonner une malignité dont je suis aussi éloigné que de ses sentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuses & fines qu'il a répandues dans son livre , que m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraissent moins vraies que les autres. C'est assez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime , & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai seulement un mot , ( si Mr. *de la Faye* veut bien me le permettre ) à l'occasion de l'ode en faveur de l'harmonie , dans laquelle il combat en beaux vers le système de Mr. *de la Motte* , & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en prose. Voici une strophe dans laquelle Mr. *de la Faye* a rassemblé en vers harmonieux & pleins d'imagination , presque toutes les raisons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuse ,  
Où l'esprit semble resserré ,  
Il reçoit cette force heureuse ,  
Qui l'élève au plus haut degré.  
Telle dans des canaux pressée ,  
Avec plus de force élancée ,  
L'onde s'élève dans les airs ;  
Et la règle qui semble austère ,  
N'est qu'un art plus certain de plaire ,  
Inséparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaison plus juste , plus gracieuse , ni mieux exprimée. Mr. *de la Motte* , qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant seulement , examine , si ce sont les canaux qui font que l'eau s'élève , ou si c'est la hauteur dont elle tombe qui fait la mesure de son élévation. Or où trouvera-t-on , continue-t-il , dans les vers plutôt que dans la prose cette première hauteur des pensées ? &c.



Je crois que Mr. *de la Motte* se trompe comme physicien, puisqu'il est certain, que sans la gêne de ces canaux dont il s'agit, l'eau ne s'éleverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât : mais ne se trompe-t-il pas encor plus comme poëte ? comment n'a-t-il pas senti, que comme la gêne de la mesure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainsi cette prison où l'eau coule renfermée, produit un jet-d'eau qui plait à la vue ? La comparaison n'est-elle pas aussi juste que riante ? Mr. *de la Faye* a pris sans doute un meilleur parti que moi. Il s'est conduit comme ce philosophe, qui pour toute réponse à un sophiste qui niait le mouvement, se contenta de marcher en sa présence. Mr. *de la Motte* nie l'harmonie des vers : Mr. *de la Faye* lui envoie des vers harmonieux ; cela seul doit m'avertir de finir ma prose.

---

## A C T E U R S.

ŒDIPÉ, Roi de Thèbes.

JOCASTE, Reine de Thèbes.

PHILOCTÈTE, Prince d'Eubée.

Le grand Prêtre.

ARASPE, confident d'Œdipe.

EGINE, confidente de Jocaste.

DIMAS, ami de Philoctète.

PHORBAS, vieillard Thébain.

ICARE, vieillard de Corinthe.

Chœur de Thébains.

*La scène est à Thèbes.*



---

Œ D I P E ,  
T R A G É D I E .

---

A C T E P R E M I E R .

---

S C E N E P R E M I E R E .

PHILOCTÈTE , DIMAS .

D I M A S .

**P**hiloctète , est-ce vous ? quel coup affreux du sort  
Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort ?  
Venez-vous de nos Dieux affronter la colère ?  
Nul mortel n'ose ici mettre un pied réméraire ;  
Ces climats sont remplis du céleste courroux ,  
Et la mort dévorante habite parmi nous.  
Thèbe depuis longtems aux horreurs consacrée ,  
Du reste des vivans semble être séparée :  
Retournez . . .

P H I L O C T È T E .

Ce séjour convient aux malheureux.  
Va , laisse-moi le soin de mes destins affreux ,  
Et di-moi si des Dieux la colère inhumaine ,  
En accablant ce peuple , a respecté la Reine ?

D I M A S .

Oui , Seigneur , elle vit ; mais la contagion



Jusqu'au pied de son trône apporte son poison.  
 Chaque instant lui dérobe un serviteur fidelle,  
 Et la mort par degrés semble s'approcher d'elle.  
 On dit, qu'enfin le ciel, après tant de courroux  
 Va retirer son bras appesanti sur nous.  
 Tant de sang, tant de morts ont dû le satisfaire.

P H I L O C T E T E .

Eh ! quel crime a produit un courroux si sévère ?

D I M A S .

Depuis la mort du Roi...

P H I L O C T E T E .

Qu'entens-je ? quoi Laius. . .

D I M A S .

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

P H I L O C T E T E .

Il ne vit plus ! Quel mot a frappé mon oreille !  
 Quel espoir séduisant dans mon cœur se réveille ?  
 Quoi, Jocaste ! les Dieux me feraient-ils plus doux ?  
 Quoi ! Philoctète enfin pourrait-il être à vous ?  
 Il ne vit plus !... quel sort a terminé sa vie ?

D I M A S .

Quatre ans sont écoulés depuis qu'en Béotie,  
 Pour la dernière fois le sort guida vos pas.  
 A peine vous quittiez le sein de vos Etats,  
 A peine vous preniez le chemin de l'Asie,  
 Lorsque d'un coup perfide une main ennemie  
 Ravit à ses sujets ce Prince infortuné.

P H I L O C T E T E .

Quoi ! Dimas, votre Maître est mort assassiné ?

D I M A S .

Ce fut de nos malheurs la première origine ;



Ce crime a de l'Empire entraîné la ruine.  
 Du bruit de son trépas mortellement frappés,  
 A répandre des pleurs nous étions occupés,  
 Quand du courroux des Dieux ministre épouvantable,  
 Funeste à l'innocent, sans punir le coupable,  
 Un monstre (loin de nous que faisiez-vous alors ?)  
 Un monstre furieux vient ravager ces bords.  
 Le ciel industrieux dans sa triste vengeance,  
 Avait à le former épuisé sa puissance.  
 Né parmi des rochers au pied du Cythéron,  
 Ce monstre à voix humaine, aigle, femme & lion,  
 De la nature entière exécration assemblage,  
 Unissait contre nous l'artifice à la rage.  
 Il n'était qu'un moyen d'en préserver ces lieux.  
 D'un sens embarrassé dans des mots captieux,  
 Le monstre chaque jour dans Thèbe épouvantée  
 Proposait une énigme avec art concertée ;  
 Et si quelque mortel voulait nous secourir,  
 Il devait voir le monstre, & l'entendre, ou périr.  
 A cette loi terrible il nous falut souscrire ;  
 D'une commune voix Thèbe offrit son empire  
 A l'heureux interprète inspiré par les Dieux,  
 Qui nous dévoilerait ce sens mystérieux.  
 Nos sages, nos vieillards, séduits par l'espérance,  
 Osèrent, sur la foi d'une vaine science,  
 Du monstre impénétrable affronter le courroux ;  
 Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.  
 Mais Oedipe, héritier du sceptre de Corinthe,  
 Au-dessus de son âge, au-dessus de la crainte,  
 Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,  
 Vint, vit ce monstre affreux, l'entendit & fut Roi.



Il vit , il règne encor ; mais sa triste puissance  
 Ne voit que des mourans sous son obéissance.  
 Hélas ! nous nous flattions que ses heureuses mains  
 Pour jamais à son trône enchaînaient les destins.  
 Déjà même les Dieux nous semblaient plus faciles ;  
 Le monstre en expirant laissait ces murs tranquilles ;  
 Mais la stérilité , sur ce funeste bord ,  
 Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.  
 Les Dieux nous ont conduit de supplice en supplice ;  
 La famine a cessé , mais non leur injustice ;  
 Et la contagion , dépeuplant nos Etats ,  
 Poursuit un faible reste échappé du trépas.  
 Tel est l'état horrible où les Dieux nous réduisent ;  
 Mais vous , heureux guerrier , que ces Dieux favorisent ,  
 Qui du sein de la gloire a pû vous arracher ?  
 Dans ce séjour affreux que venez-vous chercher ?

P H I L O C T E T E .

J'y viens porter mes pleurs , & ma douleur profonde.  
 Appren mon infortune & les malheurs du monde.  
 Mes yeux ne verront plus ce digne fils des Dieux ,  
 Cet appui de la terre , invincible comme eux.  
 L'innocent opprimé perd son Dieu tutélaire ;  
 Je pleure mon ami , le monde pleure un père.

D I M A S .

Hercule est mort ?

P H I L O C T E T E .

Ami , ces malheureuses mains  
 Ont mis sur le bucher le plus grand des humains.  
 Je rapporte en ces lieux ces flèches invincibles ,  
 Du fils de Jupiter présens chers & terribles.  
 Je rapporte sa cendre , & viens à ce héros ,



Attendant des autels , élever des tombeaux.  
 Croi - moi , s'il eût vécu , si d'un présent si rare  
 Le ciel pour les humains eût été moins avare ,  
 J'aurais loin de Jocaste achevé mon destin ;  
 Et dût ma passion renaître dans mon fein ,  
 Tu ne me verrais point , suivant l'amour pour guide ,  
 Pour servir une femme abandonner Alcide.

D I M A S.

J'ai plaint longtems ce feu si puissant & si doux ;  
 Il naquit dans l'enfance , il croissait avec vous.  
 Jocaste par un père à son hymen forcée ,  
 Au trône de Laius à regret fut placée.  
 Hélas ! par cet hymen , qui coûta tant de pleurs ,  
 Les destins en secret préparaient nos malheurs.  
 Que j'admirais en vous cette vertu suprême ,  
 Ce cœur digne du trône , & vainqueur de soi-même !  
 En vain l'amour parlait à ce cœur agité ,  
 C'est le premier tyran que vous avez domté.

P H I L O C T E T E.

Il falut fuir pour vaincre ; oui , je te le confesse ;  
 Je luttai quelque tems , je sentis ma faiblesse :  
 Il falut m'arracher de ce funeste lieu ,  
 Et je dis à Jocaste un éternel adieu.  
 Cependant l'univers tremblant au nom d'Alcide ,  
 Attendait son destin de sa valeur rapide ;  
 A ses divins travaux j'osai m'associer ;  
 Je marchai près de lui ceint du même laurier.  
 C'est alors en effet que mon ame éclairée  
 Contre les passions se sentit assurée.  
 L'amitié d'un grand - homme est un bienfait des Dieux ;  
 Je lisais mon devoir & mon fort dans ses yeux.

D ij



Des vertus avec lui je fis l'apprentissage ;  
 Sans endurcir mon cœur , j'affermis mon courage :  
 L'inflexible vertu m'enchaîna sous sa loi :  
 Qu'euffai-je été sans lui ? rien que le fils d'un Roi ,  
 Rien qu'un Prince vulgaire , & je serais peut-être  
 Esclave de mes sens , dont il m'a rendu maître.

D I M A S.

Ainsi donc déformais , sans plainte & sans courroux ,  
 Vous reverrez Jocaste , & son nouvel époux.

P H I L O C T E T E.

Comment ? que dites-vous ? un nouvel hyménée ?

D I M A S.

Œdipe à cette Reine a joint sa destinée.

P H I L O C T E T E.

Œdipe est trop heureux. Je n'en suis point surpris ;  
 Et qui sauva son peuple est digne d'un tel prix.  
 Le ciel est juste.

D I M A S.

Œdipe en ces lieux va paraître ;  
 Tout le peuple avec lui conduit par le grand-prêtre ,  
 Vient des Dieux irrités conjurer les rigueurs.

P H I L O C T E T E.

Je me sens attendri , je partage leurs pleurs.  
 O toi , du haut des cieus , veille sur ta patrie ,  
 Exauce en sa faveur un ami qui te prie ;  
 Hercule , sois le Dieu de tes concitoyens ;  
 Que leurs vœux jusqu'à toi montent avec les miens !



## S C E N E II.

LE GRAND-PRÊTRE, LE CHŒUR.

( La porte du temple s'ouvre , & le grand-Prêtre paraît au milieu du peuple. )

## I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

**E** Sprits contagieux , tyrans de cet empire ,  
 Qui soufflez dans ces murs la mort qu'on y respire ,  
 Redoublez contre nous votre lente fureur ,  
 Et d'un trépas trop long épargnez - nous l'horreur.

## S E C O N D P E R S O N N A G E .

Frappez , Dieux tout-puissans , vos victimes sont prêtes :  
 O monts , écrasez - nous... Cieux , tombez sur nos têtes !  
 O mort , nous implorons ton funeste secours !  
 O mort , vien nous sauver , vien terminer nos jours !

## L E G R A N D - P R Ê T R E .

Cessez , & retenez ces clameurs lamentables ,  
 Faible soulagement aux maux des misérables ;  
 Fléchissons sous un Dieu qui veut nous éprouver ,  
 Qui d'un mot peut nous perdre , & d'un mot nous sauver.  
 Il fait que dans ces murs la mort nous environne ,  
 Et les cris des Thébains sont montés vers son trône.  
 Le Roi vient. Par ma voix , le ciel va lui parler ;  
 Les destins à ses yeux veulent se dévoiler ;  
 Les tems sont arrivés ; cette grande journée  
 Va du peuple & du Roi changer la destinée.



## S C E N E III.

ŒDIPE , JOCASTE , le grand - Prêtre , ÉGINE , DIMAS ,  
A R A S P E , le Chœur.

Œ D I P E .

**P**eu­ples , qui dans ce temple apportant vos douleurs ,  
Présentez à nos Dieux des offrandes de pleurs ,  
Que ne puis - je sur moi détournant leurs vengeances ,  
De la mort qui vous suit étouffer les semences !  
Mais un Roi n'est qu'un homme en ce commun danger ,  
Et tout ce qu'il peut faire est de le partager.

( au grand - Prêtre . )

Vous , ministre des Dieux que dans Thèbe on adore ,  
Dédaignent - ils tou­jours la voix qui les implore ?  
Verront - ils sans pitié finir nos tristes jours ?  
Ces maitres des humains font - ils muets & sourds ?

L E G R A N D - P R Ê T R E .

Roi , peuple , écoutez - moi . Cette nuit à ma vue  
Du ciel sur nos autels la flamme est descendue ;  
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous ,  
Terrible , & respirant la haine & le courroux .  
Une effrayante voix s'est fait alors entendre :  
» Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre ;  
» Le meurtrier du Roi respire en ces États ,  
» Et de son soufle impur infecte vos climats .  
» Il faut qu'on le connaisse , il faut qu'on le punisse .  
» Peuples , votre salut dépend de son supplice .

Œ D I P E .

Thébains , je l'avoûrai , vous souffrez justement



D'un crime inexorable un rude châtement.  
 Laïus vous était cher , & votre négligence  
 De ses mânes sacrés a trahi la vengeance.  
 Tel est souvent le sort des plus justes des Rois ;  
 Tant qu'ils sont sur la terre on respecte leurs loix :  
 On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême :  
 Adorés de leur peuple , ils sont des Dieux eux - même ;  
 Mais après leur trépas , que sont - ils à vos yeux ?  
 Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux ;  
 Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée ,  
 La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.  
 Ainsi du ciel vengeur implorant le courroux ,  
 Le sang de votre Roi s'élève contre vous.  
 Appaisons son murmure , & qu'au lieu d'hécatombe  
 Le sang du meurtrier soit versé sur sa tombe.  
 A chercher le coupable appliquons tous nos soins.  
 Quoi ! de la mort du Roi n'a - t - on pas de témoins ?  
 Et n'a - t - on jamais pû , parmi tant de prodiges ,  
 De ce crime impuni retrouver les vestiges ?  
 On m'avait toujours dit , que ce fut un Thébain  
 Qui leva sur son Prince une coupable main.

( à *Jocaste.* )

Pour moi qui de vos mains recevant sa couronne ,  
 Deux ans après sa mort ai monté sur son trône ,  
 Madame , jusqu'ici respectant vos douleurs ,  
 Je n'ai point rappelé le sujet de vos pleurs ;  
 Et de vos seuls périls chaque jour allarmée ,  
 Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

J O C A S T E.

Seigneur , quand le destin me réservant à vous ,  
 Par un coup imprévu m'enleva mon époux ;



Lorsque de ses Etats parcourant les frontières ,  
 Ce héros succomba sous des mains meurtrières ;  
 Phorbas en ce voyage était seul avec lui.  
 Phorbas était du Roi le conseil & l'appui.  
 Laïus qui connaissait son zèle & sa prudence ,  
 Partageait avec lui le poids de sa puissance.  
 Ce fut lui qui du Prince à ses yeux massacré  
 Rapporta dans nos murs le corps défiguré :  
 Percé de coups lui-même il se trainait à peine :  
 Il tomba tout sanglant aux genoux de sa Reine.  
 » Des inconnus , dit-il , ont porté ces grands coups :  
 » Ils ont devant mes yeux massacré votre époux ;  
 » Ils m'ont laissé mourant , & le pouvoir céleste  
 » De mes jours malheureux a ranimé le reste.  
 Il ne m'en dit pas plus , & mon cœur agité  
 Voyait fuir loin de lui la triste vérité :  
 Et peut-être le ciel , que ce grand crime irrite ,  
 Déroba le coupable à ma juste poursuite ;  
 Peut-être accomplissant ses décrets éternels ,  
 Afin de nous punir , il nous fit criminels.  
 Le Sphinx bientôt après désola cette rive :  
 A ses seules fureurs Thèbe fut attentive ;  
 Et l'on ne pouvait guère , en un pareil effroi ,  
 Venger la mort d'autrui , quand on tremblait pour soi.

Œ D I P E .

Madame , qu'a-t-on fait de ce sujet fidèle ?

J O C A S T E .

Seigneur , on paya mal son service & son zèle :  
 Tout l'Etat en secret était son ennemi :  
 Il était trop puissant pour n'être point haï ;  
 Et du peuple & des grands la colère insensée

Brûlait



Brûlait de le punir de sa faveur passée.  
 On l'accusa lui-même, & d'un commun transport,  
 Thèbe entière à grands cris me demanda sa mort ;  
 Et moi de tous côtés redoutant l'injustice,  
 Je tremblais d'ordonner sa grace, ou son supplice.  
 Dans un château voisin conduit secrètement,  
 Je dérobai sa tête à leur emportement.  
 Là, depuis quatre hyvers ce vieillard vénérable,  
 De la faveur des Rois exemple déplorable,  
 Sans se plaindre de moi, ni du peuple irrité,  
 De sa seule innocence attend sa liberté.

Œ D I P E.

( à sa suite. )

Madame, c'est assez. Courez, que l'on s'empresse,  
 Qu'on ouvre sa prison, qu'il vienne, qu'il paraisse.  
 Moi-même devant vous je veux l'interroger.  
 J'ai tout mon peuple ensemble & Laius à venger.  
 Il faut tout écouter, il faut d'un œil sévère  
 Sonder la profondeur de ce triste mystère.  
 Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,  
 Punissez l'assassin, vous qui le connaissez.  
 Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire :  
 Qu'en horreur à ses fils, exécration à sa mère,  
 Errant, abandonné, pros crit dans l'univers,  
 Il rassemble sur lui tous les maux des enfers ;  
 Et que son corps sanglant, privé de sépulture,  
 Des vautours dévorans devienne la pâture.

L E G R A N D - P R Ê T R E.

A ces sermens affreux nous nous unissons tous.

Œ D I P E.

Dieux, que le crime seul éprouve enfin vos coups !

Tom. III. & du Théâtre le premier.

E



Ou si de vos décrets l'éternelle justice  
Abandonne à mon bras le soin de son supplice ,  
Et si vous êtes las enfin de nous hair ,  
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.  
Si sur un inconnu vous poursuivez un crime ,  
Achevez votre ouvrage , & nommez la victime.  
Vous , retournez au temple , allez , que votre voix  
Interroge ces Dieux une seconde fois :  
Que vos vœux parmi nous les forcent à descendre ;  
S'ils ont aimé Laius , ils vengeront sa cendre ;  
Et conduisant un Roi , facile à se tromper ,  
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

*Fin du premier acte.*

---



---

A C T E II.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE , EGINE , ARASPE , le Chœur.

A R A S P E.

Où , ce peuple expirant , dont je suis l'interprète ,  
 D'une commune voix accuse Philoctète ,  
 Madame , & les destins dans ce triste séjour ,  
 Pour nous sauver sans doute , ont permis son retour.

J O C A S T E.

Qu'ai - je entendu , grands Dieux !

E G I N E.

Ma surprise est extrême....

J O C A S T E.

Qui , lui ! qui , Philoctète ?

A R A S P E.

Oui , Madame , lui-même.

A quel autre en effet pourraient-ils imputer  
 Un meurtre qu'à nos yeux il sembla méditer ?  
 Il haïssait Laïus , on le fait ; & sa haine  
 Aux yeux de votre époux ne se cachait qu'à peine.  
 La jeunesse imprudente aisément se trahit ;  
 Son front mal déguisé découvrait son dépit.  
 J'ignore quel sujet animait sa colère :  
 Mais , au seul nom du Roi , trop prompt , & trop sincère ,  
 Esclave d'un courroux qu'il ne pouvait domter ,



Jusques à la menace il osait s'emporter.  
 Il partit ; & depuis , sa destinée errante  
 Ramena sur nos bords sa fortune flottante ;  
 Même il était dans Thèbe en ces tems malheureux ,  
 Que le ciel a marqués d'un parricide affreux.  
 Depuis ce jour fatal , avec quelque apparence ,  
 De nos peuples sur lui tomba la défiance.  
 Que dis-je ? Avez longtems les soupçons des Thébains  
 Entre Phorbas & lui flottèrent incertains :  
 Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre ,  
 Ce titre si fameux de vengeur de la terre ,  
 Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous ,  
 Fit taire nos soupçons , & suspendit nos coups.  
 Mais les tems sont changés : Thèbe en ce jour funeste ,  
 D'un respect dangereux dépouillera le reste.  
 En vain sa gloire parle à ces cœurs agités ;  
 Les Dieux veulent du sang , & sont seuls écoutés.

## I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O Reine , ayez pitié d'un peuple qui vous aime ;  
 Imiter de ces Dieux la justice suprême ;  
 Livrez-nous leur victime , adressez-leur nos vœux :  
 Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux ?

## J O C A S T E .

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie ,  
 Hélas ! c'est sans regret que je la sacrifie.  
 Thébains , qui me croyez encor quelques vertus ,  
 Je vous offre mon sang : n'exigez rien de plus.  
 Allez . . .

---



SCÈNE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

Que je vous plains !

JOCASTE.

Hélas ! je porte envie

A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.

Quel état , quel tourment pour un cœur vertueux !

EGINE.

Il n'en faut point douter , votre sort est affreux.

Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime ,

Vont bientôt à grands cris demander leur victime.

Je n'ose l'accuser ; mais quelle horreur pour vous ,

Si vous trouvez en lui l'affassin d'un époux !

JOCASTE.

Et l'on ose à tous deux faire un pareil outrage !

Le crime , la bassesse eût été son partage !

Egine , après les nœuds qu'il a falu briser ,

Il manquait à mes maux de l'entendre accuser.

Appren , que ces soupçons irritent ma colère ,

Et qu'il est vertueux , puisqu'il m'avait fû plaie.

EGINE.

Cet amour si constant...

JOCASTE.

Ne croi pas que mon cœur

De cet amour funeste ait pû nourrir l'ardeur.

Je l'ai trop combattu. Cependant , chère Egine ,

E iij



Quoi que fasse un grand cœur où la vertu domine ,  
 On ne se cache point ces secrets mouvemens ,  
 De la nature en nous indomtables enfans :  
 Dans les replis de l'ame ils viennent nous surprendre.  
 Ces feux qu'on croit éteints renaissent de leur cendre ;  
 Et la vertu sévère en de si durs combats ,  
 Résiste aux passions , & ne les détruit pas.

E G I N E.

Votre douleur est juste autant que vertueuse ,  
 Et de tels sentimens. . . .

J O C A S T E.

Que je suis malheureuse !  
 Tu connais , chère EGINE , & mon cœur & mes maux ;  
 J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux ;  
 Deux fois de mon destin subissant l'injustice ,  
 J'ai changé d'esclavage , ou plutôt de supplice :  
 Et le seul des mortels dont mon cœur fut touché ,  
 A mes vœux pour jamais devait être arraché.  
 Pardonnez - moi , grands Dieux , ce souvenir funeste ;  
 D'un feu que j'ai domté c'est le malheureux reste.  
 EGINE , tu nous vis l'un de l'autre charmés ;  
 Tu vis nos nœuds rompus aussi-tôt que formés.  
 Mon Souverain m'aima , m'obtint malgré moi-même ;  
 Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadème ;  
 Il falut oublier , dans ses embrassemens ,  
 Et mes premiers amours , & mes premiers sermens.  
 Tu fais qu'à mon devoir toute entière attachée ,  
 J'étouffai de mes sens la révolte cachée :  
 Et déguisant mon trouble , & dévorant mes pleurs ,  
 Je n'osais à moi-même avouer mes douleurs.



E G I N E.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée  
Une seconde fois tenter la destinée ?

J O C A S T E.

Hélas !

E G I N E.

M'est-il permis de ne vous rien cacher ?

J O C A S T E.

Parle.

E G I N E.

Œdipe, Madame, a paru vous toucher ;  
Et votre cœur, du moins, sans trop de résistance,  
De vos Etats sauvés donna la récompense.

J O C A S T E.

Ah grands Dieux !

E G I N E.

Était-il plus heureux que Laïus ?  
Ou Philoctète absent ne vous touchait-il plus ?  
Entre ces deux héros étiez-vous partagée ?

J O C A S T E.

Par un monstre cruel Thèbe alors ravagée,  
A son libérateur avait promis ma foi,  
Et le vainqueur du Sphynx était digne de moi.

E G I N E.

Vous l'aimiez ?

J O C A S T E.

Je sentis pour lui quelque tendresse ;  
Mais que ce sentiment fut loin de la faiblesse !  
Ce n'était point, EGINE, un feu tumultueux,  
De mes sens enchantés enfant impétueux.  
Je ne reconnus point cette brûlante flâme,  
Que le seul Philoctète a fait naître en mon ame,



Et qui fur mon esprit répandant son poison ,  
 De son charme fatal a séduit ma raison.  
 Je sentais pour Œdipe une amitié sévère.  
 Œdipe est vertueux , sa vertu m'était chère ;  
 Mon cœur avec plaisir le voyait élevé  
 Au trône des Thébains qu'il avait conservé.  
 Mais enfin sur ses pas aux autels entraînée ,  
 EGINE , je sentis dans mon ame étonnée  
 Des transports inconnus que je ne conçus pas ;  
 Avec horreur enfin je me vis dans ses bras.  
 Cet hymen fut conclu sous un affreux augure.  
 EGINE , je voyais dans une nuit obscure ,  
 Près d'Œdipe & de moi je voyais des enfers  
 Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts ;  
 De mon premier époux l'ombre pâle & sanglante  
 Dans cet abîme affreux paraissait menaçante :  
 Il me montrait mon fils , ce fils , qui dans mon flanc  
 Avait été formé de son malheureux sang ;  
 Ce fils dont ma pieuse & barbare injustice  
 Avait fait à nos Dieux un secret sacrifice.  
 De les suivre tous deux ils semblaient m'ordonner ;  
 Tous deux dans le Tartare ils semblaient m'entraîner.  
 De sentimens confus mon ame possédée  
 Se présentait toujours cette effroyable idée ;  
 Et Philoctète encor trop présent dans mon cœur ,  
 De ce trouble fatal augmentait la terreur.

E G I N E .

J'entens du bruit , on vient , je le vois qui s'avance.

J O C A S T E .

C'est lui-même ; je tremble ; évitons sa présence.

S C E N E



## S C E N E III.

J O C A S T E , P H I L O C T E T E .

P H I L O C T E T E .

**N**E fuyez point , Madame , & cessez de trembler :  
 Osez me voir , osez m'entendre & me parler ;  
 Ne craignez point ici , que mes jalouses larmes  
 De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes.  
 N'attendez point de moi des reproches honteux ,  
 Ni de lâches soupirs indignes de tous deux :  
 Je ne vous tiendrai point de ces discours vulgaires ,  
 Que dicte la mollesse aux amans ordinaires.  
 Un cœur qui vous chérit , & ( s'il faut dire plus ,  
 S'il vous souvient des nœuds que vous avez rompus )  
 Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendresse ,  
 N'a point appris de vous à montrer de faiblesse .

J O C A S T E .

De pareils sentimens n'appartenaient qu'à nous ;  
 J'en dois donner l'exemple , ou le prendre de vous .  
 Si Jocaste avec vous n'a pû se voir unie ,  
 Il est juste avant tout que je m'en justifie .  
 Je vous aimais , Seigneur : une suprême loi  
 Toujours malgré moi - même a disposé de moi ;  
 Et du Sphynx & des Dieux la fureur trop connue  
 Sans doute à votre oreille est déjà parvenue .  
 Vous savez quels fléaux ont éclaté sur nous ,  
 Et qu'Œdipe . . .



P H I L O C T E T E .

Je fais qu'Œdipe est votre époux ;  
 Je fais qu'il en est digne : & malgré sa jeunesse ,  
 L'Empire des Thébains sauvé par sa sagesse ,  
 Ses exploits , ses vertus , & surtout votre choix ,  
 Ont mis cet heureux Prince au rang des plus grands Rois .  
 Ah ! pourquoi la fortune à me nuire constante ,  
 Emportait - elle ailleurs ma valeur imprudente ?  
 Si le vainqueur du Sphinx devait vous conquérir ,  
 Falait - il loin de vous ne chercher qu'à périr ?  
 Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles  
 D'un vain sens déguisé sous d'obscures paroles.  
 Ce bras , que votre aspect eût encor animé ,  
 A vaincre avec le fer était accoûtumé.  
 Du monstre à vos genoux j'eusse apporté la tête .  
 D'un autre cependant Jocaste est la conquête ;  
 Un autre a pû jouir de cet excès d'honneur.

J O C A S T E .

Vous ne connaissez pas quel est votre malheur.

P H I L O C T E T E .

Je perds Alcide & vous : qu'aurai-je à craindre encore ?

J O C A S T E .

Vous êtes dans les lieux qu'un Dieu vengeur abhorre.  
 Un feu contagieux annonce son couroux ;  
 Et le sang de Laius est retombé sur nous.  
 Du ciel qui nous poursuit la justice outragée  
 Venge ainsi de ce Roi la cendre négligée ;  
 On doit sur nos autels immoler l'assassin ;  
 On le cherche , on vous nomme , on vous accuse enfin.

P H I L O C T E T E .

Madame , je me tais ; une pareille offense



Etonne mon courage , & me force au silence.  
 Qui moi de tels forfaits ! moi des assassins !  
 Et que de votre époux. . . Vous ne le croyez pas.

J O C A S T E.

Non , je ne le crois point : & c'est vous faire injure  
 Que daigner un moment combattre l'imposture.  
 Votre cœur m'est connu , vous avez eu ma foi ,  
 Et vous ne pouvez point être indigne de moi.  
 Oubliez ces Thébains que les Dieux abandonnent ,  
 Trop dignes de périr , depuis qu'ils vous soupçonnent .  
 Fuyez - moi , c'en est fait : nous nous aimions en vain :  
 Les Dieux vous réservaient un plus noble destin.  
 Vous étiez né pour eux ; leur sagesse profonde  
 N'a pû fixer dans Thèbe un bras utile au monde ,  
 Ni souffrir que l'amour remplissant ce grand cœur ,  
 Enchainât près de moi vôtre obscure valeur.  
 Non , d'un lien charmant le foin tendre & timide  
 Ne dut point occuper le successeur d'Alcide ;  
 Ce n'est qu'aux malheureux que vous devez vos soins ,  
 De toutes vos vertus comptable à leurs besoins.  
 Déjà de tous côtés les tyrans reparaisent ;  
 Hercule est sous la tombe , & les monstres renaissent.  
 Allez , libre des feux dont vous fûtes épris ,  
 Partez , rendez Hercule à l'univers surpris.

Seigneur , mon époux vient , souffrez que je vous laisse :  
 Non que mon cœur troublé redoute sa faiblesse ;  
 Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous ,  
 Puisque je vous aimais , & qu'il est mon époux.



## S C E N E I V.

Œ D I P E , P H I L O C T E T E , A R A S P E .

Œ D I P E .

A Raspe , c'est donc là le Prince Philoctète !

P H I L O C T E T E .

Oui , c'est lui qu'en ces murs un fort aveugle jette ,  
 Et que le ciel encor à sa perte animé ,  
 A souffrir des affronts n'a point accoutumé.  
 Je fais de quels forfaits on veut noircir ma vie ;  
 Seigneur , n'attendez pas que je m'en justifie ;  
 J'ai pour vous trop d'estime , & je ne pense pas  
 Que vous puissiez descendre à des soupçons si bas.  
 Si sur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre ,  
 Ma gloire d'assez près est unie à la vôtre.  
 Thésée , Hercule & moi , nous vous avons montré  
 Le chemin de la gloire , où vous êtes entré :  
 Ne deshonnez point par une calomnie  
 La splendeur de ces noms , où votre nom s'allie ;  
 Et soutenez surtout , par un trait généreux ,  
 L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

Œ D I P E .

Etre utile aux mortels , & sauver cet Empire ,  
 Voilà , Seigneur , voilà l'honneur seul où j'aspire ,  
 Et ce que m'ont appris en ces extrémités  
 Les héros que j'admire , & que vous imitez.  
 Certes je ne veux point vous imputer un crime ;  
 Si le ciel m'eût laissé le choix de la victime ,



Je n'aurais immolé de victime que moi.  
 Mourir pour son pays, c'est le devoir d'un Roi ;  
 C'est un honneur trop grand pour le céder à d'autres ;  
 J'aurais donné mes jours, & défendu les vôtres ;  
 J'aurais sauvé mon peuple une seconde fois.  
 Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.  
 C'est un sang criminel que nous devons répandre :  
 Vous êtes accusé, songez à vous défendre ;  
 Paraissez innocent, il me fera bien doux  
 D'honorer dans ma cour un héros tel que vous ;  
 Et je me tiens heureux ; s'il faut que je vous traite,  
 Non comme un accusé, mais comme Philoctète.

## P H I L O C T E T E.

Je veux bien l'avouer, sur la foi de mon nom,  
 J'avais osé me croire au-dessus du soupçon.  
 Cette main qu'on accuse, au défaut du tonnerre,  
 D'infames assassins a délivré la terre ;  
 Hercule à les dompter avait instruit mon bras :  
 Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

## Œ D I P E.

Ah ! je ne pense point qu'aux exploits consacrées  
 Vos mains par des forfaits se soient deshonorées,  
 Seigneur, & si Laïus est tombé sous vos coups,  
 Sans doute avec honneur il expira sous vous.  
 Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime.  
 Je vous rends trop justice.

## P H I L O C T E T E.

Eh ! quel serait mon crime ?

Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,  
 Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.  
 Un Roi pour ses sujets est un Dieu qu'on révère ;



Pour Hercule & pour moi c'est un homme ordinaire.  
 J'ai défendu des Rois , & vous devez songer  
 Que j'ai pû les combattre , ayant pû les venger.

Œ D I P E .

Je connais Philoctète à ces illustres marques.  
 Des guerriers comme vous sont égaux aux Monarques :  
 Je le fais ; cependant , Prince , n'en doutez pas ,  
 Le vainqueur de Laïus est digne du trépas ;  
 Sa tête répondra des malheurs de l'Empire ,  
 Et vous...

P H I L O C T E T E .

Ce n'est point moi , ce mot doit vous suffire :  
 Seigneur , si c'était moi , j'en ferais vanité ;  
 En vous parlant ainsi je dois être écouté.  
 C'est aux hommes communs , aux ames ordinaires ,  
 A se justifier par des moyens vulgaires ;  
 Mais un Prince , un guerrier , tel que vous , tel que moi ,  
 Quand il a dit un mot , en est cru sur sa foi .  
 Du meurtre de Laïus Œdipe me soupçonne !  
 Ah ! ce n'est point à vous d'en accuser personne .  
 Son sceptre & son épouse ont passé dans vos bras ;  
 C'est vous qui recueillez le fruit de son trépas ;  
 Ce n'est pas moi , surtout , de qui l'heureuse audace  
 Disputa sa dépouille , & demanda sa place .  
 Le trône est un objet qui n'a pû me tenter .  
 Hercule à ce haut rang dédaignait de monter .  
 Toujours libre avec lui , sans sujets & sans maître ,  
 J'ai fait des Souverains , & n'ai point voulu l'être .  
 Mais c'est trop me défendre , & trop m'humilier ;  
 La vertu s'avilit à se justifier .



Œ D I P E.

Votre vertu m'est chère , & votre orgueil m'offense ;  
 On vous jugera , Prince , & si votre innocence  
 De l'équité des loix n'a rien à redouter ,  
 Avec plus de splendeur elle en doit éclater.  
 Demeurez parmi nous . . .

P H I L O C T E T E .

J'y resterai fans' doute ,  
 Il y va de ma gloire , & le ciel qui m'écoute ,  
 Ne me verra partir que vengé de l'affront ,  
 Dont vos soupçons honteux ont fait rougir mon front.

---

S C E N E V.

Œ D I P E , A R A S P E .

Œ D I P E .

**J**E l'avoûrai , j'ai peine à le croire coupable.  
 D'un cœur tel que le sien l'audace inébranlable  
 Ne fait point s'abaisser à des déguisemens ;  
 Le mensonge n'a point de si hauts sentimens.  
 Je ne puis voir en lui cette bassesse infâme.  
 Je te dirai bien plus ; je rougissais dans l'ame ,  
 De me voir obligé d'accuser ce grand cœur ;  
 Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.  
 Nécessité cruelle , attachée à l'empire !  
 Dans le cœur des humains les Rois ne peuvent lire ;  
 Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs coups ,  
 Et nous sommes , Araspe , injustes malgré nous.  
 Mais que Phorbas est lent pour mon impatience !  
 C'est sur lui seul enfin que j'ai quelque espérance ;



Car les Dieux irrités ne nous répondent plus ,  
Ils ont par leur silence expliqué leur refus.

A R A S P E .

Tandis que par vos soins vous pouvez tout apprendre ,  
Quel besoin que le ciel ici se fasse entendre ?  
Ces Dieux dont le pontife a promis le secours ,  
Dans leurs temples , Seigneur , n'habitent pas toujours ;  
On ne voit point leur bras si prodigue en miracles ;  
Ces antres , ces trépieds , qui rendent leurs oracles ,  
Ces organes d'airain que nos mains ont formés ,  
Toùjours d'un souffle pur ne font pas animés.  
Ne nous endormons point sur la foi de leurs prêtres ;  
Au pied du sanctuaire il est souvent des traîtres ,  
Qui nous asservissant sous un pouvoir sacré ,  
Font parler les destins , les font taire à leur gré.  
Voyez , examinez avec un soin extrême  
Philoctète , Phorbas , & Jocaste elle - même.  
Ne nous fions qu'à nous , voyons tout par nos yeux ,  
Ce sont là nos trépieds , nos oracles , nos Dieux.

Œ D I P E .

Serait - il dans le temple un cœur assez perfide ?  
Non , si le ciel enfin de nos destins décide ,  
On ne le verra point mettre en d'indignes mains  
Le dépôt précieux du salut des Thébains.  
Je vais , je vais moi - même , accusant leur silence ,  
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.  
Toi , si pour me servir tu montres quelque ardeur ,  
De Phorbas que j'attens cours hâter la lenteur.  
Dans l'état déplorable où tu vois que nous sommes ,  
Je veux interroger & les Dieux & les hommes.

*Fin du second acte.*

ACTE



---

A C T E III.

---

S C E N E P R E M I E R E.

J O C A S T E , E G I N E.

J O C A S T E.

Où , j'attens Philoctète , & je veux qu'en ces lieux  
Pour la dernière fois il paraisse à mes yeux.

E G I N E.

Madame , vous savez , jusqu'à quelle insolence  
Le peuple a de ses cris fait monter la licence.  
Ces Thébains , que la mort assiége à tout moment ,  
N'attendent leur salut que de son châtement.  
Vieillards , femmes , enfans , que leur malheur accable ,  
Tous sont intéressés à le trouver coupable ;  
Vous entendez d'ici leurs cris séditieux ,  
Ils demandent son sang de la part de nos Dieux.  
Pourrez-vous résister à tant de violence ?  
Pourrez-vous le servir & prendre sa défense ?

J O C A S T E.

Moi ! si je la prendrai ? dussent tous les Thébains  
Porter jusques sur moi leurs parricides mains ,  
Sous ces murs tout fumans duffai-je être écrasée ,  
Je ne trahirai point l'innocence accusée.

Mais une juste crainte occupe mes esprits.  
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris ;  
On le fait ; on dira , que je lui sacrifie

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

G



Ma gloire , mes époux , mes Dieux & ma patrie ;  
Que mon cœur brûle encor.

E G I N E.

Ah ! calmez cet effroi ;  
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi ,  
Et jamais. . . .

J O C A S T E.

Que dis-tu ? crois-tu qu'une Princeſſe  
Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse ?  
Des courtifans sur nous les inquiets regards  
Avec avidité tombent de toutes parts :  
A travers les respects , leurs trompeuses souplesses  
Pénètrent dans nos cœurs , & cherchent nos faiblesses :  
A leur malignité rien n'échape & ne fuit ;  
Un seul mot , un soupir , un coup d'œil nous trahit ;  
Tout parle contre nous , jusqu'à notre silence :  
Et quand leur artifice & leur persévérance  
Ont enfin malgré nous arraché nos secrets ,  
Alors avec éclat leurs discours indiscrets ,  
Portant sur notre vie une triste lumière ,  
Vont de nos passions remplir la terre entière.

E G I N E.

Eh ! qu'avez-vous , Madame , à craindre de leurs coups ?  
Quels regards si perçans sont dangereux pour vous ?  
Quel secret pénétré peut flétrir votre gloire ?  
Si l'on fait votre amour , on fait votre victoire ;  
On fait que la vertu fut toujours votre appui.

J O C A S T E.

Et c'est cette vertu qui me trouble aujourd'hui.  
Peut-être à m'accuser toujours prompte & sévère ,  
Je porte sur moi-même un regard trop austère :



Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;  
 Mais enfin Philoctète a régné sur mon cœur.  
 Dans ce cœur malheureux son image est tracée ;  
 La vertu ni le tems ne l'ont point effacée.  
 Que dis-je ? Je ne fais , quand je sauve ses jours ;  
 Si la seule équité m'appelle à son secours.  
 Ma pitié me paraît trop sensible & trop tendre ;  
 Je sens trembler mon bras tout prêt à le défendre.  
 Je me reproche enfin mes bontés & mes soins ;  
 Je le servirais mieux , si je l'eusse aimé moins.

E G I N E.

Mais voulez-vous qu'il parte ?

J O C A S T E.

Oui , je le veux sans doute :  
 C'est ma seule espérance ; & pour peu qu'il m'écoute ,  
 Pour peu que ma prière ait sur lui de pouvoir ,  
 Il faut qu'il se prépare à ne me plus revoir :  
 De ces funestes lieux qu'il s'écarte , qu'il fuye ,  
 Qu'il sauve en s'éloignant & ma gloire & sa vie :  
 Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici :  
 Chère EGINE , va , cours.

## S C E N E I I.

J O C A S T E , P H I L O C T E T E , E G I N E.

J O C A S T E.

AH ! Prince , vous voici.  
 Dans le mortel effroi dont mon ame est émuë ,  
 Je ne m'excuse point de chercher votre vuë ;

G ij



Mon devoir , il est vrai , m'ordonne de vous fuir ,  
 Je dois vous oublier , & non pas vous trahir ;  
 Je crois que vous savez le sort qu'on vous apprête.

P H I L O C T E T E .

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête :  
 Il souffre , il est injuste , il faut lui pardonner.

J O C A S T E .

Gardez à ses fureurs de vous abandonner.  
 Partez , de votre sort vous êtes encor maître ;  
 Mais ce moment , Seigneur , est le dernier , peut-être ,  
 Où je puis vous sauver d'un indigne trépas.  
 Fuyez , & loin de moi précipitant vos pas ,  
 Pour prix de votre vie heureusement sauvée ,  
 Oubliez que c'est moi qui vous l'ai conservée.

P H I L O C T E T E .

Daignez montrer , Madame , à mon cœur agité  
 Moins de compassion , & plus de fermeté ;  
 Préférez comme moi mon honneur à ma vie ,  
 Commandez que je meure , & non pas que je fuie ;  
 Et ne me forcez point , quand je suis innocent ,  
 A devenir coupable en vous obéissant.  
 Des biens que m'a ravis la colère céleste ,  
 Ma gloire , mon honneur est le seul qui me reste ;  
 Ne m'ôtez pas ce bien dont je suis si jaloux ,  
 Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.  
 J'ai vécu , j'ai rempli ma triste destinée ,  
 Madame , à votre époux ma parole est donnée ;  
 Quelque indigne soupçon qu'il ait conçu de moi ,  
 Je ne fais point encor comme on manque de foi.

J O C A S T E .

Seigneur , au nom des Dieux , au nom de cette flâme ,



Dont la triste Jocaste avait touché votre ame ,  
 Si d'une si parfaite & si tendre amitié  
 Vous conservez encor un reste de pitié,  
 Enfin s'il vous souvient , que promis l'un à l'autre ,  
 Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre ,  
 Daignez sauver des jours de gloire environnés ,  
 Des jours à qui les miens ont été destinés.

P H I L O C T E T E .

Je vous les consacrai , je veux que leur carrière ,  
 De vous , de vos vertus , soit digne toute entière.  
 J'ai vécu loin de vous ; mais mon fort est trop beau ,  
 Si j'emporte en mourant votre estime au tombeau.  
 Qui fait même , qui fait , si d'un regard propice  
 Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice ?  
 Qui fait , si sa clémence au sein de vos Etats ,  
 Pour m'immoler à vous , n'a point conduit mes pas ?  
 Peut-être il me devait cette grace infinie ,  
 De conserver vos jours aux dépens de ma vie.  
 Peut-être d'un sang pur il peut se contenter ,  
 Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

S C E N E I I I .

ŒDIPE , JOCASTE , PHILOCTETE , EGINE ,  
 A R A S P E , Suite.

Œ D I P E .

**P**Rince , ne craignez point l'impétueux caprice  
 D'un peuple dont la voix presse votre supplice ;  
 J'ai calmé son tumulte , & même contre lui

G iij



Je vous viens , s'il le faut , présenter mon appui.  
 On vous a soupçonné , le peuple a dû le faire.  
 Moi qui ne juge point ainsi que le vulgaire ,  
 Je voudrais que perçant un nuage odieux ,  
 Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.  
 Mon esprit incertain , que rien n'a pû résoudre ,  
 N'ose vous condamner , mais ne peut vous absoudre.  
 C'est au ciel , que j'implore , à me déterminer.  
 Ce ciel enfin s'apaise , il veut nous pardonner ,  
 Et bientôt retirant la main qui nous opprime ,  
 Par la voix du grand-prêtre il nomme la victime ;  
 Et je laisse à nos Dieux plus éclairés que nous ,  
 Le soin de décider entre mon peuple & vous.

## P H I L O C T E T E .

Votre équité , Seigneur , est inflexible & pure ;  
 Mais l'extrême justice est une extrême injure ,  
 Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.  
 Des loix que nous suivons la première est l'honneur.  
 Je me suis vû réduit à l'affront de répondre  
 A de vils délateurs que j'ai trop sù confondre.  
 Ah ! sans vous abaisser à cet indigne soin ,  
 Seigneur , il suffisait de moi seul pour témoin :  
 C'était , c'était assez d'examiner ma vie ;  
 Hercule appui des Dieux , & vainqueur de l'Asie ,  
 Les monstres , les tyrans qu'il m'apprit à domter ,  
 Ce sont là les témoins qu'il me faut confronter.  
 De vos Dieux cependant interrogez l'organe ;  
 Nous apprendrons de lui si leur voix me condamne.  
 Je n'ai pas besoin d'eux , & j'attens leur arrêt ,  
 Par pitié pour ce peuple , & non par intérêt.



S C E N E I V.

ŒDIPE , JOCASTE , le grand-Prêtre , ARASPE ,  
ILOCTETE , EGINE , fuite , le Chœur.

Œ D I P E.

E H bien , les Dieux touchés des vœux qu'on leur adresse ,  
Suspendent - ils enfin leur fureur vengereffe ?  
Quelle main parricide a pû les offenser ?

P H I L O C T E T E.

Parlez , quel est le fang que nous devons verser ?

L E G R A N D - P R Ê T R E.

Fatal présent du ciel ! science malheureuse !  
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuse !  
Plût aux cruels destins , qui pour moi sont ouverts ,  
Que d'un voile éternel mes yeux fussent couverts !

P P I L O C T E T E.

Eh bien que venez - vous annoncer de sinistre ?

Œ D I P E.

D'une haine éternelle êtes - vous le ministre ?

P H I L O C T E T E.

Ne craignez rien.

Œ D I P E.

Les Dieux veulent - ils mon trépas ?

L E G R A N D - P R Ê T R E

à Œdipe.

Ah ! si vous m'en croyez , ne m'interrogez pas.

Œ D I P E.

Quel que soit le destin que le ciel nous annonce ,  
Le salut des Thébains dépend de sa réponse.



Parlez.

Œ D I P E .

Ayez pitié de tant de malheureux ;  
Songez qu'Œdipe . . .

L E G R A N D - P R Ê T R E .

Œdipe est plus à plaindre qu'eux.

I. P E R S O N N A G E D U C H Œ U R .

Œdipe a pour son peuple une amour paternelle ;  
Nous joignons à sa voix notre plainte éternelle ;  
Vous , à qui le ciel parle , entendez nos clameurs.

II. P E R S O N N A G E D U C H Œ U R .

Nous mourons , sauvez nous , détournez ses fureurs ;  
Nommez cet affassin , ce monstre , ce perfide.

I. P E R S O N N A G E D U C H Œ U R .

Nos bras vont dans son sang laver son parricide.

L E G R A N D - P R Ê T R E .

Peuples infortunés , que me demandez - vous ?

I. P E R S O N N A G E D U C H Œ U R .

Dites un mot , il meurt , & vous nous sauvez tous.

L E G R A N D - P R Ê T R E .

Quand vous serez instruits du destin qui l'accable ,  
Vous frémirez d'horreur au seul nom du coupable.  
Le Dieu , qui par ma voix vous parle en ce moment ,  
Commande que l'exil soit son seul châtiment ;  
Mais bientôt éprouvant un desespoir funeste ,  
Ses mains ajouteront à la rigueur céleste.  
De son supplice affreux vos yeux seront surpris ,  
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

Œ D I P E .

Obéissez.



PHILOCTÈTE.

Parlez.

ŒDIPE.

C'est trop de résistance.

LE GRAND-PRÊTRE

à Œdipe.

C'est vous qui me forcez à rompre le silence.

ŒDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux !

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le voulez... eh bien... c'est...

ŒDIPE.

Achève ; qui ?

LE GRAND-PRÊTRE

à Œdipe.

Vous.

ŒDIPE.

Moi ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous, malheureux Prince.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ah ! que viens - je d'entendre ?

JOCASTE.

Interprète des Dieux, qu'osez - vous nous apprendre ?

à Œdipe.

Qui ? vous ! de mon époux vous seriez l'assassin ?

Vous à qui j'ai donné sa couronne & ma main ?

Non, Seigneur, non, des Dieux l'oracle nous abuse ;

Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,

Nommez une autre tête, ou rendez - nous la mort.

Tom. III. & du Théâtre le premier.

H



## P H I L O C T E T E .

N'attendez point , Seigneur , outrage pour outrage ;  
 Je ne tirerai point un indigne avantage  
 Du revers inouï qui vous presse à mes yeux ;  
 Je vous crois innocent malgré la voix des Dieux.  
 Je vous rends la justice enfin qui vous est due ,  
 Et que ce peuple & vous ne m'avez point renduë.  
 Contre vos ennemis je vous offre mon bras ;  
 Entre un Pontife & vous je ne balance pas.  
 Un prêtre , quel qu'il soit , quelque Dieu qui l'inspire ,  
 Doit prier pour ses Rois , & non pas les maudire.

## Œ D I P E .

Quel excès de vertu ! mais quel comble d'horreur !  
 L'un parle en demi-Dieu , l'autre en prêtre imposteur.

*au grand - prêtre.*

Voilà donc des autels quel est le privilège !  
 Grace à l'impunité , ta bouche sacrilège ,  
 Pour accuser ton Roi d'un forfait odieux ,  
 Abuse insolemment du commerce des Dieux !  
 Tu crois que mon courroux doit respecter encore  
 Le ministère saint que ta main deshonore.  
 Traître , aux pieds des autels il faudrait t'immoler ,  
 A l'aspect de tes Dieux que ta voix fait parler.

## L E G R A N D - P R Ê T R E .

Ma vie est en vos mains , vous en êtes le maître :  
 Profitez des momens que vous avez à l'être.  
 Aujourd'hui votre arrêt vous fera prononcé.  
 Tremblez , malheureux Roi , votre règne est passé.  
 Une invisible main suspend sur votre tête  
 Le glaive menaçant que la vengeance apprête.  
 Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté ,



Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté ,  
 Privé des feux sacrés & des eaux salutaires ,  
 Remplissant de vos cris les antres solitaires ,  
 Partout d'un Dieu vengeur vous sentirez les coups :  
 Vous chercherez la mort , la mort fuira de vous.  
 Le ciel , ce ciel témoin de tant d'objets funèbres ,  
 N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres.  
 Au crime , au châtement malgré vous destiné ,  
 Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

Œ D I P E.

J'ai forcé jusqu'ici ma colère à t'entendre ;  
 Si ton sang méritait qu'on daignât le répandre ,  
 De ton juste trépas mes regards satisfaits ,  
 De ta prédiction préviendraient les effets.  
 Va , fui , n'excite plus le transport qui m'agite ,  
 Et respecte un couroux , que ta présence irrite ;  
 Fui , d'un mensonge indigne abominable auteur.

L E G R A N D - P R Ê T R E.

Vous me traitez toujours de traître & d'imposteur ;  
 Votre père autrefois me croyait plus sincère.

Œ D I P E.

Arrête : que dis - tu ? qui ? Polibe ? mon père ?

L E G R A N D - P R Ê T R E.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste fort ;  
 Ce jour va vous donner la naissance & la mort.  
 Vos destins sont comblés , vous allez vous connaître.  
 Malheureux ! savez-vous quel sang vous donna l'être ?  
 Entouré de forfaits à vous seul réservés ,  
 Savez - vous seulement avec qui vous vivez ?  
 O Corinthe ! ô Phocide ! exécration hyménée !  
 Je vois naître une race impie , infortunée ,



Digne de sa naissance , & de qui la fureur  
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.  
Sortons.

## S C E N E V.

ŒDIPE , PHILOCTÈTE , JOCASTE.

Œ D I P E .

Ces derniers mots me rendent immobile.  
Je ne fais où je suis , ma fureur est tranquile :  
Il me semble qu'un Dieu descendu parmi nous ,  
Maître de mes transports , enchaîne mon courroux ,  
Et prêtant au pontife une force divine ,  
Par sa terrible voix m'annonce ma ruïne.

P H I L O C T È T E .

Si vous n'aviez , Seigneur , à craindre que des Rois ,  
Philoctète avec vous combattrait sous vos loix ;  
Mais un prêtre est ici d'autant plus redoutable ,  
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable.  
Fortement appuyé sur des oracles vains ,  
Un Pontife est souvent terrible aux Souverains ;  
Et dans son zèle aveugle un peuple opiniâtre ,  
De ses liens sacrés imbécille idolâtre ,  
Foulant par piété les plus saintes des loix ,  
Croit honorer les Dieux en trahissant ses Rois ;  
Surtout quand l'intérêt , père de la licence ,  
Vient de leur zèle impie enhardir l'insolence.

Œ D I P E .

Ah ! Seigneur , vos vertus redoublent mes douleurs ;



La grandeur de votre ame égale mes malheurs ;  
 Accablé sous le poids du soin qui me dévore ,  
 Vouloir me soulager , c'est m'accabler encore.  
 Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur !  
 Quel crime ai-je commis ? Est-il vrai , Dieu vengeur ?

J O C A S T E.

Seigneur , c'en est assez , ne parlons plus de crime :  
 A ce peuple expirant il faut une victime ;  
 Il faut sauver l'État , & c'est trop différer :  
 Epouse de Læus , c'est à moi d'expirer ;  
 C'est à moi de chercher sur l'inférieure rive  
 D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive.  
 De ses mânes sanglans j'apaiserai les cris ;  
 J'irai... Puissent les Dieux satisfaits à ce prix ,  
 Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre ,  
 Et que mon sang versé puisse épargner le vôtre !

Œ D I P E.

Vous mourir , vous , Madame ! ah ! n'est-ce point assez  
 De tant de maux affreux sur ma tête amassés ?  
 Quittez , Reine , quittez ce langage terrible ;  
 Le sort de votre époux est déjà trop horrible ,  
 Sans que de nouveaux traits venant me déchirer ,  
 Vous me donniez encor votre mort à pleurer.  
 Suivez mes pas , rentrons ; il faut que j'éclaircisse  
 Un soupçon que je forme avec trop de justice.  
 Venez.

J O C A S T E.

Comment , Seigneur , vous pourriez...

Œ D I P E.

Et venez dissiper , ou combler mon effroi. Suivez moi ,

*Fin du troisième acte.*

H iij



## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I E R E.

Œ D I P E , J O C A S T E.

Œ D I P E.

**N**On , quoi que vous disiez , mon ame inquiétée  
 De soupçons importuns n'est pas moins agitée.  
 Le grand prêtre me gêne , & prêt à l'excuser ,  
 Je commence en secret moi-même à m'accuser.  
 Sur tout ce qu'il m'a dit , plein d'une horreur extrême ,  
 Je me suis en secret interrogé moi-même ,  
 Et mille événemens de mon ame effacés  
 Se font offerts en foule à mes esprits glacés.  
 Le passé m'interdit , & le présent m'accable ;  
 Je lis dans l'avenir un fort épouvantable ,  
 Et le crime partout semble suivre mes pas.

J O C A S T E.

Et quoi ? votre vertu ne vous rassure pas ?  
 N'êtes - vous pas enfin sûr de votre innocence ?

Œ D I P E.

On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.

J O C A S T E.

Ah ! d'un prêtre indiscret dédaignant les fureurs ,  
 Cessez de l'excuser par ces lâches terreurs.

Œ D I P E.

Au nom du grand Laïus , & du couroux céleste ,



Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,  
 Avait-il près de lui des gardes, des soldats ?

J O C A S T E.

Je vous l'ai déjà dit, un seul suivait ses pas.

Œ D I P E.

Un seul homme ?

J O C A S T E.

Ce Roi, plus grand que sa fortune,  
 Dédaignait comme vous une pompe importune :  
 On ne voyait jamais marcher devant son char  
 D'un bataillon nombreux le fastueux rempart :  
 Au milieu des sujets soumis à sa puissance,  
 Comme il était sans crainte, il marchait sans défense ;  
 Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

Œ D I P E.

O héros, par le Ciel aux mortels accordé,  
 Des véritables Rois exemple auguste & rare !  
 Œdipe a-t-il sur toi porté sa main barbare ?  
 Dépeignez-moi du moins ce Prince malheureux.

J O C A S T E.

Puisque vous rappelez un souvenir fâcheux ;  
 Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,  
 Ses yeux brillaient encor du feu de sa jeunesse ;  
 Son front cicatrisé sous ses cheveux blanchis  
 Imprimait le respect aux mortels interdits ;  
 Et si j'ose, Seigneur, dire ce que j'en pense,  
 Laïus eut avec vous assez de ressemblance,  
 Et je m'applaudissais de retrouver en vous,  
 Ainsi que les vertus, les traits de mon époux.  
 Seigneur, qu'a ce discours qui doit vous surprendre ?



Œ D I P E .

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre ;  
 Je crains que par les Dieux le Pontife inspiré  
 Sur mes destins affreux ne soit trop éclairé.  
 Moi , j'aurais massacré ! .. Dieux ! serait-il possible ?

J O C A S T E .

Cet organe des Dieux est-il donc infallible ?  
 Un ministère saint les attache aux autels :  
 Ils approchent des Dieux ; mais ils sont des mortels.  
 Pensez-vous qu'en effet , au gré de leur demande ,  
 Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?  
 Que sous un fer sacré des taureaux gémissans  
 Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans ,  
 Et que de leurs festons ces victimes ornées ,  
 Des humains dans leurs flancs portent les destinées ?  
 Non , non , chercher ainsi l'obscurité ,  
 C'est usurper les droits de la Divinité.  
 Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;  
 Notre crédulité fait toute leur science.

Œ D I P E .

Ah Dieux ! s'il était vrai , quel serait mon bonheur !

J O C A S T E .

Seigneur , il est trop vrai , croyez-en ma douleur ;  
 Comme vous autrefois pour eux préoccupée ,  
 Hélas ! pour mon malheur je suis bien détrompée ,  
 Et le Ciel me punit d'avoir trop écouté  
 D'un oracle imposteur la fausse obscurité.  
 Il m'en coûta mon fils. Oracles , que j'abhorre ,  
 Sans vos ordres , sans vous , mon fils vivrait encore.

Œ D I P E .

Votre fils ! par quels coups l'avez-vous donc perdu ?

Quel



Quel oracle sur vous les Dieux ont-ils rendu ?

J O C A S T E.

Apprenez , apprenez , dans ce péril extrême ,  
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même ,  
Et d'un oracle faux ne vous allarmez plus.

Seigneur , vous le savez , j'eus un fils de Laïus.  
Sur le sort de mon fils ma tendresse inquiète  
Consulta de nos Dieux la fameuse interprète.  
Quelle fureur , hélas ! de vouloir arracher  
Des secrets que le sort a voulu nous cacher !  
Mais enfin j'étais mère , & pleine de faiblesse ,  
Je me jettai craintive aux pieds de la prêtresse ;  
Voici ses propres mots , j'ai dû les retenir ;  
Pardonnez si je tremble à ce seul souvenir.  
» Ton fils tuera son père , & ce fils sacrilège ,  
» Inceste & parricide... O Dieux ! achèverai-je ?

Œ D I P E.

Eh bien , Madame ?

J O C A S T E.

Enfin , Seigneur , on me prédit ,  
Que mon fils , que ce monstre entrerait dans mon lit ;  
Que je le recevrais , moi , Seigneur , moi sa mère ,  
Dégoutant dans mes bras du meurtre de son père ,  
Et que tous deux unis par ces liens affreux ,  
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.  
Vous vous troublez , Seigneur , à ce récit funeste ;  
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reste.

Œ D I P E.

Ah ! Madame , achevez. Dites , que faites-vous  
De cet enfant , l'objet du céleste courroux ?



J O C A S T E .

Je crus les Dieux , Seigneur ; & faintement cruelle ,  
 J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.  
 En vain de cet amour l'impérieuse voix  
 S'opposait à nos Dieux , & condamnait leurs loix :  
 Il falut dérober cette tendre victime  
 Au fatal ascendant qui l'entraînait au crime ;  
 Et pensant triompher des horreurs de son sort ,  
 J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.  
 O pitié criminelle autant que malheureuse !  
 O d'un oracle faux obscurité trompeuse !  
 Quel fruit me revient-il de mes barbares soins ?  
 Mon malheureux époux n'en expira pas moins ;  
 Dans le cours triomphant de ses destins prospères ,  
 Il fut assassiné par des mains étrangères.  
 Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups ,  
 Et j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux.  
 Que cet exemple affreux puisse au moins vous instruire !  
 Bannissez cet effroi qu'un prêtre vous inspire ;  
 Profitez de ma faute , & calmez vos esprits.

Œ D I P E .

Après le grand secret que vous m'avez appris ,  
 Il est juste à mon tour que ma reconnaissance  
 Fasse de mes destins l'horrible confidence.  
 Lorsque vous aurez fû , par ce triste entretien ,  
 Le rapport effrayant de votre sort au mien ,  
 Peut-être ainsi que moi frémirez - vous de crainte.

Le destin m'a fait naître au trône de Corinthe ,  
 Cependant de Corinthe , & du trône éloigné ,  
 Je vois avec horreur les lieux où je suis né .  
 Un jour , ce jour affreux , présent à ma pensée ,



Jette encor la terreur dans mon ame glacée.  
 Pour la première fois, par un don solemnel,  
 Mes mains jeunes encor enrichissaient l'autel:  
 Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent;  
 De traits affreux de sang les marbres se couvrirent;  
 De l'autel ébranlé par de longs tremblemens  
 Une invisible main repouffait mes présens;  
 Et les vents au milieu de la foudre éclatante,  
 Portèrent jusqu'à moi cette voix effrayante:  
 » Ne vien plus des lieux saints fouiller la pureté;  
 » Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejeté;  
 » Ils ne reçoivent point tes offrandes impies;  
 » Va porter tes présens aux autels des furies;  
 » Conjure leurs serpens prêts à te déchirer;  
 » Va, ce font là les Dieux que tu dois implorer.  
 Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,  
 Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame?  
 Tout l'assemblage affreux des forfaits inouis,  
 Dont le ciel autrefois menaça votre fils;  
 Me dit, que je serais l'affassin de mon père.

J O C A S T E.

Ah Dieux!

Œ D I P E.

Que je serais le mari de ma mère.

J O C A S T E.

Où suis-je? Quel démon en unissant nos cœurs,  
 Cher Prince, a pû dans nous rassembler tant d'horreurs?

Œ D I P E.

Il n'est pas encor tems de répandre des larmes,  
 Vous apprendrez bientôt d'autres sujets d'allarmes.  
 Ecoutez-moi, Madame, & vous allez trembler.



Du sein de ma patrie il falut m'exiler.  
 Je craignis que ma main , malgré moi criminelle ,  
 Aux destins ennemis ne fût un jour fidelle ;  
 Et suspect à moi - même , à moi - même odieux ,  
 Ma vertu n'osa point lutter contre les Dieux.  
 Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée :  
 Je partis , je courus de contrée en contrée :  
 Je déguifai partout ma naissance & mon nom.  
 Un ami de mes pas fut le seul compagnon.  
 Dans plus d'une aventure , en ce fatal voyage ,  
 Le Dieu qui me guidait seconda mon courage :  
 Heureux , si j'avais pû , dans l'un de ces combats ,  
 Prévenir mon destin par un noble trépas !  
 Mais je suis réservé sans doute au parricide.  
 Enfin , je me souviens qu'aux champs de la Phocide ,  
 ( Et je ne conçois pas par quel enchantement  
 J'oubliais jusqu'ici ce grand événement ,  
 La main des Dieux sur moi si longtems suspendue  
 Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue , )  
 Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers  
 Sur un char éclatant que traînaient deux courfiers.  
 Il falut disputer , dans cet étroit passage ,  
 Des vains honneurs du pas le frivole avantage.  
 J'étais jeune & superbe , & nourri dans un rang ,  
 Où l'on puifa toujourns l'orgueil avec le sang :  
 Inconnu , dans le sein d'une terre étrangère ,  
 Je me croyais encor au trône de mon père ;  
 Et tous ceux qu'à mes yeux le sort venait offrir ,  
 Me semblaient mes sujets , & faits pour m'obéir.  
 Je marche donc vers eux , & ma main furieuse  
 Arrête des courfiers la fougue impétueuse.



Loin du char à l'instant ces guerriers élancés  
 Avec fureur sur moi fondent à coups pressés.  
 La victoire entre nous ne fut point incertaine.  
 Dieux puissans ! je ne fais si c'est faveur ou haine ,  
 Mais sans doute pour moi contr'eux vous combattiez ,  
 Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.  
 L'un d'eux , il m'en souvient , déjà glacé par l'âge ,  
 Couché sur la poussière , observait mon visage ;  
 Il me tendit les bras , il voulut me parler ;  
 De ses yeux expirans je vis des pleurs couler ;  
 Moi - même en le perçant , je sentis dans mon ame ,  
 Tout vainqueur que j'étais .... Vous frémissez , Madame.

J O C A S T E.

Seigneur , voici Phorbas , on le conduit ici.

Œ D I P E.

Hélas ! mon doute affreux va donc être éclairci.

S C E N E II.

Œ D I P E , J O C A S T E , P H O R B A S , Suite.

Œ D I P E.

Vien , malheureux vieillard , vien , approche... A sa vuë,  
 D'un trouble renaissant je sens mon ame émuë :  
 Un confus souvenir vient encor m'affliger.  
 Je tremble de le voir & de l'interroger.

P H O R B A S.

Eh bien ! est - ce aujourd'hui qu'il faut que je périsse ?  
 Grande Reine , avez - vous ordonné mon supplice ?  
 Vous ne futes jamais injuste que pour moi.



J O C A S T E .

Rassûrez - vous , Phorbas , &amp; répondez au Roi.

P H O R B A S .

Au Roi !

J O C A S T E .

C'est devant lui que je vous fais paraître.

P H O R B A S .

O Dieux ! Laïus est mort , & vous êtes mon maître !  
Vous , Seigneur ?

Œ D I P E .

Épargnons les discours superflus :

Tu fus le seul témoin du meurtre de Laïus ;  
Tu fus blessé , dit - on , en voulant le défendre.

P H O R B A S .

Seigneur , Laïus est mort , laissez en paix sa cendre ;  
N'insultez pas du moins au malheureux destin  
D'un fidèle sujet blessé de votre main.

Œ D I P E .

Je t'ai blessé ? qui ? moi ?

P H O R B A S .

Contentez votre envie ;

Achevez de m'ôter une importune vie.

Seigneur , que votre bras , que les Dieux ont trompé ,  
Verse un reste de sang qui vous est échapé ;  
Et puisqu'il vous souvient de ce sentier funeste ,  
Où mon Roi ...

Œ D I P E .

Malheureux , épargne - moi le reste.

J'ai tout fait , je le vois , c'en est assez . O Dieux !  
Enfin après quatre ans vous décillez mes yeux.



J O C A S T E.

Hélas ! il est donc vrai !

Œ D I P E.

Quoi ! c'est toi que ma rage  
Attaqua vers Daulis en cet étroit passage ?  
Oui , c'est toi : vainement je cherche à m'abuser ;  
Tout parle contre moi , tout sert à m'accuser ;  
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

P H O R B A S.

Il est vrai , sous vos coups j'ai vû tomber mon maître ;  
Vous avez fait le crime , & j'en fus soupçonné ;  
J'ai vécu dans les fers , & vous avez régné.

Œ D I P E.

Va , bientôt à mon tour je me rendrai justice.  
Va , laisse - moi du moins le soin de mon supplice ;  
Laisse - moi , sauve - moi de l'affront douloureux  
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

S C E N E I I I.

Œ D I P E , J O C A S T E.

Œ D I P E.

Jocaste . . . car enfin la fortune jalouse  
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouse.  
Vous voyez mes forfaits : libre de votre foi ,  
Frappez , délivrez - vous de l'horreur d'être à moi.

J O C A S T E.

Hélas !

Œ D I P E.

Prenez ce fer , instrument de ma rage ,



Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste usage ;  
Plongez - le dans mon sein.

J O C A S T E .

Que faites - vous , Seigneur ?  
Arrêtez , modérez cette aveugle douleur ,  
Vivez.

Æ D I P E .

Quelle pitié pour moi vous intéresse ?  
Je dois mourir.

J O C A S T E .

Vivez , c'est moi qui vous en presse ;  
Ecoutez ma prière.

Æ D I P E .

Ah ! je n'écoute rien ;  
J'ai tué votre époux.

J O C A S T E .

Mais vous êtes le mien.

Æ D I P E .

Je le suis par le crime.

J O C A S T E .

Il est involontaire.

Æ D I P E .

N'importe , il est commis.

J O C A S T E .

O comble de misère !

Æ D I P E .

O trop funeste hymen ! ô feux jadis si doux !

J O C A S T E .

Ils ne sont point éteints ; vous êtes mon époux.

Æ D I P E .

Non , je ne le suis plus ; & ma main ennemie  
N'a que trop bien rompu le saint nœud qui nous lie.

Je



Je remplis ces climats du malheur qui me fuit.  
 Redoutez - moi , craignez le Dieu qui me poursuit ;  
 Ma timide vertu ne sert qu'à me confondre ,  
 Et de moi désormais je ne puis plus répondre.  
 Peut - être de ce Dieu partageant le couroux ,  
 L'horreur de mon destin s'étendrait jusqu'à vous.  
 Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;  
 Frappez , ne craignez rien , vous m'épargnez des crimes.

## J O C A S T E .

Ne vous accusez point d'un destin si cruel ;  
 Vous êtes malheureux , & non pas criminel.  
 Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre ,  
 Vous ignoriez quel sang vos mains allaient répandre ;  
 Et sans trop rappeler cet affreux souvenir ,  
 Je ne puis que me plaindre , & non pas vous punir.  
 Vivez . . .

## Œ D I P E .

Moi que je vive ! il faut que je vous fuie.  
 Hélas ! où trainerai - je une mourante vie ?  
 Sur quels bords malheureux , dans quels tristes climats  
 Ensevelir l'horreur , qui s'attache à mes pas ?  
 Irai - je errant encor , & me fuyant moi - même ,  
 Mériter par le meurtre un nouveau diadème ?  
 Irai - je dans Corinthe , où mon triste destin  
 A des crimes plus grands réserve encor ma main ?  
 Corinthe , que jamais ta détestable rive . . . . .

---



## S C E N E I V.

Œ D I P E , J O C A S T E , D I M A S.

D I M A S.

**S**Eigneur , en ce moment , un étranger arrive ;  
Il se dit de Corinthe , & demande à vous voir.

Œ D I P E.

Allons , dans un moment je vai le recevoir.

*à Jocaste.*

Adieu ; que de vos pleurs la source se dissipe.  
Vous ne reverrez plus l'inconsolable Œdipe :  
C'en est fait , j'ai régné , vous n'avez plus d'époux ;  
En cessant d'être Roi , je cesse d'être à vous.  
Je pars : je vai chercher dans ma douleur mortelle ,  
Des pays où ma main ne soit point criminelle ;  
Et vivant loin de vous , sans Etats , mais en Roi ,  
Justifier les pleurs , que vous versez pour moi.

*Fin du quatrième acte.*



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ARASPE, DIMAS, suite.

ŒDIPE.

**F** Inissez vos regrets, & retenez vos larmes.  
 Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.  
 Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours ;  
 En perdant votre Roi vous conservez vos jours.  
 Du sort de tout ce peuple il est tems que j'ordonne.  
 J'ai sauvé cet Empire en arrivant au trône ;  
 J'en descendrai du moins comme j'y suis monté ;  
 Ma gloire me suivra dans mon aduersité.  
 Mon destin fut toujours de vous rendre la vie :  
 Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie :  
 Ecoutez - moi du moins pour la dernière fois ;  
 Puisqu'il vous faut un Roi, consultez - en mon choix.  
 Philoctète est puissant, vertueux, intrépide ;  
 Un Monarque est son père <sup>a</sup>), il fut l'ami d'Alcide ;  
 Que je parte, & qu'il règne. Allez chercher Phorbas,  
 Qu'il paraisse à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.  
 Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque,  
 Et descendre du moins de mon trône en Monarque.  
 Que l'on fasse approcher l'étranger devant moi.  
 Vous, demeurez.

<sup>a</sup>) Il était fils du Roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.



## S C E N E II.

ŒDIPE , ARASPE , ICARE , fuite.

Œ D I P E .

**I**Care , est - ce vous que je voi ?  
 Vous de mes premiers ans sage dépositaire ,  
 Vous digne favori de Polibe mon père ?  
 Quel sujet important vous conduit parmi nous ?

I C A R E .

Seigneur , Polibe est mort.

Œ D I P E .

Ah ! que m'apprenez - vous ?  
 Mon père . . . .

I C A R E .

A son trépas vous deviez vous attendre.  
 Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait descendre ;  
 Ses jours étaient remplis , il est mort à mes yeux.

Œ D I P E .

Qu'êtes - vous devenus , oracles de nos Dieux !  
 Vous , qui faisiez trembler ma vertu trop timide ,  
 Vous , qui me prépariez l'horreur d'un parricide ?  
 Mon père est chez les morts , & vous m'avez trompé.  
 Malgré vous dans son sang mes mains n'ont point trempé.  
 Ainsi de mon erreur esclave volontaire ,  
 Occupé d'écarter un mal imaginaire ,  
 J'abandonnais ma vie à des malheurs certains ,  
 Trop crédule artisan de mes tristes destins.

O ciel ! & quel est donc l'excès de ma misère ?  
 Si le trépas des miens me devient nécessaire ,



Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux ,  
 Pour moi la mort d'un père est un bienfait des Dieux ?  
 Allons , il faut partir ; il faut que je m'acquie  
 Des funèbres tributs que sa cendre mérite.  
 Partons. Vous vous taisez , je vois vos pleurs couler ;  
 Que ce silence....

I C A R E.

O ciel ! oserai-je parler ?

E D I P E.

Vous reste-t-il encor des malheurs à m'apprendre ?

I C A R E.

Un moment sans témoins daignerez-vous m'entendre ?

E D I P E à sa suite.

Allez , retirez-vous.... Que va-t-il m'annoncer ?

I C A R E.

A Corinthe , Seigneur , il ne faut plus penser.  
 Si vous y paraissez , votre mort est jurée.

E D I P E.

Eh ! qui de mes Etats me défendrait l'entrée ?

I C A R E.

Du sceptre de Polibe un autre est l'héritier.

E D I P E.

Est-ce assez ? & ce trait fera-t-il le dernier ?  
 Pourfui , destin , pourfui , tu ne pourras m'abattre.  
 Eh bien , j'allais régner ; Icare , allons combattre.  
 A mes lâches fujets courons me présenter.  
 Parmi ces malheureux prompts à se révolter ,  
 Je puis trouver du moins un trépas honorable.  
 Mourant chez les Thébains je mourrais en coupable.  
 Je dois périr en Roi. Quels sont mes ennemis ?  
 Parle , quel étranger sur mon trône est assis ?



I C A R E.

Le gendre de Polibe ; & Polibe lui-même  
 Sur son front en mourant a mis le diadème.  
 A son maître nouveau tout le peuple obéit.

Œ D I P E.

Eh quoi ! mon père aussi , mon père me trahit ?  
 De la rébellion mon père est le complice ?  
 Il me chasse du trône !

I C A R E.

Il vous a fait justice ;  
 Vous n'étiez point son fils.

Œ D I P E.

Icare. . . .

I C A R E.

Avec regret  
 Je révèle en tremblant ce terrible secret :  
 Mais il le faut , Seigneur , & toute la province. . .

Œ D I P E.

Je ne suis point son fils ?

I C A R E.

Non , Seigneur ; & ce Prince  
 A tout dit en mourant , de ses remords pressé ;  
 Pour le sang de nos Rois il vous a renoncé ;  
 Et moi de son secret confident & complice ,  
 Craignant du nouveau Roi la sévère justice ,  
 Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

Œ D I P E.

Je n'étais point son fils ! & qui suis-je , grands Dieux ?

I C A R E.

Le ciel , qui dans mes mains a remis votre enfance ,  
 D'une profonde nuit couvre votre naissance ;



Et je fais seulement, qu'en naissant condamné,  
Et fur un mont désert à périr destiné,  
La lumière sans moi vous eût été ravie.

Æ D I P E.

Ainsi donc mon malheur commence avec ma vie ;  
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maison.  
Où tombai - je en vos mains ?

I C A R E.

Sur le mont Cythéron.

Æ D I P E.

Près de Thèbe ?

I C A R E.

Un Thébain, qui se dit votre père,  
Exposa votre enfance en ce lieu solitaire.  
Quelque Dieu bienfaisant guida vers vous mes pas ;  
La pitié me saisit, je vous prens dans mes bras ;  
Je ranime dans vous la chaleur presque éteinte :  
Vous vivez, & bientôt je vous porte à Corinthe.  
Je vous présente au Prince : admirez votre sort ;  
Le Prince vous adopte au lieu de son fils mort ;  
Et par ce coup adroit, sa politique heureuse  
Affermit pour jamais sa puissance douteuse.  
Sous le nom de son fils vous futes élevé  
Par cette même main qui vous avait sauvé.  
Mais le Trône en effet n'était point votre place,  
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chasse.

Æ D I P E.

O vous, qui présidez aux fortunes des Rois,  
Dieux ! faut-il en un jour m'accabler tant de fois ?  
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,  
Contre un faible mortel épuiser les miracles ?



Mais ce vieillard , ami , de qui tu m'as reçu ,  
Depuis ce tems fatal ne l'as - tu jamais vû ?

I C A R E .

Jamais ; & le trépas vous a ravi peut - être  
Le feul qui vous eût dit quel fang vous a fait naître ;  
Mais longtems de fes traits mon esprit occupé ,  
De fon image encor eft tellement frappé ,  
Que je le connaîtrais , s'il venait à paraître.

Œ D I P E .

Malheureux ! eh pourquoi chercher à le connaître ?  
Je devrais bien plutôt , d'accord avec les Dieux ,  
Chérir l'heureux bandeau , qui me couvre les yeux.  
J'entrevois mon deffin ; ces recherches cruelles  
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.  
Je le fais ; mais malgré les maux que je prévoi  
Un defir curieux m'entraîne loin de moi.  
Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;  
Le doute en mon malheur eft un tourment trop rude ;  
J'abhorre le flambeau , dont je veux m'éclairer ;  
Je crains de me connaître , & ne puis m'ignorer.

## S C E N E I I I .

Œ D I P E , I C A R E , P H O R B A S .

Œ D I P E .

**A**H ! Phorbas , approchez.

I C A R E .

Ma furprife eft extrême ,  
Plus je le vois , & plus . . . Ah ! Seigneur , c'est lui-même ,  
C'est



C'est lui.

P H O R B A S à *Icare.*

Pardonnez - moi , si vos traits inconnus.....

I C A R E.

Quoi ! du mont Cythéron ne vous souvient-il plus ?

P H O R B A S.

Comment ?

I C A R E.

Quoi ! cet enfant qu'en mes mains vous remites ,  
Cet enfant qu'au trépas.....

P H O R B A S.

Ah , qu'est - ce que vous dites ?

Et de quel souvenir venez - vous m'accabler ?

I C A R E.

Allez , ne craignez rien , cessez de vous troubler.  
Vous n'avez en ces lieux que des sujets de joye ;  
Œdipe est cet enfant.

P H O R B A S.

Que le Ciel te foudroye !

Malheureux , qu'as - tu dit ?

I C A R E à *Œdipe.*

Seigneur , n'en doutez pas ;  
Quoi que ce Thébain dise , il vous mit dans mes bras.  
Vos destins sont connus , & voilà votre père.

Œ D I P E.

O sort , qui me confond ! ô comble de misère !  
à *Phorbas.*

Je ferais né de vous , le Ciel aurait permis ,  
Que votre sang versé.

P H O R B A S.

Vous n'êtes point mon fils.



Œ D I P E .

Eh quoi ! n'avez - vous pas exposé mon enfance ?

P H O R B A S .

Seigneur , permettez - moi de fuir votre présence ,  
Et de vous épargner cet horrible entretien .

Œ D I P E .

Phorbas , au nom des Dieux , ne me déguise rien .

P H O R B A S .

Partez , Seigneur , fuyez vos enfans &amp; la Reine .

Œ D I P E .

Répon - moi seulement , la résistance est vaine .

Cet enfant par toi - même à la mort destiné ,

*en montrant Icare ,*

Le mis - tu dans ses bras ?

P H O R B A S .

Oui , je le lui donnai .

Que ce jour ne fût - il le dernier de ma vie !

Œ D I P E .

Quel était son pays ?

P H O R B A S .

Thèbe était sa patrie .

Œ D I P E .

Tu n'étais point son père ?

P H O R B A S .

Hélas ! il était né

D'un sang plus glorieux &amp; plus infortuné .

Œ D I P E .

Quel était - il enfin ?

P H O R B A S *se jette aux genoux du Roi.*

Seigneur , qu'allez - vous faire ?



Œ D I P E.

Achève , je le veux.

P H O R B A S.

Jocaste était sa mère.

I C A R E.

Et voilà donc le fruit de mes généreux soins ?

P H O R B A S.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

Œ D I P E.

Je n'attendais pas moins.

I C A R E.

Seigneur....

Œ D I P E.

Sortez , cruels , forttez de ma présence ;  
De vos affreux bienfaits craignez la récompense ;  
Fuyez ; à tant d'horreurs par vous seuls réservé ,  
Je vous punirais trop de m'avoir conservé.

S C E N E I V.

Œ D I P E *seul.*

**L**E voilà donc rempli cet oracle exécrationnel ,  
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable ;  
Et je me vois enfin , par un mélange affreux ,  
Inceste , & parricide , & pourtant vertueux.  
Misérable vertu , nom stérile & funeste ,  
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste ,  
A mon noir ascendant tu n'as pû résister :  
Je tombais dans le piège , en voulant l'éviter.  
Un Dieu plus fort que moi m'entraînait vers le crime ;



Sous mes pas fugitifs il creusait un abîme ;  
 Et j'étais , malgré moi , dans mon aveuglement ,  
 D'un pouvoir inconnu l'esclave & l'instrument.  
 Voilà tous mes forfaits , je n'en connais point d'autres.  
 Impitoyables Dieux , mes crimes sont les vôtres ,  
 Et vous m'en punissez.... Où suis-je ? quelle nuit  
 Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit !  
 Ces murs sont teints de fang ; je vois les Euménides  
 Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides.  
 Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi ;  
 L'enfer s'ouvre... O Laïus , ô mon père ! est-ce toi ?  
 Je vois , je reconnais la blessure mortelle ,  
 Que te fit dans le flanc cette main criminelle.  
 Puni-moi , venge-toi d'un monstre détesté ,  
 D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.  
 Approche , entraîne-moi dans les demeures sombres ,  
 J'irai de mon supplice épouvanter les ombres.  
 Vien , je te suis.

## S C E N E V.

ÆDIPE , JOCASTE , EGINE , le Chœur.

J O C A S T E .

**S**Eigneur , dissipez mon effroi ,  
 Vos redoutables cris ont été jusqu'à moi.

Æ D I P E .

Terre , pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes.

J O C A S T E .

Quel malheur imprévû vous accable ?



Œ D I P E.

Mes crimes.

J O C A S T E.

Seigneur.

Œ D I P E.

Fuyez , Jocaste.

J O C A S T E.

Ah trop cruel époux !

Œ D I P E.

Malheureuse ! arrêtez , quel nom prononcez-vous ?

Moi votre époux ! quittez ce titre abominable ,

Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécration.

J O C A S T E.

Qu'entens - je ?

Œ D I P E.

C'en est fait , nos destins sont remplis.

Laius était mon père , & je suis votre fils.

*Il sort.*

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O crime !

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O jour affreux ! jour à jamais terrible !

J O C A S T E.

Egine , arrache - moi de ce palais horrible.

E G I N E.

Hélas !

J O C A S T E.

Si tant de maux ont de quoi te toucher ,

Si ta main sans frémir peut encor m'approcher ,

Aide - moi , soutien - moi , pren pitié de ta Reine.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dieux ! est - ce donc ainsi que finit votre haine ?



Reprenez , reprenez vos funestes bienfaits ,  
Cruels , il valait mieux nous punir à jamais.

## S C E N E VI.

JOCASTE , EGINE , le grand-Prêtre , le Chœur.

LE GRAND-PRÊTRE.

**P**Euples , un calme heureux écarte les tempêtes ,  
Un Soleil plus serein se lève sur vos têtes ;  
Les feux contagieux ne sont plus allumés ;  
Vos tombeaux qui s'ouvraient sont déjà refermés ;  
La mort fuit , & le Dieu du ciel & de la terre  
Annonce ses bontés par la voix du tonnerre.

*Ici on entend gronder la foudre , & on voit briller les éclairs.*

J O C A S T E.

Quels éclats ! Ciel ! où suis-je , & qu'est-ce que j'entens ?  
Barbares !...

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en est fait , & les Dieux sont contents.  
L'âus du sein des morts cesse de vous poursuivre ,  
Il vous permet encor de régner & de vivre ;  
Le sang d'Œdipe enfin suffit à son couroux.

L E C H Œ U R.

Dieux !

J O C A S T E.

O mon fils ! hélas ! dirai-je mon époux ?  
O des noms les plus chers assemblage effroyable !  
Il est donc mort ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il vit , & le sort qui l'accable



Des morts & des vivans semble le séparer ;  
 Il s'est privé du jour avant que d'expirer.  
 Je l'ai vû dans ses yeux enfoncer cette épée ,  
 Qui du fang de son père avait été trempée ;  
 Il a rempli son sort , & ce moment fatal  
 Du salut des Thébains est le premier signal.  
 Tel est l'ordre du Ciel , dont la fureur se lasse ;  
 Comme il veut , aux mortels il fait justice ou grace ;  
 Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils.  
 Vivez , il vous pardonne.

J O C A S T E .

Et moi je me punis.

*Elle se frappe.*

Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste ,  
 La mort est le seul bien , le seul Dieu qui me reste.  
 Laius , reçois mon fang , je te suis chez les morts :  
 J'ai vécu vertueuse , & je meurs sans remords.

L E C H Œ U R .

O malheureuse Reine ! ô destin que j'abhorre !

J O C A S T E .

Ne plaignez que mon fils , puisqu'il respire encore.  
 Prêtres , & vous Thébains , qui futes mes sujets ,  
 Honorez mon bucher , & songez à jamais ,  
 Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime ,  
 J'ai fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

---



---

## L E T T R E S

*écrites en 1719, qui contiennent la critique de l'ŒDIPE de Sophocle, de celui de Corneille, & de celui de l'Auteur.*

---

### L E T T R E P R E M I E R E.

**J**E vous envoie, Monsieur, ma tragédie d'*Œdipe*, que vous avez vû naître. Vous savez que j'ai commencé cette pièce à dix-neuf ans. Si quelque chose pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeunesse me servirait d'excuse. Du moins malgré les défauts dont cette tragédie est pleine, & que je suis le premier à reconnaître, j'ose me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés. Je sens combien il est dangereux de parler de soi : mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma justification le soit aussi. La réputation d'honnête homme m'est plus chère que celle d'auteur : ainsi je crois que personne ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'essaie de mériter entièrement son estime, en détruisant l'imposture qui pourrait me l'ôter.

Je fais que tous ceux avec qui j'ai vécu sont persuadés de mon innocence : mais aussi bien des gens qui ne connaissent ni la poésie, ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme & d'un poëte.

Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'ayent essuyé de pareilles disgraces ; presque tous les poëtes qui ont réussi ont été calomniés ; & il est bien triste pour moi de ne leur ressembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour & la ville ont de tout tems été remplies de critiques obscènes, qui, à la faveur des nuages  
qui



qui les couvrent , lancent , fans être aperçus , les traits les plus envenimés contre les femmes & contre les Puiflances , & qui n'ont que la fatisfaction de bleffer adroitement , fans goûter le plaifir dangereux de fe faire connaître. Leurs épigrammes & leurs vaudevilles font toujours des enfans fupposés , dont on ne connaît point les vrais parens : ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui foit affez connu pour que le monde puiſſe l'en ſouſçonner , & qui foit affez peu protégé pour ne pouvoir ſe défendre. Telle étoit la ſituation où je me ſuis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avois pas plus de dix-huit ans. L'imprudencé , attachée d'ordinaire à la jeunefſe , pouvoit aifément autorifer les ſouſçons que l'on faiſoit naître ſur moi. J'étois d'ailleurs ſans appui , & je n'avois jamais ſongé à me faire des protecteurs , parce que je ne croyois pas que je duſſe jamais avoir des ennemis.

Il parut à la mort de *Louis XIV.* une petite pièce imitée des *J'ai vû* de l'Abbé *Regnier*. C'étoit un ouvrage où l'auteur paſſoit en revue tout ce qu'il avoit vû dans ſa vie. Cette pièce eſt auſſi négligée aujourd'hui , qu'elle étoit alors recherchée. C'eſt le ſort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la ſatyre. Cette pièce n'en avoit point d'autre ; elle n'étoit remarquable que par les injures groſſières qui y étoient indignement répandues , & c'eſt ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la baſſeſſe du ſtyle en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finifſoit ainſi : *J'ai vû ces maux , & je n'ai pas vingt ans.*

Comme je n'avois pas vingt ans alors , pluſieurs perſonnes crurent que j'avois mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je puſſe avoir affez de prudence pour me déguifer. L'auteur de cette miſérable ſatyre ne contribua pas peu à la faire courir ſous mon nom , afin de mieux cacher le ſien. Quelques-uns m'imputèrent cette pièce par malignité , pour me décrier & pour me perdre. Quelques autres qui l'admiraient bonnement , me l'attribuèrent pour m'en faire honneur. Ainſi un ouvrage que je n'avois point fait , & même que je n'avois point encor vû alors , m'attira de tous côtés des malédictions & des louanges.

Je me ſouviens que paſſant alors par une petite ville de



province, les beaux esprits du lieu me prièrent de leur réciter cette pièce, qu'ils disaient être un chef-d'œuvre. J'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur, & que la pièce était misérable, ils ne m'en crurent point sur ma parole; ils admirèrent ma retenue, & j'acquis ainsi auprès d'eux, sans y penser, la réputation d'un grand poète & d'un homme fort modeste.

Cependant ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage, continuaient à me rendre responsable de toutes les sottises qui se débitaient dans Paris, & que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, il est sûr de l'être toujours, jusqu'à ce que son innocence éclate, ou que la mode de le persécuter soit passée; car tout est mode en ce pays-là, & on se lasse de tout à la fin, même de faire du mal.

Heureusement ma justification est venue, quoiqu'un peu tard; celui qui m'avait calomnié, & qui avait causé ma disgrâce, m'a signé lui-même, les larmes aux yeux, le défaveu de sa calomnie, en présence de deux personnes de considération qui ont signé après lui. M. le Marquis de la V\*\*\* a eu la bonté de faire voir ce certificat à Monseigneur le Régent.

Ainsi il ne manquait à ma justification que de la faire connaître au public. Je le fais aujourd'hui, parce que je n'ai pas eu occasion de le faire plus tôt; & je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'il n'y a personne en France qui puisse avancer que je sois l'auteur d'aucune des choses dont j'ai été accusé, ni que j'en aye débité aucune, ni même que j'en aye jamais parlé, que pour marquer le mépris souverain que je fais de ces indignités.

Je m'attends bien que plusieurs personnes, accoutumées à juger de tout sur le rapport d'autrui, seront étonnées de me trouver si innocent, après m'avoir crû si criminel sans me connaître. Je souhaite que mon exemple puisse leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens sur les apparences les plus frivoles, & à ne plus condamner ce qu'ils ne connaissent pas. On rougirait bientôt de ses décisions, si on voulait réfléchir sur les raisons par lesquelles on se détermine. Il s'est trouvé



des gens qui ont cru sérieusement que l'auteur de la tragédie d'*Atrée* était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du sang du fils de *Thyeste*; & aujourd'hui il y a des consciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocaste* se défie des oracles d'*Apollon*. Voila comme on décide presque toujours dans le monde; & ceux qui sont accoutumés à juger de la sorte, ne se corrigeront pas par la lecture de cette lettre, peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie; elle est trop inséparable des succès: mais du moins il m'est permis de souhaiter, que ceux qui ne sont en place que pour rendre justice, ne fassent point des malheureux sur le rapport vague & incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde désormais comme un malheur, d'être connu par les talens de l'esprit, & qu'un homme soit persécuté dans sa patrie, uniquement parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à sa patrie même?

Ne croyez pas, Monsieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence le présent dont Monseigneur le Régent a daigné m'honorer: cette bonté pourrait n'être qu'une marque de sa clémence; il est au nombre des Princes, qui, par des bienfaits, savent lier à leur devoir ceux même qui s'en sont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence, c'est qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, & qu'il a reconnu la calomnie, lorsque le tems a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grace que Monseigneur le Duc d'Orléans m'a faite comme une récompense de mon travail, qui ne méritait tout au plus que son indulgence. Il a moins voulu me récompenser que m'engager à mériter sa protection: l'envie de lui plaire me tiendra lieu désormais de génie.

Sans parler de moi, c'est un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions sous un Prince qui aime les beaux-arts autant qu'il hait la flatterie, & dont on peut obtenir la protection, plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour lesquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naissance & par leur rang, sont destinés à être loués toute leur vie.



## L E T T R E I I.

**M**Onsieur, avant que de vous faire lire ma tragédie, souffrez que je vous prévienne sur le succès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous assurer combien je m'en défie.

Je fais que les premiers applaudissemens du public ne sont pas toujours de sûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le succès de sa pièce, ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la décision de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un tems les suffrages de la multitude; & le public est étonné quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage, qui lui arrachait des larmes dans la représentation. Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, & dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment à la tête de leurs ouvrages des préfaces pleines de vanité, qui comptent les Princes & les Princesses qui sont venus pleurer aux représentations, qui ne donnent d'autres réponses à leurs censeurs que l'approbation du public; & qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* & de *Racine*, se retrouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils sont les seuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule: je vous parlerai de ma pièce plus pour avouer mes défauts que pour les excuser: mais aussi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté que je me traiterai avec justice.

J'examinerai les trois *Edipes* avec une égale exactitude. Le respect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas sur leurs défauts; l'amour-propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reste, ne regardez point ces dissertations comme les décisions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La décision



ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie ; & si la chaleur de la composition m'arrache quelques termes peu mesurés, je les défavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que sur mes fautes.

## L E T T R E I I I.

*Contenant la critique de l'ŒDIPE de Sophocle.*

**M**Onsieur, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner si la tragédie de a) Sophocle fait son imitation par le discours, le nombre & l'harmonie ; ce qu'Aristote appelle expressément un discours agréablement assaisonné. Je ne discuterai pas non plus si c'est une pièce du premier genre simple & implexe ; simple, parce qu'elle n'a qu'une simple catastrophe, & implexe, parce qu'elle a la reconnaissance avec la péripétie.

Je vous rendrai seulement compte, avec simplicité, des endroits qui m'ont révolté, & sur lesquels j'ai besoin des lumières de ceux qui connaissant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuser tous leurs défauts.

La scène ouvre dans Sophocle par un chœur de Thébains prosternés au pied des autels, & qui par leurs larmes & par leurs cris, demandent aux Dieux la fin de leurs calamités. Œdipe leur libérateur & leur Roi paraît au milieu d'eux.

*Je suis Œdipe*, leur dit-il, *si vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appellait Œdipe.

A l'égard de cette grande réputation dont il se vante, M. Dacier dit que c'est une adresse de Sophocle, qui veut fonder par-là le caractère d'Œdipe qui est orgueilleux.

*Mes enfans*, dit Œdipe, *quel est le sujet qui vous amène ici ?* Le grand prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je suis le grand*

a) M. Dacier, préface sur l'Œdipe de Sophocle.



prêtre de Jupiter. Votre ville est comme un vaisseau battu de la tempête, elle est prête d'être abîmée, & n'a pas la force de surmonter les flots qui fondent sur elle. De-là le grand prêtre prend occasion de faire une description de la peste, dont *Œdipe* était aussi-bien informé que du nom & de la qualité du grand prêtre de Jupiter.

Tout cela n'est guères une preuve de cette perfection, où on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait poussé la tragédie; & il ne paraît pas qu'on ait si grand tort dans ce siècle de refuser son admiration à un poète, qui n'emploie d'autre artifice pour faire connaître ses personnages, que de faire dire à l'un: *Je m'appelle Œdipe, si vanté par tout le monde*; & à l'autre: *Je suis le grand prêtre de Jupiter*. Cette grossièreté n'est plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité.

La description de la peste est interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocaste*, que le Roi avait envoyé consulter l'oracle, & qui commence par dire à *Œdipe*:

*Seigneur, nous avons eu autrefois un Roi qui s'appellait Laïus.*

Œ D I P E.

*Je le fais, quoique je ne l'aye jamais vû.*

C R É O N.

*Il a été assassiné, & Apollon veut que nous punissions ses meurtriers.*

Œ D I P E.

*Fut-ce dans sa maison ou à la campagne que Laïus fut tué?*

Il est déjà contre la vraisemblance, qu'*Œdipe*, qui régne depuis si longtems, ignore comment son prédécesseur est mort: mais qu'il ne sache pas même si c'est aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raison, ni la moindre excuse de son ignorance, j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille absurdité.

C'est une faute du sujet, dit-on, & non de l'auteur, comme si ce n'était pas à l'auteur à corriger son sujet, lorsqu'il est défectueux. Je fais qu'on peut me reprocher à peu près la même faute: mais aussi je ne me ferai pas plus de grace qu'à



*Sophocle*, & j'espère que la sincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, justifiera la hardiesse que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui fuit me paraît également éloigné du sens commun. *Œdipe* demande s'il ne revint personne de la suite de *Laius* à qui on puisse en demander des nouvelles. On lui répond, qu'un de ceux qui accompagnaient ce malheureux Roi s'étant sauvé, vint dire dans *Thèbes* que *Laius* avait été assassiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.

Comment se peut-il faire qu'un témoin de la mort de *Laius* dise que son maître a été accablé sous le nombre, lorsqu'il est pourtant vrai que c'est un homme seul qui a tué *Laius* & toute sa suite ?

Pour comble de contradiction, *Œdipe* dit, au second acte, qu'il a ouï dire que *Laius* avait été tué par des voyageurs ; mais qu'il n'y a personne qui dise l'avoir vû : & *Jocaste*, au troisième acte, en parlant de la mort de ce Roi, s'explique ainsi à *Œdipe* :

*Soyez bien persuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laius a rapporté que son maître avait été assassiné par des voleurs ; il ne saurait changer présentement, ni parler d'une autre manière : toute la ville l'a entendu comme moi.*

Les *Thébains* auraient été bien plus à plaindre, si l'énigme du *Sphinx* n'avait pas été plus aisée à deviner que tout ce galimatias.

Mais ce qui est encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'est point, après de telles fautes contre la vraisemblance, c'est qu'*Œdipe*, lorsqu'il apprend que *Phorbas* vit encore, ne songe pas seulement à le faire chercher ; il s'amuse à faire des imprécations & à consulter les oracles, sans donner ordre qu'on amène devant lui le seul homme qui pouvait lui donner des lumières. Le chœur lui-même, qui est si intéressé à voir finir les malheurs de *Thèbes*, & qui donne toujours des conseils à *Œdipe*, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu Roi ; il le prie seulement d'envoyer chercher *Tirésie*.

Enfin *Phorbas* arrive au quatrième acte. Ceux qui ne connaissent point *Sophocle*, s'imaginent sans doute qu'*Œdipe*, im-



patient de connaître le meurtrier de *Laius*, & de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empressement sur la mort du feu Roi. Rien de tout cela. *Sophocle* oublie que la vengeance de la mort de *Laius* est le sujet de sa pièce. On ne dit pas un mot à *Phorbas* de cette aventure, & la tragédie finit sans que *Phorbas* ait seulement ouvert la bouche sur la mort du Roi son maître. Mais continuons à examiner de suite l'ouvrage de *Sophocle*.

Lorsque *Créon* a appris à *Œdipe* que *Laius* a été assassiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, *Œdipe* répond, au sens de plusieurs interprètes : *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, puisque Laius n'avait point d'argent sur lui ?* La plupart des autres Scholiastes entendent autrement ce passage, & font dire à *Œdipe* : *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, si on ne leur avait donné de l'argent.* Mais ce sens-là n'est guères plus raisonnable que l'autre. On fait que des voleurs n'ont pas besoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Et puisqu'il dépend souvent des Scholiastes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon sens ?

*Œdipe*, au commencement de son second acte, au lieu de mander *Phorbas*, fait venir devant lui *Tirésie*. Le Roi & le Devin commencent par se mettre en colère l'un contre l'autre; *Tirésie* finit par lui dire :

*C'est vous qui êtes le meurtrier de Laius ; vous vous croyez fils de Polybe, Roi de Corinthe : vous ne l'êtes point, vous êtes Thébain. La malédiction de votre père & de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre ; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez épousé votre mère, vous êtes l'auteur d'un inceste & d'un parricide ; & si vous trouvez que je mente, dites que je ne suis pas prophète.*

Tout cela ne ressemble guères à l'ambiguïté ordinaire des oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obscurément : & si vous joignez aux paroles de *Tirésie* le reproche qu'un yvrogne a fait autrefois à *Œdipe*, qu'il n'était pas fils de *Polybe*, & l'oracle d'*Apollon* qui lui prédit qu'il tuerait son père



père & qu'il épouserait sa mère, vous trouverez que la pièce est entièrement finie au commencement de ce second acte.

Nouvelle preuve que *Sophocle* n'avait pas perfectionné son art, puisqu'il ne savait pas même préparer les événemens, ni cacher sous le voile le plus mince la catastrophe de ses pièces.

Allons plus loin. *Œdipe* traite *Tirésie* de fou & de vieux enchanteur. Cependant, à moins que l'esprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable prophète. Eh ! de quel étonnement & de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de *Tirésie* tout ce qu'*Apollon* lui a prédit autrefois ? Quel retour ne doit-il point faire sur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui se trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe, qu'il était un fils supposé, & les oracles de *Thèbes* qui lui disent qu'il est *Thébain* ? entre *Apollon* qui lui a prédit qu'il épouserait sa mère & qu'il tuerait son père, & *Tirésie* qui lui apprend que ses destins affreux sont remplis ? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de soupçonner *Créon*, son fidèle & ancien ami, (comme il l'appelle) d'avoir tué *Laius* ; & cela sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons, & (puisque'il faut appeler les choses par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guères d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi ! tu oses paraître devant moi ? dit-il à *Créon* : Tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es assurément le meurtrier de *Laius*, & qui as manifestement conspiré contre moi pour me ravir ma couronne ?

Voyons, di-moi, au nom des Dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un si hardi dessein ? N'est-ce pas la plus folle de toutes les entreprises, que d'aspirer à la Royauté sans troupes & sans amis, comme si, sans ce secours, il était aisé de monter au trône ?



C R É O N lui répond.

*Vous changerez de sentiment , si vous me donnez le tems de parler. Pensez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférat d'être Roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la Royauté , à vivre dans le sein du repos avec toute la sûreté d'un particulier , qui , sous un autre nom , posséderait la même puissance ?*

Un Prince qui ferait accusé d'avoir conspiré contre son Roi , & qui n'aurait d'autre preuve de son innocence que le verbiage de Créon , aurait besoin de la clémence de son Maître. Après tous ces grands discours étrangers au sujet , Créon demande à *Œdipe* :

*Voulez-vous me chasser du Royaume ? a )*

Œ D I P E.

*Ce n'est pas ton exil que je veux ; je te condamne à la mort.*

C R É O N.

*Il faut que vous fassiez voir auparavant si je suis coupable.*

Œ D I P E.

*Tu parles en homme résolu de ne pas obéir.*

C R É O N.

*C'est parce que vous êtes injuste.*

Œ D I P E.

*Je prends mes sûretés.*

C R É O N.

*Je dois prendre aussi les miennes.*

Œ D I P E.

*O Thèbes ! Thèbes !*

C R É O N.

*Il m'est permis de crier aussi : Thèbes ! Thèbes !*

*Jocaste vient pendant ce beau discours , & le chœur la*

a) On avertit qu'on a suivi par-tout la traduction de Mr. Dacier.



prie d'emmener le Roi : proposition très-fage ; car , après toutes les folies qu'*Œdipe* vient de faire , on ne ferait point mal de l'enfermer.

J O C A S T E.

*J'emmènerai mon mari , quand j'aurai appris la cause de ce desordre.*

L E C H Œ U R.

*Œdipe & Créon ont eu ensemble des paroles sur des rapports fort incertains. On se pique souvent sur des soupçons très-injustes.*

J O C A S T E.

*Cela est-il venu de l'un & de l'autre ?*

L E C H Œ U R.

*Oui , Madame.*

J O C A S T E.

*Quelles paroles ont-ils donc euës ?*

L E C H Œ U R.

*C'est assez , Madame ; les Princes n'ont pas poussé la chose plus loin , & cela suffit.*

Effectivement , comme si cela suffisait , *Jocaste* n'en demande pas davantage au chœur.

C'est dans cette scène qu'*Œdipe* raconte à *Jocaste* , qu'un jour , à table , un homme yvre lui reprocha qu'il était un fils supposé : *J'allai* , continue-t-il , *trouver le Roi & la Reine* ; je les interrogeai sur ma naissance ; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimasse avec beaucoup de tendresse , cette injure , qui était devenue publique , ne laissa pas de me demeurer sur le cœur , & de me donner des soupçons. Je partis donc , à leur insçu , pour aller à *Delphes* : *Apollon* ne daigna pas répondre précisément à ma demande ; mais il me dit les choses les plus affreuses & les plus épouvantables dont on ait jamais oui parler ; que j'épouserai infailliblement ma propre mère ; que je ferai voir aux hommes une race malheureuse qui les remplirait d'horreur ; & que je serais le meurtrier de mon père.

Voilà encor la pièce finie. On avait prédit à *Jocaste* que



son fils tremperait ses mains dans le sang de *Laius*, & porterait ses crimes jusqu'au lit de sa mère. Elle avait fait exposer ce fils sur le mont Cithéron, & lui avait fait percer les talons, (comme elle l'avoue dans cette même scène :) *Œdipe* porte encor les cicatrices de cette blessure; il fait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de *Polybe*: tout cela n'est-il pas pour *Œdipe* & pour *Jocaste* une démonstration de leurs malheurs? & n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter?

Je fais que *Jocaste* ne dit point dans cette scène qu'elle dût un jour épouser son fils: mais cela même est une nouvelle faute.

Car lorsqu'*Œdipe* dit à *Jocaste*: *On m'a prédit que je souillerais le lit de ma mère, & que mon père serait massacré par mes mains*, *Jocaste* doit répondre sur le champ, *on en avait prédit autant à mon fils*; ou du moins elle doit faire sentir au spectateur qu'elle est convaincue dans ce moment de son malheur.

Tant d'ignorance dans *Œdipe* & dans *Jocaste* n'est qu'un artifice grossier du poëte, qui pour donner à sa pièce une juste étendue, fait filer jusqu'au cinquième acte une reconnaissance déjà manifestée au second, & qui viole les règles du sens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute subsiste dans tout le cours de la pièce.

Cet *Œdipe* qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choses les plus claires. Lorsque le pasteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de *Polybe*, & qu'il lui apprend que *Polybe* n'était pas son père, qu'il a été exposé par un Thébain sur le mont Cithéron, que ses pieds avaient été percés & liés avec des courroies, *Œdipe* ne soupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obscure: & le chœur toujours présent dans le cours de la pièce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû instruire *Œdipe* de sa naissance; le chœur, qu'on donne pour une assemblée de gens éclairés, montre aussi peu de pénétration qu'*Œdipe*; & dans le tems que les Thébains devraient être saisis de pitié & d'horreur à la vûe des mal-



heurs dont ils font témoins, ils s'écrient : *Si je puis juger de l'avenir, & si je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne se passera pas que vous ne nous fassiez connaître la patrie & la mère d'Œdipe, & que nous ne menions des danses en votre honneur, pour vous rendre grâces du plaisir que vous aurez fait à nos Princes. Et vous, Prince, duquel des Dieux êtes-vous donc fils? Quelle nymphe vous a eu de Pan, Dieu des montagnes? Êtes-vous le fruit des amours d'Apollon? car Apollon se plaît aussi sur les montagnes. Est-ce Mercure, ou Bacchus qui se tient aussi sur les sommets des montagnes? &c.*

Enfin celui qui a autrefois exposé *Œdipe*, arrive sur la scène. *Œdipe* l'interroge sur sa naissance. Curiosité que Mr. *Dacier* condamne après *Plutarque*, & qui me paraît la seule chose raisonnable qu'*Œdipe* eût faite dans toute la pièce, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

*Œdipe* fait donc enfin tout son sort au quatrième acte. Voilà donc encor la pièce finie.

Monsieur *Dacier*, qui a traduit l'*Œdipe* de *Sophocle*, prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra *Jocaste*, & la manière dont *Œdipe* accomplira sur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de *Laius*. J'avais été séduit là-dessus par le respect que j'ai pour ce savant homme, & j'étais de son sentiment, lorsque je lus sa traduction. La représentation de ma pièce m'a bien détrompé, & j'ai reconnu qu'on peut sans péril louer tant qu'on veut les Poètes Grecs, mais qu'il est dangereux de les imiter.

J'avais pris dans *Sophocle* une partie du récit de la mort de *Jocaste* & de la catastrophe d'*Œdipe*. J'ai senti que l'attention du spectateur diminuait avec son plaisir au récit de cette catastrophe; les esprits remplis de terreur au moment de la reconnaissance n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cause; peut-être que le spectateur, à qui cette catastrophe est connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau; peut-être aussi que la terreur ayant été poussée à son comble, il était



impossible que le reste ne parût languissant. Quoi qu'il en soit, j'ai été obligé de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers, & dans *Sophocle* il tient tout le cinquième acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point passer à un ancien deux ou trois cent vers inutiles, lorsqu'on n'en passe pas quarante à un moderne.

Monsieur *Dacier* avertit dans ses notes que la pièce de *Sophocle* n'est point finie au quatrième acte. N'est-ce pas avouer qu'elle est finie, que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'est pas? On ne se trouve pas dans la nécessité de faire de pareilles notes sur les tragédies de *Racine* & de *Corneille*; il n'y a que les *Horaces* qui auraient besoin d'un tel commentaire: mais le cinquième acte des *Horaces* n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit du cinquième acte de *Sophocle* que *Longin* a admiré, & que *Despréaux* a traduit.

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie;  
 Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,  
 Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé;  
 Et par-là tu produis & des fils & des pères,  
 Des frères, des maris, des femmes & des mères,  
 Et tout ce que du sort la maligne fureur  
 Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premièrement, il falait exprimer que c'est dans la même personne qu'on trouve ces mères & ces maris; car il n'y a point de mariage qui ne produise de tout cela. En second lieu, on ne passerait point aujourd'hui à *Edipe* de faire une si curieuse recherche des circonstances de son crime, & d'en combiner ainsi toutes les horreurs; tant d'exactitude à compter tous ses titres incestueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, semble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de *Corneille* disent beaucoup plus.

Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père;  
 Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.



Les vers de *Sophocle* font d'un déclamateur, & ceux de *Corneille* font d'un poète.

Vous voyez que dans la critique de l'*Œdipe* de *Sophocle*, je ne me suis attaché à relever que les défauts qui sont de tous les tems & de tous les lieux ; les contradictions, les absurdités, les vaines déclamations font des fautes par tout pays.

Je ne suis point étonné que, malgré tant d'imperfections, *Sophocle* ait surpris l'admiration de son siècle. L'harmonie de ses vers, & le pathétique qui régné dans son style, ont pû séduire les Athéniens, qui avec tout leur esprit & toute leur politesse, ne pouvaient avoir une juste idée de la perfection d'un art qui était encor dans son enfance.

*Sophocle* touchait au tems où la tragédie fut inventée. *Eschyle*, contemporain de *Sophocle*, était le premier qui s'était avisé de mettre plusieurs personnages sur la scène. Nous sommes aussi touchés de l'ébauche la plus grossière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées, lorsque la perfection nous est une fois connue. Ainsi *Sophocle* & *Euripide*, tout imparfaits qu'ils sont, ont autant réussi chez les Athéniens que *Corneille* & *Racine* parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, respecter le génie de leurs auteurs ; leurs fautes font sur le compte de leur siècle ; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux ; & il est à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur tems.

Il est vrai qu'ils font bien déçus de cette haute estime où ils étaient autrefois ; leurs ouvrages font aujourd'hui ou ignorés ou méprisés ; mais je crois que cet oubli & ce mépris font au nombre des injustices dont on peut accuser notre siècle ; leurs ouvrages méritent d'être lus sans doute, & s'ils sont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils sont aussi trop pleins de beautés pour qu'on les méprise entièrement.

*Euripide* sur-tout, qui me paraît si supérieur à *Sophocle*, & qui serait le plus grand des poètes, s'il était né dans un tems plus éclairé, a laissé des ouvrages qui décèlent un gé-



nie parfait , malgré les imperfections de ses tragédies.

Eh ! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poète qui a prêté des sentimens à *Racine* même ? Les endroits que ce grand homme a traduits d'*Euripide* dans son inimitable tragédie de *Phèdre* , ne sont pas les moins beaux de son ouvrage.

Dieux , que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ?  
 Quand pourrai-je , au travers d'une noble poussière ,  
 Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?  
 . . . . . Insensée , où suis-je , & qu'ai-je dit ?  
 Où laissai-je égarer mes vœux & mon esprit ?  
 Je l'ai perdu , les Dieux m'en ont ravi l'usage.  
 Cœnone , la rougeur me couvre le visage ;  
 Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ,  
 Et mes yeux , malgré moi , se remplissent de pleurs.

Presque toute cette scène est traduite mot pour mot d'*Euripide*. Il ne faut pas cependant que le lecteur séduit par cette traduction , s'imagine que la pièce d'*Euripide* soit un bon ouvrage. Voilà le seul bel endroit de sa tragédie , & même le seul raisonnable ; car c'est le seul que *Racine* ait imité : & comme on ne s'avisera jamais d'approuver l'*Hippolite* de *Sénèque* , quoique *Racine* ait pris dans cet auteur toute la déclaration de *Phèdre* , aussi ne doit-on pas admirer l'*Hippolite* d'*Euripide* , pour trente ou quarante vers qui se sont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poètes.

*Molière* prenait quelquefois des scènes entières dans *Cyrano de Bergerac* , & disait pour son excuse : *Cette scène est bonne , elle m'appartient de droit ; je reprends mon bien par-tout où je le trouve.*

*Racine* pouvait à peu près en dire autant d'*Euripide*.

Pour moi , après vous avoir dit bien du mal de *Sophocle* , je suis obligé de vous en dire le peu de bien que j'en fais ; tout différent en cela des médifans , qui commencent toujours par louer un homme , & qui finissent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être , sans *Sophocle* , je ne serais jamais venu à bout de mon *Œdipe*. Je lui dois l'idée de la première scène de mon quatrième acte. Celle du grand-prêtre qui accuse



cuse le Roi, est entièrement de lui; la scène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il est vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois aussi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma pièce, où j'espère vous rendre compte des miennes.

## L E T T R E I V.

*Contenant la critique de l'ŒDIPE de Corneille.*

**M**onsieur, après vous avoir fait part de mes sentimens sur l'*Œdipe* de *Sophocle*, je vous dirai ce que je pense de celui de *Corneille*. Je respecte beaucoup plus, sans doute, ce tragique Français, que le Grec: mais je respecte encore plus la vérité, à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne fait pas connaître les fautes des grands hommes, est incapable de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc critiquer l'*Œdipe* de *Corneille*; & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me soupçonniez de jalousie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égalier à lui. C'est en l'admirant que je hazarde ma censure; & je crois avoir une estime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'*Œdipe* par le nom de l'auteur, & non par l'ouvrage même, & qui eussent méprisé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de *Cinna*.

*Corneille* sentit bien que la simplicité, ou plutôt la sécheresse de la tragédie de *Sophocle*, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos pièces de théâtre. On se trompe fort, lorsqu'on pense que tous ces sujets, traités autrefois avec succès par *Sophocle* & par *Euripide*; l'*Œdipe*, le *Philoctète*, l'*Électre*, l'*Iphigénie en Tauride*, sont des sujets heureux & aisés à manier; ce sont les plus ingrats & les plus impraticables; ce sont des sujets d'une ou de deux scènes tout au plus, & non pas d'une tragédie. Je fais qu'on ne peut guères voir sur le théâtre des événemens plus affreux ni plus attendrissans; &

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

○



c'est cela même qui rend le succès plus difficile. Il faut joindre à ces événemens des passions qui les préparent : si ces passions sont trop fortes , elles étouffent le sujet ; si elles sont trop faibles , elles languissent. Il falait que *Corneille* marchât entre ces deux extrémités , & qu'il suppléât par la fécondité de son génie à l'aridité de la matière. Il choisit donc l'épisode de *Thésée* & de *Dircé* ; & quoique cet épisode ait été universellement condamné , quoique *Corneille* eût pris dès longtems la glorieuse habitude d'avouer ses fautes , il ne reconnut point celle-ci ; & parce que cet épisode était tout entier de son invention , il s'en applaudit dans sa préface : tant il est difficile aux plus grands hommes , & même aux plus modestes , de se sauver des illusions de l'amour propre.

Il faut avouer que *Thésée* joue un étrange rôle pour un héros , au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puisse être accablé ; il débute par dire que ,

Quelque ravage affreux que fasse ici la peste ,  
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

Et parlant dans la seconde scène à *Œdipe* :

Il veut lui faire voir un beau feu dans son sein ,  
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable ,  
Qui peut faire un heureux d'un amant misérable .  
.... Il est vrai , j'aime en votre palais ;  
Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits .  
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Ismène ;  
Elle tient même rang chez vous & chez la Reine ;  
En un mot , c'est leur sœur , la Princesse *Dircé* ,  
Dont les yeux....

*Œdipe* répond :

.... Quoi ! ses yeux , Prince , vous ont blessé !  
Je suis fâché pour vous , que la Reine sa mère  
Ait su vous prévenir pour un fils de son frère .  
Ma parole est donnée , & je n'y puis plus rien :  
Mais je crois qu'après tout ses sœurs la valent bien.



## T H É S É E.

Antigone est parfaite , Ismène est admirable ;  
 Dircé , si vous voulez , n'a rien de comparable ;  
 Elles font , l'une & l'autre , un chef-d'œuvre des cieux :  
 Mais . . .  
 Ce n'est pas offenser deux si charmantes sœurs ,  
 Que voir en leur ainée aussi quelques douceurs.

Cependant l'ombre de *Laius* demande un Prince ou une Princesse de son sang pour victime ; *Dircé* , seul reste du sang de ce Roi , est prête à s'immoler sur le tombeau de son père : *Thésée* qui veut mourir pour elle , lui fait accroire qu'il est son frère , & ne laisse pas de lui parler d'amour , malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encor ; & vous , mêmes appas.  
 Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire ;  
 C'est d'amour qu'il gémit , c'est d'amour qu'il soupire ;  
 Et pour pouvoir sans crime en goûter la douceur ,  
 Il se révolte exprès contre le nom de sœur.

Cependant , qui le croirait ? *Thésée* dans cette même scène , se lasse de son stratagème. Il ne peut plus soutenir davantage le personnage de frère ; & sans attendre que le frère de *Dircé* soit connu , il lui avoue toute la feinte , & la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer , en lui disant pourtant :

Que l'amour , pour défendre une si chère vie ,  
 Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin , lorsqu'*Œdipe* reconnaît qu'il est le meurtrier de *Laius* , *Thésée* , au lieu de plaindre ce malheureux Roi , lui propose un duel pour le lendemain ; il épouse *Dircé* à la fin de la pièce , & ainsi la passion de *Thésée* fait tout le sujet de la tragédie , & les malheurs d'*Œdipe* n'en sont que l'épisode.  
*Dircé* , personnage plus défectueux que *Thésée* , passe tout son tems à dire des injures à *Œdipe* & à sa mère ; elle dit à *Jocaste* , sans détour , qu'elle est indigne de vivre.



Votre second hymen peut avoir d'autres causes ;  
 Mais j'oserai vous dire , à bien juger des choses ,  
 Que pour avoir puisé la vie en votre flanc ,  
 J'y dois avoir sucé fort peu de votre sang.  
 Celui du grand Læius , dont je m'y suis formée ,  
 Trouve bien qu'il est doux d'aimer & d'être aimée ;  
 Mais il ne trouve pas qu'on soit digne du jour ,  
 Lorsqu'aux soins de sa gloire on préfère l'amour.

Il est étonnant que *Corneille* , qui a senti ce défaut , ne l'ait connu que pour l'excuser. *Ce manque de respect* , dit-il , *de Dirce envers sa mère , ne peut être une faute de théâtre , puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir.* Non sans doute , on n'est pas obligé de faire des gens de bien de tous ses personnages : mais les bienséances exigent du moins qu'une Princesse qui a assez de vertu pour vouloir sauver son peuple aux dépens de sa vie , en ait assez pour ne point dire des injures atroces à sa mère.

Pour *Jocaste* , dont le rôle devrait être intéressant , puisqu'elle partage tous les malheurs d'*Œdipe* , elle n'en est pas même le témoin ; elle ne paraît point au cinquième acte , lorsqu'*Œdipe* apprend qu'il est son fils : en un mot , c'est un personnage absolument inutile , qui ne sert qu'à raisonner avec *Thésée* , & à excuser les insolences de sa fille , qui agit , dit-elle ,

En amante à bon titre , en Princesse avisée.

Finissons par examiner le rôle d'*Œdipe* , & avec lui la contexture du poëme.

Il commence par vouloir marier une de ses filles , avant que de s'attendrir sur les malheurs des Thébains ; bien plus condamnable en cela que *Thésée* , qui n'étant point chargé comme lui du salut de tout ce peuple , peut sans crime écouter sa passion.

Cependant comme il falait bien dire au premier acte quelque chose du sujet de la pièce , on en touche un mot dans la cinquième scène. *Œdipe* soupçonne que les Dieux sont irrités contre les Thébains , parce que *Jocaste* avait autrefois fait



exposer son fils , & trompé par-là les oracles des Dieux , qui prédifiaient que ce fils tuerait son père & épouserait sa mère. Il me semble qu'il doit croire plutôt que les Dieux sont satisfaits que *Jocaste* ait étouffé un monstre au berceau ; & vrai-semblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils , qu'à fin qu'on l'empêchât de les commettre.

*Jocaste* soupçonne , avec aussi peu de fondement , que les Dieux punissent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de *Laius* ; elle prétend qu'on n'a jamais pû venger cette mort. Comment donc peut-elle croire que les Dieux la punissent de n'avoir pas fait l'impossible ?

Avec moins de fondement encor *Œdipe* répond :

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus ,  
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus ?  
Si vous m'avez dit vrai , peut-être ai-je moi-même  
Sur trois de ces brigands vengé le diadème.

Au lieu même , au tems même , attaqué seul par trois ,  
J'en laissai deux sans vie , & mis l'autre aux abois.

*Œdipe* n'a aucune raison de croire que ces trois voyageurs fussent des brigands , puisqu'au quatrième acte , lorsque *Phorbas* paraît devant lui , il lui dit :

Et tu fus un des trois que je fus arrêter ,  
Dans ce passage étroit qu'il falut disputer ?

S'il les a arrêtés lui-même , & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas , il n'a point dû les prendre pour des voleurs , qui font ordinairement très-peu de cas des cérémonies , & qui songent plutôt à détrouffier les gens , qu'à leur disputer le haut du pavé.

Mais il me semble qu'il y a dans cet endroit une faute encor plus grande. *Œdipe* avoue à *Jocaste* qu'il s'est battu contre trois inconnus au tems même & au lieu même où *Laius* a été tué. *Jocaste* fait que *Laius* n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas soup-



çonner que *Laius* est peut-être mort de la main d'*Œdipe* ? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu ; & de peur que la pièce ne finisse au premier acte , elle ferme les yeux sur les lumières qu'*Œdipe* lui donne ; & jusqu'à la fin du quatrième acte , il n'est pas dit un mot de la mort de *Laius* , qui pourtant est le sujet de la pièce. Les amours de *Thésée* & de *Dircé* occupent toute la scène.

C'est au quatrième acte qu'*Œdipe* , en voyant *Phorbas* , s'écrie :

C'est un de mes brigands à la mort échapé ,  
Madame , & vous pouvez lui choisir des supplices :  
S'il n'a tué *Laius* , il fut un des complices.

Pourquoi prendre *Phorbas* pour un brigand ? & pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il est complice de la mort de *Laius* ? Il me paraît que l'*Œdipe* de *Corneille* accuse *Phorbas* avec autant de légèreté que l'*Œdipe* de *Sophocle* accuse *Créon*.

Je ne parle point de l'acte gigantesque d'*Œdipe* qui tue trois hommes tout seul dans *Corneille* , & qui en tue sept dans *Sophocle*. Mais il est bien étrange qu'*Œdipe* se souvienne , après seize ans , de tous les traits de ces trois hommes ; que l'un avait le poil noir , la mine assez farouche , le front cicatrisé , & le regard un peu louche ; que l'autre avait le teint frais & l'œil perçant , qu'il était chauve sur le devant , & mêlé sur le derrière ; & pour rendre la chose encor moins vraisemblable , il ajoute :

On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'était point à *Œdipe* à parler de cette ressemblance ; c'était à *Jocaste* , qui ayant vécu avec l'un & avec l'autre , pouvait en être bien mieux informée qu'*Œdipe* , qui n'a jamais vû *Laius* qu'un moment en sa vie. Voilà comme *Sophocle* a traité cet endroit : mais il falait que *Corneille* , ou n'eût point lû du tout *Sophocle* , ou le méprisât beaucoup , puisqu'il n'a rien emprunté de lui , ni beautés ni défauts.

Cependant , comment se peut-il faire qu'*Œdipe* ait seul



tué *Laius*, & que *Phorbas*, qui a été blessé à côté de ce Roi, dise pourtant qu'il a été tué par des voleurs? Il était difficile de concilier cette contradiction; & *Jocaste*, pour toute réponse, dit que,

C'est un conte,

Dont *Phorbas*, au retour, voulut cacher sa honte.

Cette petite tromperie de *Phorbas* devait-elle être le nœud de la tragédie d'*Œdipe*? Il s'est pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérité; & un homme distingué à la cour par son esprit, m'a dit que c'était là le plus bel endroit de *Corneille*.

Au cinquième acte, *Œdipe*, honteux d'avoir épousé la veuve d'un Roi qu'il a massacré, dit qu'il veut se bannir & retourner à *Corinthe*; & cependant il envoie chercher *Thésée* & *Dircé*,

Pour lire dans leur ame,

S'ils prêteront la main à quelque fourde trame.

Et que lui importent les fourdes trames de *Dircé*, & les prétentions de cette Princesse sur une couronne à laquelle il renonce pour jamais?

Enfin, il me paraît qu'*Œdipe* apprend avec trop de froideur son affreuse aventure. Je fais qu'il n'est point coupable, & que sa vertu peut le consoler d'un crime involontaire: mais s'il a assez de fermeté dans l'esprit pour sentir qu'il n'est que malheureux, doit-il se punir de son malheur? Et s'il est assez furieux & assez desespéré pour se crever les yeux, doit-il être assez froid pour dire à *Dircé* dans un moment si terrible:

Votre frère est connu, le savez-vous, Madame?

Votre amour pour *Thésée* est dans un plein repos.

Aux crimes, malgré moi, l'ordre du Ciel m'attache;

Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache;

Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,

Mon père à mon épée, & ma mère à mon lit.



Hélas ! qu'il est bien vrai qu'en vain on s'imagine  
 Dérober notre vie à ce qu'il nous destine !  
 Les soins de l'éviter font courir au - devant ,  
 Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il rester sur le théâtre à débiter plus de quatre-vingt vers avec *Dircé* & *Thésée* , qui sont deux étrangers pour lui , tandis que *Jocaste* , sa femme & sa mère , ne fait encor rien de son aventure , & ne paraît pas même sur la scène ?

Voilà à peu près les principaux défauts que j'ai cru apercevoir dans l'*Œdipe* de *Corneille*. Je m'abuse peut-être : mais je parle de ses fautes avec la même sincérité que j'admire les beautés qui y sont répandues ; & quoique les beaux morceaux de cette pièce me paraissent très-inférieurs aux grands traits de ses autres tragédies , je désespère pourtant de les égaler jamais : car ce grand homme est toujours au-dessus des autres , lors même qu'il n'est pas entièrement égal à lui-même.

Je ne parle point de la versification ; on fait qu'il n'a jamais fait de vers si faibles & si indignes de la tragédie. En effet , *Corneille* ne connaissait guères la médiocrité , & il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au sublime.

J'espère que vous me pardonneriez , Monsieur , la témérité avec laquelle je parle ; si pourtant c'en est une de trouver mauvais ce qui est mauvais , & de respecter le nom de l'auteur sans en être l'esclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât ? Serait-ce celles des auteurs médiocres dont on ignore tout jusqu'aux défauts ? C'est sur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher sa critique ; car si le préjugé nous faisait admirer leurs fautes , bientôt nous les imiterions , & il se trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.



## L E T T R E V.

*Qui contient la critique du nouvel ŒDIPE.*

Monsieur, me voilà enfin parvenu à la partie de ma dissertation la plus aisée, c'est-à-dire, à la critique de mon ouvrage; & pour ne point perdre de tems, je commencerai par le premier défaut, qui est celui du sujet. Régulièrement, la pièce d'*Œdipe* devrait finir au premier acte. Il n'est pas naturel qu'*Œdipe* ignore comment son prédécesseur est mort. *Sophocle* ne s'est point mis du tout en peine de corriger cette faute. *Corneille*, en voulant la sauver, a fait encor plus mal que *Sophocle*, & je n'ai pas mieux réussi qu'eux. *Œdipe*, chez moi, parle ainsi à *Jocaste* :

On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain  
 Qui leva sur son Prince une coupable main.  
 Pour moi qui, sur son trône élevé par vous-même,  
 Deux ans après sa mort, ai ceint le diadème,  
 Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,  
 Je n'ai point rappelé le sujet de vos pleurs;  
 Et de vos seuls périls chaque jour allarmée,  
 Mon ame à d'autres soins semblait être formée.

Ce compliment ne me paraît point une excuse valable de l'ignorance d'*Œdipe*. La crainte de déplaire à sa femme en lui parlant de son premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonstances de la mort de son prédécesseur. C'est avoir trop de discrétion & trop peu de curiosité; il ne lui est pas permis non plus de ne point savoir l'histoire de *Phorbas*. Un ministre d'Etat ne saurait jamais être un homme assez obscur pour être en prison plusieurs années, sans qu'on en sache rien. *Jocaste* a beau dire :



Dans un château voisin conduit secrettement,  
Je dérobaï sa tête à leur emportement.

on voit bien que ces deux vers ne sont mis que pour prévenir la critique ; c'est une faute qu'on tâche de déguiser, mais qui n'en est pas moins faute.

Voici un défaut plus considérable qui n'est pas du sujet, & dont je suis seul responsable. C'est le personnage de *Philoctète*. Il semble qu'il ne soit venu à Thèbes que pour y être accusé ; encor est-il soupçonné peut-être un peu légèrement. Il arrive au premier acte, & s'en retourne au troisième. On ne parle de lui que dans les trois premiers actes, & on n'en dit pas un seul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la pièce, & le dénouement se fait absolument sans lui : ainsi il paraît que ce sont deux tragédies, dont l'une roule sur *Philoctète*, & l'autre sur *Œdipe*.

J'ai voulu donner à *Philoctète* le caractère d'un héros, & j'ai bien peur d'avoir poussé la grandeur d'ame jusqu'à la fanfaronade. Heureusement j'ai lû dans Madame *Dacier*, qu'un homme peut parler avantageusement de soi, lorsqu'il est calomnié : voilà le cas où se trouve *Philoctète*. Il est réduit par la calomnie à la nécessité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occasion, j'aurais tâché de lui donner plus de politesse que de fierté ; & s'il s'était trouvé dans les mêmes circonstances que *Sertorius* & *Pompée*, j'aurais pris la conversation héroïque de ces deux grands hommes pour modèle, quoique je n'eusse pas espéré de l'atteindre. Mais comme il est dans la situation de *Nicomède*, j'ai crû devoir le faire parler à peu près comme ce jeune Prince, & qu'il lui était permis de dire, *un homme tel que moi*, lorsqu'on l'outrage. Quelques personnes s'imaginent que *Philoctète* était un pauvre écuyer d'*Hercule*, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ses flèches, & qui veut s'égalier à son maître dont il parle toujours. Cependant il est certain que *Philoctète* était un Prince de la Grèce, fameux par ses exploits, compagnon d'*Hercule*, & de qui même les Dieux avaient fait dépendre le destin de Troye. Je ne fais si je n'en ai



point fait en quelques endroits un fanfaron ; mais il est certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il est , en arrivant , sur les affaires de *Thèbes* , je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'*Œdipe*. Le mont *Œta* où il avait vû mourir *Hercule* , n'était pas si éloigné de *Thèbes* , qu'il ne pût savoir aisément ce qui se passait dans cette ville. Heureusement cette ignorance vicieuse de *Philoctète* m'a fourni une exposition du sujet qui m'a paru assez bien reçue ; & c'est ce qui me persuade que les beautés d'un ouvrage naissent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies , on tombe dans un écueil tout contraire. L'exposition du sujet se fait ordinairement à un personnage qui en est aussi bien informé que celui qui lui parle. On est obligé , pour mettre les auditeurs au fait , de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraisemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection serait de combiner tellement les événemens , que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans sa bouche que dans le tems même où il le dit. Telle est , entre autres exemples de cette perfection , la première scène de la tragédie de *Bajazet*. *Acomat* ne peut être instruit de ce qui se passe dans l'armée. *Osmin* ne peut savoir de nouvelles du Serrail. Ils se font l'un à l'autre des confidences réciproques , qui instruisent & qui intéressent également le spectateur ; & l'artifice de cette exposition est conduit avec un ménagement dont je crois que *Racine* seul était capable.

Il est vrai qu'il y a des sujets de tragédie où l'on est tellement gêné par la bizarrerie des événemens , qu'il est presque impossible de réduire l'exposition de sa pièce à ce point de sagesse & de vraisemblance. Je crois , pour mon bonheur , que le sujet d'*Œdipe* est de ce genre ; & il me semble que lorsqu'on se trouve si peu maître du terrain , il faut toujours songer à être intéressant plutôt qu'exact ; car le spectateur pardonne tout , hors la longueur ; & lorsqu'il est une fois ému , il examine rarement s'il a raison de l'être.

A l'égard de l'amour de *Jocaste* & de *Philoctète* , j'ose encore dire que c'est un défaut nécessaire ; le sujet ne me four-



niffait rien par - lui - même pour remplir les trois premiers actes ; à peine même avais - je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaissent le théâtre , c'est - à - dire ceux qui sentent les difficultés de la composition aussi - bien que les fautes , conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des passions aux principaux personnages. Eh ! quel rôle insipide aurait joué *Jocaste* , si elle n'avait eu du moins le souvenir d'un amour légitime , & si elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé ?

Il est surprenant que *Philoctète* aime encor *Jocaste* , après une si longue absence : il ressemble assez aux Chevaliers errans , dont la profession était d'être toujours fidèles à leurs maîtresses. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent *Jocaste* trop âgée pour faire naître encor des passions ; elle a pû être mariée si jeune , & il est si souvent répété dans la pièce qu'*Edipe* est dans une grande jeunesse , que sans trop presser les tems , il est aisé de voir qu'elle n'a pas plus de trente - cinq ans. Les femmes seraient bien malheureuses , si on n'inspirait plus de sentiment à cet âge.

Je veux que *Jocaste* ait plus de soixante ans dans *Sophocle* & dans *Corneille*. La construction de leur fable n'est pas une règle pour la mienne. Je ne suis pas obligé d'adopter leurs fictions ; & s'il leur a été permis de faire revivre dans plusieurs de leurs pièces des personnes mortes depuis longtems , & d'en faire mourir d'autres qui étaient encor vivantes , on doit bien me passer d'ôter à *Jocaste* quelques années.

Mais je m'aperçois que je fais l'apologie de ma pièce , au lieu de la critique que j'en avais promise. Revenons vite à la censure.

Le troisième acte n'est point fini ; on ne fait pourquoi les acteurs sortent de la scène. *Edipe* dit à *Jocaste* :

Suivez mes pas , rentrons ; il faut que j'éclaircisse

Un soupçon que je forme avec trop de justice.

Suivez moi ,

Et venez dissiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raison pour éclaircir son doute plu-



tôt derrière le théâtre que sur la scène : aussi *Œdipe* après avoir dit à *Jocaste* de le suivre , revient avec elle le moment d'après , & il n'y a nulle distinction entre le troisième & le quatrième acte , que le coup d'archet qui les sépare.

La première scène du quatrième acte est celle qui a le plus réussi : mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette scène à *Jocaste* & à *Œdipe* tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis longtems. L'intrigue n'est fondée que sur une ignorance bien peu vraisemblable. J'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du sujet. Je mets dans la bouche d'*Œdipe* :

Enfin je me souviens qu'aux champs de la Phocide ,  
 ( Et je ne conçois pas par quel enchantement  
 J'oubliais jusqu'ici ce grand événement ,  
 La main des Dieux sur moi si longtems suspendue ,  
 Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vûe )  
 Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers , &c.

Il est manifeste que c'était au premier acte qu'*Œdipe* devait raconter cette aventure de la Phocide ; car dès qu'il apprend par la bouche du grand Prêtre que les Dieux demandent la punition du meurtrier de *Laius* , son devoir est de s'informer scrupuleusement & sans délai de toutes les circonstances de ce meurtre. On doit lui répondre que *Laius* a été tué en Phocide , dans un chemin étroit , par deux étrangers ; & lui qui fait que dans ce tems - là même il s'est battu contre deux étrangers en Phocide , doit soupçonner dès ce moment que *Laius* a été tué de sa main. Il est triste d'être obligé , pour cacher cette faute , de supposer que la vengeance des Dieux ôte dans un tems la mémoire à *Œdipe* , & la lui rend dans un autre.

La scène suivante d'*Œdipe* & de *Phorbas* me paraît bien moins intéressante chez moi que dans *Corneille*. *Œdipe* , dans ma pièce , est déjà instruit de son malheur , avant que *Phorbas* achève de l'en persuader. *Phorbas* ne laisse l'esprit du spectateur dans aucune incertitude , il ne lui inspire aucune surprise , & ainsi il ne doit point l'intéresser : au contraire ,



dans *Corneille*, *Œdipe*, loin de se douter d'être le meurtrier de *Laius*, croit en être le vengeur, & il se convainc lui-même en voulant convaincre *Phorbas*. Cet artifice de *Corneille* serait admirable, si *Œdipe* avait quelque lieu de croire que *Phorbas* est coupable, & si le nœud de la pièce n'était pas fondé sur un mensonge puéril.

C'est un conte,

Dont *Phorbas*, au retour, voulut cacher sa honte.

Je ne pousserai pas plus loin la critique de mon ouvrage; il me semble que j'en ai reconnu les défauts les plus importants. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, & peut-être un censeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a souvent dans un ouvrage des défauts qu'on est obligé de laisser malgré soi; & d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ses fautes qu'à les corriger. J'ajouterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reste. Chaque représentation de mon *Œdipe* était pour moi un examen sévère, où je recueillais les suffrages & les censures du public, & j'étudiais son goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que Monseigneur le Prince de *Conti* est celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuses & les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer son discernement: mais puisqu'il est élevé au-dessus des autres par son rang autant que par son esprit, j'ose ici le supplier d'accorder sa protection aux belles-lettres dont il a tant de connaissance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'*Œdipe* de *Corneille*. L'un est au premier acte:

Ce monstre à voix humaine, aigle, femme & lion:

L'autre est au dernier acte. C'est une traduction de *Sénèque*:  
*Nec vivis mistus, nec sepultis*:

Et le sort qui l'accable,  
Des morts & des vivans semble le séparer.



Je n'ai point fait scrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant précisément la même chose à dire que *Corneille*, il m'était impossible de l'exprimer mieux, & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reste à parler de quelques rimes que j'ai hasardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *frein* à *rien*; *héros* à *tombeaux*; *contagion* à *poison*, &c. Je ne défends point ces rimes, parce que je les ai employées: mais je ne m'en suis servi que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis souffrir qu'on sacrifie à la richesse de la rime toutes les autres beautés de la poésie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'esprit. On pousse même la tyrannie jusqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encor plus que pour les oreilles: *je ferais*, *j'aimerais*, &c. ne se prononcent point autrement que *traits* & *attraits*: cependant on prétend que ces mots ne riment point ensemble, parce qu'un mauvais usage veut qu'on les écrive différemment. Mr. *Racine* avait mis dans son *Andromaque*:

M'en croirez-vous? Lassé de ses trompeurs attraits,  
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirais.

Le scrupule lui prit, & il ôta la rime *fuirais*, qui me paraît (à ne consulter que l'oreille) beaucoup plus juste que celle de *jamais*, qu'il lui substitua.

La bizarrerie de l'usage, ou plutôt des hommes qui l'établissent, est étrange sur ce sujet comme sur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore*, qui n'en a qu'une. Par la même raison, *tonnerre* & *terre* devraient rimer avec *père* & *mère*: cependant on ne le souffre pas, & personne ne réclame contre cette injustice.

Il me paraît que la poésie Française y gagnerait beaucoup, si on voulait secouer le joug de cet usage déraisonnable & tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce serait leur donner de nouvelles pensées; car l'assujettissement à la rime fait que souvent on ne trouve dans la langue qu'un seul mot qui puisse finir un vers: on ne dit presque jamais ce qu'on voulait dire; on ne peut se servir du mot propre; on



est obligé de chercher une pensée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce qu'on pense. C'est à cet esclavage qu'il faut imputer plusieurs impropriétés qu'on est choqué de rencontrer dans nos poètes les plus exacts. Les auteurs sentent encor mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, & ils n'osent s'en affranchir.

Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conséquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté; & si la poésie occupe encor mon loisir, je préférerai toujors les choses aux mots, & la pensée à la rime.

## L E T T R E V I.

*Qui contient une dissertation sur les Chœurs.*

**M**Onsieur, il ne me reste plus qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma pièce. J'en ai fait un personnage qui paraît à son rang comme les autres acteurs, & qui se montre quelquefois sans parler, seulement pour jeter plus d'intérêt dans la scène, & pour ajouter plus de pompe au spectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la seule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai hasardé les chœurs, est la seule qui pouvait réussir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur remplissait l'intervalle des actes, & paraissait toujors sur la scène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était passé dans les actes précédens, & c'était une répétition fatigante; ou il prévenait ce qui devait arriver dans les actes suivans, & c'était une annonce qui pouvait dérober le plaisir de la surprise; ou enfin il était étranger au sujet, & par conséquent il devait ennuyer.

La présence continuelle du chœur dans la tragédie, me paraît encor plus impraticable: l'intrigue d'une pièce intéressante exige d'ordinaire que les principaux acteurs ayent des secrets



à se confier. Eh ! le moyen de dire son secret à tout un peuple ? C'est une chose plaisante de voir *Phèdre* dans *Euripide* avouer à une troupe de femmes un amour incestueux , qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conserver si scrupuleusement un usage si sujet au ridicule ; c'est qu'ils étaient persuadés que le chœur était la base & le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes , qui prennent presque toujours l'origine d'une chose pour l'essence de la chose même. Les anciens savaient que ce spectacle avait commencé par une troupe de paysans yvres qui chantaient les louanges de *Bacchus* , & ils voulaient que le théâtre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs , qui en chantant les louanges des Dieux , rappellassent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Longtems même le poëme dramatique ne fut qu'un simple chœur , & les personnages qu'on y ajouta , ne furent regardés que comme des épisodes ; & il y a encor aujourd'hui des savans qui ont le courage d'affirmer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie , depuis que nous avons banni les chœurs : c'est comme si , dans une même pièce , on voulait que nous missions Paris , Londres & Madrid sur le théâtre , parce que nos pères en usaient ainsi , lorsque la comédie fut établie en France.

Mr. *Racine* qui a introduit des chœurs dans *Athalie* & dans *Esther* , s'y est pris avec plus de précaution que les Grecs ; il ne les a guères fait paraître que dans les entr'actes ; encor a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraisemblance qu'exige toujours l'art du théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de Juives , lorsqu'*Esther* a raconté ses aventures à *Elise* ? Il faut nécessairement , pour amener cette musique , qu'*Esther* leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles , chantez nous quelqu'un de ces cantiques....

Je ne parle pas du bizarre assortiment du chant & de la déclamation dans une même scène : mais du moins il faut avouer que des moralités mises en musique doivent paraître

Tom. III. & du Théâtre le premier.

Q



bien froides , après ces dialogues pleins de passion qui font le caractère de la tragédie. Un chœur serait bien mal venu, après la déclaration de *Phèdre*, ou après la conversation de *Sévère* & de *Pauline*.

Je croirai donc toujours , jusqu'à ce que l'événement me détrompe , qu'on ne peut hazarder le chœur dans une tragédie , qu'avec la précaution de l'introduire à son rang , & seulement lorsqu'il est nécessaire pour l'ornement de la scène : encor n'y a-t-il que très-peu de sujets où cette nouveauté puisse être reçue. Le chœur serait absolument déplacé dans *Bajazet* , dans *Mithridate* , dans *Britannicus* , & généralement dans toutes les pièces dont l'intrigue n'est fondée que sur les intérêts de quelques particuliers ; il ne peut convenir qu'à des pièces où il s'agit du salut de tout un peuple.

Les Thébains sont les premiers intéressés dans le sujet de ma tragédie ; c'est de leur mort ou de leur vie dont il s'agit ; & il ne paraît pas hors des bienséances de faire paraître quelquefois sur la scène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

## L E T T R E VII.

*A l'occasion de plusieurs critiques qu'on a faites d'ŒDIPE.*

**M**Onsieur , on vient de me montrer une critique de mon *Œdipe* , qui , je crois , sera imprimée avant que cette seconde édition puisse paraître. J'ignore quel est l'auteur de cet ouvrage. Je suis fâché qu'il me prive du plaisir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté , & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de discernement que de politesse.

J'avais déjà reconnu , dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie , une bonne partie des défauts que l'observateur relève ; mais je me suis aperçu qu'un auteur s'épargne toujours , quand il se critique lui-même , & que le censeur veille , lorsque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vû sans doute mes



fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne fais si, comme j'ai été un peu trop indulgent, il n'est pas quelquefois un peu trop sévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je suis que le sujet d'*Œdipe* est un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon censeur me propose un plan, sur lequel il voudrait que j'eusse composé ma pièce; c'est au public à en juger. Mais je suis persuadé que si j'avais travaillé sur le modèle qu'il me présente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en substituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctète*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage; mais *Créon* aurait été un personnage bien froid, & j'aurais trouvé par-là le secret d'être à la fois ennuyeux & irrépréhensible.

On m'a parlé de quelques autres critiques. Ceux qui se donnent la peine de les faire me feront toujours beaucoup d'honneur, même de plaisir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à présent profiter de leurs observations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai composer, & me feront marcher d'un pas plus sûr dans cette carrière dangereuse.

On m'a fait apercevoir que plusieurs vers de ma pièce se trouvaient dans d'autres pièces de théâtre. Je dis qu'on m'en a fait apercevoir; car, soit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aye cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire; soit qu'on se rencontre quelquefois dans les mêmes pensées & dans les mêmes tours; il est certain que j'ai été plagiaire sans le savoir, & que hors ces deux beaux vers de *Corneille*, que j'ai pris hardiment & dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu dessein de voler personne.

Il y a dans les *Horaces*:

Est-ce vous, Curiace? en croirai-je mes yeux?

Et dans ma pièce il y avait:

Est-ce vous, Philoctète? en croirai-je mes yeux?

J'espère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout seul un pareil vers. Je l'ai changé cependant,



aussi-bien que plusieurs autres, & je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fussent aussi aisés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon *Œdipe* : celle-ci me paraît moins instructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La première est d'un Religieux, à ce qu'on vient de me dire : la seconde est d'un homme de lettres ; & ce qui est assez singulier, c'est que le Religieux possède mieux le théâtre, & l'autre la raillerie. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réussi. Le second a voulu m'outrager, mais il n'en est point venu à bout. Je lui pardonne sans peines injures, en faveur de quelques traits ingénieux & plaisans dont son ouvrage m'a paru semé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offensé ; & même de tous ceux qui ont vû cette satyre en manuscrit, je suis celui qui en ai jugé le plus avantageusement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne que par la crainte où j'étais de succomber à la tentation de la trouver mauvaise. Ce sera au public à juger de son prix.

Ce censeur assure, dans son ouvrage, que ma tragédie languira tristement dans la boutique de *Ribou*, lorsque sa lettre aura décillé les yeux du public ; heureusement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si sa satyre est bonne, tous ceux qui la liront, auront quelque curiosité de voir la tragédie qui en est l'objet ; & au lieu que les pièces de théâtre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'*Escobar* eut à *Paschal*. Cette comparaison me paraît assez juste ; car ma poësie pourrait bien être aussi relâchée que la morale d'*Escobar* ; & il y a quelques traits dans la satyre de ma pièce, qui sont peut-être dignes des lettres provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troisième critique ; celle-ci est si misérable, que je n'en puis moi-même soutenir la lecture. J'en attends encor deux autres. Voilà bien des ennemis ; mais je souhaite donner bientôt une tragédie qui m'en attire encor davantage.



M A R I A M N E ,

T R A G É D I E .

---

*Représentée pour la première fois le 6. Mars 1724.*

*Revue & corrigée par l'Auteur en 1762.*

---



M A R I A M N E,  
T R A G É D I E.

---

Représentée pour la première fois le 6 Mars 1724.

Revue & corrigée par l'Auteur en 1762.

---



## P R É F A C E

*de la première édition.*

J E ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vûs applaudis au théâtre & méprisés à la lecture, me font craindre pour le mien le même sort. Une ou deux situations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pû m'attirer des suffrages aux représentations; mais il faut un autre mérite pour soutenir le grand jour de l'impression. C'est peu d'une conduite régulière; ce serait peu même d'intéresser. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, sera nécessairement ennuyeux, si tous les vers ne sont pas pleins de force & d'harmonie, si on n'y trouve pas une élégance continuë, si la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poësie que le génie seul peut donner, où l'esprit ne saurait jamais atteindre, & sur lequel on raisonne si mal & si inutilement depuis la mort de Mr. Despréaux.

C'est une erreur bien grossière de s'imaginer, que les vers soient la dernière partie d'une pièce de théâtre, & celle qui doit le moins coûter. Mr. Racine, c'est-à-dire, l'homme de la terre, qui après Virgile a le mieux connu l'art des vers, ne pensait pas ainsi. Deux années entières lui suffirent à peine pour écrire sa *Phèdre*. Pradon se vante d'avoir composé la sienne en moins de trois mois. Comme le succès passager des représentations, d'une tragédie ne dépend point du style, mais des acteurs & des situations, il arriva que les deux *Phèdres* semblèrent d'abord avoir une égale destinée; mais l'impression régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. Pradon, selon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface insolente, dans laquelle il traitait ses critiques de malhonnêtes gens; sa pièce, tant vantée par sa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite; & sans la *Phè-*



dre de Mr. Racine , on ignorerait aujourd'hui que Pradon en a composé une.

Mais d'où vient enfin cette distance si prodigieuse entre ces deux ouvrages ? La conduite en est à peu près la même. Phèdre est mourante dans l'une & dans l'autre. Thésée est absent dans les premiers actes : il passe pour avoir été aux enfers avec Pyrihoüs. Hippolite son fils veut quitter Trézène ; il veut fuir Aricie , qu'il aime. Il déclare sa passion à Aricie , & reçoit avec horreur celle de Phèdre : il meurt du même genre de mort , & son gouverneur fait le récit de sa mort. Il y a plus. Les personnages des deux pièces se trouvant dans les mêmes situations , disent presque les mêmes choses ; mais c'est là qu'on distingue le grand homme , & le mauvais poète. C'est lorsque Racine & Pradon pensent de même , qu'ils sont le plus différens. En voici un exemple bien sensible , dans la déclaration d'Hippolite à Aricie. Monsieur Racine fait ainsi parler Hippolite.

Moi qui contre l'amour fièrement revolté ,  
 Aux fers de ses captifs ai longtems insulté ,  
 Qui des faibles mortels déplorant les naufrages ,  
 Pensais toujours du bord contempler les orages ,  
 Asservi maintenant sous la commune loi ,  
 Par quel trouble me vois - je emporté loin de moi ?  
 Un moment a vaincu mon audace imprudente ;  
 Cette ame si superbe est enfin dépendante.  
 Depuis près de six mois honteux , desespéré ,  
 Portant partout le trait dont je suis déchiré ,  
 Contre vous , contre moi , vainement je m'éprouve ;  
 Présente je vous fuis , absente je vous trouve.  
 Dans le fond des forêts votre image me fuit ;  
 La lumière du jour , les ombres de la nuit ,  
 Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;  
 Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolite.  
 Moi-même pour tout fruit de mes soins superflus ,  
 Maintenant je me cherche , & ne me trouve plus.  
 Mon arc , mes javelots , mon char , tout m'importune.



Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.  
 Mes seuls gémissemens font retentir les bois ,  
 Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolite* s'exprime dans *Pradon*.

Affez & trop longtems , d'une bouche profane ,  
 Je méprisai l'amour , & j'adorai Diane.  
 Solitaire, farouche, on me voyait toujours  
 Chasser dans nos forêts les lions & les ours.  
 Mais un soin plus pressant m'occupe & m'embarasse.  
 Depuis que je vous vois j'abandonne la chasse ;  
 Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux ,  
 Et quand j'y vai , ce n'est que pour penser à vous.

On ne saurait lire ces deux pièces de comparaison, sans admirer l'une & sans rire de l'autre. C'est pourtant dans toutes les deux le même fonds de sentimens & de pensées ; car quand il s'agit de faire parler les passions, tous les hommes ont presque les mêmes idées ; mais la façon de les exprimer distingue l'homme d'esprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'esprit, & le poète d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme Mr. *Racine*, il faudrait avoir son génie, & polir autant que lui ses ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens si faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail assidu les défauts de mes ouvrages ? Je sens avec déplaisir toutes les fautes qui sont dans la contexture de cette pièce, aussi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, si j'avais pû retarder cette édition ; mais j'en aurais encor laissé beaucoup. Dans tous les arts il y a un terme, par-delà lequel on ne peut plus avancer. On est resserré dans les bornes de son talent ; on voit la perfection au-delà de soi, & on fait des efforts impuissans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette pièce :  
*Tom. III. & du Théâtre le premier.* R



les lecteurs la feront assez sans moi. Mais je crois qu'il est nécessaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite sur le choix du sujet de *Mariamne*. Comme le génie des Français est de saisir vivement le côté ridicule des choses les plus sérieuses, on disait que le sujet de *Mariamne* n'était autre chose qu'un vieux mari amoureux & brutal, à qui sa femme refuse avec aigreur le devoir conjugal; & on ajoutait, qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je supplie qu'on fasse avec moi quelques réflexions sur ce préjugé.

Les pièces tragiques sont fondées ou sur les intérêts de toute une nation, ou sur les intérêts particuliers de quelques Princes. De ce premier genre sont *l'Iphigénie en Aulide*, où la Grèce assemblée demande le sang de la fille d'*Agamemnon*: les *Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le sort de Rome: *l'Œdipe*, où le salut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laius*. Du second genre sont *Britannicus*, *Phèdre*, *Mithridate* &c.

Dans ces trois dernières tout l'intérêt est renfermé dans la famille du héros de la pièce: Tout roule sur des passions que des bourgeois ressentent comme les Princes; & l'intrigue de ces ouvrages est aussi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, *Mithridate* n'est qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille: ses deux fils en sont amoureux aussi; & il se sert d'une ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui est aimé. *Phèdre* est une belle-mère, qui enhardie par une intrigante, fait des propositions à son beau-fils, lequel est occupé ailleurs. *Néron* est un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut se séparer d'avec sa femme, & qui se cache derrière une tapisserie pour écouter les discours de sa maîtresse. Voilà des sujets que *Molière* a pu traiter comme *Racine*. Aussi l'intrigue de *l'Avare* est-elle précisément la même que celle de *Mithridate*. *Harpagon* & le Roi de Pont sont deux vieillards amoureux; l'un & l'autre ont leur fils pour rival; l'un & l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils & leur maîtresse; & les deux pièces finissent par le mariage du jeune homme.



*Molière* & *Racine* ont également réuffi, en traitant ces deux intrigues : L'un a amufé, a réjouï, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verfer des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare : *Racine* a représenté les faiblesses d'un grand Roi, & les a rendus respectables

Que l'on donne une noce à peindre à *Vateau* & à *le Brun*. L'un représentera fous une treille des paysans pleins d'une joye naïve, groffièrè & effrénée, autour d'une table rustique, où l'ivresse, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront. L'autre peindra les noces de *Pélée* & de *Thétis*, les festins des Dieux, leur joye majestueuse. Et tous deux feront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne*. La mauvaise humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracasseries d'une belle-sœur, sont de petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un Roi, à qui la Terre a donné le nom de *Grand*, éperdûment amoureux de la plus belle femme de l'univers ; la passion furieuse de ce Roi si fameux par ses vertus & par ses crimes, ses cruautés passées, ses remords présens : ce passage si continuel & si rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour : l'ambition de sa sœur, les intrigues de ses ministres, la situation cruelle d'une Princesse, dont la vertu & la beauté sont célèbres encor dans le monde, qui avait vû son père & son frère livrés à la mort par son mari, & qui pour comble de douleur se voyait aimée du meurtrier de sa famille : quel champ ! quelle carrière pour un autre génie que le mien ! Peut-on dire, qu'untel sujet soit indigne de la tragédie ? C'est là surtout que *selon ce que l'on peut être, les choses changent de nom.*



---

A C T E U R S.

HÉRODE, Roi de Palestine.

MARIAMNE, femme d'Hérode.

SALOME, sœur d'Hérode.

SOHÊME, Prince de la race des Asmonéens.

MAZAEI, }  
IDAMAS, } ministres d'Hérode.

NARBAS, ancien officier des Rois Asmonéens.

AMMON, confident de Sohême.

ELISE, confidente de Mariamne.

Un garde d'Hérode parlant.

Suite d'Hérode.

Suite de Sohême.

Une suivante de Mariamne, *personnage muët.*

*La scène est à Jérusalem dans le palais d'Hérode.*



---

M A R I A M N E,  
T R A G É D I E.

---

A C T E P R E M I E R.

---

S C E N E P R E M I E R E.

S A L O M E , M A Z A E L.

M A Z A E L.

Où, cette autorité qu'Hérode vous confie,  
Jusques à son retour est du moins affermie.  
J'ai volé vers Azor, & repassé soudain,  
Des champs de Samarie aux sources du Jourdain.  
Madame, il était tems que du moins ma présence  
Des Hébreux inquiets confondit l'espérance.  
Hérode votre frère à Rome retenu,  
Déjà dans ses Etats n'était plus reconnu.  
Le peuple pour ses Rois toujours plein d'injustices,  
Hardi dans ses discours, aveugle en ses caprices,  
Publiait hautement qu'à Rome condamné,  
Hérode à l'esclavage était abandonné,  
Et que la Reine assise au rang de ses ancêtres,  
Ferait régner sur nous le sang de nos grands-prêtres.  
Je l'avoue à regret; j'ai vû dans tous les lieux  
Marianne adorée, & son nom précieux.



Israël aime encor avec idolâtrie  
 Le sang de ces héros dont elle tient la vie.  
 Sa beauté, sa naissance, & surtout ses malheurs,  
 D'un peuple qui nous hait ont séduit tous les cœurs ;  
 Et leurs vœux indiscrets la nommant souveraine,  
 Semblaient vous annoncer une chute certaine.  
 J'ai vû par ces faux bruits tout un peuple ébranlé :  
 Mais j'ai parlé, Madame, & ce peuple a tremblé.  
 Je leur ai peint Hérode avec plus de puissance,  
 Rentrant dans ses Etats suivi de la vengeance ;  
 Son nom seul a partout répandu la terreur ;  
 Et les Juifs en silence ont pleuré leur erreur.

S A L O M E.

Mazael, il est vrai qu'Hérode va paraître ;  
 Et ces peuples & moi, nous aurons tous un maître.  
 Ce pouvoir dont à peine on me voyait jouir,  
 N'est qu'une ombre qui passe & va s'évanouir.  
 Mon frère m'était cher, & son bonheur m'opprime ;  
 Mariamne triomphe, & je suis sa victime.

M A Z A E L.

Ne craignez point un frère.

S A L O M E.

Eh que deviendrons-nous,  
 Quand la Reine à ses pieds reverra son époux ?  
 De mon autorité cette fière rivale,  
 Auprès d'un Roi séduit nous fut toujours fatale :  
 Son esprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,  
 Conserve encor pour nous la même inimitié.  
 Elle nous outragea, je l'ai trop offensée ;  
 A notre abaissement elle est intéressée.  
 Eh ! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puissans,



Du malheureux Hérode impérieux tyrans ?  
 Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée  
 D'Hérode & de la Reine unit la destinée,  
 L'amour prodigieux, dont ce Prince est épris,  
 Se nourrit par la haine, & croit par le mépris.  
 Vous avez vû cent fois ce Monarque inflexible  
 Déposer à ses pieds sa majesté terrible,  
 Et chercher dans ses yeux irrités ou diftraits  
 Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.  
 Vous l'avez vû frémir, soupirer & se plaindre,  
 La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre ;  
 Cruel dans son amour, soumis dans ses fureurs,  
 Esclave en son palais, héros partout ailleurs.  
 Que dis-je ! en punissant une ingrate famille,  
 Fumant du sang du père, il adorait la fille :  
 Le fer encor sanglant, & que vous excitiez,  
 Etait levé sur elle, & tombait à ses pieds.

M A Z A E L.

Mais songez que dans Rome éloigné de sa vuë,  
 Sa chaîne de si loin semble s'être rompuë.

S A L O M E.

Croyez-moi, son retour en resserre les nœuds,  
 Et ses trompeurs appas sont toujours dangereux.

M A Z A E L.

Oui, mais cette ame altière à soi-même inhumaine,  
 Toûjours de son époux a recherché la haine.  
 Elle l'irritera par de nouveaux dédains,  
 Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.  
 La paix n'habite point entre deux caractères,  
 Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.  
 Hérode en tous les tems sombre, chagrin, jaloux,



Contre son amour même aura besoin de vous.

S A L O M E.

Mariamne l'emporte , & je suis confondue.

M A Z A E L.

Au trône d'Ascalon vous êtes attendue ;  
 Une retraite illustre , une nouvelle cour ,  
 Un hymen préparé par les mains de l'amour ,  
 Vous mettront aisément à l'abri des tempêtes ,  
 Qui pourraient dans Solime éclater sur nos têtes.  
 Sohême est d'Ascalon paisible Souverain ,  
 Reconnu , protégé par le peuple Romain ,  
 Indépendant d'Hérode , & cher à sa province ;  
 Il fait penser en sage , & gouverner en Prince.  
 Je n'aperçois pour vous que des destins meilleurs ;  
 Vous gouvernez Hérode , ou vous réglez ailleurs.

S A L O M E.

Ah ! connais mon malheur & mon ignominie :  
 Mariamne en tout tems empoisonne ma vie ;  
 Elle m'enlève tout , rang , dignités , crédit ,  
 Et pour elle , en un mot , Sohême me trahit.

M A Z A E L.

Lui ! qui pour cet hymen attendait votre frère ?  
 Lui dont l'esprit rigide , & la sagesse austère ,  
 Parut tant mépriser ces folles passions ,  
 De nos vains courtisans vaines illusions ?  
 Au Roi son allié ferait-il cette offense ?

S A L O M E.

Croyez qu'avec la Reine il est d'intelligence.

M A Z A E L.

Le sang & l'amitié les unissent tous deux ;  
 Mais je n'ai jamais vû. . . .

S A L O M E.



S A L O M E.

Vous n'avez pas mes yeux ;  
 Sur mon malheur nouveau je suis trop éclairée :  
 De ce trompeur hymen la pompe différée ,  
 Les froideurs de Sohême , & ses discours glacés ,  
 M'ont expliqué ma honte , & m'ont instruite assez.

M A Z A E L.

Vous pensez en effet qu'une femme sévère ,  
 Qui pleure encor ici son ayeul & son frère ,  
 Et dont l'esprit hautain ( qu'aigrissent ses malheurs )  
 Se nourrit d'amertume , & vit dans les douleurs ,  
 Recherche imprudemment le funeste avantage ,  
 D'enlever un amant qui sous vos loix s'engage !  
 L'amour est-il connu de son superbe cœur ?

S A L O M E.

Elle l'inspire , au moins , & c'est là mon malheur.

M A Z A E L.

Ne vous trompez - vous point ? Cette ame impérieuse ,  
 Par excès de fierté semble être vertueuse ;  
 A vivre sans reproche elle a mis son orgueil.

S A L O M E.

Cet orgueil si vanté trouve enfin son écueil.  
 Que m'importe , après tout , que son ame hardie  
 De mon parjure amant flatte la perfidie ,  
 Ou qu'exerçant sur lui son dédaigneux pouvoir ,  
 Elle ait fait mes tourmens , sans même le vouloir ?  
 Qu'elle chérisse , ou non , le bien qu'elle m'enlève ,  
 Je le perds , il suffit ; sa fierté s'en élève ;  
 Ma honte fait sa gloire ; elle a dans mes douleurs  
 Le plaisir insultant de jouir de mes pleurs.  
 Enfin , c'est trop languir dans cette indigne gêne ;

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

S



Je veux voir à quel point on mérite ma haine.  
 Sohême vient : allez : mon fort va s'éclaircir.

## S C E N E I I.

S A L O M E , S O H Ê M E , A M M O N .

S A L O M E .

**A**pprochez ; votre cœur n'est point né pour trahir ,  
 Et le mien n'est pas fait pour souffrir qu'on l'abuse.  
 Le Roi revient enfin , vous n'avez plus d'excuse.  
 Ne consultez ici que vos seuls intérêts ,  
 Et ne me cachez plus vos sentimens secrets.  
 Parlez ; je ne crains point l'aveu d'une inconstance ,  
 Dont je mépriserais la vaine & faible offense.  
 Je ne fais point descendre à des transports jaloux ,  
 Ni rougir d'un affront dont la honte est pour vous.

S O H Ê M E .

Il faut donc m'expliquer , il faut donc vous apprendre  
 Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.  
 J'ai beaucoup , je l'avoue , à me plaindre du Roi ;  
 Il a voulu , Madame , étendre jusqu'à moi  
 Le pouvoir que César lui laisse en Palestine ;  
 En m'accordant sa sœur il cherchait ma ruine.  
 Au rang de ses vassaux il osait me compter.  
 J'ai soutenu mes droits , il n'a pu l'emporter.  
 J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguste :  
 Je ne crains point Hérode , & l'Empereur est juste.  
 Mais je ne peux souffrir ( je le dis hautement )  
 L'alliance d'un Roi dont je suis mécontent.



D'ailleurs , vous connaissez cette cour orageuse.  
 Sa famille avec lui fut toujours malheureuse ;  
 De tout ce qui l'approche il craint des trahisons :  
 Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.  
 Au frère de la Reine il en couta la vie ;  
 De plus d'un attentat cette mort fut suivie.  
 Mariamne a vécu , dans ce triste séjour ,  
 Entre la barbarie , & les transports d'amour.  
 Tantôt sous le couteau , tantôt idolâtrée ,  
 Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée ,  
 Craignant & son époux , & de vils délateurs ,  
 De leur malheureux Roi lâches adulateurs.

S A L O M E.

Vous parlez beaucoup d'elle.

S O H Ê M E.

Ignorez - vous , Princesse ,  
 Que son sang est le mien , que son sort m'intéresse ?

S A L O M E.

Je ne l'ignore pas.

S O H Ê M E.

Apprenez encor plus :

J'ai craint longtems pour elle , & je ne tremble plus.  
 Hérode chérira le sang qui la fit naître ,  
 Il l'a promis , du moins , à l'Empereur son maître.  
 Pour moi , loin d'une cour , objet de mon courroux ,  
 J'abandonne Solime , & votre frère & vous ;  
 Je pars : ne pensez pas qu'une nouvelle chaîne  
 Me dérobe à la vôtre , & loin de vous m'entraîne.  
 Je renonce à la fois à ce Prince , à sa cour ,  
 A tout engagement , & surtout à l'amour.  
 Epargnez le reproche à mon esprit sincère ,



Quand je ne m'en fais point , nul n'a droit de m'en faire.

S A L O M E .

Non , n'attendez de moi ni couroux , ni dépit ;  
 J'en savais beaucoup plus que vous n'en avez dit.  
 Cette cour , il est vrai , Seigneur , a vu des crimes ;  
 Il en est quelquefois où des cœurs magnanimes  
 Par le malheur des tems se laissent emporter ,  
 Que la vertu répare , & qu'il faut respecter.  
 Il en est de plus bas , & de qui la faiblesse  
 Se pare arrogamment du nom de la sagesse.  
 Vous m'entendez peut-être ? En vain vous déguisez ,  
 Pour qui je suis trahie , & qui vous séduisez.  
 Votre fausse vertu ne m'a jamais trompée ;  
 De votre changement mon ame est peu frappée ;  
 Mais si de ce palais , qui vous semble odieux ,  
 Les orages passés ont indigné vos yeux ,  
 Craignez d'en exciter qui vous suivraient peut-être  
 Jusqu'aux faibles Etats dont vous êtes le maître.

( elle sort. )

S C E N E III.

S O H Ê M E , A M M O N .

S O H Ê M E .

**O**U tendait ce discours ? que veut-elle ? & pourquoi  
 Pense-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi ?  
 Qui ? moi , que je soupire ! & que pour Mariamne  
 Mon austère amitié ne soit qu'un feu profane !  
 Aux faiblesses d'amour moi j'irais me livrer ,  
 Lorsque de tant d'attraits je cours me séparer !



A M M O N.

Salome est outragée , il faut tout craindre d'elle.  
La jalousie éclaire , & l'amour se décelle.

S O H Ê M E.

Non , d'un coupable amour je n'ai point les erreurs ;  
La secte dont je suis forme en nous d'autres mœurs.  
Ces durs Esséniens , stoïques de Judée ,  
Ont eu de la morale une plus noble idée.  
Nos maîtres , les Romains , vainqueurs des nations ,  
Commandent à la terre , & nous aux passions.  
Je n'ai point , grace au ciel , à rougir de moi-même.  
Le sang unit de près Mariamne & Sohême.  
Je la voyais gémir sous un affreux pouvoir ;  
J'ai voulu la servir ; j'ai rempli mon devoir.

A M M O N.

Je connais votre cœur & juste , & magnanime ;  
Il se plaît à venger la vertu qu'on opprime.  
Puissez - vous écouter , dans cet affreuse cour ,  
Votre noble pitié , plutôt que votre amour !

S O H Ê M E.

Ah ! faut - il donc l'aimer pour prendre sa défense ?  
Qui n'aurait comme moi chéri son innocence ?  
Quel cœur indifférent n'irait à son secours ?  
Et qui pour la sauver n'eût prodigué ses jours ?  
Ami , mon cœur est pur , & tu connais mon zèle.  
Je n'habitais ces lieux que pour veiller sur elle ,  
Quand Hérode partit , incertain de son sort ,  
Quand il chercha dans Rome ou le sceptre ou la mort.  
Plein de sa passion , forcenée & jalouse ,  
Il tremblait qu'après lui sa malheureuse épouse ,  
Du trône descendue , esclave des Romains ,

S iij



Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.  
 Il voulut qu'une tombe à tous deux préparée  
 Enfermât avec lui cette épouse adorée.  
 Phérore fut chargé du ministère affreux  
 D'immoler cet objet de ses horribles feux.  
 Phérore m'instruisit de ces ordres coupables.  
 J'ai veillé sur des jours si chers, si déplorables,  
 Toujours armé, toujours prompt à la protéger,  
 Et surtout à ses yeux déroband son danger;  
 J'ai voulu la servir sans lui causer d'allarmes;  
 Ses malheurs me touchaient encor plus que ses charmes.  
 L'amour ne règne point sur mon cœur agité;  
 Il ne m'a point vaincu, c'est moi qui l'ai domté;  
 Et plein du noble feu que sa vertu m'inspire,  
 J'ai voulu la venger, & non pas la séduire.  
 Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains:  
 Le sceptre de Judée est remis en ses mains.  
 Il revient triomphant sur ce sanglant théâtre;  
 Il revole à l'objet dont il est idolâtre,  
 Qu'il opprima souvent, qu'il adora toujours.  
 Leurs désastres communs ont terminé leur cours;  
 Un nouveau jour va luire à cette cour affreuse;  
 Je n'ai plus qu'à partir — Mariamne est heureuse.  
 Je ne la verrai plus — mais à d'autres traits,  
 Mon cœur, mon triste cœur est fermé pour jamais.  
 Tout hymen à mes yeux est horrible & funeste;  
 Qui connaît Mariamne, abhorre tout le reste.  
 La retraite a pour moi des charmes assez grands;  
 J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans:  
 Préférant mon partage au plus beau diadème,  
 Maître de ma fortune, & maître de moi-même.



## S C E N E I V.

S O H Ê M E , E L I S E , A M M O N .

E L I S E .

**L**A mère de la Reine en proie à ses douleurs ,  
 Vous conjure , Sohême , au nom de tant de pleurs ,  
 De vous rendre près d'elle , & d'y calmer la crainte ,  
 Dont pour sa fille encor elle a reçu l'atteinte.

S O H Ê M E .

Quelle horreur jettez-vous dans mon cœur étonné ?

E L I S E .

Elle a fû l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.  
 Par les soins de Salome elle en est informée.

S O H Ê M E .

Ainsi cette ennemie au trouble accoutumée ,  
 Par des troubles nouveaux pense encor maintenir  
 Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir !  
 Quelle odieuse cour ! & combien d'artifices !  
 On ne marche en ces lieux que sur des précipices.  
 Hélas ! Alexandra , par des coups inouis ,  
 Vit périr autrefois son époux & son fils.  
 Mariamne lui reste , elle tremble pour elle ;  
 La crainte est bien permise à l'amour maternelle.  
 Elise , je vous suis , je marche sur vos pas. —  
 — Grand Dieu , qui prenez soin de ces tristes climats ,  
 De Mariamne encor écartez cet orage ;  
 Conservez , protégez votre plus digne ouvrage !

*Fin du premier acte.*



## A C T E II.

## S C E N E P R E M I E R E .

S A L O M E , M A Z A E L .

M A Z A E L .

C E nouveau coup porté , ce terrible mystère ,  
 Dont vous faites instruire & la fille , & la mère ,  
 Ce secret révélé , cet ordre si cruel ,  
 Est désormais le sceau d'un divorce éternel.  
 Le Roi ne croira point que pour votre ennemie ,  
 Sa confiance en vous soit en effet trahie ;  
 Il n'aura plus que vous dans ses perplexités ,  
 Pour adoucir les traits par vous-même portés.  
 Vous seule aurez fait naître & le calme & l'orage.  
 Divisez pour régner ; c'est là votre partage.

S A L O M E .

Que sert la politique au défaut du pouvoir ?  
 Tous mes soins m'ont trahi , tout fait mon desespoir.  
 Le Roi m'écrit : il veut , par sa lettre fatale ,  
 Que sa sœur se rabaisse aux pieds de sa rivale.  
 J'espérais de Sohême un noble & sûr appui ,  
 Hérode était le mien ; tout me manque aujourd'hui.  
 Je vois crouler sur moi le fatal édifice ,  
 Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.  
 Je vois qu'il est des tems où tout l'effort humain  
 Tombe sous la fortune , & se débat en vain ,

Où



Où la prudence échouë , où l'art nuit à foi-même ;  
Et je sens ce pouvoir invincible & suprême ,  
Qui se joue à son gré , dans nos climats voisins ,  
De leurs fables mouvans comme de nos destins.

M A Z A E L.

Obéissez au Roi , cédez à la tempête ;  
Sous ses coups passagers il faut courber la tête.  
Le tems peut tout changer.

S A L O M E.

Trop vains soulagemens !  
Malheureux qui n'attend son bonheur que du tems !  
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuye ,  
Et tu vois cependant les affronts que j'essuye.

M A Z A E L.

Sohême part au moins ; votre juste couroux  
Ne craint plus Mariamne , & n'en est plus jaloux.

S A L O M E.

Sa conduite , il est vrai , parait inconcevable ;  
Mais m'en trahit-il moins ? en est-il moins coupable ?  
Suis-je moins outragée ? ai-je moins d'ennemis ,  
Et d'envieux secrets , & de lâches amis ?  
Il faut que je combatte , & ma chute prochaine ,  
Et cet affront secret , & la publique haine.  
Déjà de Mariamne adorant la faveur ,  
Le peuple à ma disgrâce insulte avec fureur.  
Je verrai tout plier sous sa grandeur nouvelle ,  
Et mes faibles honneurs éclipsés devant elle.  
Mais c'est peu que sa gloire irrite mon dépit ;  
Ma mort va signaler ma chute & son crédit.  
Je ne me flatte point : je fais comme en sa place ,  
De tous mes ennemis je confondrais l'audace.



Ce n'est qu'en me perdant qu'elle pourra régner ;  
 Et son juste courroux ne doit point m'épargner.  
 Cependant , ô contrainte ! ô comble d'infamie !  
 Il faut donc qu'à ses yeux ma fierté s'humilie !  
 Je viens avec respect effuyer ses hauteurs ,  
 Et la féliciter sur mes propres malheurs.

M A Z A E L.

Elle vient en ces lieux.

S A L O M E.

Faut - il que je la voie ?

S C E N E II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL,  
 NARBAS.

S A L O M E.

**J**E viens auprès de vous partager votre joye.  
 Rome me rend un frère , & vous rend un époux ,  
 Couronné , tout-puissant , & digne enfin de vous.  
 Ses triomphes passés , ceux qu'il prépare encore ,  
 Ce titre heureux de *Grand* , dont l'univers l'honore,  
 Les droits du Sénat même à ses soins confiés ,  
 Sont autant de présens qu'il va mettre à vos pieds.  
 Possédez désormais son ame & son empire ,  
 C'est ce qu'à vos vertus mon amitié désire ;  
 Et je vais par mes soins ferrer l'heureux lien  
 Qui doit joindre à jamais votre cœur & le sien.

M A R I A M N E.

Je ne prétens de vous , ni n'attens ce service.



Je vous connais , Madame , & je vous rens justice.  
 Je fais par quels complots , je fais par quels détours ,  
 Votre haine impuissante a pourfuiwi mes jours.  
 Jugeant de moi par vous , vous me craignez peut-être :  
 Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.  
 Ne me redoutez point ; je fais également  
 Dédaigner votre crime & votre châtiment.  
 J'ai vû tous vos desseins , & je vous les pardonne ;  
 C'est à vos seuls remords que je vous abandonne ;  
 Si toutefois après de si lâches efforts ,  
 Un cœur comme le votre écoute des remords.

S A L O M E.

C'est porter un peu loin votre injuste colère.  
 Ma conduite , mes soins , & l'aveu de mon frère ,  
 Peut-être suffiront pour me justifier.

M A R I A M N E.

Je vous l'ai déjà dit , je veux tout oublier ;  
 Dans l'état où je suis , c'est assez pour ma gloire ;  
 Je puis vous pardonner , mais je ne puis vous croire.

M A Z A E L.

J'ose ici , grande Reine , attester l'Eternel ,  
 Que mes soins à regret. . .

M A R I A M N E.

Arrêtez , Mazaël.

Vos excuses pour moi sont un nouvel outrage.  
 Obéissez au Roi , voilà votre partage.  
 A mes tyrans vendu servez bien leur couroux ;  
 Je ne m'abaisse pas à me plaindre de vous.

( à Salome. )

Je ne vous retiens point , & vous pouvez , Madame ,  
 Aller apprendre au Roi les secrets de mon ame ;

T ij



Dans son cœur aisément vous pouvez ranimer  
 Un couroux que mes yeux dédaignent de calmer.  
 De tous vos délateurs armez la calomnie.  
 J'ai laissé jusqu'ici leur audace impunie ,  
 Et je n'oppose encor à mes vils ennemis ,  
 Qu'une vertu sans tache , & qu'un juste mépris.

S A L O M E .

Ah ! c'en est trop , enfin : vous auriez dû peut-être  
 Ménager un peu plus la sœur de votre Maître.  
 L'orgueil de vos attraits pense tout asservir :  
 Vous me voyez tout perdre , & croyez tout ravir.  
 Votre victoire un jour peut vous être fatale.  
 Vous triomphez , — tremblez , imprudente rivale.

## S C E N E III.

M A R I A M N E , E L I S E , N A R B A S .

E L I S E .

AH ! Madame , à ce point pouvez - vous irriter  
 Des ennemis ardents à vous persécuter ?  
 La vengeance d'Hérode un moment suspendue ,  
 Sur votre tête encor est peut-être étendue ;  
 Et loin d'en détourner les redoutables coups ,  
 Vous appelez la mort qui s'éloignait de vous.  
 Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.  
 Ce défenseur heureux de votre illustre vie ,  
 Sohême , dont le nom si craint , si respecté ,  
 Longtems de vos tyrans contint la cruauté ;  
 Sohême va partir , nul espoir ne vous reste.



Auguste à votre époux laisse un pouvoir funeste.  
 Qui fait dans quels desseins il revient aujourd'hui ?  
 Tout , jusqu'à son amour , est à craindre de lui ;  
 Vous le voyez trop bien ; sa sombre jalousie  
 Au delà du tombeau portait sa frénésie ;  
 Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.  
 Avec vos ennemis daignez dissimuler.  
 La vertu sans prudence , hélas ! est dangereuse.

M A R I A M N E.

Oui , mon ame , il est vrai , fut trop impérieuse.  
 Je n'ai point connu l'art , & j'en avais besoin.  
 De mon fort à Sohême abandonnons le soin ;  
 Qu'il vienne , je l'attends ; qu'il règle ma conduite.  
 Mon projet est hardi , je frémis de la fuite.  
 Faites venir Sohême.

( *Elise sort.* )

S C E N E I V.

M A R I A M N E , N A R B A S.

M A R I A M N E.

**E**T vous , mon cher Narbas ,  
 De mes vœux incertains apaisez les combats.  
 Vos vertus , votre zèle , & votre expérience ,  
 Ont acquis dès longtems toute ma confiance.  
 Mon cœur vous est connu , vous savez mes desseins ,  
 Et les maux que j'éprouve , & les maux que je crains ,  
 Vous avez vû ma mère au desespoir réduite ,  
 Me presser en pleurant d'accompagner sa fuite.

T iij



Son esprit accablé d'une juste terreur ,  
 Croit à tous les momens voir Hérode en fureur ,  
 Encor tout dégoutant du sang de sa famille ,  
 Venir à ses yeux même affaffiner sa fille.  
 Elle veut à mes fils menacés du tombeau ,  
 Donner César pour père , & Rome pour berceau.  
 On dit que l'infortune à Rome est protégée ;  
 Rome est le tribunal où la terre est jugée.  
 Je vais me présenter aux Rois des Souverains.  
 Je fais qu'il est permis de fuir ses affaffins ,  
 Que c'est le seul parti que le destin me laisse.  
 Toutefois en secret , soit vertu , soit faiblesse ,  
 Prête à fuir un époux , mon cœur frémit d'effroi ,  
 Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

N A R B A S .

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire ;  
 Tout injuste qu'il est , la vertu vous l'inspire.  
 Ce cœur indépendant des outrages du sort ,  
 Craint l'ombre d'une faute , & ne craint point la mort.  
 Bannissez toutefois ces allarmes secrètes :  
 Ouvrez les yeux , Madame , & voyez où vous êtes.  
 C'est là que répandu par les mains d'un époux ,  
 Le sang de votre père a rejailli sur vous.  
 Votre frère en ces lieux a vû trancher sa vie.  
 En vain de son trépas le Roi se justifie ;  
 En vain César trompé l'en absout aujourd'hui ;  
 L'Orient revolté n'en accuse que lui.  
 Regardez , consultez les pleurs de votre mère ,  
 L'affront fait à vos fils , le sang de votre père ,  
 La cruauté du Roi , la haine de sa sœur ,  
 Et ( ce que je ne puis prononcer sans horreur ,



Mais dont votre vertu n'est point épouvantée )  
La mort plus d'une fois à vos yeux présentée.  
Enfin si tant de maux ne vous étonnent pas ,  
Si d'un front assuré vous marchez au trépas ,  
Du moins de vos enfans embrassez la défense.  
Le Roi leur a du trône arraché l'espérance ;  
Et vous connaissez trop ces oracles affreux ,  
Qui depuis si longtems vous font trembler pour eux.  
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère  
Devait un jour unir vos fils à votre père.  
Un Arabe implacable a déjà sans pitié  
De cet oracle obscur accompli la moitié.  
Madame , après l'horreur d'un essai si funeste ,  
Sa cruauté , sans doute , accomplirait le reste.  
Dans ses emportemens rien n'est sacré pour lui :  
Eh ! qui vous répondra , que lui-même aujourd'hui  
Ne vienne exécuter sa sanglante menace ,  
Et des Asmonéens anéantir la race ?  
Il est tems desormais de prévenir ses coups ,  
Il est tems d'épargner un meurtre à votre époux ,  
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes  
Le fer de vos tyrans , & l'exemple des crimes.

Nourri dans ce palais près des Rois vos ayeux ,  
Je suis prêt à vous suivre en tout tems , en tous lieux.  
Partez , rompez vos fers , allez dans Rome même  
Implorer du Sénat la justice suprême ,  
Remettre de vos fils la fortune en sa main ,  
Et les faire adopter par le peuple Romain.  
Qu'une vertu si pure aille étonner Auguste.  
Si l'on vante à bon droit son règne heureux & juste ,  
Si la terre avec joye embrasse ses genoux ,



S'il mérite sa gloire , il fera tout pour vous.

M A R I A M N E .

Je vois qu'il n'est plus tems que mon cœur délibère ;  
 Je cède à vos conseils , aux larmes de ma mère ,  
 Au danger de mes fils , au sort , dont les rigueurs  
 Vont m'entraîner peut-être en de plus grands malheurs.  
 Retournez chez ma mère , allez ; quand la nuit sombre  
 Dans ces lieux criminels aura porté son ombre ,  
 Qu'au fond de mon palais on me vienne avertir :  
 On le veut , il le faut , je suis prête à partir.

S C E N E V .

M A R I A M N E , S O H Ê M E , E L I S E .

S O H Ê M E .

**J**E viens m'offrir , Madame , à votre ordre suprême.  
 Vos volontés pour moi font les loix du ciel même.  
 Faut-il armer mon bras contre vos ennemis ?  
 Commandez , j'entreprends , parlez , & j'obéis.

M A R I A M N E .

Je vous dois tout , Seigneur , & dans mon infortune ,  
 Ma douleur ne craint point de vous être importune ,  
 Ni de solliciter , par d'inutiles vœux ,  
 Les secours d'un héros , l'appui des malheureux.

Lors qu'Hérode attendait le trône ou l'esclavage ,  
 Moi-même des Romains j'ai brigué le suffrage.  
 Malgré ses cruautés , malgré mon desespoir ,  
 Malgré mes intérêts , j'ai suivi mon devoir.  
 J'ai servi mon époux ; je le ferais encore.



Il faut que pour moi-même enfin je vous implore ;  
Il faut que je dérobe à d'inhumaines loix  
Les restes malheureux du pur fang de nos Rois.  
J'aurais dû dès longtems , loin d'un lieu si coupable ,  
Demander au Sénat un asyle honorable :  
Mais , Seigneur , je n'ai pû , dans les troubles divers ,  
Dont la guerre civile a rempli l'univers ,  
Chercher parmi l'effroi , la guerre & les ravages ,  
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.  
Auguste au monde entier donne aujourd'hui la paix ;  
Sur toute la nature il répand ses bienfaits.  
Après les longs travaux d'une guerre odieuse ,  
Ayant vaincu la terre , il veut la rendre heureuse.  
Du haut du capitolé il juge tous les Rois ,  
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.  
Qui peut à ses bontés plus justement prétendre ,  
Que mes faibles enfans , que rien ne peut défendre ,  
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui ,  
Du bout de l'univers , implorer son appui ?  
Pour conserver les fils , pour consoler la mère ,  
Pour finir tous mes maux , c'est en vous que j'espère :  
Je m'adresse à vous seul , à vous , à ce grand cœur ,  
De la simple vertu généreux protecteur ;  
A vous , à qui je dois ce jour que je respire.  
Seigneur , éloignez-moi de ce fatal empire.  
Ma mère , mes enfans , je mets tout en vos mains ;  
Enlevez l'innocence au fer des assassins.  
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je pense  
De ces sombres regards , & de ce long silence ?  
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.



S O H Ê M E .

Non, . . . je respecte trop vos ordres absolus.  
 Mes gardes vous suivront jusques dans l'Italie ;  
 Disposez d'eux , de moi , de mon cœur , de ma vie.  
 Fuyez le Roi ; rompez vos nœuds infortunés ;  
 Il est assez puni , si vous l'abandonnez.  
 Il ne vous verra plus , grace à son injustice ;  
 Et je sens qu'il n'est point de si cruel supplice . . . . .  
 Pardonnez - moi ce mot , il m'échape à regret ;  
 La douleur de vous perdre a trahi mon secret.  
 J'ai parlé , c'en est fait : mais malgré ma faiblesse ,  
 Songez que mon respect égale ma tendresse.  
 Sohême en vous aimant ne veut que vous servir ,  
 Adorer vos vertus , vous venger & mourir.

M A R I A M N E .

Je me flattais , Seigneur , & j'avais lieu de croire ,  
 Qu'avec mes intérêts , vous chérissiez ma gloire.  
 Quand Sohême en ces lieux a veillé sur mes jours ,  
 J'ai cru qu'à sa pitié je devais son secours.  
 Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable  
 Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable ,  
 Ni que dans mes périls il me falût jamais  
 Rougir de vos bontés , & craindre vos bienfaits.  
 Ne pensez pas pourtant , qu'un discours qui m'offense  
 Vous ait rien dérobé de ma reconnaissance.  
 Tout espoir m'est ravi , je ne vous verrai plus.  
 J'oublierai votre flamme , & non pas vos vertus.  
 Je ne veux voir en vous qu'un héros magnanime ,  
 Qui jusqu'à ce moment mérita mon estime.  
 Un plus long entretien pourrait vous en priver ,  
 Seigneur , & je vous fuis pour vous la conserver.



S O H Ê M E.

Arrêtez , & sachez que je l'ai méritée.  
 Quand votre gloire parle , elle est seule écoutée ;  
 A cette gloire , à vous , soigneux de m'immoler ,  
 Epris de vos vertus , je les fais éгалer.  
 Je ne fuyais que vous , je veux vous fuir encore.  
 Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre ;  
 J'y reste , s'il le faut , pour vous défabufer ,  
 Pour vous respecter plus , pour ne plus m'exposer  
 Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.  
 Votre intérêt , Madame , est le seul qui me touche ;  
 J'y sacrifierai tout ; mes amis , mes soldats ,  
 Vous conduiront aux bords où s'adressent vos pas.  
 J'ai dans ces murs encor un reste de puissance.  
 D'un tyran soupçonneux je crains peu la vengeance ;  
 Et s'il me faut périr des mains de votre époux ,  
 Je périrai du moins en combattant pour vous.  
 Dans mes derniers momens je vous aurai servie ,  
 Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

M A R I A M N E.

Il suffit , je vous crois : d'indignes passions  
 Ne doivent point fouiller les nobles actions.  
 Oui , je vous devrai tout ; mais moi je vous expose ;  
 Vous courez à la mort , & j'en serai la cause.  
 Comment puis - je vous suivre ? & comment demeurer ?  
 Je n'ai de sentiment que pour vous admirer.

S O H Ê M E.

Venez prendre conseil de votre mère en larmes ,  
 De votre fermeté plus que de ses allarmes ,  
 Du péril qui vous presse , & non de mon danger ;  
 Avec votre tyran rien n'est à ménager.



Il est Roi, je le fais ; mais César est son juge :  
 Tout vous menace ici ; Rome est votre refuge ;  
 Mais songez que Sohême , en vous offrant ses vœux ,  
 S'il ose être sensible , en est plus vertueux ;  
 Que le sang de nos Rois nous unit l'un & l'autre ,  
 Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

M A R I A M N E .

Je n'en veux point douter : & dans mon desespoir ,  
 Je vais consulter Dieu , l'honneur & le devoir.

S O H Ê M E .

C'est eux que j'en atteste ; ils sont tous trois mes guides ;  
 Ils vous arracheront aux mains des parricides.

*Fin du second acte.*

---



## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

S O H Ê M E , N A R B A S , A M M O N , Suite.

N A R B A S.

**L**E tems est précieux , Seigneur , Hérode arrive ;  
 Du fleuve de Judée il a revu la rive.  
 Salome qui ménage un reste de crédit ,  
 Deja par ses conseils assiége son esprit.  
 Ses courtisans en foule auprès de lui se rendent ;  
 Les palmes dans les mains nos Pontifes l'attendent ;  
 Idamas le devance , & vous le connaissez.

S O H Ê M E.

Je fais qu'on paya mal ses services passés.  
 C'est ce même Idamas , cet Hébreu plein de zèle ,  
 Qui toujours à la Reine est demeuré fidèle ,  
 Qui sage courtisan d'un Roi plein de fureur ,  
 A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

N A R B A S.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne  
 Au moment de partir s'arrête , se condamne ;  
 Ce grand projet l'étonne , & prête à le tenter ,  
 Son austère vertu craint de l'exécuter.  
 Sa mère est à ses pieds , & le cœur plein d'allarmes ,  
 Lui présente ses fils , la baigne de ses larmes ,  
 La conjure en tremblant de presser son départ.



La Reine flotte , hésite , & partira trop tard.  
 C'est vous dont la bonté peut hâter sa sortie.  
 Vous avez dans vos mains la fortune & la vie  
 De l'objet le plus rare & le plus précieux ,  
 Que jamais à la terre aient accordé les cieus.  
 Protégez , conservez une auguste famille ;  
 Sauvez de tant de Rois la déplorable fille.  
 Vos gardes sont - ils prêts ? Puis - je enfin l'avertir ?

S O H Ê M E .

Oui , j'ai tout ordonné , la Reine peut partir.

N A R B A S .

Souffrez donc qu'à l'instant un serviteur fidelle  
 Se prépare , Seigneur , à marcher après elle.

S O H Ê M E .

Allez , loin de ces lieux je conduirai vos pas.  
 Ce séjour odieux ne la méritait pas.  
 Qu'un dépôt si sacré soit respecté des ondes ;  
 Que le ciel attendri par ses douleurs profondes ,  
 Fasse lever sur elle un soleil plus serein.  
 Et vous , vieillard heureux , qui suivez son destin ,  
 Des serviteurs des Rois sage & parfait modèle ,  
 Votre sort est trop beau : vous vivrez auprès d'elle.

## S C E N E II.

S O H Ê M E , A M M O N , Suite de Sohême.

S O H Ê M E .

**M**Ais déjà le Roi vient ; déjà dans ce séjour ,  
 Le son de la trompette annonce son retour.



Quel retour , justes Dieux ! Que je crains sa présence !  
 Le cruel peut d'un coup assurer sa vengeance.  
 Plût au ciel que la Reine eût déjà pour jamais  
 Abandonné ces lieux consacrés aux forfaits !  
 Oferai-je moi-même accompagner sa fuite ?  
 Peut-être en la servant il faut que je l'évite.  
 Est-ce un crime , après tout , de sauver tant d'appas ?  
 De venger sa vertu ? . . . . mais je vois Idamas.

## S C E N E I I I.

SOHÊME , IDAMAS , AMMON , Suite.

S O H Ê M E.

**A**Mi , j'épargne au Roi de frivoles hommages ,  
 De l'amitié des grands importuns témoignages ,  
 D'un peuple curieux trompeur amusement ,  
 Qu'on étale avec pompe , & que le cœur dément.  
 Mais parlez ; Rome enfin vient de vous rendre un Maître :  
 Hérode est Souverain , est-il digne de l'être ?  
 Vient-il dans un esprit de fureur ou de paix ?  
 Craint-on des cruautés ? attend-on des bienfaits ?

I D A M A S.

Veuille le juste ciel , formidable au parjure ,  
 Ecarter loin de lui l'erreur & l'imposture !  
 Salome & Mazaël s'empressent d'écarter  
 Quiconque a le cœur juste & ne fait point flatter.  
 Ils révèlent , dit-on , des secrets redoutables ;  
 Hérode en a pâli : des cris épouvantables  
 Sont sortis de sa bouche ; & ses yeux en fureur



A tout ce qui l'entoure inspirent la terreur.  
 Vous le savez assez , leur cabale attentive  
 Tint toujours près de lui la vérité captive.  
 Ainsi ce Conquérant , qui fit trembler les Rois ,  
 Ce Roi dont Rome même admira les exploits ,  
 De qui la renommée allarme encor l'Asie ,  
 Dans sa propre maison voit sa gloire avilie.  
 Hai de son épouse , abusé par sa sœur ,  
 Déchiré de soupçons , accablé de douleur ,  
 Ignore en ce moment le dessein qui l'entraîne.  
 On le plaint , on murmure , on craint tout pour la Reine.  
 On ne peut pénétrer ses secrets sentimens ,  
 Et de son cœur troublé les soudains mouvemens.  
 Il observe avec nous un silence farouche ;  
 Le nom de Mariamne échape de sa bouche.  
 Il menace , il soupire , il donne en frémissant  
 Quelques ordres secrets , qu'il révoque à l'instant.  
 D'un sang qu'il detestait Mariamne est formée ;  
 Il voulut la punir de l'avoir trop aimée.  
 Je tremble encor pour elle.

S O H Ê M E.

Il suffit , Idamas.

La Reine est en danger ; Amnon , suivez mes pas ;  
 Venez , c'est à moi seul de sauver l'innocence.

I D A M A S.

Seigneur , ainsi du Roi vous fuirez la présence ?  
 Vous de qui la vertu , le rang , l'autorité ,  
 Imposeraient silence à la perversité ?

S O H Ê M E.

Un intérêt plus grand , un autre soin m'anime ;  
 Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.

*Il sort.*



I D A M A S.

Quel orages nouveaux ! quel trouble je prévoi !  
Puissant Dieu des Hébreux , changez le cœur du Roi.

---

## S C E N E I V.

H E R O D E , M A Z A E L , I D A M A S , suite d'Hérode.

H E R O D E.

**E**H quoi , Sohême aussi semble éviter ma vue !  
Quelle horreur devant moi s'est partout répandue !  
Ciel ! ne puis-je inspirer que la haine ou l'effroi ?  
Tous les cœurs des humains font-ils fermés pour moi ?  
En horreur à la Reine , à mon peuple , à moi-même ,  
A regret sur mon front je vois le diadème.  
Hérode en arrivant , recueille avec terreur  
Les chagrins dévorans qu'a semés sa fureur.  
Ah Dieu !

M A Z A E L.

Daignez calmer ces injustes allarmes.

H E R O D E.

Malheureux , qu'ai-je fait ?

M A Z A E L.

Quoi ! vous versez des larmes !

Vous , ce Roi fortuné , si sage en ses desseins !  
Vous , la terreur du Parthe , & l'ami des Romains !  
Songez , Seigneur , songez à ces noms pleins de gloire ,  
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.  
Songez , que près d'Auguste appelé par son choix ,  
Vous marchiez distingué de la foule des Rois.



Revoyez à vos loix Jérusalem renduë ,  
 Jadis par vous conquise , & par vous défenduë ,  
 Reprenant aujourd'hui sa première splendeur ,  
 En contemplant son Prince au faite du bonheur.  
 Jamais Roi plus heureux dans la paix , dans la guerre.

H E R O D E .

Non , il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre :  
 Le destin m'a frappé de ses plus rudes coups ;  
 Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

I D A M A S .

Seigneur , m'est-il permis de parler sans contrainte ?  
 Ce trône auguste & saint , qu'environne la crainte ,  
 Serait mieux affermi , s'il l'était par l'amour.  
 En faisant des heureux , un Roi l'est à son tour.  
 A d'éternels chagrins votre ame abandonnée ,  
 Pourrait tarir d'un mot leur source empoisonnée.  
 Seigneur , ne souffrez plus que d'indignes discours  
 Osent troubler la paix & l'honneur de vos jours ,  
 Ni que de vils flatteurs écartent de leur Maître  
 Des cœurs infortunés , qui vous cherchaient peut-être.  
 Bientôt de vos vertus tout Israël charmé.....

H E R O D E .

Eh ! croyez-vous encor , que je puisse être aimé ?  
 Qu'Hérode est aujourd'hui différent de lui-même !

M A Z A E L .

Tout adore à l'envi votre grandeur suprême.

I D A M A S .

Un seul cœur vous résiste , & l'on peut le gagner.

H E R O D E .

Non : je suis un barbare , indigne de régner.



I D A M A S.

Votre douleur est juste , & si pour Mariamne....

H E R O D E.

Et c'est ce nom fatal , hélas ! qui me condamne ;  
C'est ce nom qui reproche à mon cœur agité  
L'excès de ma faiblesse & de ma cruauté.

M A Z A E L.

Elle fera toujours inflexible en sa haine.  
Elle fuit votre vuë.

H E R O D E.

Ah ! j'ai cherché la sienne.

M A Z A E L.

Qui ? vous , Seigneur ?

H E R O D E.

Eh quoi ! mes transports furieux ,  
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux ,  
Ce changement soudain , cette douleur mortelle ,  
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle ?  
Toùjours troublé , toùjours plein de haine & d'amour ,  
J'ai trompé , pour la voir , une importune cour.  
Quelle entrevüe , ô cieus ! quels combats ! quel supplice !  
Dans ses yeux indignés j'ai lû mon injustice.  
Ses regards inquiets n'osaient tomber sur moi ,  
Et tout , jusqu'à mes pleurs , augmentait son effroi.

M A Z A E L.

Seigneur , vous le voyez ; sa haine envenimée  
Jamais par vos bontés ne sera désarmée :  
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

H E R O D E.

Elle me hait ! ah Dieu ! je l'ai trop mérité.  
Je lui pardonne , hélas ! dans le fort qui l'accable ,



De haïr à ce point un époux si coupable.

M A Z A E L.

Vous coupable ? Eh , Seigneur , pouvez-vous oublier  
Ce que la Reine a fait pour vous justifier ?  
Ses mépris outrageans , sa superbe colère ,  
Ses desseins contre vous , les complots de son père ?  
Le sang , qui la forma , fut un sang ennemi :  
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi ;  
Et des Asmonéens la brigade était si forte ,  
Que sans un coup d'état vous n'auriez pû....

H E R O D E .

N'importe.

Hircan était son père , il fallait l'épargner ;  
Mais je n'écoutai rien que la soif de régner.  
Ma politique affreuse a perdu sa famille :  
J'ai fait périr le père , & j'ai proscriit la fille :  
J'ai voulu la haïr , j'ai trop sù l'opprimer ;  
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

I D A M A S .

Seigneur , daignez m'en croire , une juste tendresse  
Devient une vertu , loin d'être une faiblesse :  
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits ,  
Mettez votre amour même au rang de ses bienfaits.

H E R O D E .

Hircan , mânes sacrés , fureurs que je déteste !

I D A M A S .

Perdez - en pour jamais le souvenir funeste.

M A Z A E L .

Puisse la Reine aussi l'oublier comme vous !

H E R O D E .

O père infortuné ! plus malheureux époux !



Tant d'horreurs , tant de fang , le meurtre de son père ,  
 Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.  
 Si son cœur , ... si sa foi , ... mais c'est trop différer ,  
 Idamas , en un mot , je veux tout réparer.  
 Va la trouver ; dis lui , que mon ame asservie  
 Met à ses pieds mon trône , & ma gloire , & ma vie.  
 Je veux dans ses enfans choisir un successeur.  
 Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur ;  
 C'en est assez ; ma sœur aujourd'hui renvoyée ,  
 A ce cher intérêt fera sacrifiée.  
 Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu.

M A Z A E L.

Quoi ! Seigneur , vous voulez .....

H E R O D E.

Oui , je l'ai résolu.

Oui ; mon cœur désormais la voit , la confidère ,  
 Comme un présent des cieux qu'il faut que je révère.  
 Que ne peut point sur moi l'amour qui m'a vaincu !  
 A Mariamne enfin je devrai ma vertu.  
 Il le faut avouer , on m'a vû dans l'Asie  
 Régner avec éclat , mais avec barbarie.  
 Craint , respecté du peuple , admiré , mais haï ,  
 J'ai des adorateurs , & n'ai pas un ami.  
 Ma sœur , que trop longtems mon cœur a daigné croire ,  
 Ma sœur n'aima jamais ma véritable gloire.  
 Plus cruelle que moi dans ses sanglans projets ,  
 Sa main faisait couler le fang de mes sujets ,  
 Les accablait du poids de mon sceptre terrible ,  
 Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne sensible ,  
 S'occupant de leur peine , & s'oubliant pour eux ,  
 Portait à son époux les pleurs des malheureux.



C'en est fait. Je prétens , plus juste & moins sévère ;  
 Par le bonheur public essayer de lui plaire.  
 L'Etat va respirer sous un règne plus doux ;  
 Mariamne a changé le cœur de son époux.  
 Mes mains loin de mon trône écartant les allarmes ,  
 Des peuples opprimés vont effuyer les larmes.  
 Je veux sur mes sujets régner en citoyen ,  
 Et gagner tous les cœurs , pour mériter le sien.  
 Va la trouver , te dis - je , & surtout à sa vuë  
 Peins bien le repentir de mon ame éperduë :  
 Dis lui que mes remords égalent ma fureur.  
 Va , cours , vole , & revien. Que vois - je ? c'est ma soeur.  
 à Mazaël.  
 Sortez . . . . A quels chagrins ma vie est condamnée !

## S C E N E V.

H E R O D E , S A L O M E .

S A L O M E .

**J**E les partage tous : mais je suis étonnée  
 Que la Reine & Sohème évitant votre aspect ,  
 Montrent si peu de zèle , & si peu de respect.

H E R O D E .

L'un m'offense , il est vrai , — mais l'autre est excusable ;  
 N'en parlons plus.

S A L O M E .

Sohème à vos yeux condamnable ,  
 A toujours de la Reine allumé le couroux.



H E R O D E.

Ah ! trop d'horreurs enfin se répandent sur nous ;  
 Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable ,  
 En me rendant plus craint , m'a fait plus misérable.  
 Affez & trop longtems sur ma triste maison  
 La vengeance & la haine ont versé leur poison.  
 De la Reine & de vous les discordes cruelles  
 Seraient de mes tourmens les sources éternelles.  
 Ma sœur , pour mon repos , pour vous , pour toutes deux ,  
 Séparons nous , quittez ce palais malheureux ;  
 Il le faut.

S A L O M E.

Ciel , qu'entens - je ? Ah fatale ennemie !

H E R O D E.

Un Roi vous le commande , un frère vous en prie.  
 Que puisse désormais ce frère malheureux  
 N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux ,  
 N'avoir plus sur les miens de vengeances à prendre ,  
 De soupçons à former , ni de sang à répandre !  
 Ne persécutez plus mes jours trop agités.  
 Murmurez : plaignez - vous , plaignez - moi ; mais partez.

S A L O M E.

Moi , Seigneur , je n'ai point de plaintes à vous faire.  
 Vous croyez mon exil & juste & nécessaire ;  
 A vos moindres desirs instruite à consentir ,  
 Lorsque vous commandez , je ne fais qu'obéir.  
 Vous ne me verrez point , sensible à mon injure ,  
 Attester devant vous le sang & la nature ;  
 Sa voix trop rarement se fait entendre aux Rois ,  
 Et près des passions le sang n'a point de droits.  
 Je ne vous vante plus cette amitié sincère ,



Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire.  
 Je rappelle encor moins mes services passés ;  
 Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.  
 Mais avez-vous pensé , que Mariamne oublie  
 Cet ordre d'un époux donné contre sa vie ?  
 Vous qu'elle craint toujours , ne la craignez-vous plus ?  
 Ses vœux , ses sentimens , vous sont-ils inconnus ?  
 Qui préviendra jamais , par des avis utiles ,  
 De son cœur outragé les vengeances faciles ?  
 Quels yeux intéressés à veiller sur vos jours  
 Pourront de ses complots démêler les détours ?  
 Son couroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête ?  
 Et pensez-vous enfin , que lorsque votre tête  
 Sera par vos soins même exposée à ses coups ,  
 L'amour qui vous séduit lui parlera pour vous ?  
 Quoi donc ! tant de mépris , cette horreur inhumaine...

H E R O D E .

Ah ! laissez moi douter un moment de sa haine ;  
 Laissez moi me flatter de regagner son cœur ;  
 Ne me détrompez point , respectez mon erreur.  
 Je veux croire , & je crois , que votre haine altière  
 Entre la Reine & moi mettrait une barrière ;  
 Que par vos cruautés son cœur s'est endurci ,  
 Et que sans vous enfin j'eusse été moins haï.

S A L O M E .

Si vous pouviez savoir , si vous pouviez comprendre  
 A quel point...

H E R O D E .

Non , ma sœur , je ne veux rien entendre.  
 Mariamne a son gré peut menacer mes jours ;  
 Ils me sont odieux ; qu'elle en tranche le cours.

Je



Je périrai du moins d'une main qui m'est chère.

S A L O M E.

Ah ! c'est trop l'épargner , vous tromper & me taire.  
Je m'expose à me perdre , & cherche à vous servir :  
Et je vais vous parler , duffiez-vous m'en punir.  
Epoux infortuné ! qu'un vil amour surmonte ,  
Connaissez Mariamne , & voyez votre honte.  
C'est peu des fiers dédains dont son cœur est armé ;  
C'est peu de vous haïr ; ... un autre en est aimé.

H E R O D E.

Un autre en est aimé ! Pouvez-vous bien , barbare ,  
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare ?  
Ma sœur , c'est donc ainsi que vous m'affaffinez ?  
Laissez-vous pour adieux ces traits empoisonnés ,  
Ces flambeaux de discorde , & la honte & la rage ,  
Qui de mon cœur jaloux font l'horrible partage ?  
Mariamne... mais non , je ne veux rien savoir ;  
Vos conseils sur mon ame ont eu trop de pouvoir.  
Je vous ai longtems crue , & les cieux m'en punissent.  
Mon fort était d'aimer des cœurs qui me haïssent.  
Oui , c'est moi seul ici que vous persécutez.

S A L O M E.

Hé bien donc , loin de vous....

H E R O D E.

Non , Madame , arrêtez.

Un autre en est aimé ! montrez-moi donc , cruelle ,  
Le sang que doit verser ma vengeance nouvelle ;  
Poursuivez votre ouvrage ; achevez mon malheur.

S A L O M E.

Puisque vous le voulez...



M A R I A M N E ,

H E R O D E .

Frape : voilà mon cœur.

Dis - moi qui m'a trahi ; mais quoi qu'il en puisse être ,

Songe que cette main t'en punira peut-être.

Oui , je te punirai de m'ôter mon erreur.

Parle à ce prix.

S A L O M E .

N'importe.

H E R O D E .

Eh bien !

S A L O M E .

C'est...

S C E N E VI.

HERODE , SALOME , MAZAE L.

M A Z A E L.

AH ! Seigneur ,

Venez , ne souffrez pas que ce crime s'achève :

Votre épouse vous fuit , Sohême vous l'enlève.

H E R O D E .

Mariamne ! Sohême ! Où fuis - je ? justes cieux !

M A Z A E L.

Sa mère , ses enfans quittaient déjà ces lieux.

Sohême a préparé cette indigne retraite ;

Il place auprès des murs une escorte secrète :

Mariamne l'attend pour sortir du palais :

Et vous allez , Seigneur , la perdre pour jamais.



H E R O D E.

Ah ! le charme est rompu ; le jour enfin m'éclaire.  
Venez ; à son courroux connaissez votre frère.  
Surprenons l'infidèle , & vous allez juger ,  
S'il est encor Hérode , & s'il fait se venger.

*Fin du troisième acte.*

---



## A C T E I V .

## S C E N E P R E M I E R E .

S A L O M E , M A Z A E L .

M A Z A E L .

**Q**Uoi ! lorsque sans retour Mariamne est perdue ,  
 Quand la faveur d'Hérode à vos vœux est rendue ,  
 Dans ces sombres chagrins qui peut donc vous plonger ?  
 Madame , en se vengeant le Roi va vous venger.  
 Sa fureur est au comble ; & moi-même je n'ose  
 Regarder sans effroi les malheurs que je cause.  
 Vous avez vû tantôt ce spectacle inhumain ,  
 Ces esclaves tremblans égorgés de sa main ,  
 Près de leurs corps sanglans la Reine évanouïe ,  
 Le Roi le bras levé , prêt à trancher sa vie ;  
 Ses fils baignés de pleurs , embrassant ses genoux ,  
 Et présentant leur tête au-devant de ses coups.  
 Que vouliez-vous de plus ? que craignez-vous encore ?

S A L O M E .

Je crains le Roi ; je crains ces charmes qu'il adore ,  
 Ce bras prompt à punir , prompt à se défarmer ,  
 Cette colère enfin , facile à s'enflammer ,  
 Mais qui toujours douteuse , & toujours aveuglée ,  
 En ses transports soudains s'est peut-être exhalée.  
 Quel fruit me revient-il de ses emportemens ?  
 Sohême a-t-il pour moi de plus doux sentimens ?



Il me hait encor plus ; & mon malheureux frère ,  
 Forcé de se venger d'une épouse adultère ,  
 Semble me reprocher sa honte & son malheur.  
 Il voudrait pardonner dans le fond de son cœur :  
 Il gémit en secret de perdre ce qu'il aime ;  
 Il voudrait , s'il se peut , ne punir que moi-même.  
 Mon funeste triomphe est encor incertain.  
 J'ai deux fois en un jour vû changer mon destin ;  
 Deux fois j'ai vû l'amour succéder à la haine ;  
 Et nous sommes perdus , s'il voit encor la Reine.

## S C E N E I I.

HERODE , SALOME , MAZAEL , Gardes.

M A Z A E L.

**I**L vient : de quelle horreur il parait agité !

S A L O M E.

Seigneur , votre vengeance est-elle en sûreté ?

M A Z A E L.

Me préserve le ciel que ma voix téméraire ,  
 D'un Roi clément & sage irritant la colère ,  
 Ose se faire entendre , entre la Reine & lui !  
 Mais , Seigneur , contre vous Sohême est son appui.  
 Non , ne vous vengez point ; mais veillez sur vous-même.  
 Redoutez ses complots & la main de Sohême.

H E R O D E.

Ah ! je ne le crains point.

M A Z A E L.

Seigneur , n'en doutez pas.



De l'adultère au meurtre il n'est souvent qu'un pas.

H E R O D E .

Que dites - vous ?

M A Z A E L .

Sohême incapable de feindre ,  
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre.  
Ceux dont il s'affura le coupable secours ,  
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

H E R O D E .

Mariamne me hait , c'est là son plus grand crime.  
Ma sœur , vous aprouvez la fureur qui m'anime ;  
Vous voyez mes chagrins , vous en avez pitié :  
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.  
Hélas , plein d'une erreur trop fatale & trop chère ,  
Je vous sacrifiais au seul soin de lui plaire :  
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis ;  
Je punissais sur vous sa haine & ses mépris.  
Ah ! j'atteste à vos yeux ma tendresse outragée ,  
Qu'avant la fin du jour vous en ferez vengeance.  
Je veux surtout , je veux , dans ma juste fureur ,  
La punir du pouvoir qu'elle avait sur mon cœur.  
Hélas ! jamais ce cœur ne brûla que pour elle ;  
J'aimai , je détestai , j'adorai l'infidelle.  
Et toi , Sohême , & toi , ne crois pas m'échaper ,  
Avant le coup mortel dont je dois te frapper.  
Va , je te punirai dans un autre toi - même.  
Tu verras cet objet , qui m'abhorre , & qui t'aime ,  
Cet objet à mon cœur jadis si précieux ,  
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.  
Que sur toi , sous mes coups , tout son sang rejaillisse.  
Tu l'aimes , il suffit , sa mort est ton supplice.



M A Z A E L.

Ménagez , croyez-moi , des momens précieux ;  
Et tandis que Sohême est absent de ces lieux ,  
Que par lui , loin des murs , sa garde est dispersée ,  
Saisissez , achevez une vengeance aisée.

S A L O M E.

Mais au peuple , surtout , cachez votre douleur.  
D'un spectacle funeste épargnez vous l'horreur.  
Loin de ces tristes lieux témoins de votre outrage ,  
Fuyez de tant d'affronts la douloureuse image.

H E R O D E.

Je vois quel est son crime , & quel fut son projet.  
Je vois pour qui Sohême ainsi vous outrageait.

S A L O M E.

Laissez mes intérêts ; songez à votre offense.

H E R O D E.

Elle avait jusqu'ici vécu dans l'innocence ;  
Je ne lui reprochais que ses emportemens ,  
Cette audace opposée à tous mes sentimens ,  
Ses mépris pour ma race , & ses altiers murmures.  
Du sang Asmonéen j'essuai trop d'injures.  
Mais a - t - elle en effet voulu mon deshonneur ?

S A L O M E.

Ecartez cette idée : oubliez - la , Seigneur ,  
Calmez - vous.

H E R O D E.

Non , je veux la voir & la confondre ;  
Je veux l'entendre ici , la forcer à répondre ;  
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas ;  
Qu'elle demande grace , & ne l'obtienne pas.



S A L O M E .

Quoi , Seigneur , vous voulez vous montrer à sa vuë ?

H E R O D E .

Ah ! ne redoutez rien ; sa perte est résoluë.

Vainement l'infidèle espère en mon amour ;

Mon cœur à la clémence est fermé sans retour.

Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop sù plaire ,

Je sens que sa présence aigrira ma colère.

Gardes , que dans ces lieux on la fasse venir ;

Je ne veux que la voir , l'entendre , & la punir.

Ma sœur , pour un moment , souffrez que je respire.

Qu'on appelle la Reine. Et vous , qu'on se retire.

## S C E N E III.

H E R O D E *seul.*

**T**U veux la voir , Hérode , à quoi te résous - tu ?

Conçois - tu les desseins de ton cœur éperdu ?

Quoi ! son crime à tes yeux n'est - il pas manifeste ?

N'es - tu pas outragé ? que t'importe le reste ?

Quel fruit espères - tu de ce triste entretien ?

Ton cœur peut - il douter des sentimens du sien ?

Hélas ! tu fais assez combien elle t'abhorre.

Tu prétens te venger ! pourquoi vit - elle encore ?

Tu veux la voir ! ah ! lâche , indigne de régner ,

Va soupirer près d'elle , & cours lui pardonner.

Va voir cette beauté si longtems adorée.

Non , elle périra ; non , sa mort est jurée.

Vous ferez répandu , sang de mes ennemis ,

Sang



Sang des Asmonéens dans ses veines transmis ,  
Sang qui me haïssiez , & que mon cœur déteste.  
Mais la voici , grand Dieu ! quel spectacle funeste !

---

## S C E N E I V.

M A R I A M N E , H E R O D E , E L I S E , Gardes.

E L I S E.

**R**Eprenez vos esprits , Madame , c'est le Roi.

M A R I A M N E.

Où suis - je ? où vai - je ? ô Dieu ! je me meurs , je le voi.

H E R O D E.

D'où vient qu'à son aspect mes entrailles frémissent ?

M A R I A M N E.

Elise , soutien - moi , mes forces s'affaiblissent.

E L I S E.

Avançons.

M A R I A M N E.

Quel tourment !

H E R O D E.

Que lui dirai - je , ô Cieux !

M A R I A M N E.

Pourquoi m'ordonnez - vous de paraître à vos yeux ?

Voulez - vous de vos mains m'ôter ce faible reste

D'une vie à tous deux également funeste ?

Vous le pouvez : frappez , le coup m'en fera doux ,

Et c'est l'unique bien que je tiendrai de vous.

H E R O D E.

Oui , je me vengerai , vous serez satisfaite.

Mais parlez , défendez votre indigne retraite.

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

Z



Pourquoi , lorsque mon cœur si longtems offensé ,  
 Indulgent pour vous seule , oubliait le passé ,  
 Lorsque vous partagiez mon empire & ma gloire ,  
 Pourquoi prépariez - vous cette fuite si noire ?  
 Quel dessein , quelle haine a pû vous posséder ?

M A R I A M N E .

Ah ! Seigneur , est - ce à vous à me le demander ?  
 Je ne veux point vous faire un reproche inutile :  
 Mais si loin de ces lieux j'ai cherché quelque asyle ,  
 Si Mariamne enfin , pour la première fois ,  
 Du pouvoir d'un époux méconnaissant les droits ,  
 A voulu se soustraire à son obéissance ;  
 Songez à tous ces Rois dont je tiens la naissance ,  
 A mes périls présens , à mes malheurs passés ,  
 Et condamnez ma fuite après , si vous l'osez .

H E R O D E .

Quoi ! lorsqu'avec un traître un fol amour vous lie ;  
 Quand Sohême . . . .

M A R I A M N E .

Arrêtez ; il suffit de ma vie .

D'un si cruel affront cessez de me couvrir ;  
 Laissez - moi chez les morts descendre sans rougir .  
 N'oubliez pas du moins , qu'attachés l'un à l'autre ,  
 L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre .  
 Voilà mon cœur : Frappez . Mais en portant vos coups ,  
 Respectez Mariamne , & même son époux .

H E R O D E .

Perfide ! il vous sied bien de prononcer encore  
 Ce nom qui vous condamne & qui me deshonore !  
 Vos coupables dédains vous accusent assez ,  
 Et je crois tout de vous , si vous me haïssez .



## M A R I A M N E.

Quand vous me condamnez , quand ma mort est certaine ,  
 Que vous importe , hélas ! ma tendresse , ou ma haine ?  
 Et quel droit désormais avez - vous sur mon cœur ,  
 Vous , qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur ?  
 Vous , qui depuis cinq ans insultez à mes larmes ,  
 Qui marquez sans pitié mes jours par mes allarmes ?  
 Vous , de tous mes parens destructeur odieux ?  
 Vous , teint du sang d'un père expirant à mes yeux ?  
 Cruel ! ah ! si du moins votre fureur jalouse  
 N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouse ,  
 Les cieus me font témoins , que mon cœur tout à vous  
 Vous chérirait encor , en mourant par vos coups :  
 Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie ;  
 N'étendez point mes maux au - delà de ma vie ;  
 Prenez soin de mes fils , respectez votre sang ;  
 Ne les punissez pas d'être nés dans mon flanc.  
 Hérode , ayez pour eux des entrailles de père ;  
 Peut-être un jour , hélas ! vous connaîtrez leur mère.  
 Vous plaindrez , mais trop tard , ce cœur infortuné ,  
 Que seul dans l'univers vous avez soupçonné ;  
 Ce cœur qui n'a point fû , trop superbe peut - être ,  
 Déguiser ses douleurs , & ménager un maitre ;  
 Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu ,  
 Et qui vous eût aimé , si vous l'aviez voulu.

## H E R O D E.

Qu'ai-je entendu ? quel charme , & quel pouvoir suprême  
 Commande à ma colère , & m'arrache à moi-même ?  
 Mariamne . . .

## M A R I A M N E.

Cruel !



H E R O D E .

... O faiblesse ! ô fureur !

M A R I A M N E .

De l'état où je suis voyez du moins l'horreur.  
Otez - moi par pitié cette odieuse vie.

H E R O D E .

Ah ! la mienne à la vôtre est pour jamais unie.  
C'en est fait : je me rends : bannissez votre effroi ;  
Puisque vous m'avez vû , vous triomphez de moi.  
Vous n'avez plus besoin d'excuse & de défense.  
Ma tendresse pour vous vous tient lieu d'innocence.  
En est - ce assez , ô ciel ! en est - ce assez , amour ?  
C'est moi qui vous implore , & qui tremble à mon tour.  
Serez - vous aujourd'hui la seule inexorable ?  
Quand j'ai tout pardonné , serai - je encor coupable ?  
Mariamne , cessons de nous persécuter ;  
Nos cœurs ne sont - ils faits que pour se détester ?  
Nous faudra - t - il toujours redouter l'un & l'autre ?  
Finissons à la fois ma douleur & la vôtre.  
Commençons sur nous - même à régner en ce jour ;  
Rendez - moi votre main , rendez - moi votre amour.

M A R I A M N E .

Vous demandez ma main ! Juste Ciel que j'implore ,  
Vous savez de quel sang la sienne fume encore.

H E R O D E .

Eh bien , j'ai fait périr & ton père & mon Roi ;  
J'ai répandu son sang pour régner avec toi.  
Ta haine en est le prix , ta haine est légitime :  
Je n'en murmure point , je connais tout mon crime.  
Que dis - je ? son trépas , l'affront fait à tes fils ,  
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.



Hérode a jusqu'à toi porté sa barbarie ;  
 Durant quelques momens je t'ai même haïe ;  
 J'ai fait plus , ma fureur a pû te soupçonner ;  
 Et l'effort des vertus est de me pardonner.  
 D'un trait si généreux ton cœur seul est capable :  
 Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable ,  
 Plus ta grandeur éclate à respecter en moi  
 Ces nœuds infortunés qui m'unissent à toi.  
 Tu vois où je m'emporte , & quelle est ma faiblesse ;  
 Garde - toi d'abuser du trouble qui me presse.  
 Cher & cruel objet d'amour & de fureur ,  
 Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur ,  
 Calme l'affreux desordre où mon ame s'égare.  
 Tu détournes les yeux . . . Mariamne . . .

M A R I A M N E.

Ah barbare !

Un juste repentir produit - il vos transports ?  
 Et pourrai - je en effet compter sur vos remords ?

H E R O D E.

Oui , tu peux tout sur moi , si j'amollis ta haine.  
 Hélas ! ma cruauté , ma fureur inhumaine ,  
 C'est toi qui dans mon cœur as fû la rallumer ;  
 Tu m'as rendu barbare en cessant de m'aimer.  
 Que ton crime & le mien soient noyés dans mes larmes.  
 Je te jure . . .



## S C E N E V.

HERODE , MARIAMNE , ELISE , un Garde.

LE GARDE.

**S**Eigneur , tout le peuple est en armes.  
 Dans le sang des bourreaux il vient de renverser  
 L'échafaut que Salome a déjà fait dresser.  
 Au peuple , à vos soldats , Sohême parle en maître :  
 Il marche vers ces lieux , il vient , il va paraître.

HERODE.

Quoi ! dans le moment même où je suis à vos pieds ,  
 Vous auriez pû , perfide ! . . .

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur , vous croiriez . . . .

HERODE.

Tu veux ma mort ! eh bien , je vai remplir ta haine.  
 Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne ,  
 Et qu'unis malgré toi . . . . Qu'on la garde , soldats.

## S C E N E VI.

HERODE , MARIAMNE , SALOME , MAZAEL ,  
 ELISE , Gardes.

SALOME.

**A**H mon frère , aux Hébreux ne vous présentez pas.  
 Le peuple soulevé demande votre vie ;  
 Le nom de Mariamne excite leur furie ;



De vos mains , de ces lieux , ils viennent l'arracher.

H E R O D E.

Allons. Ils me verront , & je cours les chercher.

De l'horreur où je suis tu répondras , cruelle.

Ne l'abandonnez pas , ma sœur , veillez sur elle.

M A R I A M N E.

Je ne crains point la mort ; mais j'atteste les cieux . . .

M A Z A E L.

Seigneur , vos ennemis sont déjà sous vos yeux.

H E R O D E.

Courons . . . Mais quoi ! laisser la coupable impunie !

Ah ! je veux dans son sang laver sa perfidie ;

Je veux , j'ordonne , . . . hélas ! dans mon funeste sort ,

Je ne puis rien résoudre , & vai chercher la mort.

*Fin du quatrième acte.*

---



## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

M A R I A M N E , E L I S E , Gardes.

M A R I A M N E.

**E** Loignez-vous , soldats , daignez laisser du moins  
Votre Reine un moment respirer sans témoins.

*( Les gardes se retirent au coin du théâtre. )*

Voilà donc , juste Dieu , quelle est ma destinée !  
La splendeur de mon sang , la pourpre où je suis née ,  
Enfin ce qui semblait promettre à mes beaux jours  
D'un bonheur assuré l'inaltérable cours ,  
Tout cela n'a donc fait que verser sur ma vie  
Le funeste poison dont elle fut remplie.  
O naissance ! ô jeunesse ! & toi , triste beauté ,  
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité ,  
Flatteuse illusion dont je fus occupée ,  
Vaine ombre de bonheur , que vous m'avez trompée !  
Sous ce trône coupable , un éternel ennui  
M'a creusé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.  
Dans les eaux du Jourdain j'ai vû périr mon frère ;  
Mon époux à mes yeux a massacré mon père ;  
Par ce cruel époux condamnée à périr ,  
Ma vertu me restait , on ose la flétrir.  
Grand Dieu ! dont les rigueurs éprouvent l'innocence ,  
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.

J'ap-



J'appris de mes ayeux , que je fais imiter ,  
 A voir la mort sans crainte , & sans la mériter.  
 Je t'offre tout mon sang ; défends au moins ma gloire ;  
 Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire ;  
 Que le mensonge impur n'ose plus m'outrager.  
 Honorer la vertu c'est assez la venger.  
 Mais quel tumulte affreux ! quels cris ! quelles allarmes !  
 Ce palais retentit du bruit confus des armes.  
 Hélas ! j'en suis la cause , & l'on périt pour moi.  
 On enfonce la porte. Ah ! qu'est-ce que je voi ?

## S C E N E II.

MARIAMNE , SOHÊME , ELISE , AMMON ,  
 soldats d'Hérode , soldats de Sohême.

S O H Ê M E.

**F**uyez , vils ennemis qui gardez votre Reine ,  
 Lâches , disparaissez. Soldats qu'on les enchaîne.  
 (*Les gardes & les soldats d'Hérode s'en vont.*)

Venez , Reine , venez , secondez nos efforts :  
 Suivez mes pas , marchons dans la foule des morts.  
 A vos persécuteurs vous n'êtes plus livrée :  
 Ils n'ont pû de ces lieux me défendre l'entrée.  
 Dans son perfide sang Mazaël est plongé ,  
 Et du moins à demi mon bras vous a vengé.  
 D'un instant précieux saisissez l'avantage ;  
 Mettez ce front auguste à l'abri de l'orage :  
 Avançons.

M A R I A M N E.

Non , Sohême , il ne m'est plus permis

Tom. III. & du Théâtre le premier.

A a



D'accepter vos bontés contre mes ennemis ;  
Après l'affront cruel , & la tache trop noire ,  
Dont les soupçons d'Hérode ont offensé ma gloire ;  
Je les mériterais , si je pouvais souffrir  
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.  
Je crains votre secours , & non sa barbarie.  
Il est honteux pour moi de vous devoir la vie ;  
L'honneur m'en fait un crime ; il le faut expier ;  
Et j'attens le trépas pour me justifier.

S O H Ê M E.

Que faites-vous , hélas ! malheureuse Princeffe ?  
Un moment peut vous perdre. On combat. Le tems presse.  
Craignez encor Hérode , armé du defespoir.

M A R I A M N E.

Je ne crains que la honte , & je fais mon devoir.

S O H Ê M E.

Faut-il qu'en vous servant , toujours je vous offense ?  
Je vais donc , malgré vous , servir votre vengeance.  
Je cours à ce Tyran qu'en vain vous respectez.  
Je revole au combat , & mon bras....

M A R I A M N E.

Arrêtez :

Je déteste un triomphe à mes yeux si coupable ;  
Seigneur , le sang d'Hérode est pour moi respectable.  
C'est lui de qui les droits...

S O H Ê M E.

L'ingrat les a perdus.

M A R I A M N E.

Par les noeuds les plus saints...

S O H Ê M E.

Tous vos noeuds sont rompus.



T R A G E D I E.

8187

M A R I A M N E.

Le devoir nous unit.

S O H Ê M E.

Le crime vous sépare.

N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare.

Sauvez tant de vertus...

M A R I A M N E.

Vous les deshonnez.

S O H Ê M E.

Il va trancher vos jours.

M A R I A M N E.

Les fiens me font sacrés.

S O H Ê M E.

Il a souillé sa main du sang de votre père.

M A R I A M N E.

Je fais ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.

De sa fureur ici j'attens les derniers traits,

Et ne prens point de lui l'exemple des forfaits.

S O H Ê M E.

O courage ! ô constance ! ô cœur inébranlable !

Dieux ! que tant de vertu rend Hérode coupable !

Plus vous me commandez de ne point vous servir,

Et plus je vous promets de vous défobéir.

Votre honneur s'en offense, & le mien me l'ordonne.

Il n'est rien qui m'arrête, il n'est rien qui m'étonne ;

Et je cours réparer, en cherchant votre époux,

Ce tems que j'ai perdu sans combattre pour vous.

M A R I A M N E.

Seigneur...



## S C E N E I I I .

M A R I A M N E , E L I S E , Gardes.

M A R I A M N E .

**M**Ais il m'échape , il ne veut point m'entendre.  
Ciel ! ô ciel ! épargnez le sang qu'on va répandre :  
Épargnez mes fujets , épuifez tout fur moi :  
Sauvez le Roi lui-même.

## S C E N E I V .

M A R I A M N E , E L I S E , N A R B A S , Gardes.

M A R I A M N E .

**A**H ! Narbas , est-ce toi ?  
Qu'as-tu fait de mes fils , & que devient ma mère ?

N A R B A S .

Le Roi n'a point fur eux étendu sa colère.  
Unique & triste objet de ses transports jaloux ,  
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.  
Le seul nom de Sohême augmente sa furie.  
Si Sohême est vaincu , c'est fait de votre vie.  
Déjà même , déjà , le barbare Zarès  
A marché vers ces lieux , chargé d'ordres secrets.  
Osez paraître , osez vous secourir vous-même.  
Jetez vous dans les bras d'un peuple qui vous aime.  
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu ;



Vos regards lui rendront son antique vertu.  
 Appellons à grands cris nos Hébreux & nos prêtres ;  
 Tout Juda défendra le pur fang de ses maîtres.  
 Madame , avec courage il faut vaincre ou périr.  
 Daignez. . .

M A R I A M N E.

Le vrai courage est de savoir souffrir ,  
 Non d'aller exciter une foule rebelle  
 A lever sur son Prince une main criminelle.  
 Je rougirais de moi , si craignant mon malheur ,  
 Quelques vœux pour sa mort avaient surpris mon cœur ,  
 Si j'avais un moment souhaité ma vengeance ,  
 Et fondé sur sa perte un reste d'espérance.  
 Narbas , en ce moment le ciel met dans mon sein  
 Un desespoir plus noble , un plus digne dessein.  
 Le Roi , qui me soupçonne , enfin va me connaître.  
 Au milieu du combat on me verra paraître.  
 De Sohême & du Roi j'arrêterai les coups ;  
 Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.  
 Je fuyais ce matin sa vengeance cruelle ;  
 Ses crimes m'exilaient , son danger me rappelle.  
 Ma gloire me l'ordonne , & prompte à l'écouter ,  
 Je vais sauver au Roi le jour qu'il veut m'ôter.

N A R B A S.

Hélas ! où courez-vous ? dans quel désordre extrême ? . . .

M A R I A M N E.

Je suis perdue , hélas ! c'est Hérode lui-même.



## S C E N E V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS,  
IDAMAS, Gardes.

HERODE.

Ils se font vûs ! Ah Dieu ! . . . Perfide , tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois , Seigneur , ne souffrez pas . . .

HERODE.

Sortez . . . Vous , qu'on la fuive.

NARBAS.

O justice éternelle !

## S C E N E V I.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

Que je n'entende plus le nom de l'infidelle.  
Eh bien , braves soldats , n'ai-je plus d'ennemis ?

IDAMAS.

Seigneur , ils sont défaits ; les Hébreux sont soumis.  
Sohême tout sanglant vous laisse la victoire.  
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HERODE.

Quelle gloire !

IDAMAS.

Elle est triste ; & tant de sang versé ,  
Seigneur , doit fatifaire à votre honneur blessé.



Sohême a de la Reine attesté l'innocence.

H E R O D E.

De la coupable , enfin , je vais prendre vengeance.  
Je perds l'indigne objet que je n'ai pû gagner ,  
Et de ce seul moment je commence à régner.  
J'étais trop aveuglé ; ma fatale tendresse  
Était ma seule tache , & ma seule faiblesse.  
Laiïons mourir l'ingrate : oublions ses attraits ;  
Que son nom dans ces lieux s'efface pour jamais ;  
Que dans mon cœur surtout sa mémoire péricisse.  
Enfin tout est-il prêt pour ce juste supplice ?

I D A M A S.

Oui , Seigneur.

H E R O D E.

Quoi ! si-tôt on a pû m'obéir ?  
Infortuné Monarque ! elle va donc périr ?  
Tout est prêt , Idamas ?

I D A M A S.

Vos gardes l'ont faisie ;  
Votre vengeance , hélas ! fera trop bien servie.

H E R O D E.

Elle a voulu sa perte , elle a fû m'y forcer.  
Que l'on me venge. Allons , il n'y faut plus penser.  
Hélas ! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle.  
A quoi m'as-tu réduit , épouse criminelle ?

---



## S C E N E D E R N I E R E .

H E R O D E , I D A M A S , N A R B A S .

H E R O D E .

N Arbas , où courez-vous ? Juste ciel ! vous pleurez !  
De crainte , en le voyant , mes sens sont pénétrés.

N A R B A S .

Seigneur. . .

H E R O D E .

Ah ! malheureux , que venez-vous me dire ?

N A R B A S .

Ma voix , en vous parlant , sur mes lèvres expire.

H E R O D E .

Mariamne. . .

N A R B A S .

O douleur ! ô regrets superflus !

H E R O D E .

Quoi ? c'en est fait ?

N A R B A S .

Seigneur , Mariamne n'est plus.

H E R O D E .

Elle n'est plus ? grand Dieu !

N A R B A S .

Je dois à sa mémoire ,

A sa vertu trahie , à vous , à votre gloire ,

De vous montrer le bien que vous avez perdu ,

Et le prix de ce sang par vos mains répandu.

Non , Seigneur , non , son cœur n'était point infidelle.

Hélas ! lorsque Sohême a combattu pour elle ,

Votre



Votre épouse à mes yeux détestant son secours ,  
Volait pour vous défendre au péril de ses jours.

H E R O D E.

Qu'entens-je ? ah malheureux ! ah desespoir extrême !  
Narbas , que m'as-tu dit ?

N A R B A S.

C'est dans ce moment même ,  
Où son cœur se faisait ce généreux effort ,  
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.  
Salome avait pressé l'instant de son supplice.

H E R O D E.

O monstre , qu'à regret épargna ma justice !  
Monstre , quels châtimens sont pour toi réservés ?  
Que ton sang , que le mien... Ah ! Narbas , achevez ,  
Achevez mon trépas par ce récit funeste.

N A R B A S.

Comment pourai-je hélas ! vous apprendre le reste ?  
Vos gardes de ces lieux ont osé l'arracher.  
Elle a suivi leurs pas sans vous rien reprocher ,  
Sans affecter d'orgueil , & sans montrer de crainte.  
La douce majesté sur son front était peinte.  
La modeste innocence , & l'aimable pudeur ,  
Régnaient dans ses beaux yeux , ainsi que dans son cœur.  
Son malheur ajoutait à l'éclat de ses charmes.  
Nos prêtres , nos Hébreux , dans les cris , dans les larmes ,  
Conjuraient vos soldats , levaient les mains vers eux ,  
Et demandaient la mort avec des cris affreux.  
Hélas ! de tous côtés , dans ce désordre extrême ,  
En pleurant Mariamne , on vous plaignait vous-même.  
On disait hautement , qu'un arrêt si cruel  
Accablerait vos jours d'un remords éternel.



H E R O D E .

Grand Dieu ! que chaque mot me porte un coup terrible !

N A R B A S .

Aux larmes des Hébreux Mariamne sensible ,  
 Consolait tout ce peuple , en marchant au trépas .  
 Enfin vers l'échafaut on a conduit ses pas .  
 C'est là qu'en soulevant ses mains appesanties ,  
 Du poids affreux des fers indignement flétries ,  
 » Cruel , a-t-elle dit , & malheureux époux !  
 » Mariamne en mourant ne pleure que sur vous .  
 » Puissiez-vous par ma mort finir vos injustices !  
 » Vivez , régnez heureux sous de meilleurs auspices ;  
 » Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils ;  
 » Aimez-les ; je mourrai trop contente à ce prix .  
 En achevant ces mots , votre épouse innocente  
 Tend au fer des bourreaux cette tête charmante ,  
 Dont la terre admirait les modestes appas .  
 Seigneur , j'ai vû lever le parricide bras ;  
 J'ai vû tomber . . .

H E R O D E .

Tu meurs , &amp; je respire encore !

Mânes sacrés , chère ombre , épouse que j'adore ,  
 Reste pâle & sanglant de l'objet le plus beau ,  
 Je te suivrai du moins dans la nuit du tombeau .  
 Quoi ! vous me retenez ? Quoi , citoyens perfides ,  
 Vous arrachez ce fer à mes mains parricides ?  
 Ma chère Mariamne , arme-toi , puni-moi ,  
 Vien déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi .  
 Je me meurs .

*Il tombe dans un fauteuil.*



N A R B A S.

De ses sens il a perdu l'usage ;  
Il succombe à ses maux.

H E R O D E.

Quel funeste nuage  
S'est répandu soudain sur mes esprits troublés ?  
D'un sombre & noir chagrin mes sens sont accablés.  
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne ?  
Je ne vois point ma sœur , je ne vois point la Reine.  
Vous pleurez ; vous n'osez vous approcher de moi !  
Triste Jérusalem , tu suis devant ton Roi !  
Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi suis-je en horreur au monde ?  
Qui me délivrera de ma douleur profonde ?  
Par qui ce long tourment fera-t-il adouci ?  
Qu'on cherche Mariamne , & qu'on l'amène ici.

N A R B A S.

Mariamne , Seigneur !

H E R O D E.

Oui : je sens que sa vue  
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue ;  
Toujours devant ses yeux , que j'aime & que je crains ,  
Mon cœur est moins troublé , mes jours sont plus sereins.  
Déjà même à son nom mes douleurs s'affaiblissent ;  
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclaircissent.  
Qu'elle vienne.

N A R B A S.

Seigneur . . .

H E R O D E.

Je veux la voir.

N A R B A S.

Hélas !

B b ij



Avez-vous pû, Seigneur, oublier son trépas ?

HERODE.

Cruel ! que dites-vous ?

NARBAS.

La douleur le transporte ;

Il ne se connaît plus.

HERODE.

Quoi, Mariamne est morte ?

Ah ! funeste raison, pourquoi m'éclaires-tu ?

Jour triste, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu ?

Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre,

Murs que j'ai relevés, palais, tombez en cendre,

Cachez sous les débris de vos superbes tours,

La place où Mariamne a vû trancher ses jours.

Quoi ! Mariamne est morte, & j'en suis l'homicide !

Punissez, déchirez ce monstre parricide,

Armez-vous contre moi, sujets qui la perdez,

Tonnez, écrasez-moi, cieux qui la possédez.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

---



---

*On a beaucoup regretté de très beaux vers que Mr. de Voltaire a supprimés dans les changemens qu'il a faits en dernier lieu à sa tragédie de MARIAMNE ; on a crû devoir les restituer ici , en y joignant les principales variantes , &c.*

---

*NB.* Dans la MARIAMNE corrigée , telle qu'on vient de la lire , *Sohême* Prince de la race des Asmonéens a été substitué à *Varus* Préteur Romain, Gouverneur de Syrie ; & *Ammon* confident de *Sohême* , à *Albin* confident de *Varus*.

---



---

 A C T E P R E M I E R .
 

---

## S C E N E P R E M I E R E .

S A L O M E , M A Z A E L .

.....

.....

S A L O M E .

*V*ous ne vous trompiez point ; Hérode va paraître ;  
 L'indocile Sion va trembler sous son Maître.  
 Il enchaîne à jamais la fortune à son char ;  
 Le favori d'Antoine est l'ami de César ;  
 Sa politique habile , égale à son courage ,  
 De sa chute imprévuë a réparé l'outrage.  
 Le Sénat le couronne.

M A Z A E L .

.....

.....

Mais c'en est fait , Madame , il rentre en ses Etats.  
 Il l'aimait , il verra ses dangereux appas ;  
 Ces yeux toujours puissans , toujours sûrs de lui plaire ,  
 Reprendront malgré vous leur empire ordinaire ;  
 Et tous ses ennemis bientôt humiliés ,  
 A ses moindres regards seront sacrifiés.  
 Otons - lui , croyez - moi , l'intérêt de nous nuire ;  
 Songeons à la gagner , n'ayant pû la détruire ;



*Et par de vains respects , par des soins assidus. . .*

S A L O M E.

*Il est d'autres moyens de ne la craindre plus.*

M A Z A E L.

*Quel est donc ce dessein ? Que prétendez - vous dire ?*

S A L O M E.

*Peut - être en ce moment nôtre ennemie expire.*

M A Z A E L.

*D'un coup si dangereux osez - vous vous charger ,  
Sans que le Roi. . . .*

S A L O M E.

*Le Roi consent à me venger.*

*Zarès est arrivé , Zarès est dans Solime ;  
Ministre de ma haine , il attend sa victime ;  
Le lieu , le tems , le bras , tout est choisi par lui.  
Il vint hier de Rome , & nous venge aujourd'hui.*

M A Z A E L.

*Quoi ! vous avez enfin gagné cette victoire ?  
Quoi ! malgré son amour , Hérode a pû vous croire ?  
Il vous la sacrifie ! Il prend de vous des loix !*

S A L O M E.

*Je puis encor sur lui bien moins que tu ne crois.  
Pour arracher de lui cette lente vengeance ,  
Il m'a falu choisir le tems de son absence.  
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurerait exposé  
Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé ,  
Mazaël , tu m'as vuë avec inquiétude ,  
Traîner de mon destin la triste incertitude.  
Quand par mille détours assûrant mes succès ,  
De son cœur soupçonneux j'avais trouvé l'accès ,  
Quand je croyais son ame à moi seule renduë ,*



*Il voyait Mariamne , & j'étais confonduë.  
 Un coup d'œil renversait ma brigue & mes desseins.  
 La Reine a vû cent fois mon sort entre ses mains ;  
 Et si sa politique avait avec adresse  
 D'un époux amoureux ménagé la tendresse ,  
 Cet ordre , cet arrêt prononcé par son Roi ,  
 Ce coup que je lui porte aurait tombé sur moi.  
 Mais son farouche orgueil a servi ma vengeance :  
 J'ai sù mettre à profit sa fatale imprudence.  
 Elle a voulu se perdre , & je n'ai fait enfin  
 Que lui lancer les traits qu'a préparés sa main.*

*Tu te souviens assez de ce tems plein d'allarmes ,  
 Lorsqu'un bruit si funeste à l'espoir de nos armes ,  
 Apprit à l'Orient étonné de son sort ,  
 Qu'Auguste était vainqueur , & qu'Antoine était mort.  
 Tu fais , comme à ce bruit nos peuples se troublèrent.  
 De l'Orient vaincu les Monarques tremblèrent.  
 Mon frère envelopé dans ce commun malheur ,  
 Crut perdre sa couronne avec son protecteur.  
 Il falut , sans s'armer d'une inutile audace ,  
 Au vainqueur de la terre aller demander grace.  
 Rappelle en ton esprit ce jour infortuné ;  
 Songe à quel désespoir Hérode abandonné ,  
 Vit son épouse altière , abhorrant ses approches ,  
 Détestant ses adieux , l'accablant de reproches ,  
 Redemander encor , en ce moment cruel ,  
 Et le sang de son frère , & le sang paternel.  
 Hérode auprès de moi vint déplorer sa peine.  
 Je saisis cet instant précieux à ma haine :  
 Dans son cœur déchiré je repris mon pouvoir ;  
 J'enflammai son couroux , j'aigris son désespoir ;*

*J'empoi-*



*J'empoisonnai le trait dont il sentait l'atteinte.  
 Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte ,  
 Jurer d'exterminer les restes dangereux  
 D'un sang toujours trop cher aux perfides Hébreux ;  
 Et dès ce même instant sa facile colère  
 Deshérita les fils , & condamna la mère.*

*Mais sa fureur encor flattait peu mes souhaits :  
 L'amour qui la causait en repoussait les traits.  
 De ce fatal objet telle était la puissance ;  
 Un regard de l'ingrate arrêtait sa vengeance.  
 Je pressai son départ ; il partit , & depuis  
 Mes lettres chaque jour ont nourri ses ennuis.  
 Ne voyant plus la Reine , il vit mieux son outrage :  
 Il eut honte en secret de son peu de courage :  
 De moment en moment ses yeux se sont ouverts ,  
 J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.  
 Zarès , étudiant le moment favorable ,  
 A peint à son esprit cette Reine implacable ,  
 Son crédit , ses amis , ces Juifs séditieux ,  
 Du sang Asmonéen partisans factieux.  
 J'ai fait plus ; j'ai moi-même armé sa jalousie.  
 Il a craint pour sa gloire , il a craint pour sa vie.  
 Tu fais que dès longtems en bute aux trahisons ,  
 Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.  
 Il croit ce qu'il redoute ; & dans sa défiance ,  
 Il confond quelquefois le crime & l'innocence.  
 Enfin j'ai su fixer son couroux incertain ;  
 Il a signé l'arrêt , & j'ai conduit sa main.*

M A Z A E L.

*Il n'en faut point douter , ce coup est nécessaire :  
 Mais avez-vous prévu , si ce Prêtreur austère ,*

Tom. III. & du Théâtre le premier. Cc



Qui sous les loix d'Auguste a remis cet Etat ,  
 Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat ?  
 Varus , vous le savez , est ici votre maître.  
 En vain le peuple Hébreu , prompt à vous reconnaître ,  
 Tremble encor sous le poids de ce trône ébranlé :  
 Votre pouvoir n'est rien , si Rome n'a parlé.  
 Avant qu'en ce palais , des mains de Varus même ,  
 Votre frère ait repris l'autorité suprême ,  
 Il ne peut sans blesser l'orgueil du nom Romain ,  
 Dans ses Etats encor agir en Souverain.  
 Varus souffrira-t-il , que l'on ose à sa viüë  
 Immoler une Reine en sa garde reçüe ?  
 Je connais les Romains ; leur esprit irrité  
 Vengera le mépris de leur autorité.  
 Vous allez sur Hérode attirer la tempête ;  
 Dans leurs superbes mains la foudre est toujours prête.  
 Ces vainqueurs soupçonneux sont jaloux de leurs droits ,  
 Et surtout leur orgueil aime à punir les Rois.

## S A L O M E .

Non , non , l'heureux Hérode à César a sù plaire ;  
 Varus en est instruit , Varus le considère.  
 Croyez-moi , ce Romain voudra le ménager ;  
 Mais , quoi qu'il fasse enfin , songeons à nous venger.  
 Je touche à ma grandeur , & je crains ma disgrâce ;  
 Demain , dès aujourd'hui , tout peut changer de face.  
 Qui sait même , qui sait , si passé ce moment  
 Je pourrai satisfaire à mon ressentiment ?  
 Qui nous a répondu , qu'Hérode en sa colère ,  
 D'un esprit si constant jusqu'au bout persévère ?  
 Je connais sa tendresse ; il la faut prévenir ,  
 Et ne lui point laisser le tems du repentir.



Qu'après Rome menace, & que Varus foudroye ;  
 Leur couroux passager troublera peu ma joye.  
 Mes plus grands ennemis ne sont pas les Romains ;  
 Mariamne en ces lieux est tout ce que je crains.  
 Il faut que je périsse, ou que je la prévienne ;  
 Et si je n'ai sa tête, elle obtiendra la mienne.  
 Mais Varus vient à nous : il le faut éviter.  
 Zarès à mes regards devait se présenter :  
 Je vai l'attendre ; allez, & qu'aux moindres allarmes  
 Mes soldats en secret puissent prendre les armes.

## S C E N E I I.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, fuite de Varus.

V A R U S.

**S** Alome & Mazaël semblent fuir devant moi ;  
 Dans leurs yeux étonnés je lis leur juste effroi.  
 Le crime à mes regards doit craindre de paraître.  
 Mazaël, demeurez, mandez à votre Maître,  
 Que ses cruels desseins sont déjà découverts ;  
 Que son Ministre infame est ici dans les fers,  
 Et que Varus peut-être, au milieu des supplices,  
 Eût dû faire expirer ce monstre... & ses complices.  
 Mais je respecte Hérode assez pour me flatter,  
 Qu'il connaîtra le piège, où l'on veut l'arrêter ;  
 Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abusent,  
 Et vengera sur eux la vertu qu'ils accusent.  
 Vous si vous m'en croyez, pour lui, pour son honneur,  
 Calmez de ses chagrins la honteuse fureur :

Cc ij



*Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes :  
 Songez que les Romains sont les vengeurs des crimes ,  
 Que Varus vous connaît , qu'il commande en ces lieux ,  
 Et que sur vos complots il ouvrira les yeux :  
 Allez , que Mariamne en Reine soit servie ,  
 Et respectez ses loix , si vous aimez la vie.*

M A Z A E L.

Seigneur ...

V A R U S.

*Vous entendez mes ordres absolus ;  
 Obéissez , vous dis - je , & ne répliquez plus.*

## S C E N E III.

V A R U S , A L B I N.

V A R U S.

*A*insi donc sans tes soins , sans ton avis fidelle ,  
 Mariamne expirait sous cette main cruelle ?

A L B I N.

*Le retour de Zarès n'était que trop suspect ;  
 Le soin mystérieux d'éviter votre aspect ,  
 Son trouble , son effroi , fut mon premier indice.*

V A R U S.

*Que ne te dois - je point pour un si grand service !  
 C'est par toi qu'elle vit : c'est par toi que mon cœur  
 A goûté , cher Albin , ce solide bonheur ,  
 Ce bien si précieux pour un cœur magnanime ,  
 D'avoir pu secourir la vertu qu'on opprime.*

A L B I N.

*Je reconnais Varus à ces soins généreux.*



*Votre bras fut toujours l'appui des malheureux.  
 Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre ,  
 Vous étiez occupé du bonheur de la terre.  
 Puissez - vous seulement écouter en ce jour &c.*

. . . . .

A L B I N.

*Ainsi l'amour trompeur , dont vous sentez la flâme ,  
 Se déguise en vertu , pour mieux vaincre votre ame ;  
 Et ce feu malheureux...*

V A R U S.

*Je ne m'en défens pas.*

*L'infortuné Varus adore ses appas.  
 Je l'aime ; il est trop vrai , mon ame toute nuë  
 Ne craint point , cher Albin , de paraître à ta vuë :  
 Juge si son péril a dû troubler mon cœur ;  
 Moi , qui borne à jamais mes vœux à son bonheur ;  
 Moi , qui rechercherais la mort la plus affreuse ,  
 Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuse.*

A L B I N.

*Seigneur , que dans ces lieux ce grand cœur est changé !  
 Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé !  
 Je ne reconnais plus ce Romain si sévère ,  
 Qui parmi tant d'objets pressés à lui plaire ,  
 N'a j'amaï abaisé ses superbes regards  
 Sur ces beautés que Rome enferme en ses remparts.*

V A R U S.

*Ne t'en étonne point ; tu fais que mon courage  
 A la seule vertu réserva son hommage.  
 Dans nos murs corrompus ces coupables beautés  
 Offraient de vains attraités à mes yeux revoltés.  
 Je fuyais leurs complots , leurs brigues éternelles ,*



*Leurs amours passagers , leurs vengeances cruelles.  
 Je voyais leur orgueil , accru du deshonneur ,  
 Se montrer triomphant sur leur front sans pudeur ;  
 L'altière ambition , l'intérêt , l'artifice ,  
 La folle vanité , le frivole caprice ,  
 Chez les Romains séduits prenant le nom d'amour ,  
 Gouverner Rome entière , & régner tour-à-tour.  
 J'abhorrais , il est vrai , leur indigne conquête ;  
 A leur joug odieux je dérobaï ma tête ;  
 L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.  
 De la triste Syrie établi Gouverneur ,  
 J'arrivai dans ces lieux , quand le droit de la guerre  
 Eut au pouvoir d'Auguste abandonné la terre ;  
 Et qu'Hérode à ses pieds , au milieu de cent Rois ,  
 De son sort incertain vint attendre des loix.  
 Lieu funeste à mon cœur ! malheureuse contrée !  
 C'est là que Mariamne à mes yeux s'est montrée.  
 L'univers était plein du bruit de ses malheurs ;  
 Son parricide époux faisait couler ses pleurs.  
 Ce Roi si redoutable au reste de l'Asie ,  
 Fameux par ses exploits & par sa jalousie ,  
 Prudent , mais soupçonneux , vaillant , mais inhumain ,  
 Au sang de son beau-père avait trempé sa main.  
 Sur ce trône sanglant il laissait en partage  
 A la fille des Rois la honte & l'esclavage.  
 Du sort qui la poursuit tu connais la rigueur ;  
 Sa vertu , cher Albin , surpasse son malheur.  
 Loin de la cour des Rois la vérité proscrite ,  
 L'aimable vérité sur ses lèvres habite.  
 Son unique artifice est le soin généreux  
 D'assurer des secours aux jours des malheureux.*



*Son devoir est sa loi , sa tranquille innocence  
Pardonne à son tyran , méprise sa vengeance ,  
Et près d'Auguste encor implore mon appui ,  
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.*

*Tant de vertus enfin , de malheurs & de charmes  
Contre ma liberté sont de trop fortes armes.  
Je l'aime , cher Albin , mais non d'un fol amour ,  
Que le caprice enfante & détruit en un jour ;  
Non d'une passion , que mon ame troublée  
Reçoive avidement , par les sens aveuglée.  
Ce cœur qu'elle a vaincu , sans l'avoir amolli ,  
Par un amour honteux ne s'est point avili ;  
Et plein du noble feu , que sa vertu m'inspire ,  
Je prétens la venger , & non pas la séduire.*

A L B I N.

*Mais si le Roi , Seigneur , a fléchi les Romains ,  
S'il rentre en ses États ? ...*

V A R U S.

*Et c'est ce que je crains.  
Hélas ! près du Sénat je l'ai servi moi-même.  
Sans doute il a déjà reçu son diadème ;  
Et cet indigne arrêt , que sa bouche a dicté ,  
Est le premier essai de son autorité.  
Ah ! son retour ici lui peut être funeste.  
Mon pouvoir va finir , mais mon amour me reste.  
Reine , pour vous défendre on me verra périr.  
L'univers doit vous plaindre , & je dois vous servir.*

Fin du premier acte.

---



## A C T E I I .

## S C E N E P R E M I E R E .

S A L O M E , M A Z A E L .

S A L O M E .

**E**Nfin vous le voyez , ma haine est confondue.  
 Mariamne triomphe , & Salome est perdue.  
 Zarès fut sur les eaux trop longtems arrêté ;  
 La mer alors tranquille à regret l'a porté.  
 Mais Hérode en partant pour son nouvel Empire ,  
 Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire ;  
 Et les mers , & l'amour , & Varus , & le Roi ,  
 Le ciel , les élémens , sont armés contre moi.  
 Fatale ambition , que j'ai trop écoutée ,  
 Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée !  
 Je vous l'avais bien dit , que dans le fond du cœur  
 Le Roi se repentait de sa juste rigueur.  
 De son fatal penchant l'ascendant ordinaire  
 A revoqué l'arrêt dicté dans sa colère.  
 J'en ai déjà reçu les funestes avis ,  
 Et Zarès à son Roi renvoyé par mépris ,  
 Ne me laisse en ces lieux qu'une douleur stérile ,  
 Et le danger qui suit un éclat inutile.

M A Z A E L .

Contre elle encor , Madame , il vous reste des armes.

J'ai



*J'ai toujours redouté le pouvoir de ses charmes ;  
 J'ai toujours craint du Roi les sentimens secrets ;  
 Mais si je m'en rapporte aux avis de Zarès ,  
 La colère d'Hérode autrefois peu durable ,  
 Est enfin devenuë une haine implacable.  
 Il déteste la Reine , il a juré sa mort ;  
 Et s'il suspend le coup qui terminait son sort ,  
 C'est qu'il veut ménager sa nouvelle puissance ,  
 Et lui-même en ces lieux assurer sa vengeance.  
 Mais soit qu'enfin son cœur , en ce funeste jour ,  
 Soit aigri par la haine , ou fléchi par l'amour ,  
 C'est assez qu'une fois il ait proscriit sa tête.  
 Mariamne aisément grossira la tempête :  
 La foudre gronde encor : un arrêt si cruel  
 Va mettre entr'eux , Madame , un divorce éternel.  
 Vous verrez Mariamne à soi-même inhumaine ,  
 Forcer le cœur d'Hérode à ranimer sa haine ,  
 Irriter son époux par de nouveaux dédains ,  
 Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.  
 De sa perte , en un mot , reposez-vous sur elle.*

## S A L O M E.

*Non , cette incertitude est pour moi trop cruelle.  
 Non , c'est par d'autres coups que je veux la fraper :  
 Dans un piège plus sûr il faut l'envelopper.  
 Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.  
 Si j'ai bien de Varus observé la colère ,  
 Ce transport violent de son cœur agité  
 N'est point un simple effet de générosité.  
 La tranquille pitié n'a point ce caractère.  
 La Reine a des appas , Varus a pû lui plaire.  
 Ce n'est pas que mon cœur , injuste en son dépit ,*



*Dispute à sa beauté cet éclat qui la suit ;  
 Que j'envie à ses yeux le pouvoir de leurs armes ,  
 Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ses charmes.  
 Elle peut payer cher ce bonheur dangereux ;  
 Et soit que de Varus elle écoute les vœux ,  
 Soit que sa vanité de ce pompeux hommage  
 Tire indiscretement un frivole avantage ,  
 Il suffit ; c'est par là que je peux maintenir  
 Ce pouvoir qui m'échape , & qu'il faut retenir.  
 Faites veiller surtout les regards mercenaires  
 De tous ces délateurs aujourd'hui nécessaires ,  
 Qui vendent les secrets de leurs concitoyens ,  
 Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.  
 Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voye ?*

---

## S C E N E I I.

MARIAMNE , ELISE , SALOME , MAZAEL , NABAL.

S A L O M E .

. . . . .  
*Son amour méprisé , son trop de défiance ,  
 Avait contre vos jours allumé sa vengeance :  
 Mais ce feu violent s'est bientôt consumé ;  
 L'amour arma son bras , l'amour l'a desarmé.*

M A Z A E L .

*Quel orgueil !*



TRAGÉDIE.

215

SALOME.

*Il aura sa juste récompense :  
Vien , c'est à l'artifice à punir l'imprudence.*

SCÈNE III.

MARIAMNE , ELISE , NABAL.

ELISE.

*AH ! Madame , à ce point pouvez-vous irriter  
Des ennemis ardens à vous persécuter ?  
La vengeance d'Hérode un moment suspendue ,  
Sur votre tête encor est peut-être étendue :*

*.....  
Varus , aux nations , qui bornent cet Etat ,  
Ira porter bientôt les ordres du Sénat.  
Hélas ! grace à ses soins , grace à vos bontés même ,  
Rome à votre Tyran donne un pouvoir suprême ;  
Il revient plus terrible & plus fier que jamais :  
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits ;  
Vous dépendrez ici de ce superbe Maître ,  
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être ;  
Et que cet amour même aigri par vos refus ....*

MARIAMNE.

*Chère Elise , en ces lieux faites venir Varus.  
Je conçois vos raisons , j'en demeure frappée :  
Mais d'un autre intérêt mon ame est occupée ;  
Par de plus grands objets mes vœux sont attirés ;  
Que Varus vienne ici ; vous , Nabal , demeurez.*



## S C E N E I V .

M A R I A M N E , N A B A L .

M A R I A M N E .

. . . . .  
*Elle veut que mes fils portés entre nos bras ,  
 S'éloignent avec nous de ces affreux climats .  
 Les vaisseaux des Romains , des bords de la Syrie ,  
 Nous ouvrent sur les eaux les chemins d'Italie .  
 J'attens tout de Varus , d'Auguste , des Romains .*

. . . . .  
 . . . . .

## S C E N E V .

M A R I A M N E , V A R U S , E L I S E .

M A R I A M N E .

. . . . .  
 . . . . .  
*Loin de ces lieux sanglans que le crime environne ,  
 Je mettrai leur enfance à l'ombre de son trône ;  
 Ses généreuses mains pourront sécher nos pleurs .  
 Je ne demande point qu'il venge mes malheurs ,  
 Que sur mes ennemis son bras s'appesantisse :  
 C'est assez que mes fils , témoins de sa justice ,  
 Formés par son exemple , & devenus Romains ,*



*Apprennent à régner des Maîtres des humains.*

.....  
*Donnez-moi dans la nuit des guides assurés ,  
 Jusques sur vos vaisseaux dans Sidon préparés.*

.....  
*Je ne m'attendais pas , que vous dussiez vous-même  
 Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.*

.....  
*Ma constante amitié respecte encor Varus.*  
 .....

S C E N E VI.

V A R U S , A L B I N.

A L B I N.

*V*ous vous troublez , Seigneur , & changez de visage.

V A R U S.

*J'ai senti , je l'avoue , ébranler mon courage.*

*Ami , pardonne au feu , dont je suis consumé ,*

*Ces faiblesses d'un cœur qui n'avait point aimé.*

*Je ne connaissais pas tout le poids de ma chaîne ,*

*Je la sens à regret , je la romps avec peine.*

*Avec quelle douceur , avec quelle bonté ,*

*Elle imposait silence à ma témérité !*

*Sans trouble & sans couroux , sa tranquille sagesse*

*M'apprenait mon devoir , & plaignait ma faiblesse.*

*J'adorais , cher Albin , jusques à ses refus.*

*J'ai perdu l'espérance , & je l'aime encor plus.*

*A quelle épreuve , ô Dieux ! ma constance est réduite !*



A L B I N .

*Etes - vous résolu de préparer sa fuite ?*

V A R U S .

*Quel emploi !*

A L B I N .

*Pourrez - vous respecter ses rigueurs ,  
Jusques à vous charger du soin de vos malheurs ?  
Quel est votre dessein ?*

V A R U S .

*Moi , que je l'abandonne !**Que je désobéisse aux loix qu'elle me donne !  
Non , non , mon cœur encor est trop digne du sien ;  
Mariamne a parlé , je n'examine rien.  
Que loin de ses tyrans elle aille auprès d'Auguste ;  
Sa fuite est raisonnable , & ma douleur injuste.  
L'amour me parle en vain , je vole à mon devoir.  
Je servirai la Reine , & même sans la voir.  
Elle me laisse , au moins , la douceur éternelle ,  
D'avoir tout entrepris , d'avoir tout fait pour elle.  
Je brise ses liens , je lui sauve le jour ;  
Je fais plus , je lui veux immoler mon amour ,  
Et fuyant sa beauté , qui me séduit encore ,  
Egaler , s'il se peut , sa vertu que j'adore.*



---

A C T E III.

---

S C E N E III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, fuite de Varus.

I D A M A S.

*A*vant que dans ces lieux mon Roi vienne lui-même  
Recevoir de vos mains le sacré diadème,  
Et vous soumettre un rang qu'il doit à vos bontés,  
Seigneur, souffrirez-vous ? ...

V A R U S.

*Idamas, arrêtez.*

.....  
*La Reine en ce moment est-elle en sûreté ?  
Et le sang innocent sera-t-il respecté ?*

I D A M A S.

.....  
*Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,  
Et par votre ordre enfin remis en liberté,  
Artisan de la fraude, & de la calomnie,  
De Salome avec soin servira la furie.  
Mazael en secret leur prête son secours.  
Le soupçonneux Hérode écoute leurs discours :*

V A R U S.

*Je fais qu'en ce palais je dois le recevoir ;  
Le Sénat me l'ordonne, & tel est mon devoir.*



## S C E N E I V .

HERODE , MAZAEL , IDAMAS ,  
suite d'Hérode.

.....  
.....  
M A Z A E L .  
**S**Eigneur , à vos desseins Zarès toûjours fidèle ,  
Renvoyé près de vous , & plein d'un même zèle ,  
De la part de Salome attend pour vous parler.

H E R O D E .  
Quoi ! tous deux sans relâche ils veulent m'accabler !  
Que jamais devant moi ce monstre ne paraisse.  
Je l'ai trop écouté. Sortez tous , qu'on me laisse.  
Ciel , qui pourra calmer un trouble si cruel ? ...  
Demeurez , Idamas ; demeurez , Mazaël.

## S C E N E V .

HERODE , MAZAEL , IDAMAS .

H E R O D E .  
**E**H bien ! voilà ce Roi si fier & si terrible !  
Ce Roi dont on craignait le courage inflexible ,  
Qui fut vaincre & régner , qui fut briser ses fers ,  
Et dont la politique étonna l'univers.

.....  
.....



A Mazaël.

*Sortez. Termine, ô ciel! les chagrins de ma vie.*

SCÈNE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

**H**E bien, vous avez vû votre chère ennemie.  
*Avez-vous essuyé des outrages nouveaux?*

HERODE.

*Madame, il n'est plus tems d'appesantir mes maux;*

.....  
 .....

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

**J**Amais, je l'avoûrai, plus heureuse apparence  
*N'a d'un mensonge adroit soutenu la prudence.*  
*Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité,*  
*Confondait l'artifice avec la vérité.*

.....  
 .....



## S C E N E II.

HERODE , SALOME , MAZAE L , Gardes.

M A Z A E L.

*N*on , ne vous vengez point ; mais sauvez votre vie ;  
 Prévenez de Varus l'indiscrette furie :  
 Ce superbe Préteur , ardent à tout tenter ,  
 Se fait une vertu de vous persécuter.

H E R O D E.

*Ah !* ma sœur , à quel point ma flamme était trahie !  
 Venez contre une ingrate animer ma furie.

.....  
*Et toi , Varus , & toi ,* faudra-t-il que ma main  
 Respecte ici ton crime , & le sang d'un Romain ?

.....  
*Mais... Croyez-vous* qu'Auguste approuve ma rigueur ?

S A L O M E.

*Il la* conseillera ; n'en doutez point , Seigneur.  
*Auguste a* des autels où le Romain l'adore ;  
*Mais de ses ennemis* le sang y fume encore.  
*Auguste à tous les Rois* a pris soin d'enseigner ,  
 Comme il faut qu'on les craigne , & comme il faut régner.  
*Imitez son exemple* , assurez votre vie.  
 Tout condamne la Reine , & tout vous justifie.

.....  
*Ne montrez qu'à des yeux éclairés & discrets*  
 Un cœur encor percé de ces indignes traits.



---

ACTE V.

---

SCÈNE SIXIÈME.

HERODE , IDAMAS , Gardes.

.....

IDAMAS.

*M*ais le sang de Varus , répandu par vos mains ,  
Peut attirer sur vous le couroux des Romains.  
Songez-y bien , Seigneur , & qu'une telle offense...

---



TRAGÉDIE  
ACTE V  
SCÈNE SIXIÈME  
A V E R T I S S E M E N T .

*C*ette tragédie de BRUTUS fut jouée pour la première fois en 1730. C'est de toutes les pièces de notre auteur celle qui eut en France le moins de succès aux représentations ; elle ne fut jouée que seize fois , & c'est celle qui a été traduite en plus de langues , & que les nations étrangères aiment le mieux. Elle est ici fort différente des premières éditions.



BRUTUS,  
TRAGÉDIE.

---

*Représentée pour la première fois le 11. Décembre 1730.*

---



---

D I S C O U R S  
S U R L A  
T R A G É D I E.

---

A MYLORD BOLINGBROOKE.

---

*De la rime , & de la difficulté de la versification Française. Tragédies en prose. Exemples de la difficulté des vers Français. La rime plait aux Français , même dans les comédies. Caractère du théâtre Anglais. Défaut du théâtre Français. Exemple du Caton Anglais. Comparaison du Manlius de Mr. de la Fosse , avec la Venise de Mr. Otway. Examen du Jules César de Shakespear. Spectacles horribles chez les Grecs. Bien-séances & unités. Cinquième acte de Rodogune. Pompe & dignité du spectacle dans la tragédie. Conseils d'un excellent critique. De l'amour.*

**S**I je dédie à un Anglais un ouvrage représenté à Paris , ce n'est pas , Mylord , qu'il n'y ait aussi dans ma patrie des juges très éclairés , & d'excellens esprits auxquels j'eusse pû rendre cet hommage. Mais vous savez que la tragédie de *Brutus* est née en Angleterre. Vous vous souvenez que lorsque j'étais retiré à Wandsworth , chez mon ami Mr. *Fakener* , ce digne & vertueux citoyen , je m'occupai chez lui à écrire en prose Anglaise le premier acte de cette pièce , à peu près tel qu'il est aujourd'hui en vers Français. Je vous en parlais quelquefois , & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût



traité ce sujet , qui de tous est peut-être le plus convenable à votre théâtre *a*). Vous m'encouragez à continuer un ouvrage susceptible de si grands sentimens. Souffrez donc que je vous présente *Brutus* , quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte sermonis utriusque linguæ* , à vous qui me donneriez des leçons de Français aussi-bien que d'Anglais , à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inspire la noble liberté de penser ; car les sentimens vigoureux de l'ame passent toujours dans le langage ; & qui pense fortement , parle de même.

Je vous avouë , Mylord , qu'à mon retour d'Angleterre , où j'avais passé près de deux années dans une étude continue de votre langue , je me trouvai embarrassé , lorsque je voulus composer une tragédie Française. Je m'étais presque accoutumé à penser en Anglais : je sentais que les termes de ma langue ne venaient plus se présenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant ; c'était comme un ruisseau dont la source avait été détournée ; il me falut du tems & de la peine pour le faire couler dans son premier lit. Je compris bien alors que pour réussir dans un art , il le faut cultiver toute sa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière , ce fut la sévérité de notre poésie , & l'esclavage de la rime. Je regrettais cette heureuse liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés , d'allonger , & surtout d'accourcir presque tous vos mots , de faire enjamber les vers les uns sur les autres , & de créer dans le besoin des termes nouveaux , qui sont toujours adoptés chez vous , lorsqu'ils sont sonores , intelligibles & nécessaires. Un poëte Anglais , disais-je , est un homme libre , qui asservit sa langue à son génie ; le Français est un esclave de la rime , obligé de faire quelquefois quatre vers , pour exprimer une pensée qu'un Anglais peut rendre en une seule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut , le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carrière vaste , & l'autre marche avec des entraves dans un chemin glissant & étroit.

*a*) Il y a un *Brutus* d'un auteur nommé *Lée* ; mais c'est un ouvrage ignoré , qu'on ne représente jamais à Londres.



Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais secouer le joug de la rime; elle est essentielle à la poésie Française. Notre langue ne comporte que peu d'inversions: nos vers ne souffrent point d'enjambement, du moins cette liberté est très rare: nos syllabes ne peuvent produire une harmonie sensible par leurs mesures longues ou brèves: nos césures & un certain nombre de pieds ne suffiraient pas pour distinguer la prose d'avec la versification; la rime est donc nécessaire aux vers Français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*, les *Despréaux*, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas supporter d'autres; & je le répète encore, quiconque voudrait se délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, serait regardé avec raison, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

On a tenté de nous donner des tragédies en prose; mais je ne crois pas que cette entreprise puisse désormais réussir; qui a le plus, ne saurait se contenter du moins. On fera toujours mal venu à dire au public, Je viens diminuer votre plaisir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul Veronese*, quelqu'un venait placer ses desseins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaliser à ces peintres? On est accoutumé dans les fêtes, à des danses & à des chants; serait-ce assez de marcher & de parler, sous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela serait plus aisé & plus naturel?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les théâtres tragiques, & de plus toujours des rimes sur le notre. C'est même à cette contrainte de la rime, & à cette sévérité extrême de notre versification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale ni trop recherchée; nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la prose. Nous ne permettons pas la moindre licence; nous demandons qu'un auteur porte sans discontinuer  
 tou-



toutes ces chaînes , & cependant qu'il paraisse toujours libre : & nous ne reconnaissons pour poètes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il est plus aisé de faire cent vers en toute autre langue , que quatre vers en Français. L'exemple de notre Abbé *Regnier Desmarais* , de l'Académie Française , & de celle de *la Crusca* , en est une preuve bien évidente. Il traduisit *Anacréon* en Italien avec succès ; & ses vers Français sont , à l'exception de deux ou trois quatrains , au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux esprits ont fait de très-beaux vers Latins , & n'ont pû être supportables en leur langue !

Je fais combien de disputes j'ai essuyées sur notre versification en Angleterre , & quels reproches me fait souvent le savant Evêque de Rochester sur cette contrainte puérile , qu'il prétend que nous nous imposons de gayeté de cœur. Mais soyez persuadé , Mylord , que plus un étranger connaîtra notre langue , & plus il se réconciliera avec cette rime qui l'effraye d'abord. Non-seulement elle est nécessaire à notre tragédie , mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en est retenu plus aisément : les portraits de la vie humaine seront toujours plus frapans en vers qu'en prose ; & qui dit *Vers* en Français , dit nécessairement des vers rimés : en un mot , nous avons des comédies en prose du célèbre *Molière* , que l'on a été obligé de mettre en vers après sa mort , & qui ne sont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Ne pouvant , Mylord , hazarder sur le théâtre Français des vers non rimés tels qu'ils sont en usage en Italie & en Angleterre , j'aurais du moins voulu transporter sur notre scène certaines beautés de la votre. Il est vrai , & je l'avouë , que le théâtre Anglais est bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche , que vous n'aviez pas une bonne tragédie ; mais en récompense , dans ces pièces si monstrueuses , vous avez des scènes admirables. Il a manqué jusqu'à présent à presque tous les auteurs tragiques de votre nation , cette pureté , cette conduite régulière , ces bienséances de l'action & du style , cette élégance , & toutes ces finesses de l'art , qui ont établi la réputation du théâtre Français depuis le grand *Corneille*. Mais



vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'est celui de l'action.

Nous avons en France des tragédies estimées, qui sont plutôt des conversations qu'elles ne sont la représentation d'un événement. Un auteur Italien m'écrivait dans une lettre sur les théâtres : *Un Critico del nostro Pastor fido disse che quel componimento era un riassunto di bellissimi Madrigali, credo, se vivesse, che direbbe delle tragedie Francese che sono un riassunto di belle elegie e sontuosi epitalami.* J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raison. Notre délicatesse excessive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions exposer aux yeux. Nous craignons de hasarder sur la scène des spectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'est pas *d'usage*.

L'endroit où l'on joue la comédie, & les abus qui s'y sont glissés, sont encor une cause de cette sécheresse qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos pièces. Les bancs qui sont sur le théâtre destinés aux spectateurs, rétrécissent la scène, & rendent toute action presque impraticable. *b)* Ce défaut est cause que les décorations tant recommandées par les anciens, sont rarement convenables à la pièce. Il empêche surtout que les acteurs ne passent d'un appartement dans un autre aux yeux des spectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquaient sagement, pour conserver à la fois l'unité de lieu & la vraisemblance.

Comment oserions-nous sur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choses les plus sérieuses que comme l'occasion de dire un bon mot ? Comment apporter au milieu d'eux sur la scène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* son père, qui s'écrie : « Heureux » jeune homme, tu es mort pour ton pays ! O mes amis, » laissez-moi compter ces glorieuses blessures ! Qui ne voudrait mourir ainsi pour la patrie ? Pourquoi n'a-t-on qu'une » vie à lui sacrifier ? . . . . Mes amis, ne pleurez point ma

*b)* Enfin ces plaintes répétées de Mr. de *Voltaire* ont opéré la réforme du Théâtre en France, & ces abus ne subsistent plus.



» perte , ne regrettez point mon fils ; pleurez Rome ; la maî-  
 » tresse du monde n'est plus : ô liberté ! ô ma patrie ! ô ver-  
 » tu ! &c. « Voilà ce que feu Mr. *Addisson* ne craignit point de  
 faire représenter à Londres ; voilà ce qui fut joué , traduit en  
 Italien , dans plus d'une ville d'Italie. Mais si nous hazardions  
 à Paris un tel spectacle , n'entendez-vous pas déjà le parterre  
 qui se récrie ? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent  
 la tête ?

Vous n'imaginerez pas à quel point va cette délicatesse.  
 L'auteur de notre tragédie de *Manlius* prit son sujet de la  
 pièce Anglaise de Mr. *Otway* , intitulée , *Venise sauvée*. Le  
 sujet est tiré de l'histoire de la conjuration du Marquis de  
*Bedemar* , écrite par l'Abbé de *St. Réal* ; & permettez-moi  
 de dire en passant , que ce morceau d'histoire , égal peut-être  
 à *Salluste* , est fort au-dessus de la pièce d'*Otway* & de notre  
*Manlius*. Premièrement , vous remarquez le préjugé qui a  
 forcé l'auteur Français à déguiser sous des noms Romains une  
 aventure connue , que l'Anglais a traitée naturellement sous  
 les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre  
 de Londres , qu'un Ambassadeur Espagnol s'appellât *Bedemar* ,  
 & que des conjurés eussent le nom de *Jaffier* , de *Jaques-*  
*Pierre* , d'*Elliot* ; cela seul en France eût pû faire tomber la  
 pièce.

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'assembler tous les  
 conjurés. *Renaud* prend leur serment , assigne à chacun son  
 poste , prescrit l'heure du carnage , & jette de tems en tems  
 des regards inquiets & soupçonneux sur *Jaffier* dont il se dé-  
 fie. Il leur fait à tous ce discours pathétique , traduit mot pour  
 mot de l'Abbé de *St. Réal*. *Jamais repos si profond ne précéda  
 un trouble si grand. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clair-  
 voyans de tous les hommes , rassuré les plus timides , endormi les  
 plus soupçonneux , confondu les plus subtils : nous vivons encore ,  
 mes chers amis , nous vivons , & notre vie sera bientôt funeste  
 aux tyrans de ces lieux , &c.*

Qu'a fait l'auteur Français ? Il a craint de hazarder tant de  
 personnages sur la scène ; il se contente de faire réciter par  
*Renaud* sous le nom de *Rutile* , une faible partie de ce même  
 discours qu'il vient , dit-il , de tenir aux conjurés. Ne sentez-



vous pas par ce feul exposé combien cette scène Anglaife est au-deffus de la Française, la pièce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monstrueufe ?

Avec quel plaisir n'ai-je point vû à Londres votre tragédie de *Jules-César*, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation ? Je ne prétens pas assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie. Il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage composé dans un siècle d'ignorance, par un homme qui même ne favait pas le Latin, & qui n'eut de maître que son génie ; mais au milieu de tant de fautes grossières, avec quel ravissement je voyais *Brutus* tenant encor un poignard teint du sang de *César*, assembler le peuple Romain, & lui parler ainsi du haut de la tribune aux harangues !

*Romains, compatriotes, amis, s'il est quelqu'un de vous qui ait été attaché à César, qu'il sache que Brutus ne l'était pas moins : Oui, je l'aimais, Romains ; & si vous me demandez pourquoi j'ai versé son sang, c'est que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir César vivant, & mourir ses esclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par sa mort ? César était mon ami, je le pleure ; il était heureux, j'applaudis à ses triomphes ; il était vaillant, je l'honore ; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous assez lâche pour regretter la servitude ? S'il en est un seul, qu'il parle, qu'il se montre ; c'est lui que j'ai offensé : Y a-t-il quelqu'un assez infame pour oublier qu'il est Romain ? Qu'il parle ; c'est lui seul qui est mon ennemi.*

C H Œ U R D E S R O M A I N S .

*Personne, non, Brutus, personne.*

B R U T U S .

*Ainsi donc je n'ai offensé personne. Voici le corps du Dictateur qu'on vous apporte ; les derniers devoirs lui seront rendus par Antoine, par cet Antoine, qui n'ayant point eu de part au châtiment de César, en retirera le même avantage que moi : & que chacun de vous sente le bonheur inestimable d'être libre. Je*



*n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le salut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi , quand Rome demandera ma vie.*

## LE CHŒUR.

*Vivez , Brutus , vivez à jamais.*

Après cette scène , *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains , à qui *Brutus* avait inspiré sa rigueur & sa barbarie. *Antoine* , par un discours artificieux , ramène insensiblement ces esprits superbes ; & quand il les voit radoucis , alors il leur montre le corps de *César* , & se servant des figures les plus pathétiques , il les excite au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne souffriraient pas que l'on fît paraître sur leurs théâtres un chœur composé d'artisans & de plébéiens Romains : que le corps sanglant de *César* y fût exposé aux yeux du peuple , & qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues ; c'est à la coutume , qui est la reine de ce monde , à changer le goût des nations , & à tourner en plaisir les objets de notre averfion.

Les Grecs ont hazardé des spectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolite* brisé par sa chute , vient compter ses blessures & pousser des cris douloureux. *Philoctète* tombe dans ses accès de souffrance ; un sang noir coule de sa playe. *Œdipe* couvert du sang qui dégoute encor des restes de ses yeux qu'il vient d'arracher , se plaint des Dieux & des hommes. On entend les cris de *Clytemnestre* , que son propre fils égorge ; & *Electre* crie sur le théâtre : *Frapez , ne l'épargnez pas , elle n'a pas épargné notre père.* *Prométhée* est attaché sur un rocher avec des cloux qu'on lui enfonce dans l'estomac & dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre sanglante de *Clytemnestre* par des hurlemens sans aucune articulation. Beaucoup de tragédies Grecques , en un mot , sont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je fais bien , que les tragiques Grecs , d'ailleurs supérieurs aux Anglais , ont erré en prenant souvent l'horreur pour la terreur , & le dégourant & l'incroyable pour le tragique &



le merveilleux. L'art était dans son enfance du tems d'*Eschile*, comme à Londres du tems de *Shakespear*; mais parmi les grandes fautes des poètes Grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de singulières beautés; & si quelques Français, qui ne connaissent les tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions, & sur des ouï-dire, les condamnent sans aucune restriction, ils sont, ce me semble, comme des aveugles, qui assureraient qu'une rose ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais si les Grecs & vous, vous passez les bornes de la bienséance, & si surtout les Anglais ont donné des spectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, aussi scrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop, de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en passer les bornes.

Je suis bien loin de proposer, que la scène devienne un lieu de carnage, comme elle l'est dans *Shakespear*, & dans ses successeurs, qui n'ayant pas son génie, n'ont imité que ses défauts; mais j'ose croire, qu'il y a des situations qui ne paraissent encor que dégoûtantes & horribles aux Français, & qui bien ménagées, représentées avec art, & surtout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une sorte de plaisir dont nous ne doutons pas.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,  
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Du moins que l'on me dise, pourquoi il est permis à nos héros & à nos héroïnes de théâtre de se tuer, & qu'il leur est défendu de tuer personne? La scène est-elle moins ensanglantée par la mort d'*Atalide* qui se poignarde pour son amant, qu'elle ne le serait par le meurtre de *César*? Et si le spectacle du fils de *Caton*, qui paraît mort aux yeux de son père, est l'occasion d'un discours admirable de ce vieux Romain; si ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui sont les plus grands partisans de la bienséance Française; si les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées,



pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas ? La nature n'est-elle pas la même dans tous les hommes ?

Toutes ces loix, de ne point ensanglanter la scène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c. sont des loix qui, ce me semble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en est pas des règles de la bienséance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui sont les trois unités. Il y aurait de la faiblesse & de la stérilité à étendre une action au de-là de l'espace du tems & du lieu convenables. Demandez à quiconque aura inféré dans une pièce trop d'événemens, la raison de cette faute : s'il est de bonne foi, il vous dira, qu'il n'a pas eu assez de génie pour remplir sa pièce d'un seul fait ; & s'il prend deux jours & deux villes pour son action, croyez que c'est parce qu'il n'aurait pas eu l'adresse de la resserrer dans l'espace de trois heures, & dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraisemblance. Il en est tout autrement de celui qui hazarderait un spectacle horrible sur le théâtre ; il ne choquerait point la vraisemblance ; & cette hardiesse, loin de supposer de la faiblesse dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie, pour mettre par ses vers de la véritable grandeur dans une action, qui, sans un style sublime, ne serait qu'atroce & dégoûtante.

Voilà ce qu'a osé tenter une fois notre grand *Corneille* dans sa *Rodogune*. Il fait paraître une mère, qui en présence de la Cour & d'un Ambassadeur, veut empoisonner son fils & sa belle-fille, après avoir tué son autre fils de sa propre main ; elle leur présente la coupe empoisonnée, & sur leur refus & leurs soupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poison qu'elle leur destinait. Des coups aussi terribles ne doivent pas être prodigués, & il n'appartient pas à tout le monde d'oser les fraper. Ces nouveautés demandent une grande circonspection, & une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakespear*, par exemple, a été le seul parmi eux qui ait pû faire évoquer & parler des ombres avec succès.

*Within that circle none durst move but he.*



Plus une action théâtrale est majestueuse ou effrayante, plus elle deviendrait infipide, si elle était souvent répétée; à-peu-près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaitre souvent dans les histoires. La seule pièce où Mr. Racine ait mis du spectacle, c'est son chef-d'œuvre d'*Athalie*. On y voit un enfant sur un trône, sa nourrice & des prêtres qui l'environnent, une Reine qui commande à ses soldats de le massacrer, des Lévités armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action est pathétique; mais si le style ne l'était pas aussi, elle n'était que puérile.

Plus on veut fraper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impose la nécessité de dire de grandes choses; autrement on ne ferait qu'un décorateur, & non un poète tragique. Il y a près de trente années qu'on représenta la tragédie de *Montesume* à Paris; la scène ouvrait par un spectacle nouveau; c'était un palais d'un goût magnifique & barbare; *Montesume* paraissait avec un habit singulier; des esclaves armés de flèches étaient dans le fond; autour de lui étaient huit Grands de sa Cour, prosternés le visage contre terre: *Montesume* commençait la pièce en leur disant:

Levez-vous, votre Roi vous permet aujourd'hui  
Et de l'envifager, & de parler à lui.

Ce spectacle charma: mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue, que ce n'a pas été sans quelque crainte que j'ai introduit sur la scène Française le Sénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me souvenais que lorsque j'introduisis autrefois dans *Œdipe* un chœur de Thébains, qui disait:

O mort, nous implorons ton funeste secours;  
O mort, vien nous sauver, vien terminer nos jours:

le parterre, au lieu d'être frapé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne sentit d'abord que le prétendu ridicule



cule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, & il fit un éclat de rire. C'est ce qui m'a empêché dans *Brutus* de faire parler les *Sénateurs*, quand *Titus* est accusé devant eux, & d'augmenter la terreur de la situation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces Pères de Rome, qui sans doute devraient marquer leur surprise autrement que par un jeu muët, qui même n'a pas été exécuté.

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il est certain qu'il est plus difficile de bien écrire que de mettre sur le théâtre des assassinats, des rouës, des potences, des sorciers & des revenans. Aussi, la tragédie de *Caton*, qui fait tant d'honneur à Mr. *Addisson* votre successeur dans le Ministère, cette tragédie, la seule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit sa grande réputation qu'à ses beaux vers, c'est-à-dire, à des pensées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce sont les beautés de détail qui soutiennent les ouvrages en vers, & qui les font passer à la postérité. C'est souvent la manière singulière de dire des choses communes ; c'est cet art d'embellir par la diction ce que pensent & ce que sentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni sentimens recherchés, ni aventure romanesque dans le quatrième livre de *Virgile* ; il est tout naturel, & c'est l'effort de l'esprit humain. Mr. *Racine* n'est si au-dessus des autres qui ont tous dit les mêmes choses que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Cornéille* n'est véritablement grand, que quand il s'exprime aussi bien qu'il pense. Souvenons-nous de ce précepte de *Despréaux* :

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,  
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, & la figure & la voix d'une actrice, ont fait valoir sur nos théâtres. Combien de pièces mal écrites ont eu plus de représentations que *Cinna* & *Britannicus* ; mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu qu'on

Tom. III. & du Théâtre le premier. G g



fait une partie de *Britannicus* & *Cinna* par cœur. En vain le *Regulus* de *Pradon* a fait verser des larmes par quelques situations touchantes ; l'ouvrage & tous ceux qui lui ressemblent sont méprisés , tandis que leurs auteurs s'applaudissent dans leurs préfaces.

Des critiques judicieux pourraient me demander , pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre est JUNIUS BRUTUS ? pourquoi j'ai mêlé cette passion avec l'austère vertu du Sénat Romain , & la politique d'un Ambassadeur ?

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendresse ; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un siècle ; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon sentiment sur cette matière ?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies me paraît un goût efféminé ; l'en proscrire toujours est une mauvaise humeur bien déraisonnable.

Le théâtre , soit tragique , soit comique , est la peinture vivante des passions humaines ; l'ambition d'un Prince est représentée dans la tragédie ; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une citoyenne ; là vous pleurez la malheureuse passion de *Phèdre* ; de même l'amour vous amuse dans un roman , & il vous transporte dans la *Didon* de *Virgile*. L'amour dans une tragédie n'est pas plus un défaut essentiel , que dans l'*Enéide* ; il n'est à reprendre que quand il est amené mal-à-propos , ou traité sans art.

Les Grecs ont rarement hasardé cette passion sur le théâtre d'Athènes ; premièrement , parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que sur des sujets terribles , l'esprit des spectateurs était plié à ce genre de spectacles ; secondement , parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres , & qu'ainsi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le sujet de toutes les conversations , les poètes en étaient moins invités à traiter cette passion , qui de toutes est la plus difficile à représenter , par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troisième raison qui me paraît assez forte , c'est que l'on n'avait point de comédiennes ; les rôles



des femmes étaient joués par des hommes masqués. Il semble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'est tout le contraire à Londres & à Paris ; & il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts , ni connu leur auditoire , s'ils n'avaient jamais fait parler les *Old-fields* , ou les *Duclos* , & les *Le Couvreurs* , que d'ambition & de politique.

Le mal est que l'amour n'est souvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie , & que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre *Alcibiade* , pièce très suivie , mais faiblement écrite , & ainsi peu estimée , on a admiré longtems ces mauvais vers que récitait d'un ton séduisant l'*Esopus* c) du dernier siècle.

Ah ! lorsque pénétré d'un amour véritable ,  
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable ,  
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits ,  
Que mes soins de son cœur ont pu troubler la paix :  
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle ,  
La mienne a pris encor une force nouvelle ;  
Dans ces momens si doux j'ai cent fois éprouvé  
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre *Venise sauvée* , le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier* , & elle s'en plaint en termes assez indécents , jusqu'à dire qu'il est venu à elle *vn' bouton'd.* , déboutonné.

Pour que l'amour soit digne du théâtre tragique , il faut qu'il soit le nœud nécessaire de la pièce , & non qu'il soit amené par force pour remplir le vuide de vos tragédies & des nôtres , qui sont toutes trop longues ; il faut que ce soit une passion véritablement tragique , regardée comme une faiblesse , & combattue par des remords : Il faut ou que l'amour conduise aux malheurs & aux crimes , pour faire voir combien il est dangereux , ou que la vertu en triomphe , pour montrer qu'il n'est pas invincible ; sans cela ce n'est plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

c) Le comédien *Baron*.



C'est à vous, Mylord, à décider si j'ai rempli quelques-unes de ces conditions ; mais que vos amis daignent surtout ne point juger du génie & du goût de notre nation par ce discours, & par cette tragédie que je vous envoie. Je suis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de succès ; & si les sentimens, que je soumetts ici à votre censure, sont desapprouvés, c'est à moi seul qu'en appartient le blâme.

---

A C T E U R S.

JUNIUS BRUTUS, }  
 VALERIUS PUBLICOLA, } Confuls.

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALGINE, confidente de Tullie.

ARONS, Ambassadeur de Porfenna.

MESSALA, ami de Titus.

PROCULUS, Tribun militaire.

ALBIN, confident d'Arons.

Sénateurs.

Licteurs.

*La scène est à Rome.*



---

B R U T U S ,  
T R A G É D I E .

---

A C T E P R E M I E R .

---

S C E N E P R E M I E R E .

BRUTUS , les SÉNATEURS .

( *Le théâtre représente une partie de la maison des Consuls sur le mont Tarpéien ; le temple du Capitole se voit dans le fond. Les Sénateurs sont assemblés entre le temple & la maison , devant l'autel de Mars. Brutus & Valerius Publicola , Consuls , président à cette assemblée : les Sénateurs sont rangés en demi-cercle. Des Licteurs avec leurs faisceaux sont debout derrière les Sénateurs.* )

B R U T U S .

**D**Estructeurs des tyrans , vous qui n'avez pour Rois  
Que les Dieux de Numa , vos vertus & nos loix ;  
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.  
Ce superbe Toscan qui ne parlait qu'en maître ,  
Porfenna , de Tarquin ce formidable appui ,  
Ce Tyran , protecteur d'un Tyran comme lui ,  
Qui couvre de son camp les rivages du Tibre ,  
Respecte le Sénat , & craint un peuple libre.  
Aujourd'hui devant vous abaissant sa hauteur ,

Gg iij



Il demande à traiter par un Ambassadeur.  
 Arons , qu'il nous députe , en ce moment s'avance ;  
 Aux Sénateurs de Rome il demande audience ;  
 Il attend dans ce temple , & c'est à vous de voir  
 S'il le faut refuser , s'il le faut recevoir.

V A L E R I U S P U B L I C O L A .

Quoi qu'il vienne annoncer , quoi qu'on puisse en attendre ,  
 Il le faut à son Roi renvoyer sans l'entendre ;  
 Tel est mon sentiment. Rome ne traite plus  
 Avec ses ennemis que quand ils sont vaincus.  
 Votre fils , il est vrai , vengeur de sa patrie ,  
 A deux fois repoussé le Tyran d'Etrurie ;  
 Je fais tout ce qu'on doit à ses vaillantes mains ;  
 Je fais qu'à votre exemple il sauva les Romains :  
 Mais ce n'est point assez. Rome assiégée encore ,  
 Voit dans les champs voisins ces Tyrans qu'elle abhorre.  
 Que Tarquin satisfasse aux ordres du Sénat ,  
 Exilé par nos loix , qu'il sorte de l'Etat ;  
 De son coupable aspect qu'il purge nos frontières ,  
 Et nous pourrons ensuite écouter ses prières.  
 Ce nom d'Ambassadeur a paru vous fraper ;  
 Tarquin n'a pû nous vaincre , il cherche à nous tromper.  
 L'Ambassadeur d'un Roi m'est toujours redoutable.  
 Ce n'est qu'un ennemi , sous un titre honorable ,  
 Qui vient , rempli d'orgueil ou de dextérité ,  
 Insulter ou trahir avec impunité.  
 Rome , n'écoute point leur séduisant langage ;  
 Tout art t'est étranger ; combattre est ton partage ;  
 Confon tes ennemis de ta gloire irrités ;  
 Tombe , ou puni les Rois ; ce sont là tes traités.



## B R U T U S.

Rome fait à quel point sa liberté m'est chère :  
 Mais , plein du même esprit , mon sentiment diffère.  
 Je vois cette ambassade , au nom des Souverains ,  
 Comme un premier hommage aux citoyens Romains.  
 Accoutumons des Rois la fierté despotique ,  
 A traiter en égale avec la République ;  
 Attendant que du ciel remplissant les décrets ,  
 Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.  
 Arons vient voir ici Rome encor chancelante ,  
 Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante ,  
 Epier son génie , observer son pouvoir ;  
 Romains , c'est pour cela qu'il le faut recevoir.  
 L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous sommes :  
 Et l'esclave d'un Roi va voir enfin des hommes.  
 Que dans Rome à loisir il porte ses regards ;  
 Il la verra dans vous : vous êtes ses remparts.  
 Qu'il révère en ces lieux le Dieu qui nous rassemble ;  
 Qu'il paraisse au Sénat , qu'il écoute & qu'il tremble.  
*Les Sénateurs se lèvent , & s'approchent un moment , pour  
 donner leurs voix.*

## V A L E R I U S P U B L I C O L A.

Je vois tout le Sénat passer à votre avis.  
 Rome & vous l'ordonnez : A regret j'y souscris.  
 Licteurs , qu'on l'introduise ; & puisse sa présence  
 N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offense.  
*A Brutus.*

C'est sur vous seul ici que nos yeux sont ouverts :  
 C'est vous qui le premier avez rompu nos fers :  
 De notre liberté soutenez-la querelle ;  
 Brutus en est le père , & doit parler pour elle.



## S C E N E II.

LE SENAT , A R O N S , A L B I N , Suite.

( Arons entre par le côté du théâtre , précédé de deux licteurs , & d'Albin son confident ; il passe devant les Consuls & le Sénat , qu'il saluë , & il va s'asseoir sur un siège préparé pour lui sur le devant du théâtre. )

A R O N S .

C Onfuls , & vous Sénat , qu'il m'est doux d'être admis  
 Dans ce Conseil sacré de fages ennemis ,  
 De voir tous ces héros , dont l'équité sévère  
 N'eut jusques aujourd'hui qu'un reproche à se faire ;  
 Témoin de leurs exploits , d'admirer leurs vertus ;  
 D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus ;  
 Loin des cris de ce peuple indocile & barbare ,  
 Que la fureur conduit , réunit & sépare ,  
 Aveugle dans sa haine , aveugle en son amour ,  
 Qui menace & qui craint , règne & sert en un jour ,  
 Dont l'audace. . . . .

B R U T U S .

Arrêtez , sachez qu'il faut qu'on nomme  
 Avec plus de respect les citoyens de Rome.  
 La gloire du Sénat est de représenter  
 Ce peuple vertueux , que l'on ose insulter.  
 Quittez l'art avec nous ; quittez la flatterie ;  
 Ce poison qu'on prépare à la cour d'Etrurie ,  
 N'est point encor connu dans le Sénat Romain.  
 Pour suivez.

A R O N S .



A R O N S.

Moins piqué d'un discours si hautain ,  
Que touché des malheurs où cet Etat s'expose ,  
Comme un de ses enfans j'embrasse ici sa cause.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous ,  
C'est en vain que Titus en détourna les coups ;  
Je vois avec regret , sa valeur & son zèle  
N'affûrer aux Romains qu'une chute plus belle ;  
Sa victoire affaiblit vos remparts défolés ;  
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.  
Ah ! ne refusez plus une paix nécessaire.

Si du peuple Romain le Sénat est le père ,  
Porfenna l'est des Rois que vous persécutez.

Mais vous , du nom Romain vengeurs si redoutés ,  
Vous des droits des mortels éclairés interprètes ,  
Vous qui jugez les Rois , regardez où vous êtes.

Voici ce Capitole , & ces mêmes autels ,  
Où jadis attestant tous les Dieux immortels ,  
J'ai vû chacun de vous , brûlant d'un autre zèle ,  
A Tarquin votre Roi jurer d'être fidèle.

Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains ?

Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints ?

Qui du front de Tarquin ravit le diadème ?

Qui peut de vos sermens vous dégager ?

B R U T U S.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus ,  
Ces Dieux qu'il outragea , ces droits qu'il a perdus.  
Nous avons fait , Arons , en lui rendant hommage ,  
Serment d'obéissance , & non point d'esclavage.

Et puisqu'il vous souvient d'avoir vû dans ces lieux

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

Hh



Le Sénat à ses pieds , faisant pour lui des vœux ,  
 Songez qu'en ce lieu même , à cet autel auguste ,  
 Devant ces mêmes Dieux , il jura d'être juste.  
 De son peuple & de lui tel était le lien ;  
 Il nous rend nos sermens lorsqu'il trahit le sien :  
 Et dès qu'aux loix de Rome il ose être infidelle ,  
 Rome n'est plus sujette , & lui seul est rebelle.

A R O N S .

Ah ! quand il ferait vrai , que l'absolu pouvoir  
 Eût entraîné Tarquin par - delà son devoir ,  
 Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse ;  
 Quel homme est sans erreur ? & quel Roi sans faiblesse ?  
 Est - ce à vous de prétendre au droit de le punir ?  
 Vous nés tous ses Sujets , vous faits pour obéir !  
 Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;  
 Il détourne les yeux , le plaint & le révere.  
 Les droits des Souverains font - ils moins précieux ?  
 Nous sommes leurs enfans ; leurs juges font les Dieux.  
 Si le ciel quelquefois les donne en sa colère ,  
 N'allez pas mériter un présent plus sévère ,  
 Trahir toutes les loix en voulant les venger ,  
 Et renverser l'Etat au lieu de le changer.  
 Instruit par le malheur , ce grand maître de l'homme ,  
 Tarquin fera plus juste , & plus digne de Rome.  
 Vous pouvez raffermir , par un accord heureux ,  
 Des peuples & des Rois les légitimes nœuds ,  
 Et faire encor fleurir la liberté publique  
 Sous l'ombrage sacré du pouvoir Monarchique.

B R U T U S .

Arons , il n'est plus tems : chaque Etat a ses loix ,  
 Qu'il tient de sa nature , ou qu'il change à son choix.



Esclaves de leurs Rois , & même de leurs prêtres ,  
 Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres :  
 Et de leur chaine antique adorateurs heureux ,  
 Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.  
 La Grèce entière est libre , & la molle Ionie  
 Sous un joug odieux languit assujettie.  
 Rome eut ses Souverains , mais jamais absolus.  
 Son premier citoyen fut le grand Romulus ;  
 Nous partagions le poids de sa grandeur suprême :  
 Numa , qui fit nos loix , y fut soumis lui-même.  
 Rome enfin , je l'avouë , a fait un mauvais choix :  
 Chez les Toscans , chez vous elle a choisi ses Rois ;  
 Ils nous ont apporté , du fond de l'Etrurie ,  
 Les vices de leur cour , avec la tyrannie.

*Il se lève.*

Pardonnez-nous , grands Dieux ! si le peuple Romain  
 A tardé si longtems à condamner Tarquin.  
 Le sang qui regorgea sous ses mains meurtrières ,  
 De notre obéissance a rompu les barrières.  
 Sous un sceptre de fer tout ce peuple abattu ,  
 A force de malheurs a repris sa vertu.  
 Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes ;  
 Le bien public est né de l'excès de ses crimes ;  
 Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toscans ,  
 S'ils pouvaient , à leur tour , être las des Tyrans.

*Les Consuls descendent vers l'autel , & le Sénat se lève.*

O Mars ! Dieu des héros , de Rome & des batailles ,  
 Qui combats avec nous , qui défends ces murailles !  
 Sur ton autel sacré , Mars , reçois nos sermens ,  
 Pour ce Sénat , pour moi , pour tes dignes enfans.  
 Si dans le sein de Rome il se trouvait un traître ,

H h ij



Qui regrettât les Rois , & qui voulût un maître ,  
 Que le perfide meure au milieu des tourmens :  
 Que sa cendre coupable , abandonnée aux vents ,  
 Ne laisse ici qu'un nom , plus odieux encore  
 Que le nom des Tyrans , que Rome entière abhorre.

A R O N S *avançant vers l'autel.*

Et moi , sur cet autel , qu'ainsi vous profanez ,  
 Je jure au nom du Roi que vous abandonnez ,  
 Au nom de Porfenna , vengeur de sa querelle ,  
 A vous , à vos enfans , une guerre immortelle.

*Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.*

Sénateurs , arrêtez , ne vous séparez pas ;  
 Je ne me suis pas plaint de tous vos attentats ;  
 La fille de Tarquin , dans vos mains demeurée ,  
 Est-elle une victime à Rome consacrée ?  
 Et donnez - vous des fers à ses royales mains ,  
 Pour mieux braver son père & tous les Souverains ?  
 Que dis - je ! tous ces biens , ces trésors , ces richesses ,  
 Que des Tarquins dans Rome épuisaient les largesses ,  
 Sont-ils votre conquête , ou vous sont-ils donnés ?  
 Est - ce pour les ravir que vous le détroniez ?  
 Sénat , si vous l'osez , que Brutus les dénie.

B R U T U S *se tournant vers A R O N S.*

Vous connaissez bien mal , & Rome & son génie.  
 Ces pères des Romains , vengeurs de l'équité ,  
 Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté.  
 Au-dessus des trésors , que sans peine ils vous cèdent ,  
 Leur gloire est de domter les Rois qui les possèdent.  
 Prenez cet or , Arons , il est vil à nos yeux.  
 Quant au malheureux sang d'un Tyran odieux ,  
 Malgré la juste horreur que j'ai pour sa famille ,



Le Sénat à mes soins a confié sa fille.  
Elle n'a point ici de ces respects flatteurs ,  
Qui des enfans des Rois empoisonnent les cœurs ;  
Elle n'a point trouvé la pompe & la mollesse ,  
Dont la cour des Tarquins enyvra sa jeunesse.  
Mais je fais ce qu'on doit de bontés & d'honneur ,  
A son sexe , à son âge , & surtout au malheur.  
Dès ce jour en son camp que Tarquin la revoie ;  
Mon cœur même en conçoit une secrète joye.  
Qu'aux Tyrans désormais rien ne reste en ces lieux ,  
Que la haine de Rome & le couroux des Dieux.  
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire ,  
Rome vous donne un jour , ce tems doit vous suffire :  
Ma maison cependant est votre sûreté ,  
Jouissez - y des droits de l'hospitalité.  
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.  
Ce soir à Porfenna rapportez ma réponse.  
Reportez - lui la guerre , & dites à Tarquin  
Ce que vous avez vû dans le Sénat Romain.

*Aux Sénateurs.*

Et nous du Capitole allons orner le faîte  
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête ;  
Suspendons ces drapeaux , & ces dards tout sanglans ,  
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.  
Ainsi puisse toujours , plein du même courage ,  
Mon sang digne de vous , vous servir d'âge en âge !  
Dieux , protégez ainsi contre nos ennemis  
Le Consulat du père , & les armes du fils.

---



## S C E N E I I I .

A R O N S , A L B I N ,

*Qui sont supposés être entrés de la salle d'audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.*

A R O N S .

**A**S-tu bien remarqué cet orgueil inflexible ,  
 Cet esprit d'un Sénat qui se croit invincible ?  
 Il le ferait , Albin , si Rome avait le tems  
 D'affermir cette audace au cœur de ses enfans.  
 Croi - moi , la liberté que tout mortel adore ,  
 Que je veux leur ôter , mais que j'admire encore ,  
 Donne à l'homme un courage , inspire une grandeur ,  
 Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.  
 Sous le joug des Tarquins , la cour & l'esclavage  
 Amollissait leurs mœurs , énervait leur courage ;  
 Leurs Rois , trop occupés à domter leurs sujets ,  
 De nos heureux Toscans ne troublaient point la paix.  
 Mais si ce fier Sénat réveille leur génie ,  
 Si Rome est libre , Albin , c'est fait de l'Italie.  
 Ces lions , que leur maître avait rendu plus doux ,  
 Vont reprendre leur rage & s'élancer sur nous.  
 Etouffons dans leur sang la semence féconde  
 Des maux de l'Italie & des troubles du monde :  
 Affranchissons la terre : & donnons aux Romains  
 Ces fers qu'ils destinaient au reste des humains.  
 Messala viendra-t-il ? Pourrai-je ici l'entendre ?  
 Osera-t-il ? .....



A L B I N.

Seigneur , il doit ici se rendre.

A toute heure il y vient. Titus est son appui.

A R O N S.

As-tu pû lui parler ? Puis-je compter sur lui ?

A L B I N.

Seigneur , ou je me trompe , ou Messala conspire  
 Pour changer ses destins plus que ceux de l'Empire ;  
 Il est ferme , intrépide , autant que si l'honneur  
 Ou l'amour du pays excitait sa valeur ;  
 Maître de son secret , & maître de lui-même ,  
 Impénétrable , & calme en sa fureur extrême.

A R O N S.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux ,  
 Lorsque Tarquin régna me reçut dans ces lieux ;  
 Et ses lettres depuis... mais je le vois paraître.

S C E N E I V.

A R O N S , M E S S A L A , A L B I N.

A R O N S.

**G**énéreux Messala , l'appui de votre maître ,  
 Eh bien , l'or de Tarquin , les présens de mon Roi ,  
 Des Sénateurs Romains n'ont pû tenter la foi ?  
 Les plaisirs d'une cour , l'espérance , la crainte ,  
 A ces cœurs endurcis n'ont pû porter d'atteinte ?  
 Ces fiers patriciens sont-ils autant de Dieux ,  
 Jugeant tous les mortels , & ne craignant rien d'eux ?  
 Sont-ils sans passion , sans intérêt , sans vice ?



M E S S A L A.

Ils osent s'en vanter ; mais leur feinte justice ,  
 Leur âpre austérité , que rien ne peut gagner ,  
 N'est dans ces cœurs hautains que la soif de régner :  
 Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadème :  
 Ils ont brisé le joug pour l'imposer eux-même.  
 De notre liberté ces illustres vengeurs ,  
 Armés pour la défendre , en font les oppresseurs.  
 Sous les noms séduifans de patrons & de pères ,  
 Ils affectent des Rois les démarches altières.  
 Rome a changé de fers ; & sous le joug des grands ,  
 Pour un Roi qu'elle avait , a trouvé cent tyrans.

A R O N S.

Parmi vos citoyens en est-il d'assez sage ,  
 Pour détester tout bas cet indigne esclavage ?

M E S S A L A.

Peu sentent leur état : leurs esprits égarés  
 De ce grand changement font encor enyvres.  
 Le plus vil citoyen , dans sa bassesse extrême ,  
 Ayant chassé les Rois pense être Roi lui-même.  
 Mais je vous l'ai mandé , Seigneur , j'ai des amis ,  
 Qui sous ce joug nouveau font à regret soumis ;  
 Qui dédaignant l'erreur des peuples imbécilles ,  
 Dans ce torrent fougueux restent seuls immobiles ;  
 Des mortels éprouvés , dont la tête & les bras  
 Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

A R O N S.

De ces braves Romains que faut-il que j'espère ?  
 Serviront-ils leur Prince ?

M E S S A L A.

Ils sont prêts à tout faire :

Tout



Tout leur sang est à vous. Mais ne prétendez pas ;  
 Qu'en aveugles sujets ils servent des ingrats.  
 Ils ne se piquent point du devoir fanatique  
 De servir de victime au pouvoir despotique ,  
 Ni du zèle insensé de courir au trépas ,  
 Pour venger un tyran , qui ne les connaît pas.  
 Tarquin promet beaucoup ; mais devenu leur maître ,  
 Il les oubliera tous , ou les craindra peut - être.  
 Je connais trop les grands : dans le malheur amis ,  
 Ingrats dans la fortune , & bientôt ennemis.  
 Nous sommes de leur gloire un instrument servile ,  
 Rejetté par dédain , dès qu'il est inutile ,  
 Et brisé sans pitié , s'il devient dangereux.  
 A des conditions on peut compter sur eux ;  
 Il demandent un chef digne de leur courage ,  
 Dont le nom seul impose à ce peuple volage ;  
 Un chef assez puissant , pour obliger le Roi ,  
 Même après le succès , à nous tenir sa foi ;  
 Ou si de nos desseins la trame est découverte ,  
 Un chef assez hardi pour venger notre perte.

A R O N S.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

M E S S A L A.

Il est l'appui de Rome , il est fils de Brutus ;  
 Cependant....

A R O N S.

De quel œil voit-il les injustices ,  
 Dont ce Sénat superbe a payé ses services ?  
 Lui seul a sauvé Rome , & toute sa valeur  
 En vain du consulat lui mérita l'honneur.  
 Je fais qu'on le refuse.



M E S S A L A .

Et je fais qu'il murmure :

Son cœur altier & prompt est plein de cette injure ;  
 Pour toute récompense il n'obtient qu'un vain bruit ,  
 Qu'un triomphe frivole , un éclat qui s'enfuit.  
 J'observe d'assez près son ame impérieuse ,  
 Et de son fier couroux la fougue impétueuse ;  
 Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer ;  
 Il y marche en aveugle , on l'y peut égarer.  
 La bouillante jeunesse est facile à séduire ;  
 Mais que de préjugés nous aurions à détruire !  
 Rome , un consul , un père , & la haine des Rois ,  
 Et l'horreur de la honte , & surtout ses exploits.  
 Connaissez donc Titus , voyez toute son ame ,  
 Le couroux qui l'aigrit , le poison qui l'enflamme ;  
 Il brûle pour Tullie.

A R O N S .

Il l'aimerait !

M E S S A L A .

Seigneur ,

A peine ai-je arraché ce secret de son cœur :  
 Il en rougit lui-même , & cette ame inflexible  
 N'ose avouer qu'elle aime , & craint d'être sensible.  
 Parmi les passions dont il est agité ,  
 Sa plus grande fureur est pour la liberté.

A R O N S .

C'est donc des sentimens , & du cœur d'un seul homme ,  
 Qu'aujourd'hui , malgré moi , dépend le sort de Rome !

*A Albin.*

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous , Albin ,  
 A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin.



*A Messala.*

Entrons chez la Princesse. Un peu d'expérience  
 M'a pû du cœur humain donner quelque science :  
 Je lirai dans son ame , & peut-être ses mains  
 Vont former l'heureux piège où j'attens les Romains.

*Fin du premier acte.*



## A C T E I I .

## S C E N E P R E M I E R E .

*Le théâtre représente , ou est supposé représenter , un appartement  
du palais des Consuls.*

T I T U S , M E S S A L A .

M E S S A L A .

**N** On , c'est trop offenser ma sensible amitié.  
Qui peut de son secret me cacher la moitié ,  
En dit trop & trop peu , m'offense & me soupçonne.

T I T U S .

Va , mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne ;  
Ne me reproche rien.

M E S S A L A .

Quoi ! vous dont la douleur  
Du Sénat avec moi détesta la rigueur ,  
Qui versiez dans mon sein ce grand secret de Rome ,  
Ces plaintes d'un héros , ces larmes d'un grand homme !  
Comment avez-vous pû dévorer si longtems  
Une douleur plus tendre , & des maux plus touchans ?  
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.  
Quoi donc ! l'ambition , qui domine en votre ame ,  
Eteignait-elle en vous de si chers sentimens ?  
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens ?  
Le haïssiez-vous plus que vous n'aimez Tullie ?



T I T U S.

Ah ! j'aime avec transport : je hais avec furie :  
 Je suis extrême en tout , je l'avouë , & mon cœur  
 Voudrait en tout se vaincre , & connaît son erreur.

M E S S A L A.

Et pourquoi de vos mains déchirant vos blessures ,  
 Déguiser votre amour , & non pas vos injures ?

T I T U S.

Que veux-tu , Messala ? J'ai , malgré mon couroux ,  
 Prodigué tout mon sang pour ce Sénat jaloux.  
 Tu le fais , ton courage eut part à ma victoire :  
 Je sentais du plaisir à parler de ma gloire :  
 Mon cœur , enorgueilli des succès de mon bras ,  
 Trouvait de la grandeur à venger des ingrats.  
 On confie aisément des malheurs qu'on surmonte ;  
 Mais qu'il est accablant de parler de sa honte !

M E S S A L A.

Quelle est donc cette honte , & ce grand repentir ?  
 Et de quels sentimens auriez-vous à rougir ?

T I T U S.

Je rougis de moi-même , & d'un feu téméraire ,  
 Inutile , imprudent , à mon devoir contraire.

M E S S A L A.

Quoi donc ! l'ambition , l'amour & ses fureurs ,  
 Sont-ce des passions indignes des grands cœurs ?

T I T U S.

L'ambition , l'amour , le dépit , tout m'accable ;  
 De ce Conseil de Rois l'orgueil insupportable  
 Méprise ma jeunesse , & me refuse un rang  
 Brigüé par ma valeur , & payé par mon sang :  
 Au milieu du dépit dont mon ame est saisie ,



Je pers tout ce que j'aime , on m'enlève Tullie.  
 On te l'enlève , hélas ! trop aveugle couroux !  
 Tu n'osais y prétendre , & ton cœur est jaloux.  
 Je l'avoûrai , ce feu , que j'avais fû contraindre ,  
 S'irrite en s'échapan , & ne peu plus s'éteindre.  
 Ami , c'en était fait : elle partait ; mon cœur  
 De sa funeste flamme allait être vainqueur :  
 Je rentrais dans mes droits : je fortais d'esclavage.  
 Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage ?  
 Moi le fils de Brutus , moi l'ennemi des Rois ,  
 C'est du sang de Tarquin que j'attendrais des loix ?  
 Elle refuse encor de m'en donner , l'ingrate !  
 Et partout dédaigné , partout ma honte éclate.  
 Le dépit , la vengeance , & la honte , & l'amour ,  
 De mes sens soulevés disposent tour à tour.

M E S S A L A .

Puis-je ici vous parler , mais avec confiance ?

T I T U S .

Toujours de tes conseils j'ai chéri la prudence.  
 Eh bien , fai-moi rougir de mes égaremens.

M E S S A L A .

J'approuve & votre amour & vos ressentimens.  
 Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise  
 Ce Sénat de tyrans , dont l'orgueil nous maîtrise ?  
 Non ; s'il vous faut rougir , rougissez en ce jour  
 De votre patience , & non de votre amour.  
 Quoi ! pour prix de vos feux , & de tant de vaillance ,  
 Citoyen sans pouvoir , amant sans espérance ,  
 Je vous verrais languir , victime de l'Etat ,  
 Oublié de Tullie , & bravé du Sénat ?  
 Ah ! peut-être , Seigneur , un cœur tel que le vôtre



Aurait pû gagner l'une , & se venger de l'autre.

T I T U S.

De quoi viens-tu flatter mon esprit éperdu ?  
 Moi , j'aurais pû fléchir sa haine ou sa vertu ?  
 N'en parlons plus : tu vois les fatales barrières  
 Qu'élèvent entre nous nos devoirs & nos pères :  
 Sa haine désormais égale mon amour.  
 Elle va donc partir ?

M E S S A L A.

Oui , Seigneur , dès ce jour.

T I T U S.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend justice ;  
 Il la fit pour régner.

M E S S A L A.

Ah ! ce ciel plus propice  
 Lui destinait peut-être un empire plus doux ;  
 Et sans ce fier Sénat , sans la guerre , sans vous.....  
 Pardonnez ; vous savez , quel est son héritage ;  
 Son frère ne vit plus , Rome était son partage.  
 Je m'emporte , Seigneur : mais si pour vous servir ,  
 Si pour vous rendre heureux , il ne faut que périr ;  
 Si mon sang ...

T I T U S.

Non , ami , mon devoir est le maître.  
 Non , croi-moi , l'homme est libre au moment qu'il veut l'être.  
 Je l'avouë , il est vrai , ce dangereux poison  
 A pour quelques momens égaré ma raison ;  
 Mais le cœur d'un soldat fait domter la mollesse ;  
 Et l'amour n'est puissant que par notre faiblesse.

M E S S A L A.

Vous voyez des Toscans venir l'Ambassadeur ;



Cet honneur qu'il vous rend . . .

T I T U S .

Ah ! quel funeste honneur !

Que me veut-il ? C'est lui qui m'enlève Tullie ;  
C'est lui qui met le comble au malheur de ma vie.

S C E N E I I .

T I T U S , A R O N S .

A R O N S .

**A**près avoir en vain , près de votre Sénat ,  
Tenté ce que j'ai pû pour sauver cet Etat ,  
Souffrez qu'à la vertu rendant un juste hommage ,  
J'admire en liberté ce généreux courage ,  
Ce bras qui venge Rome , & soutient son pais ,  
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis .  
Ah ! que vous étiez digne , & d'un prix plus auguste ;  
Et d'un autre adverfaire , & d'un parti plus juste !  
Et que ce grand courage , ailleurs mieux employé ,  
D'un plus digne salaire aurait été payé !  
Il est , il est des Rois , j'ose ici vous le dire ,  
Qui mettraient en vos mains le fort de leur Empire ,  
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous ,  
Dont j'ai vû Rome éprise , & le Sénat jaloux .  
Je vous plains de servir sous ce maître farouche ,  
Que le mérite aigrit , qu'aucun bienfait ne touche ;  
Qui , né pour obéir , se fait un lâche honneur  
D'appesantir sa main sur son libérateur ;  
Lui , qui , s'il n'usurpait les droits de la couronne ,  
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne .

TITUS .



T I T U S.

Je rens grace à vos foins , Seigneur , & mes soupçons  
 De vos bontés pour moi respectent les raisons.  
 Je n'examine point , si votre politique  
 Pense armer mes chagrins contre ma République ,  
 Et porter mon dépit , avec un art si doux ,  
 Aux indiscretions qui suivent le couroux.  
 Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise ;  
 Ce cœur est tout ouvert , & n'a rien qu'il déguise.  
 Outragé du Sénat , j'ai droit de le hair :  
 Je le hais ; mais mon bras est prêt à le servir.  
 Quand la cause commune au combat nous appelle ,  
 Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle :  
 Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis ,  
 Et nous ne connaissons que vous pour ennemis.  
 Voilà ce que je suis , & ce que je veux être.  
 Soit grandeur , soit vertu , soit préjugé peut-être ,  
 Né parmi les Romains , je périrai pour eux.  
 J'aime encor mieux , Seigneur , ce Sénat rigoureux ,  
 Tout injuste pour moi , tout jaloux qu'il peut être ,  
 Que l'éclat d'une cour , & le sceptre d'un maître.  
 Je suis fils de Brutus , & je porte en mon cœur  
 La liberté gravée , & les Rois en horreur.

A R O N S.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire ?  
 Seigneur , ainsi qu'à vous , la liberté m'est chère :  
 Quoique né sous un Roi , j'en goûte les appas ;  
 Vous vous perdez pour elle , & n'en jouissez pas.  
 Est-il donc , entre nous , rien de plus despotique ,  
 Que l'esprit d'un Etat qui passe en République ?  
 Vos loix font vos tyrans : leur barbare rigueur



Deviens fourde au mérite , au fang , à la faveur :  
 Le Sénat vous opprime , & le peuple vous brave ;  
 Il faut s'en faire craindre , ou ramper leur esclave.  
 Le citoyen de Rome , insolent ou jaloux ,  
 Ou hait votre grandeur , ou marche égal à vous.  
 Trop d'éclat l'effarouche ; il voit d'un œil sévère ,  
 Dans le bien qu'on lui fait , le mal qu'on lui peut faire ;  
 Et d'un bannissement le décret odieux  
 Devient le prix du fang qu'on a versé pour eux.

Je fais bien , que la cour , Seigneur , a ses naufrages ;  
 Mais ses jours sont plus beaux , son ciel a moins d'orages.  
 Souvent la liberté , dont on se vante ailleurs ,  
 Etale auprès d'un Roi ses dons les plus flatteurs.  
 Il récompense , il aime , il prévient les services ;  
 La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.  
 Aimé du Souverain , de ses rayons couvert ,  
 Vous ne servez qu'un maître , & le reste vous sert.  
 Ebloui d'un éclat , qu'il respecte & qu'il aime ,  
 Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même ;  
 Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux ,  
 Et les sévères loix se taisent devant nous.  
 Ah ! que né pour la cour , ainsi que pour les armes ,  
 Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes !  
 Je vous l'ai déjà dit ; il vous aimait , Seigneur ;  
 Il aurait avec vous partagé sa grandeur ;  
 Du Sénat à vos pieds la fierté prosternée  
 Aurait . . .

## T I T U S .

J'ai vû sa cour , & je l'ai dédaignée.  
 Je pourrais , il est vrai , mendier son appui ,  
 Et son premier esclave être tyran sous lui.



Grace au ciel ! je n'ai point cette indigne faiblesse ;  
 Je veux de la grandeur , & la veux fans bassesse.  
 Je sens que mon destin n'était point d'obéir :  
 Je combattrai vos Rois , retournez les servir.

A R O N S.

Je ne puis qu'approuver cet excès de constance :  
 Mais songez , que lui - même éleva votre enfance.  
 Il s'en souvient toujourns. Hier encor , Seigneur ,  
 En pleurant avec moi son fils & son malheur ,  
 Titus , me disait - il , soutiendrait ma famille ,  
 Et lui seul méritait mon Empire & ma fille.

T I T U S *en se détournant.*

Sa fille ! Dieux ! Tullie ? O vœux infortunés !

A R O N S *en regardant Titus.*

Je la ramène au Roi , que vous abandonnez :  
 Elle va loin de vous , & loin de sa patrie ,  
 Accepter pour époux le Roi de Ligurie.  
 Vous cependant ici servez votre Sénat ,  
 Persécutez son père , opprimez son Etat.  
 J'espère que bientôt ces voûtes embrasées ,  
 Ce Capitole en cendre , & ces tours écrasées ,  
 Du Sénat & du peuple éclairant les tombeaux ,  
 A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

S C E N E III.

T I T U S , M E S S A L A.

T I T U S.

AH ! mon cher Messala , dans quel trouble il me laisse !

Kk ij



Tarquin me l'eût donnée ! ô douleur qui me presse !  
 Moi , j'aurais pû ! . . . mais non , ministre dangereux ,  
 Tu venais épier le secret de mes feux.  
 Hélas ! en me voyant se peut - il qu'on l'ignore !  
 Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.  
 Certain de ma faiblesse , il retourne à sa cour ,  
 Insulter aux projets d'un téméraire amour.  
 J'aurais pû l'épouser ! lui consacrer ma vie !  
 Le ciel à mes désirs eût destiné Tullie !  
 Malheureux que je suis !

M E S S A L A .

Vous pourriez être heureux ;  
 Arons pourrait servir vos légitimes feux.  
 Croyez - moi.

T I T U S .

Bannissons un espoir si frivole ;  
 Rome entière m'appelle aux murs du Capitole.  
 Le peuple rassemblé sous ces arcs triomphaux ,  
 Tout chargés de ma gloire , & pleins de mes travaux  
 M'attend pour commencer les sermens redoutables ,  
 De notre liberté garants inviolables.

M E S S A L A .

Allez servir ces Rois.

T I T U S .

Oui , je les veux servir ;  
 Oui , tel est mon devoir , & je le veux remplir.

M E S S A L A .

Vous gémissiez pourtant ?

T I T U S .

Ma victoire est cruelle.



M E S S A L A.  
 Vous l'achetez trop cher.

T I T U S.  
 Elle en fera plus belle.  
 Ne m'abandonne point dans l'état où je suis.

M E S S A L A.  
 Allons , suivons ses pas , aigrifions ses ennuis.  
 Enfonçons dans son cœur le trait qui le déchire.

## S C E N E I V.

B R U T U S , M E S S A L A.

B R U T U S.  
**A**Rrêtez , Messala , j'ai deux mots à vous dire.

M E S S A L A.  
 A moi , Seigneur ?

B R U T U S.  
 A vous. Un funeste poison  
 Se répand en secret sur toute ma maison.  
 Tiberinus mon fils , aigri contre son frère ,  
 Laisse éclater déjà sa jalouse colère ;  
 Et Titus , animé d'un autre emportement ,  
 Suit contre le Sénat son fier ressentiment.  
 L'Ambassadeur Toscan , témoin de leur faiblesse ,  
 En profite avec joie , autant qu'avec adresse.  
 Il leur parle , & je crains les discours séduifans  
 D'un ministre vieilli dans l'art des courtifans.  
 Il devait dès demain retourner vers son maître ;  
 Mais un jour quelquefois est beaucoup pour un traître.



Messala , je prétens ne rien craindre de lui :  
Allez lui commander de partir aujourd'hui ;  
Je le veux.

M E S S A L A .

C'est agir sans doute avec prudence ,  
Et vous serez content de mon obéissance.

B R U T U S .

Ce n'est pas tout , mon fils avec vous est lié ;  
Je fais sur son esprit ce que peut l'amitié ;  
Comme sans artifice il est sans défiance.  
Sa jeunesse est livrée à votre expérience.  
Plus il se fie à vous , plus je dois espérer ,  
Qu'habile à le conduire , & non à l'égarer ,  
Vous ne voudrez jamais , abusant de son âge ,  
Tirer de ses erreurs un indigne avantage ,  
Le rendre ambitieux & corrompre son cœur.

M E S S A L A .

C'est de quoi dans l'instant je lui parlais , Seigneur.  
Il fait vous imiter , servir Rome , & lui plaire ;  
Il aime aveuglément sa patrie & son père.

B R U T U S .

Il le doit ; mais surtout il doit aimer les loix ;  
Il doit en être esclave , en porter tout le poids.  
Qui veut les violer , n'aime point sa patrie.

M E S S A L A .

Nous avons vû tous deux si son bras l'a servie.

B R U T U S .

Il a fait son devoir.

M E S S A L A .

Et Rome eût fait le sien ,  
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.



## B R U T U S.

Non, non, le consulat n'est point fait pour son âge ;  
 J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.  
 Croyez-moi, le succès de son ambition  
 Serait le premier pas vers la corruption ;  
 Le prix de la vertu serait héréditaire ;  
 Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,  
 Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,  
 L'attendrait dans le luxe & dans l'oïveté.  
 Le dernier des Tarquins en est la preuve infigne.  
 Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.  
 Nous préservent les cieus d'un si funeste abus,  
 Berceau de la mollesse & tombeau des vertus !  
 Si vous aimez mon fils, ( je me plais à le croire )  
 Représentez - lui mieux sa véritable gloire ;  
 Etouffez dans son cœur un orgueil insensé :  
 C'est en servant l'Etat qu'il est récompensé.  
 De toutes les vertus mon fils doit un exemple ;  
 C'est l'appui des Romains que dans lui je contemple :  
 Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.  
 Connaissez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.  
 Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune homme :  
 Le flatter c'est le perdre, & c'est outrager Rome.

## M E S S A L A.

Je me bornais, Seigneur, à le suivre aux combats ;  
 J'imitais sa valeur, & ne l'instruisais pas.  
 J'ai peu d'autorité ; mais s'il daigne me croire,  
 Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

## B R U T U S.

Allez donc, & jamais n'encensez ses erreurs ;  
 Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.



## SCENE V.

MESSALA *seul.*

**I**L n'est point de tyran plus dur, plus haïffable,  
 Que la sévérité de ton cœur intraitable.  
 Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,  
 Cet orgueil insultant de ta fausse vertu.  
 Colosse qu'un vil peuple éleva sur nos têtes,  
 Je pourrai t'écraser, & les foudres sont prêts.

*Fin du second acte.*

ACTE



## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

ARONS , ALBIN , MESSALA.

ARONS *une lettre à la main.*

**J**E commence à goûter une juste espérance ;  
 Vous m'avez bien servi par tant de diligence ;  
 Tout succède à mes vœux. Oui , cette lettre , Albin ,  
 Contient le sort de Rome , & celui de Tarquin.  
 Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale ?  
 A-t-on bien observé la porte Quirinale ?  
 L'affaut fera-t-il prêt , si par nos conjurés  
 Les remparts cette nuit ne nous sont point livrés ?  
 Tarquin est-il content ? Crois-tu qu'on l'introduise ;  
 Ou dans Rome sanglante , ou dans Rome soumise ?

A L B I N.

Tout sera prêt , Seigneur , au milieu de la nuit.  
 Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit ;  
 Il pense de vos mains tenir son diadème ;  
 Il vous doit , a-t-il dit , plus qu'à Porfenna même.

A R O N S.

Ou les Dieux , ennemis d'un Prince malheureux ,  
 Confondront des desseins si grands , si dignes d'eux ;  
 Ou demain sous ses loix Rome sera rangée :  
 Rome en cendre peut-être , & dans son sang plongée.  
 Mais il vaut mieux qu'un Roi , sur le trône remis ,



Commande à des fujets malheureux & soumis,  
Que d'avoir à domter, au fein de l'abondance,  
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.

*A Albin.*

Allez, j'attens ici la Princesse en secret.

*A Messala.*

Messala, demeurez.

S C E N E II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

**E**H bien ! qu'avez-vous fait ?

Avez-vous de Titus fléchi le fier courage ?

Dans le parti des Rois pensez-vous qu'il s'engage ?

MESSALA.

J'avais trop présumé : l'inflexible Titus

Aime trop sa patrie, & tient trop de Brutus.

Il se plaint du Sénat, il brule pour Tullie.

L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jaloufie,

Le feu de son jeune âge & de ses passions,

Semblaient ouvrir son ame à mes séductions ;

Cependant, qui l'eût crû ? la liberté l'emporte.

Son amour est au comble, & Rome est la plus forte.

J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur,

Que pour le nom de Roi Rome imprime en son cœur.

En vain j'ai combattu ce préjugé sévère ;

Le seul nom des Tarquins irritait sa colère ;

De son entretien même il m'a soudain privé ;



Et je hazardais trop , si j'avais achevé.

A R O N S.

Ainsi de le fléchir Messala desespère.

M E S S A L A.

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frère :  
Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

A R O N S.

Quoi ! vous auriez déjà gagné Tiberinus ?  
Par quels ressorts secrets , par quelle heureuse intrigue ?

M E S S A L A.

Son ambition seule a fait toute ma brigue.  
Avec un œil jaloux il voit depuis longtems  
De son frère & de lui les honneurs différens.  
Ces drapeaux suspendus à ces voûtes fatales ,  
Ces festons de lauriers , ces pompes triomphales ,  
Tous les cœurs des Romains , & celui de Brutus ,  
Dans ces solemnités volant devant Titus ,  
Sont pour lui des affronts , qui dans son ame aigrie  
Echauffent le poison de sa secrète envie.  
Cependant que Titus , sans haine & sans couroux ,  
Trop au-dessus de lui pour en être jaloux ,  
Lui tend encor la main de son char de victoire ,  
Et semble en l'embrassant l'accabler de sa gloire ;  
J'ai saisi ces momens , j'ai sù peindre à ses yeux ,  
Dans une cour brillante , un rang plus glorieux.  
J'ai pressé , j'ai promis , au nom de Tarquin même ,  
Tous les honneurs de Rome , après le rang suprême ;  
Je l'ai vû s'éblouir , je l'ai vû s'ébranler ;  
Il est à vous , Seigneur , & cherche à vous parler.

A R O N S.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale ?

Ll ij



M E S S A L A .

Titus seul y commande , & sa vertu fatale  
N'a que trop arrêté le cours de vos destins ;  
C'est un Dieu qui préside au salut des Romains.  
Gardez de hasarder cette attaque soudaine ,  
Sûre avec son appui , sans lui trop incertaine.

A R O N S .

Mais si du consulat il a brigué l'honneur ,  
Pourrait-il dédaigner la suprême grandeur ,  
Du trône avec Tullie un assuré partage ?

M E S S A L A .

Le trône est un affront à sa vertu sauvage.

A R O N S .

Mais il aime Tullie.

M E S S A L A .

Il l'adore , Seigneur.  
Il l'aime d'autant plus qu'il combat son ardeur.  
Il brûle pour la fille en détestant le père ;  
Il craint de lui parler , il gémit de se taire ;  
Il la cherche , il la fuit , il dévore ses pleurs ;  
Et de l'amour encor il n'a que les fureurs.  
Dans l'agitation d'un si cruel orage ,  
Un moment quelquefois renverse un grand courage.  
Je fais quel est Titus : ardent , impétueux ,  
S'il se rend , il ira plus loin que je ne veux.  
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame ,  
Au flambeau de l'amour peut rallumer sa flâme.  
Avec plaisir sans doute il verrait à ses pieds  
Des Sénateurs tremblans les fronts humiliés ;  
Mais je vous tromperais , si j'osais vous promettre ;  
Qu'à cet amour fatal il veuille se soumettre.



Je peux parler encor , & je vais aujourd'hui...

A R O N S.

Puisqu'il est amoureux , je compte encor sur lui.  
 Un regard de Tullie , un seul mot de sa bouche ,  
 Peut plus pour amollir cette vertu farouche ,  
 Que les subtils détours & tout l'art séducteur  
 D'un chef de conjurés , & d'un Ambassadeur.  
 N'espérons des humains rien que par leur faiblesse.  
 L'ambition de l'un , de l'autre la tendresse ,  
 Voilà des conjurés qui serviront mon Roi ;  
 C'est d'eux que j'attens tout ; ils sont plus forts que moi.

*Tullie entre. Messala se retire.*

## S C E N E I I I.

T U L L I E , A R O N S , A L G I N E.

A R O N S.

**M**Adame , en ce moment je reçois cette lettre ,  
 Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre ,  
 Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquin.

T U L L I E.

Dieux ! protégez mon père , & changez son destin.

*Elle lit.*

- » Le trône des Romains peut sortir de sa cendre :
- » Le vainqueur de son Roi peut en être l'appui.
- » Titus est un héros ; c'est à lui de défendre
- » Un sceptre que je veux partager avec lui.
- » Vous , songez que Tarquin vous a donné la vie ;
- » Songez que mon destin va dépendre de vous.



» Vous pourriez refuser le Roi de Ligurie ;

» Si Titus vous est cher , il fera votre époux.

Ai-je bien lû ? .. Titus ? ... Seigneur... est-il possible ?

Tarquin dans ses malheurs jusqu'alors inflexible ,

Pourrait ? ... mais d'où fait-il ? ... & comment ? .. Ah ! Seigneur !

Ne veut-on qu'arracher les secrets de mon cœur ?

Epargnez les chagrins d'une triste Princesse ;

Ne tendez point de piège à ma faible jeunesse.

A R O N S .

Non , Madame , à Tarquin je ne fais qu'obéir ,

Ecouter mon devoir , me taire , & vous servir.

Il ne m'appartient point de chercher à comprendre

Des secrets qu'en mon sein vous craignez de répandre.

Je ne veux point lever un œil présomptueux

Vers le voile sacré que vous jetez sur eux.

Mon devoir seulement m'ordonne de vous dire ,

Que le ciel veut par vous relever cet Empire ;

Que ce trône est un prix qu'il met à vos vertus.

T U L L I E .

Je servirais mon père , & ferais à Titus !

Seigneur , il se pourrait...

A R O N S .

N'en doutez point , Princesse.

Pour le sang de ses Rois ce héros s'intéresse.

De ces républicains la triste austérité ,

De son cœur généreux révolte la fierté ;

Les refus du Sénat ont aigri son courage ;

Il penche vers son Prince ; achevez cet ouvrage.

Je n'ai point dans son cœur prétendu pénétrer ;

Mais puisqu'il vous connaît , il vous doit adorer.

Quel œil , sans s'éblouir , peut voir un diadème ,



Présenté par vos mains , embelli par vous-même ?  
 Parlez-lui seulement , vous pourrez tout sur lui.  
 De l'ennemi des Rois triomphez aujourd'hui.  
 Arrachez au Sénat , rendez à votre père ,  
 Ce grand appui de Rome , & son Dieu tutelaire ;  
 Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains ,  
 Et la cause d'un père , & le sort des Romains.

## S C E N E I V.

T U L L I E , A L G I N E.

T U L L I E.

Ciel ! que je dois d'encens à ta bonté propice !  
 Mes pleurs t'ont défarmé : tout change ; & ta justice  
 Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté ,  
 En les récompensant , les met en liberté.

*à Algine.*

Va le chercher , va , cours. Dieux ! il m'évite encore :  
 Faut-il qu'il soit heureux , hélas ! & qu'il l'ignore ?  
 Mais... n'écoutai-je point un espoir trop flatteur ?  
 Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur ?  
 Que dis-je ? hélas ! devrais-je au dépit qui le presse  
 Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse ?

A L G I N E.

Je fais que le Sénat alluma son courroux ,  
 Qu'il est ambitieux , & qu'il brûle pour vous.

T U L L I E.

Il fera tout pour moi ; n'en doute point , il m'aime.  
 Va , dis-je...

*Algine sort.*



Cependant ce changement extrême...  
 Ce billet!... De quels soins mon cœur est combattu!  
 Eclatez, mon amour, ainsi que ma vertu;  
 La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.  
 Quoi! mon père à mes feux va devoir sa couronne!  
 De Titus & de lui je ferais le lien!  
 Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien!  
 Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre  
 Ce changement du sort où nous n'osions prétendre?  
 Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports,  
 T'entendre sans regrets, te parler sans remords?  
 Tous mes maux sont finis; Rome, je te pardonne;  
 Rome, tu vas servir, si Titus t'abandonne;  
 Sénat tu vas tomber, si Titus est à moi;  
 Ton héros m'aime; tremble, & reconnais ton Roi.

## S C E N E V.

T I T U S , T U L L I E.

T I T U S.

**M**Adame, est-il bien vrai? Daignez-vous voir encore  
 Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,  
 Si justement haï, si coupable envers vous?  
 Cet ennemi?

T U L L I E.

Seigneur, tout est changé pour nous.  
 Le destin me permet... Titus... il faut me dire,  
 Si j'avais sur votre ame un véritable empire.

T I T U S.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,

De



De mes feux , de mon crime , & de mon defefpoir ?  
 Vous ne l'avez que trop cet empire funefte :  
 L'amour vous a foumis mes jours que je détefte.  
 Commandez , épuifez votre jufte couroux ;  
 Mon fort eft en vos mains.

T U L L I E.

Le mien dépend de vous.

T I T U S.

De moi ! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine.  
 Moi ! je ne ferais plus l'objet de votre haine !  
 Ah ! Princeffe , achevez ; quel espoir enchanteur  
 M'élève en un moment au faite du bonheur ?

T U L L I E , *en donnant la lettre.*

Lifez , rendez heureux , vous , Tullie , & mon père.

*Tandis qu'il lit.*

Je puis donc me flatter . . . mais quel regard févère !  
 D'où vient ce morne accueil , & ce front confterné ?  
 Dieux . . .

T I T U S.

Je fuis des mortels le plus infortuné.

Le fort , dont la rigueur à m'accabler s'attache ,  
 M'a montré mon bonheur , & foudain me l'arrache ;  
 Et pour combler les maux que mon cœur a soufferts ,  
 Je puis vous pofféder , je vous aime , & vous perds.

T U L L I E.

Vous , Titus ?

T I T U S.

Ce moment a condamné ma vie  
 Au comble des horreurs ou de l'ignominie ,  
 A trahir Rome , ou vous ; & je n'ai déformais  
 Que le choix des malheurs , ou celui des forfaits.

*Tom. III. & du Théâtre le premier.* Mm



T U L L I E.

Que dis-tu ? quand ma main te donne un diadème ,  
 Quand tu peux m'obtenir , quand tu vois que je t'aime ;  
 Je ne m'en cache plus : un trop juste pouvoir ,  
 Autorisant mes vœux , m'en a fait un devoir.  
 Hélas ! j'ai crû ce jour le plus beau de ma vie ;  
 Et le premier moment où mon ame ravie  
 Peut de ses sentimens s'expliquer sans rougir ,  
 Ingrat , est le moment qu'il m'en faut repentir.  
 Que m'oses-tu parler de malheur & de crime ?  
 Ah ! servir des ingrats contre un Roi légitime ,  
 M'opprimer , me chérir , détester mes bienfaits ;  
 Ce sont-là mes malheurs , & voilà tes forfaits.  
 Ouvre les yeux , Titus , & mets dans la balance  
 Les refus du Sénat , & la toute-puissance.  
 Choisi de recevoir , ou de donner la loi ,  
 D'un vil peuple ou d'un trône , & de Rome ou de moi.  
 Inspirez-lui , grands Dieux ! le parti qu'il doit prendre.

T I T U S , *en lui rendant la lettre.*

Mon choix est fait.

T U L L I E.

Eh bien ? crains-tu de me l'apprendre ?  
 Parle , ose mériter ta grace ou mon couroux.  
 Quel sera ton destin ?...

T I T U S.

D'être digne de vous ,  
 Digne encor de moi-même , à Rome encor fidelle ,  
 Brûlant d'amour pour vous , de combattre pour elle ;  
 D'adorer vos vertus , mais de les imiter ;  
 De vous perdre , Madame , & de vous mériter.



TULLIE.

Ainsi donc pour jamais . . . . .

TITUS.

Ah ! pardonnez , Princesse :

Oubliez ma fureur , épargnez ma faiblesse ;  
Ayez pitié d'un cœur de foi - même ennemi ,  
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.  
Pardonnez , je ne puis vous quitter , ni vous suivre.  
Ni pour vous , ni sans vous , Titus ne saurait vivre ;  
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout , elle est encor à toi.

TITUS.

Eh bien ! si vous m'aimez , ayez l'ame Romaine ,  
Aimez ma République , & soyez plus que Reine ;  
Apportez - moi pour dot , au lieu du rang des Rois ,  
L'amour de mon pays , & l'amour de mes loix.  
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère ,  
Son vengeur pour époux , Brutus pour votre père :  
Que les Romains vaincus en générosité ,  
A la fille des Rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui ? moi j'irais trahir ? . . .

TITUS.

Mon desespoir m'égare ;  
Non , toute trahison est indigne & barbare.  
Je fais ce qu'est un père & ses droits absolus.  
Je fais . . . que je vous aime . . . & ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce sang qui m'a donné la vie.



T I T U S .

Eh ! dois - je écouter moins mon sang &amp; ma patrie ?

T U L L I E .

Ta patrie ! ah barbare ! en est - il donc sans moi ?

T I T U S .

Nous sommes ennemis . . . la nature , la loi ,  
Nous impose à tous deux un devoir si farouche.

T U L L I E .

Nous ennemis ! ce nom peut fortir de ta bouche !

T I T U S .

Tout mon cœur la dément.

T U L L I E .

Ose donc me servir ;

Tu m'aimes , venge - moi.

## S C E N E V I .

BRUTUS , ARONS , TITUS , TULLIE , MESSALA ,  
ALBIN , PROCULUS , Licteurs.

B R U T U S à Tullie.

**M**Adame , il faut partir.

Dans les premiers éclats des tempêtes publiques ,  
Rome n'a pû vous rendre à vos Dieux domestiques ;  
Tarquin même en ce tems , prompt à vous oublier ,  
Et du soin de nous perdre occupé tout entier ,  
Dans nos calamités confondant sa famille ,  
N'a pas même aux Romains redemandé sa fille.  
Souffrez que je rappelle un triste souvenir :  
Je vous priyai d'un père , & dus vous en servir.



Allez, & que du trône où le ciel vous appelle,  
L'inflexible équité soit la garde éternelle.  
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux loix;  
Tremblez en contemplant tout le devoir des Rois;  
Et si de vos flatteurs la funeste malice  
Jamais dans votre cœur ébranlait la justice,  
Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,  
Souvenez-vous de Rome, & songez à Tarquin;  
Et que ce grand exemple, où mon espoir se fonde,  
Soit la leçon des Rois, & le bonheur du monde.

*A Arons.*

Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'est à vous  
De la remettre aux mains d'un père & d'un époux.  
Proculus va vous suivre à la porte sacrée.

*T I T U S éloigné.*

O de ma passion fureur desespérée!

*Il va vers Arons.*

Je ne souffrirai point, non... permettez, Seigneur...

*Brutus & Tullie sortent avec leur suite.*

*Arons & Messala restent.*

Dieux! ne mourrai-je point de honte & de douleur?

*A Arons.*

.... Pourrai-je vous parler?

*A R O N S.*

Seigneur, le tems me presse;  
Il me faut suivre ici Brutus & la Princesse;  
Je puis d'une heure encor retarder son départ;  
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.  
Dans son appartement nous pouvons l'un & l'autre  
Parler de ses destins, & peut-être du vôtre.

*Il sort.*

*Mm iij*



## S C E N E V I I .

T I T U S , M E S S A L A .

T I T U S .

Sort , qui nous as rejoints , & qui nous desunis !  
 Sort , ne nous as-tu faits que pour être ennemis ?  
 Ah ! cache , si tu peux , ta fureur & tes larmes .

M E S S A L A .

Je plains tant de vertus , tant d'amour & de charmes ;  
 Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous .

T I T U S .

Non , c'en est fait , Titus n'en fera point l'époux .

M E S S A L A .

Pourquoi ? Quel vain scrupule à vos desirs s'oppose ?

T I T U S .

Abominables loix , que la cruelle impose !  
 Tyrans , que j'ai vaincus , je pourrais vous servir !  
 Peuples , que j'ai sauvés , je pourrais vous trahir !  
 L'amour , dont j'ai fix mois vaincu la violence ,  
 L'amour aurait sur moi cette affreuse puissance !  
 J'exposerai mon père à ses tyrans cruels !  
 Et quel père ? Un héros , l'exemple des mortels ,  
 L'appui de son pays , qui m'instruisit à l'être ,  
 Que j'imitai , qu'un jour j'eusse égalé peut-être .  
 Après tant de vertus , quel horrible destin !

M E S S A L A .

Vous eutes les vertus d'un citoyen Romain :  
 Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître .  
 Seigneur , vous ferez Roi dès que vous voudrez l'être .



Le ciel met dans vos mains , en ce moment heureux ,  
 La vengeance , l'empire , & l'objet de vos feux.  
 Que dis-je ? ce consul , ce héros , que l'on nomme  
 Le père , le soutien , le fondateur de Rome ,  
 Qui s'enyvre à vos yeux de l'encens des humains ,  
 Sur les débris d'un trône écrasé par vos mains ,  
 S'il eût mal soutenu cette grande querelle ,  
 S'il n'eût vaincu par vous , il n'était qu'un rebelle.

Seigneur , embellissez ce grand nom de vainqueur ,  
 Du nom plus glorieux de pacificateur ;  
 Daignez nous ramener ces jours , où nos ancêtres ,  
 Heureux , mais gouvernés , libres , mais sous des maîtres  
 Pesaient dans la balance , avec un même poids ,  
 Les intérêts du peuple & la grandeur des Rois.  
 Rome n'a point pour eux une haine immortelle ;  
 Rome va les aimer , si vous réglez sur elle.  
 Ce pouvoir souverain , que j'ai vû tour à tour  
 Attirer de ce peuple & la haine & l'amour ,  
 Qu'on craint en des Etats , & qu'ailleurs on desire ,  
 Est des gouvernemens le meilleur ou le pire ,  
 Affreux sous un tyran , divin sous un bon Roi.

T I T U S.

Messala , songez-vous que vous parlez à moi ?  
 Que désormais en vous je ne vois plus qu'un traître  
 Et qu'en vous épargnant je commence de l'être ?

M E S S A L A.

Eh bien , apprenez donc , que l'on vous va ravir  
 L'ineffable honneur dont vous n'osez jouir ,  
 Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

T I T U S.

Un autre ! arrête ; Dieux ! parle . . . . qui ?



M E S S A L A .

Votre frère.

T I T U S .

Mon frère ?

M E S S A L A .

A Tarquin même il a donné sa foi.

T I T U S .

Mon frère trahit Rome ?

M E S S A L A .

Il sert Rome &amp; son Roi.

Et Tarquin , malgré vous , n'acceptera pour gendre  
Que celui des Romains qui l'aura pû défendre.

T I T U S .

Ciel ! perfide ! . . . écoutez : mon cœur longtems séduit  
A méconnu l'abîme où vous m'avez conduit.  
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire  
D'être ou le délateur , ou complice d'un frère :  
Mais plutôt votre sang . . .

M E S S A L A .

Vous pouvez m'en punir ;

Frapez , je le mérite en voulant vous servir.

Du sang de votre ami que cette main fumante

Y joigne encor le sang d'un frère &amp; d'une amante ;

Et leur tête à la main , demandez au Sénat

Pour prix de vos vertus l'honneur du consulat ;

Ou moi-même à l'instant déclarant les complices ;

Je m'en vai commencer ces affreux sacrifices.

T I T U S .

Demeure , malheureux , ou crain mon desespoir.



SCÈNE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'Ambassadeur Toscan peut maintenant vous voir,  
Il est chez la Princesse.

TITUS.

... Oui, je vai chez Tullie ...

J'y cours. O Dieux de Rome ! O Dieux de ma patrie !  
Frapez, percez ce cœur de sa honte allarmé,  
Qui ferait vertueux, s'il n'avait point aimé.  
C'est donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole ?  
A vous, ingrats ! ... allons ...

*A Messala.*

Tu vois ce Capitole

Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il est rempli d'un Sénat détesté.

TITUS.

Je le fais. Mais... du ciel qui tonne sur ma tête  
J'entens la voix qui crie : Arrête, ingrat, arrête,  
Tu trahis ton pays... Non, Rome ! non, Brutus !  
Dieux qui me secourez, je suis encor Titus.  
La gloire a de mes jours accompagné la course ;  
Je n'ai point de mon sang deshonoré la source ;  
Votre victime est pure, & s'il faut qu'aujourd'hui  
Titus soit aux forfaits entraîné malgré lui,  
S'il faut que je succombe au destin qui m'opprime,  
Dieux ! sauvez les Romains, frapez avant le crime.

*Fin du troisième acte.*



## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I E R E.

TITUS , ARONS , MESSALA.

T I T U S.

Oui, j'y suis résolu, partez, c'est trop attendre ;  
 Honteux, desespéré, je ne veux rien entendre ;  
 Laissez-moi ma vertu, laissez-moi mes malheurs.  
 Fort contre vos raisons, faible contre ses pleurs,  
 Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie  
 Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.  
 Je ne la verrai plus ! oui, qu'elle parte... Ah Dieux !

A R O N S.

Pour vos intérêts seuls arrêté dans ces lieux,  
 J'ai bientôt passé l'heure avec peine accordée,  
 Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

T I T U S.

Moi, que j'ai demandée ?

A R O N S.

Hélas ! que pour vous deux  
 J'attendais en secret un destin plus heureux !  
 J'espérais couronner des ardeurs si parfaites ;  
 Il n'y faut plus penser.

T I T U S.

Ah ! cruel que vous êtes !  
 Vous avez vû ma honte, & mon abaissement,



Vous avez vû Titus balancer un moment.  
 Allez , adroit témoin de mes lâches tendresses ,  
 Allez à vos deux Rois annoncer mes faiblesses.  
 ConteZ à ces tyrans terrassés par mes coups ,  
 Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.  
 Mais ajoutez au moins , que parmi tant de larmes ,  
 Malgré vous & Tullie , & ses pleurs & ses charmes ,  
 Vainqueur encor de moi , libre , & touÿours Romain ,  
 Je ne suis point soumis par le sang de Tarquin ;  
 Que rien ne me surmonte , & que je jure encore  
 Une guerre éternelle à ce sang que j'adore.

A R O N S.

J'excuse la douleur où vos sens sont plongés ;  
 Je respecte en partant vos tristes préjugés.  
 Loin de vous accabler , avec vous je soupire.  
 Elle en mourra , c'est tout ce que je peux vous dire.  
 Adieu , Seigneur.

M E S S A L A.

O ciel !

## S C E N E II.

T I T U S , M E S S A L A.

T I T U S.

**N**On , je ne puis souffrir  
 Que des remparts de Rome on la laisse fortir.  
 Je veux la retenir au péril de ma vie.

M E S S A L A.

Vous voulez...

N n ij



T I T U S .

Je suis loin de trahir ma patrie.  
 Rome l'emportera , je le fais ; mais enfin  
 Je ne puis séparer Tullie & mon destin.  
 Je respire , je vis , je périrai pour elle.  
 Pren pitié de mes maux , courons , & que ton zèle  
 Soulève nos amis , rassemble nos soldats.  
 En dépit du Sénat je retiendrai ses pas.  
 Je prétens que dans Rome elle reste en ôtage.  
 Je le veux.

M E S S A L A .

Dans quels soins votre amour vous engage !  
 Et que prétendez-vous , par ce coup dangereux ,  
 Que d'avouer sans fruit un amour malheureux ?

T I T U S .

Eh bien , c'est au Sénat qu'il faut que je m'adresse.  
 Va de ces Rois de Rome adoucir la rudesse ;  
 Di-leur que l'intérêt de l'Etat , de Brutus ...  
 Hélas , que je m'emporte en desseins superflus !

M E S S A L A .

Dans la juste douleur où votre ame est en proie ,  
 Il faut pour vous servir ...

T I T U S .

Il faut que je la voye ;  
 Il faut que je lui parle. Elle passe en ces lieux ;  
 Elle entendra du moins mes éternels adieux.

M E S S A L A .

Parlez - lui , croyez - moi.

T I T U S .

Je suis perdu , c'est elle.



SCÈNE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

ON vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah sentence cruelle !

L'ingrat me touche encor , & Brutus à mes yeux

Paraît un Dieu terrible armé contre nous deux.

J'aime , je crains , je pleure , & tout mon cœur s'égaré.

Allons.

TITUS.

Non , demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu , barbare ?

Me tromper , me braver ?

TITUS.

Ah dans ce jour affreux ,

Je fais ce que je dois , & non ce que je veux ;

Je n'ai plus de raison , vous me l'avez ravie.

Eh bien , guidez mes pas , gouvernez ma furie ;

Régnez donc en tyran sur mes sens éperdus ;

Diçtez , si vous l'osez , les crimes de Titus.

Non , plutôt que je livre aux flammes , au carnage ,

Ces murs , ces citoyens , qu'a sauvés mon courage ;

Qu'un père , abandonné par un fils furieux ,

Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préservent les Dieux !

Nn iij



La nature te parle , & sa voix m'est trop chère ;  
 Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père ;  
 Rassure - toi ; Brutus est désormais le mien ;  
 Tout mon sang est à toi , qui te répond du sien :  
 Notre amour , mon hymen , mes jours en font le gage ;  
 Je serai dans tes mains , sa fille , son ôtage.  
 Peux - tu délibérer ? Penses - tu qu'en secret  
 Brutus te vit au trône avec tant de regret ?  
 Il n'a point sur son front placé le diadème ;  
 Mais sous un autre nom n'est - il pas Roi lui - même ?  
 Son règne est d'une année , & bientôt ... mais hélas !  
 Que de faibles raisons , si tu ne m'aimes pas !  
 Je ne dis plus qu'un mot. Je pars ... & je t'adore.  
 Tu pleures , tu frémis , il en est tems encore ;  
 Achève , parle , ingrat , que te faut - il de plus ?

T I T U S .

Votre haine : elle manque au malheur de Titus.

T U L L I E .

Ah ! c'est trop effuyer tes indignes murmures ,  
 Tes vains engagements , tes plaintes , tes injures ;  
 Je te rends ton amour , dont le mien est confus ,  
 Et tes trompeurs sermens , pires que tes refus.  
 Je n'irai point chercher au fond de l'Italie  
 Ces fatales grandeurs que je te sacrifie ,  
 Et pleurer loin de Rome entre les bras d'un Roi ,  
 Cet amour malheureux que j'ai senti pour toi.  
 J'ai réglé mon destin ; Romain , dont la rudesse  
 N'affecte de vertu que contre ta maîtresse ,  
 Héros pour m'accabler , timide à me servir ,  
 Incertain dans tes vœux , apprends à les remplir.  
 Tu verras qu'une femme , à tes yeux méprisable ,



Dans ses projets au moins était inébranlable ;  
 Et par la fermeté dont ce cœur est armé ,  
 Titus , tu connaîtras comme il t'aurait aimé.  
 Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres ,  
 De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres ,  
 Où tu m'oses trahir , & m'outrager comme eux ,  
 Où ma foi fut séduite , où tu trompas mes feux ;  
 Je jure à tous les dieux , qui vengent les parjures ,  
 Que mon bras dans mon sang effaçant mes injures ,  
 Plus juste que le tien , mais moins irrésolu ,  
 Ingrat , va me punir de t'avoir mal connu ;  
 Et je vais....

T I T U S *l'arrêtant.*

Non , Madame ; il faut vous fatifaire.  
 Je le veux , j'en frémiss , & j'y cours pour vous plaire.  
 D'autant plus malheureux , que dans ma passion  
 Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion ;  
 Que je ne goûte point dans mon désordre extrême ,  
 Le triste & vain plaisir de me tromper moi-même ;  
 Que l'amour aux forfaits me force de voler ;  
 Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler ;  
 Et qu'encor indigné de l'ardeur qui m'anime ,  
 Je chéris la vertu , mais j'embrasse le crime.  
 Haïffez-moi , fuyez , quittez un malheureux ,  
 Qui meurt d'amour pour vous , & déteste ses feux ,  
 Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures ,  
 Parmi les attentats , le meurtre & les parjures.

T U L L I E.

Vous insultez , Titus , à ma funeste ardeur ;  
 Vous sentez à quel point vous régnez dans mon cœur.  
 Oui , je vis pour toi seul , oui , je te le confesse ;



Mais malgré ton amour , mais malgré ma faiblesse ;  
 Sois sûr que le trépas m'inspire moins d'effroi ,  
 Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi ,  
 Qui se repentirait d'avoir servi son maître ,  
 Que je fais Souverain , & qui rougit de l'être.

Voici l'instant affreux qui va nous éloigner.  
 Souvien - toi que je t'aime , & que tu peux régner.  
 L'Ambassadeur m'attend ; consulte , délibère ;  
 Dans une heure avec moi tu reverras mon père.  
 Je pars , & je reviens sous ces murs odieux ,  
 Pour y rentrer en Reine , ou périr à tes yeux.

T I T U S .

Vous ne périrez point. Je vais.

T U L L I E .

Titus , arrête ;  
 En me suivant plus loin , tu hazardest ta tête ;  
 On peut te soupçonner : demeure , adieu , réfous  
 D'être mon meurtrier , ou d'être mon époux.

S C E N E I V .

T I T U S *seul.*

**T**U l'emportes , cruelle , & Rome est asservie.  
 Revien régner sur elle , ainsi que sur ma vie ;  
 Revien , je vais me perdre , ou vais te couronner ;  
 Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.  
 Qu'on cherche Meffala. Ma fougueuse imprudence  
 A de son amitié lassé la patience.  
 Maîtresse , amis , Romains , je pers tout en un jour.

SCENE



SCÈNE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sers ma fureur enfin, sers mon fatal amour ;  
Vien, fui - moi.

MESSALA.

Commandez, tout est prêt ; mes cohortes  
Sont au mont Quirinal, & livreront les portes.  
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,  
De reconnaître en vous l'héritier de leur Roi.  
Ne perdez point de tems, déjà la nuit plus sombre  
Voile nos grands desseins du secret de son ombre.

TITUS.

L'heure approche ; Tullie en compte les momens...  
Et Tarquin après tout eut mes premiers sermens.  
Le sort en est jetté.

*Le fond du théâtre s'ouvre.*

Que vois-je ? c'est mon père.

SCÈNE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

Vien, Rome est en danger ; c'est en toi que j'espère.  
Par un avis secret le Sénat est instruit,  
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

Oo



J'ai brigué pour mon sang , pour le héros que j'aime ,  
 L'honneur de commander dans ce péril extrême ;  
 Le Sénat te l'accorde ; arme - toi , mon cher fils ;  
 Une seconde fois va sauver ton pays ;  
 Pour notre liberté va prodiguer ta vie ;  
 Va , mort ou triomphant , tu feras mon envie.

T I T U S .

Ciel ! ..

B R U T U S .

Mon fils ! ...

T I T U S .

Remettez , Seigneur , en d'autres mains  
 Les faveurs du Sénat , & le sort des Romains.

M E S S A L A .

Ah ! quel désordre affreux de son ame s'empare !

B R U T U S .

Vous pourriez refuser l'honneur qu'on vous prépare !

T I T U S .

Qui ? moi , Seigneur ?

B R U T U S .

Eh quoi ! votre cœur égaré

Des refus du Sénat est encor ulcéré ?

De vos prétentions je vois les injustices.

Ah ! mon fils , est - il tems d'écouter vos caprices ?

Vous avez sauvé Rome , &amp; n'êtes pas heureux ?

Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux ?

Mon fils au consulat a - t - il osé prétendre ,

Avant l'âge où les loix permettent de l'attendre ?

Va , cesse de briguer une injuste faveur ;

La place où je t'envoie est ton poste d'honneur.

Va , ce n'est qu'aux tyrans que tu dois ta colère :

De l'Etat &amp; de toi je sens que je suis père.



Donne ton sang à Rome , & n'en exige rien ;  
 Sois toujours un héros , sois plus , sois citoyen.  
 Je touche , mon cher fils , au bout de ma carrière ;  
 Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière ;  
 Mais soutenu du tien , mon nom ne mourra plus ;  
 Je renaîtrai pour Rome , & vivrai dans Titus.  
 Que dis - je ? je te suis. Dans mon âge débile ,  
 Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;  
 Mais je te verrai vaincre , ou mourrai comme toi ,  
 Vengeur du nom Romain , libre encor , & sans Roi.

TITUS.

Ah ! Messala !

SCÈNE VII.

BRUTUS , VALERIUS , TITUS , MESSALA.

VALERIUS.

Seigneur , faites qu'on se retire.

BRUTUS à son fils.

Cours , vole . . .

( Titus & Messala sortent. )

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah qu'entens - je ?

VALERIUS.

On conspire.

Je n'en saurais douter ; on nous trahit , Seigneur.  
 De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur ;

O o ij



Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre ,  
Et d'indignes Romains ont parlé de se rendre.

B R U T U S .

Des citoyens Romains ont demandé des fers !

V A L E R I U S .

Les perfides m'ont fui par des chemins divers ;  
On les fuit. Je soupçonne & Ménas , & Lélie ,  
Ces partisans des Rois & de la tyrannie ,  
Ces secrets ennemis du bonheur de l'Etat ,  
Ardens à désunir le peuple & le Sénat.  
Messala les protège ; & dans ce trouble extrême ,  
J'oserais soupçonner jusqu'à Messala même ,  
Sans l'étroite amitié dont l'honneur Titus.

B R U T U S .

Observons tous leurs pas , je ne puis rien de plus ;  
La liberté , la loi , dont nous sommes les pères ,  
Nous défend des rigueurs peut-être nécessaires.  
Arrêter un Romain sur de simples soupçons ,  
C'est agir en tyrans , nous qui les punissons.  
Allons parler au peuple , enhardir les timides ,  
Encourager les bons , étonner les perfides.  
Que les pères de Rome , & de la liberté ,  
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité ;  
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage ?  
Dieux ! donnez - nous la mort plutôt que l'esclavage.  
Que le Sénat nous suive.



---

S C E N E VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

UN esclave, Seigneur,  
D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit ? à cette heure ?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle  
Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend :  
Allons, c'est les trahir que tarder un moment.

*A Proculus.*

Vous, allez vers mon fils ; qu'à cette heure fatale  
Il défende surtout la porte Quirinale ;  
Et que la terre avouë, au bruit de ses exploits,  
Que le fort de mon sang est de vaincre les Rois.

*Fin du quatrième acte.*

---



## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

BRUTUS, les SENATEURS, PROCULUS, Licteurs,  
l'Esclave VINDE X.

B R U T U S.

Oui, Rome n'était plus; oui, sous la tyrannie  
L'auguste liberté tombait anéantie.  
Vos tombeaux se rouvraient; c'en était fait; Tarquin  
Rentrail dès cette nuit la vengeance à la main.  
C'est cet Ambassadeur, c'est lui dont l'artifice  
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.  
Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfans,  
Qui conspiraient contr'elle, & servaient les tyrans;  
Meffala conduisait leur aveugle furie;  
A ce perfide Arons il vendait sa patrie.  
Mais le ciel a veillé sur Rome & sur vos jours.  
Cet esclave a d'Arons écouté les discours.

( *En montrant l'esclave.* )

Il a prévû le crime, & son avis fidelle  
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.  
Meffala, par mon ordre arrêté cette nuit,  
Devant vous à l'instant allait être conduit.  
J'attendais que du moins l'appareil des supplices  
De sa bouche infidelle arrachât ses complices.  
Mes licteurs l'entouraient, quand Meffala foudain,



Saisissant un poignard , qu'il cachait dans son sein ,  
 Et qu'à vous , Sénateurs , il destinait peut-être :  
 Mes secrets , a-t-il dit , que l'on cherche à connaître ,  
 C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir ,  
 Et qui fait conspirer , fait se taire , & mourir.  
 On s'écrie , on s'avance , il se frappe , & le traître  
 Meurt encor en Romain , quoiqu'indigne de l'être.  
 Déjà des murs de Rome Arons était parti ,  
 Assez loin vers le camp nos gardes l'ont suivi ;  
 On arrête à l'instant Arons avec Tullie.  
 Bientôt , n'en doutez point , de ce complot impie  
 Le ciel va découvrir toutes les profondeurs ;  
 Publicola partout en cherche les auteurs.  
 Mais quand nous connaissons le nom des parricides ,  
 Prenez garde , Romains , point de grace aux perfides :  
 Fussent-ils nos amis , nos frères , nos enfans ,  
 Ne voyez que leur crime , & gardez vos sermens.  
 Rome , la liberté , demandent leur supplice ;  
 Et qui pardonne au crime en devient le complice.

*A l'esclave.*

Et toi dont la naissance & l'aveugle destin  
 N'avait fait qu'un esclave , & dut faire un Romain ,  
 Par qui le Sénat vit , par qui Rome est sauvée ,  
 Reçois la liberté que tu m'as conservée ;  
 Et prenant désormais des sentimens plus grands ,  
 Sois l'égal de mes fils , & l'effroi des tyrans.  
 Mais qu'est-ce que j'entens ? quelle rumeur soudaine ?

P R O C U L U S.

Arons est arrêté , Seigneur , & je l'amène.

B R U T U S.

De quel front pourra-t-il ? . . .



## S C E N E II.

BRUTUS , les SENATEURS , ARONS , Licteurs.

A R O N S .

**J** Usques à quand , Romains ,  
 Voulez-vous profaner tous les droits des humains ?  
 D'un peuple revolté conseils vraiment sinistres ,  
 Pensez-vous abaïſſer les Rois dans leurs ministres ?  
 Vos licteurs infolens viennent de m'arrêter ;  
 Est-ce mon maître ou moi que l'on veut insulter ?  
 Et chez les nations ce rang inviolable . . .

B R U T U S .

Plus ton rang est sacré , plus il te rend coupable ;  
 Cesse ici d'attester des titres superflus.

A R O N S .

L'Ambassadeur d'un Roi ! . . .

B R U T U S .

Traître , tu ne l'es plus :  
 Tu n'es qu'un conjuré , paré d'un nom sublime ,  
 Que l'impunité seule enhardissait au crime.  
 Les vrais Ambassadeurs , interprètes des loix ,  
 Sans les deshonorer savent servir leurs Rois ;  
 De la foi des humains discrets dépositaires ,  
 La paix seule est le fruit de leurs saints ministères ;  
 Des Souverains du monde ils font les nœuds sacrés ,  
 Et partout bienfaisans , sont partout révérez.  
 A ces traits , si tu peux , ose te reconnaître ;  
 Mais si tu veux au moins rendre compte à ton maître

Des



Des refforts , des vertus , des loix de cet Etat ,  
 Compren l'esprit de Rome , & connai le Sénat.  
 Ce peuple auguste & saint fait respecter encore  
 Les loix des nations que ta main deshonne ;  
 Plus tu les méconnais , plus nous les protégeons ;  
 Et le seul châtiment qu'ici nous t'imposons ,  
 C'est de voir expirer les citoyens perfides ,  
 Qui liaient avec toi leurs complots parricides.  
 Tout couvert de leur sang répandu devant toi ,  
 Va d'un crime inutile entretenir ton Roi ;  
 Et montre en ta personne aux peuples d'Italie  
 La fainteté de Rome , & ton ignominie.  
 Qu'on l'emmené , listeurs.

## S C E N E I I I.

Les SENATEURS , BRUTUS , VALERIUS , PROCULUS.

B R U T U S.

**E**H bien , Valerius ,  
 Ils sont saisis sans doute , ils sont au moins connus ?  
 Quel sombre & noir chagrin couvrant votre visage ,  
 De maux encor plus grands semble être le préface ?  
 Vous frémissez.

V A L E R I U S.

Songez , que vous êtes Brutus.

B R U T U S.

Expliquez - vous ...

V A L E R I U S.

Je tremble à vous en dire plus.



( *Il lui donne des tablettes.* )

Voyez , Seigneur , lisez ; connaissez les coupables.

B R U T U S *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous , mes yeux ? O jours abominables !

O père infortuné ! Tibérinus ? mon fils !

Sénateurs , pardonnez . . . le perfide est-il pris ?

V A L E R I U S .

Avec deux conjurés il s'est osé défendre ;

Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre ;

Percé de coups , Seigneur , il est tombé près d'eux ;

Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux ,

Pour vous , pour Rome entière , & pour moi plus sensible.

B R U T U S .

Qu'entens - je ?

V A L E R I U S .

Reprenez cette liste terrible ,

Que chez Messala même a saisi Proculus.

B R U T U S .

Lisons donc . . . je frémis , je tremble , ciel ! Titus !

( *Il se laisse tomber entre les bras de Proculus.* )

V A L E R I U S .

Assez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes ,

Errant , désespéré , plein d'horreur & d'allarmes :

Peut-être il détestait cet horrible attentat.

B R U T U S .

Allez , pères conscrits , retournez au Sénat ;

Il ne m'appartient plus d'oser y prendre place ;

Allez , exterminatez ma criminelle race.

Punissez - en le père , & jusques dans mon flanc

Recherchez sans pitié la source de leur sang.



Je ne vous suivrai point , de peur que ma présence  
Ne suspendît de Rome , ou fléchît la vengeance.

---

## S C E N E I V.

B R U T U S *seul.*

**G**Rands Dieux , à vos décrets tous mes vœux sont soumis.  
Dieux vengeurs de nos loix , vengeurs de mon pays ,  
C'est vous qui par mes mains fondiez sur la justice ,  
De notre liberté l'éternel édifice :  
Voulez-vous renverser ses sacrés fondemens ?  
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans ?  
Ah ! que Tibérinus en sa lâche furie  
Ait servi nos tyrans , ait trahi sa patrie ;  
Le coup en est affreux ; le traître était mon fils.  
Mais , Titus ! un héros , l'amour de son pays ,  
Qui dans ce même jour , heureux & plein de gloire ,  
A vû par un triomphe honorer sa victoire !  
Titus , qu'au Capitole ont couronné mes mains !  
L'espoir de ma vieillesse , & celui des Romains !  
Titus ! Dieux !

---

## S C E N E V.

B R U T U S , V A L E R I U S , Suite , Licteurs.

V A L E R I U S.

**D**U Sénat la volonté suprême  
Est , que sur votre fils vous prononciez vous-même.



Moi ?

B R U T U S .

V A L E R I U S .

— Vous seul.

B R U T U S .

Et du reste en a-t-il ordonné ?

V A L E R I U S .

Des conjurés , Seigneur , le reste est condamné ;  
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.

B R U T U S .

Et du sort de mon fils le Sénat me rend maître ?

V A L E R I U S .

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

B R U T U S .

O patrie !

V A L E R I U S .

Au Sénat que dirai-je , Seigneur ?

B R U T U S .

Que Brutus voit le prix de cette grace infigne ,  
Qu'il ne la cherchait pas . . . mais qu'il s'en rendra digne . . .  
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister ;  
Il pourrait . . . pardonnez si je cherche à douter ;  
C'était l'appui de Rome , & je sens que je l'aime.

V A L E R I U S .

Seigneur , Tullie . . .

B R U T U S .

Eh bien . . .

V A L E R I U S .

Tullie au moment même

N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

B R U T U S .

Comment , Seigneur ?



V A L E R I U S.

A peine elle a revû ces lieux ,  
 A peine elle aperçoit l'appareil des supplices ,  
 Que sa main consommant ces tristes sacrifices ,  
 Elle tombe , elle expire , elle immole à nos loix  
 Ce reste infortuné de nos indignes Rois.  
 Si l'on nous trahissait , Seigneur , c'était pour elle.  
 Je respecte en Brutus la douleur paternelle ;  
 Mais tournant vers ces lieux ses yeux appesantis ,  
 Tullie en expirant a nommé votre fils.

B R U T U S.

Justes Dieux !

V A L E R I U S.

C'est à vous à juger de son crime ;  
 Condamnez , épargnez , ou frappez la victime.  
 Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

B R U T U S.

Licteurs , que devant moi l'on amène Titus.

V A L E R I U S.

Plein de votre vertu , Seigneur , je me retire :  
 Mon esprit étonné vous plaint , & vous admire ;  
 Et je vais au Sénat apprendre avec terreur  
 La grandeur de votre ame & de votre douleur.

S C E N E V I.

B R U T U S , P R O C U L U S.

B R U T U S.

**N**On , plus j'y pense encor , & moins je m'imagine ,  
 Que mon fils des Romains ait tramé la ruine.



Pour son père & pour Rome il avait trop d'amour ;  
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.  
Je ne le puis penser , mon fils n'est point coupable.

P R O C U L U S .

Messala , qui forma ce complot détestable ,  
Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir ;  
Peut-être on hait sa gloire , on cherche à la flétrir.

B R U T U S .

Plût au ciel !

P R O C U L U S .

De vos fils c'est le seul qui vous reste ;  
Qu'il soit coupable , ou non , de ce complot funeste ,  
Le Sénat indulgent vous remet ses destins ;  
Ses jours sont assurés , puisqu'ils sont dans vos mains.  
Vous saurez à l'Etat conserver ce grand homme ;  
Vous êtes père enfin.

B R U T U S .

Je suis Consul de Rome.

## S C E N E V I I .

BRUTUS , PROCULUS , TITUS dans le fond du  
théâtre , avec des Licteurs.

**L**E voici.

P R O C U L U S .

T I T U S .

C'est Brutus ! ô douloureux momens !  
O terre , entr'ouvre - toi sous mes pas chancelans !  
Seigneur , souffrez qu'un fils ...



B R U T U S.

Arrête , téméraire.

De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père ;  
 J'ai perdu l'un. Que dis - je ? ah ! malheureux Titus ,  
 Parle : ai - je encor un fils ?

T I T U S.

Non , vous n'en avez plus.

B R U T U S.

Répon donc à ton Juge , opprobre de ma vie.

*( Il s'affied. )*

Avais - tu résolu d'opprimer ta patrie ,  
 D'abandonner ton père au pouvoir absolu ,  
 De trahir tes sermens ?

T I T U S.

Je n'ai rien résolu ;

Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore ,  
 Je m'ignorais moi - même , & je me cherche encore ;  
 Mon cœur encor surpris de son égarement ,  
 Emporté loin de soi , fut coupable un moment ;  
 Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle ,  
 A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle :  
 Mais ce moment passé , mes remords infinis  
 Ont égalé mon crime , & vengé mon pays.  
 Prononcez mon arrêt. Rome , qui vous contemple ,  
 A besoin de ma perte , & veut un grand exemple.  
 Par mon juste supplice il faut épouvanter  
 Les Romains , s'il en est qui puissent m'imiter.  
 Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie ;  
 Et ce sang en tout tems utile à sa patrie ,  
 Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté ,  
 N'aura coulé jamais que pour la liberté.



B R U T U S .

Quoi ! tant de perfidie avec tant de courage ?  
De crimes , de vertus , quel horrible assemblage !  
Quoi ! sous ces lauriers même , & parmi ces drapeaux ,  
Que son sang à mes yeux rendait encor plus beaux ,  
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance ?

T I T U S .

Toutes les passions , la soif de la vengeance ,  
L'ambition , la haine , un instant de fureur ...

B R U T U S .

Achève , malheureux.

T I T U S .

Une plus grande erreur ,  
Un feu qui de mes sens est même encor le maître ,  
Qui fit tout mon forfait , qui l'augmente peut-être.  
C'est trop vous offenser par cet aveu honteux ,  
Inutile pour Rome , indigne de nous deux.  
Mon malheur est au comble , ainsi que ma furie ;  
Terminez mes forfaits , mon desespoir , ma vie ,  
Votre opprobre , & le mien. Mais si dans les combats  
J'avais suivi la trace où m'ont conduit vos pas ,  
Si je vous imitai , si j'aimai ma patrie ,  
D'un remords assez grand si ma faute est suivie ,

*Il se jette à genoux.*

A cet infortuné daignez ouvrir les bras ;  
Dites du moins , Mon fils , Brutus ne te hait pas.  
Ce mot seul me rendant mes vertus & ma gloire ,  
De la honte où je suis défendra ma mémoire.  
On dira que Titus , descendant chez les morts ,  
Eut un regard de vous pour prix de ses remords ,  
Que vous l'aimiez encor , & que malgré son crime

Votre



Votre fils dans la tombe emporta votre estime.

B R U T U S.

Son remords me l'arrache. O Rome ! ô mon pais !  
 Proculus ..... à la mort que l'on mène mon fils.  
 Lève-toi , triste objet d'horreur & de tendresse :  
 Lève-toi , cher appui qu'espérait ma vieillesse :  
 Vien embrasser ton père : il t'a dû condamner ;  
 Mais s'il n'était Brutus , il t'allait pardonner.  
 Mes pleurs , en te parlant , inondent ton visage :  
 Va , porte à ton supplice un plus mâle courage ;  
 Va , ne t'attendri point , fais plus Romain que moi ;  
 Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

T I T U S.

Adieu , je vai périr , digne encor de mon père.  
*On l'emmené.*

S C E N E V I I I.

B R U T U S , P R O C U L U S.

P R O C U L U S.

**S**Eigneur , tout le Sénat , dans sa douleur sincère ,  
 En frémissant du coup qui doit vous accabler ...

B R U T U S.

Vous connaissez Brutus , & l'osez consoler ?  
 Songez , qu'on nous prépare une attaque nouvelle.  
 Rome seule a mes soins , mon cœur ne connaît qu'elle.  
 Allons , que les Romains , dans ces momens affreux ,  
 Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux ;  
 Que je finisse au moins ma déplorable vie ,  
 Comme il eût dû mourir en vengeant la patrie.

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

Qq



## SCÈNE DERNIÈRE.

BRUTUS, PROCULUS, un SENATEUR.

LE SENATEUR.  
Seigneur...

BRUTUS.

Mon fils n'est plus ?

LE SENATEUR.

C'en est fait... &amp; mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre. Il suffit.. Rendons grâces aux Dieux.

---

*Fin du cinquième & dernier acte.*

---



L A M O R T

D E

C E S A R ,

T R A G È D I E .



## L E T T E R A

DEL SIGNOR

CONTE ALGAROTTI

AL SIGNORE

ABATE FRANCHINI

Inviato del Gran DUCA DI TOSCANA a Parigi.

*I*O non so per che cagione cotesti Signori si abbiano a maravigliar tanto che io mi sia per alcune settimane ritirato alla campagna, e in un angolo di una provincia come e' dicono. Ella nò che non se ne maraviglia punto; la qual pur sa à che fine io mi vada cercando varj paesi, e quali cose io m'abbia potuto trovare in questa campagna. Qui lungi dal tumulto di Parigi vi si gode una vita condita dà piaceri della mente; e ben si può dire che a queste cene non manca nè Lambert nè Molière. Io do l'ultima mano à miei Dialoghi, i quali han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella Emilia, come del dotto Voltaire; e quasi direi allo specchio di essi io vò studiando i bei modi della culta conversazione che vorrei pur trasferire nella mia operetta. Ma che dira ella se dal fondo di questa provincia io le manderò cosa che dovriano pur tanto desiderare cotesti Signori inter beatæ fumum & opes strepitumque Romæ? Questa si è il Cesare del nostro Voltaire non alterato o manco, ma quale è uscito delle mani dell' autore suo. Io non dubito che ella non sia per prendere, in leggendo questa tragedia, un piacer grandissimo; e credo che anch' ella vi ravviserà dentro un nuovo genere di perfezione à che si può recare il teatro tragico Francese. Benchè un gran paradosso parrà cotesto à coloro che credono spenta la fortuna di quello insieme con Cornelio e Racine, e nulla fanno.



immaginare sopra le costoro produzioni. Ma certo niente pareva, non sono ancora molti anni passati, che si avesse a desiderare nella musica vocale dopo Scarlatti, o nella strumentale dopo Corelli. Pur nondimeno il Marcello ed il Tartini ne han fatto sentire che vi avea così nell' una come nell' altra alcun termine più là. Intantochè egli pare non accorgersi l'uomo de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti se non dopo occupati. Così interverrà nel teatro; e la morte di Giulio Cesare mostrerà nescio quid majus quanto al genere delle tragedie Francesi. Che se la tragedia, a distinzione della commedia, è la imitazione di un'azione che abbia in se del terribile e del compassionevole, è facile à vedere, quanto questa che non è intorno à un matrimonio o à un amoretto, ma che è intorno à un fatto atrocissimo e alla più gran rivoluzione che sia avvenuta nel più grande imperio del mondo, è facile dico à vedere quanto ella venga ad essere più distinta dalla commedia delle altre tragedie Francesi, e monti dirò così sopra un coturno più alto di quelle. Ma non è già per tutto ciò che io credo che i più non sieno per sentirla altrimenti. Non fa mestieri aver veduto mores hominum multorum & urbes per sapere che i più bei ragionamenti del mondo se ne vanno quasi sempre con la peggio quando egli hanno à combattere contra le opinioni radicate dall' usanza e dall' autorità di quel sesso, il cui imperio si stende sino alle provincie scientifiche. L'amore che è signor dispotico delle scene Francesi vorrà difficilmente comportare, che altre passioni vogliano partire il regno con esso lui; e non so come una tragedia dove non entran donne, tutta sentimenti di libertà e pratiche di politica, potrà piacere là dove odono Mitridate fare il galante sul punto di muovere il campo verso Roma, e dove odono Cesare medesimo che novello Orlando si vanta di aver fatto giostra con Pompeo in Farsaglia per i belli occhi di Cleopatra. È forse che il Cesare del Voltaire potrà correre la medesima fortuna à Parigi che Temistocle, Alcibiade e quegli altri grandi uomini della Grecia corsero in Atene; i quali erano ammirati da tutta la Terra e sbanditi à un tempo medesimo della patria loro.

Come sia, il Voltaire ha preso in questa tragedia ad imitare la severità del teatro Inglese, e segnatamente Shakespeare uno de' loro poëti, in cui dicesi, e non a torto, che vi sono errori innumerabili e pensieri inimitabili, faults innumerable and thoughts



inimitabile. *Del che il suo Cesare medesimo ne fa pienissima fede. E ben ella può credere che il nostro poëta ha fatto quell' uso di Shakespeare che Virgilio faceva di Ennio. Egli ha espresso in Francese le due scene ultime della tragedia Inglese, le quali, toltono alcune mende, sono come quelle due di Burro e di Narciso con Nerone nel Britannico, due specchi cioè di eloquenza nel persuadere altrui le cose le più contrarie tra loro sullo stesso argomento. Ma chi sa se anche da questo lato, voglio dire a cagion della imitazione di Shakespeare, questa tragedia non sia per piacere meno che non si vorrebbe? A niuno è nascosto come la Francia e l'Inghilterra sono rivali nella politica, nel commercio, nella gloria delle armi e delle lettere.*

Littora littoribus contraria fluctibus undæ.

*E si potrebbe dare il caso la poesia Inglese fosse accolta a Parigi allo stesso modo della filosofia che è stata loro recata dal medesimo paese. Ma certo dovranno sapere i Francesi non picciolo grado à chi è venuto ad arricchire in certa maniera il loro Parnasso di una sorgente novella. Tanto più che grandissima è la discrezione con che ad imitare gl' Inglese s'è fatto il nostro poëta, come colui che ha trasportato nel teatro di Francia la severità delle loro tragedie senza la ferocità. Nella quale idea d'imitazione egli ha di gran lunga superato Addisono, il quale nel suo Catone ha mostrato a' suoi non tanto la regolarità del teatro Francese quanto la opportunità degli amori di quello. E con ciò egli è venuto à corrompere uno de' pochissimi drammi moderni, in cui lo stile sia veramente tragico, e in cui i Romani parlino Latino, à dir così, e non Spagnuolo.*

*Ma un romore senza dubbio grandissimo ella sentirà levarsi contro à questa tragedia, perchè ella sia di tre atti solamente. Aristotile, egli è il vero, parlando nella poetica della lunghezza dell' azione teatrale, non si spiega così chiaramente sopra questa tal divisione in cinque atti, ma ognuno sa quei versi della poetica Latina:*

— Neve minor neu fit quinto productior actu  
Fabula quæ post vult & spectata reponi.

*Il qual precetto da Orazio per la commedia egualmente che*



*per la tragedia. Ma se pur vi ha delle commedie di Molière di tre atti e non più, e che ciò non ostante son tenute buone, non so perchè non vi possa ancora essere una buona tragedia che sia di tre atti, e non di cinque.*

— — — — — Quid autem  
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum  
Virgilio Varioque ?

*E forse che sarebbe per lo migliore se la maggior parte delle tragedie di oggidì si riduceessero à tre atti solamente; dacchè si vede che per aggiungere i cinque, il più degli autori sono pur stati costretti ad appiccarvi degli episodi, i quali allungano il componimento e ne sceman l'effetto, snervando come fanno l'azione principale. È il Racine medesimo per somiglianti ragioni compose già l'Esther di tre atti e non più. Che se i Greci nelle loro tragedie benchè semplicissime furono religiosi osservatori della divisione in cinque atti, è da far considerazione, oltre che per lo più gli atti sono anzi brevi che nò, che il coro vi occupa una grandissima parte del dramma.*

*Io non so se quivi io bene m'apponga; questo so certo che mi giova parlare di poesia con esso lei che ne potrebbe esser maestro come ella ne è talora leggiadrissimo artefice. Pollio & ipse facit nova carmina. Sicchè ella ben saprà scorgere la bellezza di questa tragedia, molti versi della quale hanno di già occupato un luogo nella mia memoria, e vi risuonan dentro in maniera che io non gli potrei far tacere. E pigliando principalmente ad esaminare la costituzione della favola, ella potrà meglio giudicare di chichesia se il Voltaire siccome ha aperto tra' suoi una nuova carriera così ancora ne sia giunto alla metà. Ma che non vien ella medesima à Cirey à comunicarci le dotte sue riflessioni? ora massimamente che ne assicurano essere per la pace già segnata composte le cose di Europa. Niente allora quì mancherebbe al desiderio mio, e à niuno potrebbe parer nuovo in Parigi che io mi rimanessi in una provincia.*

Cirey 12. Ottobre 1735.



---

A C T E U R S.

JULES - CÉSAR , Dictateur.

MARC - ANTOINE , Consul.

JUNIUS BRUTUS , Préteur.

CASSIUS ,

CIMBER ,

DECIMUS ,

DOLABELLA ,

CASCA ,

} Sénateurs.

Les Romains.

Licteurs.

*La scène est à Rome au Capitole.*



---

LA MORT DE CÉSAR,  
TRAGÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

César, tu vas régner ; voici le jour auguste ,  
Où le peuple Romain , pour toi toujours injuste ,  
Changé par tes vertus , va reconnaître en toi  
Son vainqueur , son appui , son vengeur , & son Roi.  
Antoine , tu le fais , ne connaît point l'envie.  
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie ;  
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains ,  
Content d'être sous toi le second des humains ;  
Plus fier de l'attacher ce nouveau diadème ,  
Plus grand de te servir que de régner moi-même.  
Quoi ! tu ne me répons que par de longs soupirs !  
Ta grandeur fait ma joie , & fait tes déplaisirs !  
Roi de Rome & du Monde , est-ce à toi de te plaindre ?  
César peut-il gémir , ou César peut-il craindre ?  
Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur ?

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

Rr



CÉSAR.

L'amitié, cher Antoine ; il faut t'ouvrir mon cœur.  
Tu fais que je te quitte, & le destin m'ordonne  
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.  
Je pars, & vais venger sur le Parthe inhumain  
La honte de Craffus & du peuple Romain.  
L'aigle des légions, que je retiens encore,  
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore ;  
Et mes braves foldats n'attendent pour signal,  
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.  
Peut-être avec raison César peut entreprendre  
D'attaquer un païs qu'a soumis Alexandre :  
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains,  
Valent bien les Perfans subjugués par ses mains.  
J'ose au moins le penser ; & ton ami se flatte  
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.  
Mais cet espoir m'anime, & ne m'aveugle pas.  
Le fort peut se lasser de marcher sur mes pas :  
La plus haute sagesse en est souvent trompée ;  
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée ;  
Et dans les factions, comme dans les combats,  
Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.  
J'ai servi, commandé, vaincu, quarante années ;  
Du monde entre mes mains j'ai vû les destinées ;  
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement,  
Le destin des Etats dépendait d'un moment.  
Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre ;  
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.  
Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,  
Qu'Antoine à mes enfans soit pour jamais lié ;  
Que Rome par mes mains défendue & conquise,



Que la terre à mes fils , comme à toi , soit soumise :  
 Et qu'emportant d'ici le grand titre de Roi ,  
 Mon sang & mon ami le prennent après moi.  
 Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière.  
 Antoine , à mes enfans il faut servir de père.  
 Je ne veux point de toi demander des sermens ,  
 De la foi des humains sacrés & vains garans ;  
 Ta promesse suffit , & je la crois plus pure  
 Que les autels des Dieux entourés du parjure.

A N T O I N E.

C'est déjà pour Antoine une assez dure loi ,  
 Que tu cherches la guerre & le trépas sans moi ,  
 Et que ton intérêt m'attache à l'Italie ,  
 Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie.  
 Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur  
 Doute de sa fortune , & préface un malheur :  
 Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.  
 César , que me dis - tu de tes fils , de partage ?  
 Tu n'as de fils qu'Octave , & nulle adoption  
 N'a d'un autre César appuyé ta maison.

C E S A R.

Il n'est plus tems , ami , de cacher l'amertume ,  
 Dont mon cœur paternel en secret se consume.  
 Octave n'est mon sang qu'à la faveur des loix :  
 Je l'ai nommé César , il est fils de mon choix.  
 Le destin , ( dois - je dire , ou propice , ou sévère ? )  
 D'un véritable fils en effet m'a fait père ;  
 D'un fils que je chéris , mais qui pour mon malheur ,  
 A ma tendre amitié répond avec horreur.

A N T O I N E.

Et quel est cet enfant ? Quel ingrat peut-il être ,

Rr ij



Si peu digne du sang dont les Dieux l'ont fait naître ?

CÉSAR.

Ecoute : Tu connais ce malheureux Brutus ,  
Dont Caton cultiva les farouches vertus.  
De nos antiques loix ce défenseur austère ,  
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire ,  
Qui toujours contre moi , les armes à la main ,  
De tous mes ennemis a suivi le destin ;  
Qui fut mon prisonnier aux champs de Theffalie ,  
A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie ,  
Né , nourri loin de moi chez mes fiers ennemis.

ANTOINE.

Brutus ! il se pourrait . . . . .

CÉSAR.

Ne m'en crois pas. Tien , lis.

ANTOINE.

Dieux ! la sœur de Caton , la fière Servilie !

CÉSAR.

Par un hymen secret elle me fut unie.  
Ce farouche Caton , dans nos premiers débats ,  
La fit presque à mes yeux passer en d'autres bras :  
Mais le jour qui forma ce second hyménée ,  
De son nouvel époux trancha la destinée.  
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.  
Pour me haïr , ô ciel ! était-il réservé ?  
Mais lis : tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE. ( *Il lit.* )

*César , je vai mourir. La colère céleste  
Va finir à la fois ma vie & mon amour.  
Souvien-toi qu'à Brutus César donna le jour :  
Adieu. Puisse ce fils éprouver pour son père*



*L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère !*

*Servilie.*

Quoi ! faut-il que du fort la tyrannique loi,  
César, te donne un fils si peu semblable à toi ?

C E S A R.

Il a d'autres vertus ; son superbe courage  
Flatte en secret le mien, même alors qu'il l'outrage.  
Il m'irrite, il me plait. Son cœur indépendant  
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.  
Sa fermeté m'impose, & je l'excuse même,  
De condamner en moi l'autorité suprême.  
Soit qu'étant homme & père, un charme séducteur,  
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur ;  
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie  
Me parle malgré moi contre ma tyrannie ;  
Et que la liberté que je viens d'opprimer,  
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.  
Te dirai-je encor plus ? Si Brutus me doit l'être,  
S'il est fils de César, il doit haïr un maître.  
J'ai pensé comme lui, dès mes plus jeunes ans ;  
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.  
Peusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée  
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.  
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,  
Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.

Tout homme à son état doit plier son courage.  
Brutus tiendra bientôt un différent langage,  
Quand il aura connu de quel sang il est né.  
Croi-moi, le diadème à son front destiné,  
Adoucira dans lui sa rudesse importune ;  
Il changera de mœurs en changeant de fortune.

R r iij



La nature , le sang , mes bienfaits , tes avis ,  
Le devoir , l'intérêt , tout me rendra mon fils.

A N T O I N E .

J'en doute. Je connais sa fermeté farouche :  
La secte dont il est n'admet rien qui la touche.  
Cette secte intraitable , & qui fait vanité  
D'endurcir les esprits contre l'humanité ,  
Qui domte & foule aux pieds la nature irritée ,  
Parle seule à Brutus , & seule est écoutée.  
Ces préjugés affreux , qu'ils appellent devoir ,  
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.  
Caton même , Caton , ce malheureux stoïque ,  
Ce héros forcené , la victime d'Utique ,  
Qui fuyant un pardon qui l'eût humilié ,  
Préféra la mort même à ta tendre amitié ;  
Caton fut moins altier , moins dur , & moins à craindre ,  
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

C E S A R .

Cher ami , de quels coups tu viens de me frapper !  
Que m'as - tu dit ?

A N T O I N E .

Je t'aime , & ne te puis tromper.

C E S A R .

Le tems amollit tout.

A N T O I N E .

Mon cœur en desespère.

C E S A R .

Quoi , sa haine ! . . .

A N T O I N E .

Croi - moi.



CESAR.

N'importe, je suis père.

J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis :  
 Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils ;  
 Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,  
 Voir la terre & Brutus adorer ma puissance.  
 C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins :  
 Tu m'as prêté ton bras, pour domter les humains ;  
 Domte aujourd'hui Brutus, adouci son courage,  
 Prépare par degrés cette vertu sauvage  
 Au secret important qu'il lui faut révéler,  
 Et dont mon cœur encor hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi ; mais j'ai peu d'espérance.

SCÈNE II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

Cesar, les Sénateurs attendent audience ;  
 A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CESAR.

Ils ont tardé longtems . . . Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.

Que je lis sur leur front de dépit & de haine !



## S C E N E III.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER,  
DECIMUS, CINNA, CASCA, &c. Licteurs.

CESAR *assis.*

Venez, dignes soutiens de la grandeur Romaine,  
Compagnons de César. Approchez, Cassius,  
Cimber, Cinna, Décime, & toi mon cher Brutus.  
Enfin voici le tems, si le ciel me seconde,  
Où je vais achever la conquête du Monde,  
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus  
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Craffus.  
Il est tems d'ajouter, par le droit de la guerre,  
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.  
Tout est prêt, tout prévû pour ce vaste dessein:  
L'Euphrate attend César; & je pars dès demain.  
Brutus & Cassius me suivront en Asie;  
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.  
De la mer Atlantique, & des bords du Bétis,  
Cimber gouvernera les Rois assujettis.  
Je donne à Décimus la Grèce & la Lycie,  
A Marcellus le Pont, à Casca la Syrie.  
Ayant ainsi réglé le sort des nations,  
Et laissant Rome heureuse & sans divisions,  
Il ne reste au Sénat, qu'à juger sous quel titre  
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.  
Sylla fut honoré du nom de Dictateur;  
Marius fut Consul, & Pompée Empereur.  
J'ai vaincu le dernier; & c'est assez vous dire,

Qu'il



Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel Empire,  
 Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,  
 Autrefois craint dans Rome, & cher à l'univers.  
 Un bruit trop confirmé se répand sur la terre,  
 Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre;  
 Qu'un Roi seul peut les vaincre & leur donner la loi:  
 César va l'entreprendre, & César n'est pas Roi.  
 Il n'est qu'un citoyen fameux par ses services,  
 Qui peut du peuple encor essuyer les caprices....  
 Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir;  
 Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

C I M B E R.

César, il faut parler. Ces sceptres, ces couronnes,  
 Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,  
 Seraient aux yeux du peuple, & du Sénat jaloux,  
 Un outrage à l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.  
 Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,  
 Dans leur autorité sur le peuple usurpée,  
 N'ont jamais prétendu disposer à leur choix  
 Des conquêtes de Rome, & nous parler en Rois.  
 César, nous attendions de ta clémence auguste  
 Un don plus précieux, une faveur plus juste,  
 Au-dessus des Etats donnés par ta bonté...

C E S A R.

Qu'oses-tu demander, Cimber?

C I M B E R.

La liberté.

C A S S I U S.

Tu nous l'avais promise; & tu juras toi-même  
 D'abolir pour jamais l'autorité suprême;  
 Et je croyais toucher à ce moment heureux,

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

S s



Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.  
 Fumante de son sang , captive , désolée ,  
 Rome dans cet espoir renaissait consolée.  
 Avant que d'être à toi nous sommes ses enfans ;  
 Je songe à ton pouvoir ; mais songe à tes sermens.

B R U T U S.

Oui , que César soit grand : mais que Rome soit libre.  
 Dieux ! maîtresse de l'Inde , esclave au bord du Tibre !  
 Qu'importe que son nom commande à l'univers ,  
 Et qu'on l'appelle Reine , alors qu'elle est aux fers ?  
 Qu'importe à ma patrie , aux Romains que tu braves ,  
 D'apprendre que César a de nouveaux esclaves ?  
 Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis ;  
 Il en est de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

C E S A R.

Et toi , Brutus , aussi ?

A N T O I N E à César.

Tu connais leur audace :

Voi si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grace.

C E S A R.

Ainsi vous voulez donc , dans vos témérités ,  
 Tenter ma patience , & laisser mes bontés ?  
 Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée ,  
 Rempans sous Marius , esclaves de Pompée ;  
 Vous qui ne respirez qu'autant que mon courroux  
 Retenu trop longtems s'est arrêté sur vous :  
 Républicains ingrats , qu'enhardit ma clémence ,  
 Vous qui devant Sylla garderiez le silence ;  
 Vous que ma bonté seule invite à m'outrager ,  
 Sans craindre que César s'abaisse à se venger.  
 Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie ,



Pour ofer me parler de Rome & de patrie ,  
 Pour affecter ici cette illustre hauteur ,  
 Et ces grands sentimens devant votre vainqueur.  
 Il les falait avoir aux plaines de Pharsale.  
 La fortune entre nous devient trop inégale.  
 Si vous n'avez sù vaincre , apprenez à servir.

B R U T U S.

César , aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.  
 Nul ne m'en défavouë , & nul en Theffalie  
 N'abaiffa son courage à demander la vie.  
 Tu nous laissas le jour , mais pour nous avilir :  
 Et nous le détestons , s'il te faut obéir.  
 César , qu'à ta colère aucun de nous n'échape :  
 Commence ici par moi ; si tu veux régner , frape.

C E S A R.

Ecoute... & vous fortiez \*. Brutus m'ose offenser ?  
 Mais fais-tu de quels traits tu viens de me percer ?  
 Va , César est bien loin d'en vouloir à ta vie.  
 Laisse-là du Sénat l'indiscrete furie.  
 Demeure. C'est toi seul qui peux me défarmer.  
 Demeure. C'est toi seul que César veut aimer.

B R U T U S.

Tout mon sang est à toi , si tu tiens ta promesse ;  
 Si tu n'es qu'un tyran , j'abhorre ta tendresse ;  
 Et je ne peux rester avec Antoine & toi ,  
 Puisqu'il n'est plus Romain , & qu'il demande un Roi.

\* *Les Sénateurs sortent.*



## S C E N E IV.

CESAR , ANTOINE.

ANTOINE.

**E**H bien , t'ai-je trompé ? Crois-tu que la nature  
 Puisse amollir une ame , & si fière , & si dure ?  
 Laisse , laisse à jamais dans son obscurité  
 Ce secret malheureux qui pèse à ta bonté.  
 Que de Rome , s'il veut , il déplore la chute ;  
 Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute.  
 Il ne mérite pas de te devoir le jour.  
 Ingrat à tes bontés , ingrat à ton amour ,  
 Renonce-le pour fils.

CESAR.

Je ne le puis : je l'aime.

ANTOINE.

Ah ! cesse donc d'aimer l'orgueil du diadème :  
 Descen donc de ce rang , où je te vois monté ;  
 La bonté convient mal à ton autorité ;  
 De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.  
 Quoi ! Rome est sous tes loix , & Cassius t'outrage !  
 Quoi Cimber ! quoi Cinna ! ces obscurs Sénateurs ,  
 Aux yeux du Roi du Monde affectent ces hauteurs !  
 Ils bravent ta puissance , & ces vaincus respirent !

CESAR.

Ils sont nés mes égaux ; mes armes les vainquirent ;  
 Et trop au-dessus d'eux , je leur puis pardonner  
 De frémir sous le joug que je veux leur donner.



A N T O I N E.

Marius de leur sang eût été moins avare.  
Sylla les eût punis.

C E S A R.

Sylla fut un barbare ,  
Il n'a fû qu'opprimer. Le meurtre & la fureur  
Faisaient sa politique , ainsi que sa grandeur.  
Il a gouverné Rome au milieu des supplices ;  
Il en était l'effroi , j'en ferai les délices.  
Je fais quel est le peuple , on le change en un jour :  
Il prodigue aisément sa haine & son amour.  
Si ma grandeur l'aigrit , ma clémence l'attire.  
Un pardon politique à qui ne peut me nuire ,  
Dans mes chaînes qu'il porte , un air de liberté  
A ramené vers moi sa faible volonté.  
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne ,  
Flatter encor ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne ,  
Lui plaire en l'accablant , l'affervir , le charmer ,  
Et punir mes rivaux en me faisant aimer.

A N T O I N E.

Il faudrait être craint : c'est ainsi que l'on règne.

C E S A R.

Va , ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

A N T O I N E.

Le peuple abusera de ta facilité.

C E S A R.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté.  
Voi ce temple que Rome élève à ma clémence.

A N T O I N E.

Crain qu'elle n'en élève un autre à la vengeance :  
Crain des cœurs ulcérés , nourris de desespoir ,



Idolâtres de Rome , & cruels par devoir.  
Cassius allarmé prévoit qu'en ce jour même  
Ma main doit sur ton front mettre le diadème.  
Déjà même à tes yeux on ose en murmurer.  
Des plus impétueux tu devrais t'assurer.  
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

C E S A R.

Je les aurais punis , si je les pouvais craindre.  
Ne me conseille point de me faire haïr.  
Je fais combattre , vaincre , & ne fais point punir.  
Allons , & n'écoutez ni soupçon ni vengeance ,  
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

*Fin du premier acte.*

---



---

A C T E I I.

---

S C E N E P R E M I E R E.

BRUTUS , ANTOINE , DOLABELLA.

A N T O I N E.

C E superbe refus , cette animosité ,  
 Marquent moins de vertu que de férocité.  
 Les bontés de César , & surtout sa puissance ,  
 Méritaient plus d'égards & plus de complaisance :  
 A lui parler du moins vous pourriez consentir.  
 Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr ;  
 Et vous en fréiriez , si vous pouviez apprendre . . .

B R U T U S.

Ah ! je frémis déjà , mais c'est de vous entendre.  
 Ennemi des Romains , que vous avez vendus ,  
 Pensez-vous ou tromper , ou corrompre Brutus ?  
 Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave ;  
 Je fais tous vos desseins , vous brûlez d'être esclave.  
 Vous voulez un Monarque , & vous êtes Romain !

A N T O I N E.

Je suis ami , Brutus , & porte un cœur humain.  
 Je ne recherche point une vertu plus rare :  
 Tu veux être un héros , mais tu n'es qu'un barbare ;  
 Et ton farouche orgueil , que rien ne peut fléchir ,  
 Embrassa la vertu , pour la faire haïr.



## S C E N E I I.

BRUTUS *seul.*

Q Uelle bafteffe , ô ciel ! & quelle ignominie !  
 Voilà donc les foutiens de ma trifte patrie !  
 Voilà vos fucceffeurs , Horace , Décius ,  
 Et toi , vengeur des loix , toi mon fang , toi Brutus !  
 Quels reftes , juftes dieux ! de la grandeur Romaine !  
 Chacun baife en tremblant la main qui nous enchaine.  
 César nous a ravi jufques à nos vertus ,  
 Et je cherche ici Rome , & ne la trouve plus.  
 Vous que j'ai vû périr , vous immortels courages ,  
 Héros , dont en pleurant j'aperçois les images ,  
 Famille de Pompée , & toi , divin Caton ,  
 Toi dernier des héros du fang de Scipion ,  
 Vous ranimez en moi ces vives étincelles  
 Des vertus dont brillaiet vos ames immortelles.  
 Vous vivez dans Brutus , vous mettez dans mon fein  
 Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom Romain.  
 Que vois-je , grand Pompée , au pied de ta ftatue ?  
 Quel billet , fous mon nom , fe présente à ma vuë ?  
 Lifons : *Tu dors , Brutus , & Rome eft dans les fers !*  
 Rome , mes yeux fur toi feront toujourns ouverts ;  
 Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.  
 Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore ?  
*Non , tu n'es pas Brutus . Ah ! reproche cruel !*  
 César ! tremble , tyran , voilà ton coup mortel.  
*Non , tu n'es pas Brutus !* Je le fuis , je veux l'être.  
 Je périrai , Romains , ou vous ferez fans maître.

Je



Je vois que Rome encor a des cœurs vertueux.  
 On demande un vengeur, on a sur moi les yeux :  
 On excite cette ame, & cette main trop lente :  
 On demande du sang... Rome fera contente.

---

## S C E N E I I I.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIMUS, Suite.

C A S S I U S.

**J**E t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.  
 Amis, il faut tomber sous les débris des loix.  
 De César désormais je n'attens plus de grace ;  
 Il fait mes sentimens, il connaît notre audace.  
 Notre ame incorruptible étonne ses desseins ;  
 Il va perdre dans nous les derniers des Romains.  
 C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,  
 Plus d'honneur, plus de loix, Rome est anéantie ;  
 De l'univers & d'elle il triomphe aujourd'hui.  
 Nos imprudens ayeux n'ont vaincu que pour lui.  
 Ces dépouilles des Rois, ce sceptre de la terre,  
 Six cent ans de vertus, de travaux & de guerre,  
 César jouit de tout, & dévore le fruit  
 Que six siècles de gloire à peine avaient produit.  
 Ah Brutus ! es-tu né pour servir sous un maître ?  
 La liberté n'est plus.

B R U T U S.

Elle est prête à renaître.

C A S S I U S.

Que dis-tu ? mais quel bruit vient frapper mes esprits ?

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

T t



BRUTUS.

Laisse-là ce vil peuple, &amp; fes indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu ? ... Mais quoi ... le bruit redouble.

## SCENE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS.

CASSIUS.

AH ! Cimber, est-ce toi ? parle, quel est ce trouble ?

DECIMUS.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?

Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vû ?

CIMBER.

La honte de l'Etat.

César était au temple, & cette fière idole  
 Semblait être le Dieu qui tonne au Capitole.  
 C'est-là qu'il annonçait son superbe dessein,  
 D'aller joindre la Perse à l'Empire Romain.  
 On lui donnait les noms de foudre de la guerre,  
 De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre :  
 Mais parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent  
 Voulait un autre titre, & n'était pas content.  
 Enfin parmi ces cris, & ces chants d'allégresse,  
 Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse :  
 Il entre : ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !  
 Il entre, la couronne, & le sceptre à la main.  
 On se tait : on frémit : lui, sans que rien l'étonne,  
 Sur le front de César attache la couronne ;



Et soudain devant lui se mettant à genoux ,  
César , règne , dit-il , sur la terre & sur nous.  
Des Romains à ces mots les visages pâlisent ;  
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent.  
J'ai vû des citoyens s'enfuir avec horreur ,  
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur.  
César , qui cependant lisait sur leur visage  
De l'indignation l'éclatant témoignage ,  
Feignant des sentimens longtems étudiés ,  
Jette & sceptre & couronne , & les foule à ses pieds.  
Alors tout se croit libre , alors tout est en proie  
Au fol enyvrement d'une indiscrete joie.  
Antoine est allarmé : César feint , & rougit ;  
Plus il cèle son trouble , & plus on l'applaudit.  
La modération sert de voile à son crime :  
Il affecte à regret un refus magnanime.  
Mais malgré ses efforts , il frémissait tout bas ,  
Qu'on applaudit en lui les vertus qu'il n'a pas.  
Enfin ne pouvant plus retenir sa colère ,  
Il sort du Capitole avec un front sévère.  
Il veut que dans une heure on s'assemble au Sénat.  
Dans une heure , Brutus , César change l'Etat.  
De ce Sénat sacré la moitié corrompue ,  
Ayant acheté Rome , à César l'a venduë ;  
Plus lâche que ce peuple , à qui dans son malheur ,  
Le nom de Roi du moins fait toujours quelque horreur.  
César déjà trop Roi , veut encor la couronne :  
Le peuple la refuse , & le Sénat la donne ;  
Que faut-il faire enfin , héros qui m'écoutez ?

C A S S I U S .

Mourir , finir des jours dans l'opprobre comptés.

T t ij



J'ai traîné les liens de mon indigne vie,  
 Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie.  
 Voici son dernier jour, & du moins Cassius  
 Ne doit plus respirer, lorsque l'Etat n'est plus.  
 Pleure qui voudra Rome, & lui reste fidelle;  
 Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.  
 Je vais où font nos dieux . . . . Pompée & Scipion,

*En regardant leurs statuës.*

Il est tems de vous suivre, & d'imiter Caton.

B R U T U S.

Non, n'imitons personne, & servons tous d'exemple:  
 C'est nous, braves amis, que l'univers contemple;  
 C'est à nous de répondre à l'admiration  
 Que Rome en expirant conserve à notre nom.  
 Si Caton m'avait crû, plus juste en sa furie,  
 Sur César expirant il eût perdu la vie;  
 Mais il tourna sur soi ses innocentes mains;  
 Sa mort fut inutile au bonheur des humains.  
 Faissant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;  
 Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

C A S S I U S.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel desespoir?

B R U T U S, *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

C A S S I U S.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

B R U T U S.

C'est trop le mériter.

C I M B E R.

L'heure fatale approche.

Dans une heure un tyran détruit le nom Romain.



B R U T U S.

Dans une heure à César il faut percer le sein.

C A S S I U S.

Ah ! je te reconnais à cette noble audace.

D E C I M U S.

Ennemi des tyrans , & digne de ta race ,  
Voilà les sentimens que j'avais dans mon cœur.

C A S S I U S.

Tu me rens à moi-même , & je t'en dois l'honneur ;  
C'est là ce qu'attendaient ma haine & ma colère  
De la mâle vertu qui fait ton caractère.  
C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands :  
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.  
Lavons , mon cher Brutus , l'opprobre de la terre ;  
Vengeons ce capitole , au défaut du tonnerre.  
Toi Cimber , toi Cinna , vous Romains indomtés ,  
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés ?

C I M B E R.

Nous pensons comme toi , nous méprisons la vie.  
Nous détestons César , nous aimons la patrie ;  
Nous la vengerons tous ; Brutus & Cassius  
De quiconque est Romain raniment les vertus.

D E C I M U S.

Nés juges de l'Etat , nés les vengeurs du crime ,  
C'est souffrir trop longtems la main qui nous opprime ;  
Et quand sur un tyran nous suspendons nos coups ,  
Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

C I M B E R.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs suprêmes ?

B R U T U S.

Pour venger la patrie il suffit de nous-mêmes.

T t iij



Dolabella , Lépide , Emile , Bibulus ,  
 Ou tremblent sous César , ou bien lui font vendus.  
 Cicéron , qui d'un traître a puni l'insolence ,  
 Ne sert la liberté que par son éloquence ,  
 Hardi dans le Sénat , faible dans le danger ,  
 Fait pour haranguer Rome , & non pour la venger.  
 Laissons à l'orateur , qui charme sa patrie ,  
 Le soin de nous louer , quand nous l'aurons servie.  
 Non , ce n'est qu'avec vous que je veux partager  
 Cet immortel honneur , & ce pressant danger.  
 Dans une heure au Sénat le tyran doit se rendre :  
 Là , je le punirai ; là , je le veux surprendre ;  
 Là , je veux que ce fer , enfoncé dans son sein ,  
 Venge Caton , Pompée , & le peuple Romain.  
 C'est hasarder beaucoup. Ses ardens satellites  
 Partout du capitol occupent les limites ;  
 Ce peuple mou , volage , & facile à fléchir ,  
 Ne fait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.  
 Notre mort , mes amis , paraît inévitable ;  
 Mais qu'une telle mort est noble & désirable !  
 Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands ,  
 De voir couler son sang dans le sang des tyrans !  
 Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure !  
 Mourons , braves amis , pourvû que César meure ,  
 Et que la liberté , qu'oppriment ses forfaits ,  
 Renaisse de sa cendre , & revive à jamais.

C A S S I U S.

Ne balançons donc plus , courons au capitol :  
 C'est-là qu'il nous opprime , & qu'il faut qu'on l'immole.  
 Ne craignons rien du peuple , il semble encor douter ;  
 Mais si l'idole tombe , il va la détester.



B R U T U S.

Jurez donc avec moi , jurez sur cette épée ,  
Par le sang de Caton , par celui de Pompée ,  
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains  
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins ,  
Jurez par tous les dieux , vengeurs de la patrie ,  
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

C A S S I U S.

Faisons plus , mes amis , jurons d'exterminer  
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner :  
Fussent nos propres fils , nos frères , ou nos pères :  
S'ils sont tyrans , Brutus , ils sont nos adverfaires.  
Un vrai républicain n'a pour père & pour fils ,  
Que la vertu , les dieux , les loix & son pays.

B R U T U S.

Oui , j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre.  
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre ,  
Le salut de l'Etat nous a rendu parens.  
Scélons notre union du sang de nos tyrans.

*Il s'avance vers la statue de Pompée.*

Nous le jurons par vous , héros , dont les images  
A ce preffant devoir excitent nos courages ;  
Nous promettons , Pompée , à tes sacrés genoux ,  
De faire tout pour Rome , & jamais rien pour nous ;  
D'être unis pour l'Etat , qui dans nous se rassemble ,  
De vivre , de combattre , & de mourir ensemble.  
Allons , préparons - nous : c'est trop nous arrêter.

---



## S C E N E V.

C E S A R , B R U T U S .

C E S A R .

**D**Emeure. C'est ici que tu dois m'écouter ;  
Où vas-tu , malheureux ?

B R U T U S .

Loin de la tyrannie.

C E S A R .

Licteurs , qu'on le retienne.

B R U T U S .

Achève , &amp; prena ma vie.

C E S A R .

Brutus , si ma colère en voulait à tes jours ,  
Je n'aurais qu'à parler , j'aurais fini leur cours.  
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude  
Se fait de m'offenser une farouche étude.  
Je te retrouve encor avec ceux des Romains ,  
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins ;  
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire ,  
Ont blâmé ma conduite , ont bravé ma colère.

B R U T U S .

Ils parlaient en Romains , César ; & leurs avis ,  
Si les dieux t'inspiraient , seraient encor suivis.

C E S A R .

Je souffre ton audace , & consens à t'entendre :  
De mon rang avec toi je me plais à descendre.  
Que me reproches-tu ?

B R U T U S .



B R U T U S.

Le monde ravagé ,  
 Le sang des nations , ton païs saccagé :  
 Ton pouvoir , tes vertus , qui font tes injustices ,  
 Qui de tes attentats font en toi les complices ;  
 Ta funeste bonté , qui fait aimer tes fers ,  
 Et qui n'est qu'un appas pour tromper l'univers.

C E S A R.

Ah ! c'est ce qu'il falait reprocher à Pompée.  
 Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.  
 Ce citoyen superbe , à Rome plus fatal ,  
 N'a pas même voulu César pour son égal.  
 Crois - tu , s'il m'eût vaincu , que cette ame hautaine ,  
 Eût laissé respirer la liberté Romaine ?  
 Sous un joug despotique il t'aurait accablé.  
 Qu'eût fait Brutus alors ?

B R U T U S.

Brutus l'eût immolé.

C E S A R.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine ?  
 Tu ne t'en défens point. Tu vis pour ma ruine ,  
 Brutus !

B R U T U S.

Si tu le crois , prévien donc ma fureur.  
 Qui peut te retenir ?

C E S A R. *Il lui présente la lettre de Servilie.*

La nature , &amp; mon cœur.

Lis , ingrat , lis , connais le sang que tu m'opposes ;  
 Voi qui tu peux haïr , & poursui si tu l'oses.

B R U T U S.

Où suis - je ? Qu'ai - je lû ? me trompez - vous , mes yeux ?

Tom. III. &amp; du Théâtre le premier. V v



*CESAR.*

Eh bien ! Brutus , mon fils !

*BRUTUS.*

Lui , mon père ! grands dieux !

*CESAR.*

Oui , je le fuis , ingrat. Quel silence farouche !  
 Que dis - je ? quels sanglots échapent de ta bouche ?  
 Mon fils . . . Quoi , je te tiens muet entre mes bras !  
 La nature t'étonne , & ne t'attendrit pas !

*BRUTUS.*

O fort épouvantable , & qui me défespère !  
 O fermens ! ô patrie ! ô Rome toujours chère !  
 César ! . . . Ah , malheureux ! j'ai trop longtems vécu.

*CESAR.*

Parle. Quoi d'un remords ton cœur est combattu !  
 Ne me déguise rien. Tu gardes le silence ?  
 Tu crains d'être mon fils , ce nom sacré t'offense ?  
 Tu crains de me chérir , de partager mon rang ;  
 C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang !  
 Ah ! ce sceptre du monde , & ce pouvoir suprême ,  
 Ce César , que tu hais , les voulait pour toi-même.  
 Je voulais partager , avec Octave & toi ,  
 Le prix de cent combats , & le titre de Roi.

*BRUTUS.*

Ah ! dieux !

*CESAR.*

Tu veux parler , & te retiens à peine ?  
 Ces transports font - ils donc de tendresse ou de haine ?  
 Quel est donc le secret qui semble t'accabler ?

*BRUTUS.*

César . . . .



C E S A R.

Eh bien , mon fils ?

B R U T U S.

Je ne puis lui parler.

C E S A R.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père ?

B R U T U S.

Si tu l'es , je te fais une unique prière.

C E S A R.

Parle. En te l'accordant , je croirai tout gagner.

B R U T U S.

Fai-moi mourir sur l'heure , ou cesse de régner.

C E S A R.

Ah ! barbare ennemi , tigre que je careffe !

Ah ! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse !

Va , tu n'es plus mon fils. Va , cruel citoyen ,

Mon cœur desespéré prend l'exemple du tien ;

Ce cœur , à qui tu fais cette effroyable injure ,

Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.

Va , César n'est pas fait pour te prier en vain ;

J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain.

Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance ,

Je n'écouterai plus une injusteclémence.

Tranquille , à mon couroux je vai m'abandonner ;

Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.

J'imiterai Sylla , mais dans ses violences ;

Vous tremblerez , ingrats , au bruit de mes vengeances.

Va , cruel , va trouver tes indignes amis.

Tous m'ont osé déplaire , ils seront tous punis.

On fait ce que je puis , on verra ce que j'ose :

V v ij



340 *LA MORT DE CESAR,*

Je deviendrai barbare , & toi seul en es cause.

*BRUTUS.*

Ah ! ne le quittons point dans ses cruels desseins ,  
Et sauvons , s'il se peut , César & les Romains.

*Fin du second acte.*

---



## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA,  
les Conjurés.

C A S S I U S.

**E**Nfin donc l'heure approche, où Rome va renaître.  
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître.  
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,  
Décime. Encore une heure, & le tyran n'est plus.  
Ce que n'ont pû Caton, & Pompée, & l'Asie,  
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;  
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers,  
*Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.*

C I M B E R.

Tu vois tous nos amis, ils font prêts à te suivre,  
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre,  
A servir le Sénat dans l'un ou l'autre fort,  
En donnant à César, ou recevant la mort.

D E C I M E.

Mais d'où vient que Brutus ne paroît point encore;  
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre?  
Lui qui prit nos fermens, qui nous rassembla tous,  
Lui qui doit sur César porter les premiers coups?  
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.

Vv iij



Serait-il arrêté ? César peut-il connaître ? ...

Mais le voici. Grands dieux ! qu'il paraît abattu !

## S C E N E II.

CASSIUS , BRUTUS , CIMBER , CASCA ,  
DECIME , les Conjurés.

CASSIUS.

**B**Rutus , quelle infortune accable ta vertu ?  
Le tyran fait-il tout ? Rome est-elle trahie ?

BRUTUS.

Non , César ne fait point qu'on va trancher sa vie.  
Il se confie à vous.

DECIMUS.

Qui peut donc te troubler ?

BRUTUS.

Un malheur , un secret , qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'est la mort qui s'apprête.  
Nous pouvons tous périr ; mais trembler , nous !

BRUTUS.

Arrête ;

Je vai t'épouvanter par ce secret affreux.

Je dois sa mort à Rome , à vous , à nos neveux ,  
Au bonheur des mortels ; & j'avais choisi l'heure ,  
Le lieu , le bras , l'instant , où Rome veut qu'il meure :  
L'honneur du premier coup à mes mains est remis ;  
Tout est prêt. Apprenez que Brutus est son fils.



CIMBER.

Toi, son fils!

CASSIUS.

De César!

DECIMUS.

O Rome!

BRUTUS.

Servilie

Par un hymen secret à César fut unie ;  
Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran!

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né ;

Ton cœur est trop Romain.

BRUTUS.

Ma honte est véritable.

Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable,  
Soyez par mes fermens les maîtres de mon sort.  
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,  
Assez stoïque, assez au dessus du vulgaire,  
Pour oser décider ce que Brutus doit faire ?  
Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baissez les yeux !  
Toi, Cassius, aussi, tu te tais avec eux !  
Aucun ne me soutient au bord de cet abîme !  
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime !  
Tu frémis, Cassius ! & prompt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.



CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,  
 Je te dirais : Va , fers , fais tyran sous ton père ;  
 Ecraie cet Etat que tu dois soutenir ;  
 Rome aura désormais deux traîtres à punir :  
 Mais je parle à Brutus , à ce puissant génie ,  
 A ce héros armé contre la tyrannie ,  
 Dont le cœur inflexible , au bien déterminé ,  
 Epura tout le sang que César t'a donné.  
 Ecoute , tu connais avec quelle furie  
 Jadis Catilina menaça sa patrie ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour , que ce grand criminel  
 Dut à la liberté porter le coup mortel ;  
 Si lorsque le Sénat eut condamné ce traître ,  
 Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître ,  
 Entre ce monstre & nous forcé de décider ,  
 Parle : qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?

Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie ,  
 Eût mis dans la balance un homme & la patrie ?

CASSIUS.

Brutus , par ce seul mot ton devoir est dicté.  
 C'est l'arrêt du Sénat , Rome est en sûreté.  
 Mais , dis , sens-tu ce trouble , & ce secret murmure ,  
 Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature ?  
 Un seul mot de César a-t-il éteint dans toi  
 L'amour de ton pays , ton devoir & ta foi ?

En



En disant ce secret , ou faux ou véritable ,  
 Et t'avouant pour fils , en est-il moins coupable ?  
 En es-tu moins Brutus ? en es-tu moins Romain ?  
 Nous dois-tu moins ta vie , & ton cœur , & ta main ?  
 Toi , son fils ! Rome enfin n'est-elle plus ta mère ?  
 Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frère ?  
 Né dans nos murs sacrés , nourri par Scipion ,  
 Elève de Pompée , adopté par Caton ,  
 Ami de Cassius , que veux-tu davantage ?  
 Ces titres sont sacrés , tout autre les outrage.  
 Qu'importe qu'un tyran , vil esclave d'amour ,  
 Ait séduit Servilie , & t'ait donné le jour ?  
 Laisse là les erreurs , & l'hymen de ta mère ;  
 Caton forma tes mœurs , Caton seul est ton père ;  
 Tu lui dois ta vertu , ton ame est toute à lui :  
 Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui :  
 Qu'à nos sermens communs ta fermeté réponde ;  
 Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

B R U T U S.

Et vous , braves amis , parlez , que pensez-vous ?

C I M B E R.

Jugez de nous par lui , jugez de lui par nous.  
 D'un autre sentiment si nous étions capables ,  
 Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.  
 Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter ?  
 C'est ton cœur , c'est Brutus , qu'il te faut consulter.

B R U T U S.

Eh bien , à vos regards mon ame est dévoilée ;  
 Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.  
 Je ne vous cèle rien , ce cœur s'est ébranlé ;  
 De mes stoïques yeux des larmes ont coulé.



Après l'affreux ferment , que vous m'avez vû faire ,  
Prêt à servir l'Etat , mais à tuer mon père ,  
Pleurant d'être son fils , honteux de ses bienfaits ,  
Admirant ses vertus , condamnant ses forfaits ,  
Voyant en lui mon père , un coupable , un grand homme ,  
Entraîné par César , & retenu par Rome ,  
D'horreur & de pitié mes esprits déchirés ,  
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.  
Je vous dirai bien plus , sachez que je l'estime.  
Son grand cœur me séduit , au sein même du crime ;  
Et si sur les Romains quelqu'un pouvait régner ,  
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.  
Ne vous alarmez point : ce nom que je déteste ,  
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.  
Le Sénat , Rome , & vous , vous avez tous ma foi :  
Le bien du monde entier me parle contre un Roi.  
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle ;  
J'en frissonne à vos yeux ; mais je vous suis fidelle.  
César me va parler ; que ne puis - je aujourd'hui  
L'attendrir , le changer , sauver l'Etat & lui !  
Veuillent les immortels , s'expliquant par ma bouche ,  
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche !  
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux ,  
Levez le bras , frappez , je détourne les yeux.  
Je ne trahirai point mon país pour mon père :  
Que l'on approuve , ou non , ma fermeté sévère ,  
Qu'à l'univers surpris cette grande action  
Soit un objet d'horreur ou d'admiration :  
Mon esprit peu jaloux de vivre en la mémoire ,  
Ne confidère point le reproche ou la gloire ;  
Toûjours indépendant , & toûjours citoyen ,



Mon devoir me fuffit , tout le refte n'eft rien.  
Allez , ne fongez plus qu'à fortir d'efclavage.

C A S S I U S.

Du falut de l'Etat ta parole eft le gage.  
Nous comptons tous fur toi , comme fi dans ces lieux  
Nous entendions Caton , Rome même & nos dieux.

---

## S C E N E I I I.

B R U T U S *feul.*

**V**Oici donc le moment , où Céfar va m'entendre ;  
Voici ce capitolé , où la mort va l'attendre.  
Epargnez - moi , grands dieux , l'horreur de le hair.  
Dieux , arrêtez ces bras levés pour le punir !  
Rendez , s'il fe peut , Rome à fon grand cœur plus chère ,  
Et faites qu'il foit jufté , afin qu'il foit mon père.  
Le voici. Je demeure immobile , éperdu.  
O mânes de Caton , foutenez ma vertu.

---

## S C E N E I V.

C E S A R , B R U T U S.

C E S A R.

**E**H bien , que veux-tu ? Parle. As-tu le cœur d'un homme ?  
Es - tu fils de Céfar ?

B R U T U S.

Oui , fi tu l'es de Rome.



CÉSAR.

Républicain farouche , où vas - tu t'emporter ?  
 N'as - tu voulu me voir que pour mieux m'insulter ?  
 Quoi ! tandis que sur toi mes faveurs se répandent ,  
 Que du monde soumis les hommages t'attendent ,  
 L'Empire , mes bontés , rien ne fléchit ton cœur ?  
 De quel œil vois - tu donc le sceptre ?

BRUTUS.

Avec horreur.

CÉSAR.

Je plains tes préjugés , je les excuse même.  
 Mais peux - tu me haïr ?

BRUTUS.

Non , César , &amp; je t'aime.

Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu ,  
 Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.  
 Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme  
 Fût à la fois la gloire & le fléau de Rome.  
 Je déteste César avec le nom de Roi :  
 Mais César citoyen ferait un Dieu pour moi ;  
 Je lui sacrifierais ma fortune & ma vie.

CÉSAR.

Que peux - tu donc haïr en moi ?

BRUTUS.

La tyrannie.

Daigne écouter les vœux , les larmes , les avis  
 De tous les vrais Romains , du Sénat , de ton fils.  
 Veux - tu vivre en effet le premier de la terre ,  
 Jouir d'un droit plus saint que celui de la guerre ,  
 Etre encor plus que Roi , plus même que César ?



Eh bien ?

C E S A R.

B R U T U S.

Tu vois la terre enchaînée à ton char :  
Romps nos fers , sois Romain , renonce au diadème.

C E S A R.

Ah ! que proposes - tu ?

B R U T U S.

Ce qu'a fait Sylla même.  
Longtems dans notre sang Sylla s'était noyé ;  
Il rendit Rome libre , & tout fut oublié.  
Cet affassin illustre , entouré de victimes ,  
En descendant du trône effaça tous ses crimes.  
Tu n'eus point ses fureurs , ose avoir ses vertus.  
Ton cœur fut pardonner ; César , fais encor plus.  
Que servent désormais les graces que tu donnes ?  
C'est à Rome , à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes :  
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te font soumis ;  
Alors tu fais régner , alors je suis ton fils.  
Quoi ! je te parle en vain ?

C E S A R.

Rome demande un maître ;  
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.  
Tu vois nos citoyens plus puissans que des Rois.  
Nos mœurs changent , Brutus ; il faut changer nos loix.  
La liberté n'est plus que le droit de se nuire :  
Rome , qui détruit tout , semble enfin se détruire.  
Ce colosse effrayant , dont le monde est foulé ,  
En pressant l'univers , est lui-même ébranlé.  
Il penche vers sa chute , & contre la tempête  
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.



Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,  
 Les loix, Rome, l'Etat, font des noms superflus.  
 Dans nos tems corrompus, pleins de guerres civiles,  
 Tu parles comme au tems des Dèces, des Emiles.  
 Caton t'a trop séduit, mon cher fils, je prévoi  
 Que ta triste vertu perdra l'Etat & toi.  
 Fai céder, si tu peux, ta raison détrompée  
 Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,  
 A ton père qui t'aime, & qui plaint ton erreur.  
 Sois mon fils en effet, Brutus, ren-moi ton cœur;  
 Pren d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure;  
 Ne force point ton ame à vaincre la nature.  
 Tu ne me répons rien: tu détournes les yeux?

B R U T U S.

Je ne me connais plus. Tonnez sur moi, grands dieux!  
 César...

C E S A R.

Quoi! tu t'émeus? ton ame est amollie?  
 Ah! mon fils...

B R U T U S.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?  
 Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain,  
 Qui n'aspire en secret à te percer le sein?  
 Que le salut de Rome, & que le tien te touche.  
 Ton génie allarmé te parle par ma bouche:  
 Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.

( *Il se jette à ses genoux.* )

César, au nom des dieux dans ton cœur oubliés,  
 Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,  
 Dirai-je, au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,  
 Qui te préfère au monde, & Rome seule à toi,



Ne me rebute pas.

C E S A R.

Malheureux , laisse - moi.

Que me veux - tu ?

B R U T U S.

Croi moi , ne fois point insensible.

C E S A R.

L'univers peut changer ; mon ame est inflexible.

B R U T U S.

Voilà donc ta réponse ?

C E S A R.

Oui , tout est résolu.

Rome doit obéir , quand César a voulu.

B R U T U S *d'un air consterné.*

Adieu , César.

C E S A R.

Eh , quoi ! d'où viennent tes allarmes ?

Demeure encor , mon fils. Quoi , tu verses des larmes !

Quoi ! Brutus peut pleurer ! Est - ce d'avoir un Roi ?

Pleures - tu les Romains ?

B R U T U S.

Je ne pleure que toi.

Adieu , te dis - je.

C E S A R.

O Rome ! ô rigueur héroïque !

Que ne puis - je à ce point aimer ma république !

---



## S C E N E V.

CESAR, DOLABELLA; Romains.

D O L A B E L L A.

**L**E Sénat par ton ordre au temple est arrivé :  
 On n'attend plus que toi, le trône est élevé.  
 Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs suffrages,  
 Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.  
 J'amène devant toi la foule des Romains ;  
 Le Sénat va fixer leurs esprits incertains.  
 Mais si César croyait un vieux soldat qui l'aime,  
 Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,  
 César différencierait ce grand événement.

C E S A R.

Quoi ! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment !  
 Qui pourrait m'arrêter, moi ?

D O L A B E L L A.

Toute la nature  
 Conspire à t'avertir, par un sinistre augure.  
 Le ciel qui fait les Rois redoute ton trépas.

C E S A R.

Va, César n'est qu'un homme, & je ne pense pas  
 Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiète,  
 Qu'il anime pour moi la nature muette,  
 Et que les élémens paraissent confondus,  
 Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.  
 Les dieux du haut du ciel ont compté nos années ;  
 Suivons fans reculer nos hautes destinées.  
 César n'a rien à craindre.

DOLA-



D O L A B E L L A.

Il a des ennemis ,  
 Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis.  
 Qui fait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance ?

C E S A R.

Ils n'oseraient.

D O L A B E L L A.

Ton cœur a trop de confiance.

C E S A R.

Tant de précautions contre mon jour fatal  
 Me rendraient méprisable , & me défendraient mal.

D O L A B E L L A.

Pour le salut de Rome il faut que César vive ;  
 Dans le Sénat au moins permets que je te suive.

C E S A R.

Non , pourquoi changer l'ordre entre nous concerté ?  
 N'avançons point , ami , le moment arrêté ;  
 Qui change ses desseins découvre sa faiblesse.

D O L A B E L L A.

Je te quitte à regret. Je crains , je le confesse.  
 Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

C E S A R.

Va , j'aime mieux mourir que de craindre la mort.  
 Allons.

S C E N E VI.

D O L A B E L L A , Romains.

D O L A B E L L A.

**C**Hers citoyens , quel héros , quel courage ,  
 De la terre & de vous méritait mieux l'hommage ?



Joignez vos vœux aux miens , peuples , qui l'admirez ,  
 Confirmez les honneurs qui lui sont préparés.

Vivez pour le servir , mourez pour le défendre . . . .

Quelles clameurs , ô ciel ! quels cris se font entendre !

LES CONJURÉS *derrière le théâtre.*

Meurs , expire , tyran. Courage , Cassius.

DOLABELLA.

Ah ! courons le sauver.

S C E N E VII.

CASSIUS *un poignard à la main* , DOLABELLA , Romains.

CASSIUS.

C'En est fait , il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples , fécondé-moi , frappons , perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples , imitez-moi , vous n'avez plus de maître.

Nations de héros , vainqueurs de l'univers ,

Vive la liberté ; ma main brisée vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahissez , Romains , le sang de ce grand homme ?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami , pour le salut de Rome.

Il vous asservit tous , son sang est répandu.

Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu ,

D'un esprit si rampant , d'un si faible courage ,

Qu'il puisse regretter César & l'esclavage ?

Quel est ce vil Romain , qui veut avoir un Roi ?



S'il en est un , qu'il parle , & qu'il se plaigne à moi.  
 Mais vous m'applaudissez , vous aimez tous la gloire.

R O M A I N S.

César fut un tyran , périffe sa mémoire.

C A S S I U S.

Maîtres du monde entier , de Rome heureux enfans ,  
 Conservez à jamais ces nobles sentimens.  
 Je fais que devant vous Antoine va paraître ;  
 Amis , souvenez - vous que César fut son maître ;  
 Qu'il a servi sous lui dès ses plus jeunes ans ,  
 Dans l'école du crime & dans l'art des tyrans.  
 Il vient justifier son maître & son empire ;  
 Il vous méprise assez pour penser vous séduire.  
 Sans doute il peut ici faire entendre sa voix :  
 Telle est la loi de Rome ; & j'obéis aux loix.  
 Le peuple est désormais leur organe suprême ,  
 Le juge de César , d'Antoine , de moi-même.  
 Vous rentrez dans vos droits indignement perdus ;  
 César vous les ravit , je vous les ai rendus :  
 Je les veux affermir. Je rentre au capitolé ;  
 Brutus est au Sénat , il m'attend , & j'y vole.  
 Je vais avec Brutus , en ces murs désolés ,  
 Rappeller la justice , & nos dieux exilés ;  
 Etouffer des méchans les fureurs intestines ,  
 Et de la liberté réparer les ruïnes.  
 Vous , Romains , seulement consentez d'être heureux ,  
 Ne vous trahissez pas , c'est tout ce que je veux ;  
 Redoutez tout d'Antoine , & surtout l'artifice.

R O M A I N S.

S'il vous ose accuser , que lui-même il périffe.

Yy ij



CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces sermens sacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'Etat nos cœurs sont assurés.

---

SCENE DERNIERE.

ANTOINE, Romains, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

**M**Ais Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs, il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop César.

ANTOINE, *montant à la tribune aux harangues.*

Oui, je l'aimais, Romains ;

Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.

Hélas ! vous avez tous pensé comme moi-même ;

Et lorsque de son front ôtant le diadème,

Ce héros à vos loix s'immolait aujourd'hui,

Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui ?

Hélas ! je ne viens point célébrer sa mémoire ;

La voix du monde entier parle assez de sa gloire ;

Mais de mon desespoir ayez quelque pitié,

Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.



## U N R O M A I N.

Il les faisoit verser quand Rome avoit un maître.  
César fut un héros ; mais César fut un traître.

## A U T R E R O M A I N.

Puisqu'il étoit tyran , il n'eut point de vertus.

## U N T R O I S I E M E.

Oui , nous approuvons tous Cassius & Brutus.

## A N T O I N E.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire ;  
C'est à servir l'Etat que leur grand cœur aspire.  
De votre Dictateur ils ont percé le flanc ;  
Comblés de ses bienfaits , ils sont teints de son sang.  
Pour forcer des Romains à ce coup détestable ,  
Sans doute il faisoit bien que César fût coupable ;  
Je le crois. Mais enfin César a-t-il jamais  
De son pouvoir sur vous appesanti le faix ?  
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes ?  
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.  
Tout l'or des nations , qui tombaient sous ses coups ,  
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.  
De son char de triomphe il voyait vos allarmes :  
César en descendait pour essuyer vos larmes.  
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix ,  
Puissans par son courage , heureux par ses bienfaits.  
Il payait le service : il pardonnait l'outrage.  
Vous le savez , grands dieux ! vous dont il fut l'image ;  
Vous , dieux , qui lui laissiez le monde à gouverner ,  
Vous savez si son cœur aimait à pardonner.

## R O M A I N S.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.



A N T O I N E.

Hélas ! si sa grande ame eût connu la vengeance ,  
 Il vivrait , & sa vie eût rempli nos souhaits.  
 Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits.  
 Deux fois à Cassius il conserva la vie.  
 Brutus... où suis-je ? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !  
 Chers amis , je succombe ; & mes sens interdits...  
 Brutus son assassin ! ... ce monstre était son fils.

R O M A I N S.

Ah dieux !

A N T O I N E.

Je vois frémir vos généreux courages ;  
 Amis , je vois les pleurs qui mouillent vos visages.  
 Oui , Brutus est son fils ; mais vous qui m'écoutez ,  
 Vous étiez ses enfans dans son cœur adoptés.  
 Hélas ! si vous saviez sa volonté dernière !

R O M A I N S.

Quelle est-elle ? parlez.

A N T O I N E.

Rome est son héritière.

Ses trésors sont vos biens ; vous en allez jouir ;  
 Au-delà du tombeau César veut vous servir.  
 C'est vous seuls qu'il aimait : c'est pour vous qu'en Asie  
 Il allait prodiguer sa fortune & sa vie.  
 O Romains , disait-il , peuple Roi que je fers ,  
 Commandez à César , César à l'univers.  
 Brutus ou Cassius eût-il fait davantage ?

R O M A I N S.

Ah ! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

U N R O M A I N.

César fut en effet le père de l'Etat.



A N T O I N E.

Votre père n'est plus ; un lâche affassinat  
 Vient de trancher ici les jours de ce grand homme ,  
 L'honneur de la nature & la gloire de Rome.  
 Romains , privez - vous des honneurs du bucher  
 Ce père , cet ami , qui vous était si cher ?  
 On l'apporte à vos yeux.

*( Le fond du théâtre s'ouvre ; des licteurs apportent le corps  
 de César , couvert d'une robe sanglante ; Antoine descend de  
 la tribune , & se jette à genoux auprès du corps. )*

R O M A I N S.

O spectacle funeste !

A N T O I N E.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste ;  
 Voilà ce dieu vengeur , idolâtré par vous ,  
 Que ses affassins même adoraient à genoux ;  
 Qui toujours votre appui , dans la paix , dans la guerre ,  
 Une heure auparavant faisait trembler la terre ;  
 Qui devait enchaîner Babylone à son char ;  
 Amis , en cet état connaissez - vous César ?  
 Vous les voyez , Romains , vous touchez ces blessures ,  
 Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.  
 Là , Cimber l'a frappé ; là , sur le grand César  
 Cassius & Décime enfonçaient leur poignard.  
 Là , Brutus éperdu , Brutus l'ame égarée ,  
 A fouillé dans ses flancs sa main dénaturée.  
 César le regardant d'un œil tranquille & doux ,  
 Lui pardonnait encor en tombant sous ses coups.  
 Il l'appellait son fils , & ce nom cher & tendre  
 Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre :  
 O mon fils ! disait - il.



U N R O M A I N .

O monstre , que les dieux  
Devaient exterminer avant ce coup affreux !

AUTRES ROMAINS , *en regardant le corps dont ils sont proche.*  
Dieux ! son sang coule encor.

A N T O I N E .

Il demande vengeance ,  
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.  
Entendez - vous sa voix ? Réveillez - vous , Romains ;  
Marchez , suivez - moi tous contre ses assassins ;  
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.  
Des brandons du bucher qui va le mettre en cendre ,  
Embraçons les palais de ces fiers conjurés :  
Enfonçons dans leur sein nos bras desespérés.  
Venez , dignes amis ; venez , vengeurs des crimes ,  
Au Dieu de la patrie immoler ces victimes.

R O M A I N S .

Oui , nous les punirons ; oui , nous suivrons vos pas.  
Nous jurons par son sang de venger son trépas.  
Courons.

A N T O I N E à *Dolabella.*

Ne laissons pas leur fureur inutile ;  
Précipitons ce peuple inconstant & facile ;  
Entraînons - le à la guerre , & sans rien ménager ,  
Succédons à César , en courant le venger.

*Fin du troisième & dernier acte.*



Z. T. V. A. M. Y. R. E. ,

TRAGÉDIE.

---

*Représentée pour la première fois le 13. Août 1732.*

---



## AVERTISSEMENT.

**C**Eux qui aiment l'histoire littéraire seront bien-aïses de savoir comment cette pièce fut faite. Plusieurs Dames avaient reproché à l'auteur, qu'il n'y avait pas assez d'amour dans ses tragédies. Il leur répondit, qu'il ne croyait pas que ce fût la véritable place de l'amour ; mais que puisqu'il leur falait absolument des héros amoureux, il en ferait tout comme un autre. La pièce fut achevée en dix-huit jours : elle eut un grand succès. On l'appelle à Paris, tragédie chrétienne, & on l'a jouée fort souvent à la place de Polyeucte.



---

*EPITRE DEDICATOIRE*

A M<sup>R</sup>. F A K E N E R ,

MARCHAND ANGLAIS,

DEPUIS AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE.

**V**ous êtes Anglais , mon cher ami , & je suis né en France ; mais ceux qui aiment les arts sont tous concitoyens. Les honnêtes - gens qui pensent ont à-peu-près les mêmes principes , & ne composent qu'une République ; ainsi il n'est pas plus étrange de voir aujourd'hui une tragédie Française dédiée à un Anglais , ou à un Italien , que si un citoyen d'Ephèse , ou d'Athènes , avait autrefois adressé son ouvrage à un Grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette tragédie comme à mon compatriote dans la littérature , & comme à mon ami intime.

Je jouis en même tems du plaisir de pouvoir dire à ma nation , de quel œil les négocians sont regardés chez vous , quelle estime on fait avoir en Angleterre pour une profession qui fait la grandeur de l'Etat ; & avec quelle supériorité quelques-uns d'entre vous représentent leur patrie dans leur Parlement , & sont au rang des Législateurs.

Je fais bien que cette profession est méprisée de nos petits-mâtres ; mais vous savez aussi , que nos petits-mâtres & les vôtres sont l'espèce la plus ridicule , qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre.

Une raison encore , qui m'engage à m'entretenir de belles - lettres avec un Anglais plutôt qu'avec un autre , c'est votre heureuse liberté de penser ; elle en communique à mon esprit ; mes idées se trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient ,  
Semble disposer de mon ame :

Zz ij



S'il sent vivement , il m'enflamme ;  
 Et s'il est fort , il me soutient.  
 Un courtifan patri de feinte ,  
 Fait dans moi tristement passer  
 Sa défiance & sa contrainte ;  
 Mais un esprit libre , & sans crainte ,  
 M'enhardit , & me fait penser.  
 Mon feu s'échauffe à sa lumière ,  
 Ainsi qu'un jeune peintre instruit  
 Sous le Moine & sous l'Argilière ,  
 De ces maîtres qui l'ont conduit  
 Se rend la touche familière ;  
 Il prend malgré lui leur manière ,  
 Et compose avec leur esprit.  
 C'est pourquoi Virgile se fit  
 Un devoir d'admirer Homère.  
 Il le suivit dans sa carrière ,  
 Et son émule il se rendit ,  
 Sans se rendre son plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma pièce , je vous en fasse une longue apologie ; je pourrais vous dire , pourquoi je n'ai pas donné à *Zayre* une vocation plus déterminée au Christianisme , avant qu'elle reconnût son père , & pourquoi elle cache son secret à son amant , &c. Mais les esprits sages , qui aiment à rendre justice , verront bien mes raisons , sans que je les indique ; pour les critiques déterminés , qui sont disposés à ne me pas croire , ce serait peine perdue que de les leur dire.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait seulement une pièce assez simple , qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuse simplicité  
 Fut un des plus dignes partages  
 De la savante antiquité.  
 Anglais , que cette nouveauté  
 S'introduise dans vos usages.



Sur votre théâtre infecté  
 D'horreurs , de gibets , de carnages ,  
 Mettez donc plus de vérité ,  
 Avec de plus nobles images :  
 Addisson l'a déjà tenté ;  
 C'était le poète des sages ,  
 Mais il était trop concerté ;  
 Et dans son *Caton* si vanté ,  
 Ses deux filles , en vérité ,  
 Sont d'insipides personnages.  
 Imitiez du grand Addisson  
 Seulement ce qu'il a de bon :  
 Polissez la rude action  
 De vos Melpomènes sauvages ;  
 Travaillez pour les connaisseurs  
 De tous les tems , de tous les âges ,  
 Et répandez dans vos ouvrages  
 La simplicité de vos mœurs.

Que Messieurs les poètes Anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner *Zayre* pour modèle : je leur prêche la simplicité naturelle , & la douceur des vers ; mais je ne me fais point du tout le Saint de mon sermon. Si *Zayre* a eu quelque succès , je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage , qu'à la prudence que j'ai euë de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été possible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire : on est assez sûr de réussir , quand on parle aux passions des gens plus qu'à leur raison. On veut de l'amour , quelque bon Chrétien que l'on soit ; & je suis très-persuadé que bien en prit au grand *Corneille* de ne s'être pas borné dans son *Polyeucte* à faire casser les statues de *Jupiter* par les néophytes ; car telle est la corruption du genre humain , que peut-être

De *Polyeucte* la belle ame  
 Aurait faiblement attendri ,  
 Et les vers chrétiens qu'il déclame



Seraient tombés dans le décri ,  
 N'eût été l'amour de sa femme  
 Pour ce Payen son favori ,  
 Qui méritait bien mieux sa flamme  
 Que son bon dévot de mari.

Même aventure à-peu-près est arrivée à *Zayre*. Tous ceux qui vont aux spectacles , m'ont assuré , que si elle n'avait été que convertie , elle aurait peu intéressé ; mais elle est amoureuse de la meilleure foi du monde , & voilà ce qui a fait sa fortune. Cependant il s'en faut bien , que j'aye échappé à la censure.

Plus d'un éplucheur intraitable  
 M'a vetillé , m'a critiqué :  
 Plus d'un railleur impitoyable  
 Prétendait que j'avais croqué ,  
 Et peu clairement expliqué  
 Un roman très-peu vraisemblable ,  
 Dans ma cervelle fabriqué ;  
 Que le sujet en est tronqué ,  
 Que la fin n'est pas raisonnable ;  
 Même on m'avait pronostiqué  
 Ce sifflet tant épouvantable ,  
 Avec quoi le public choqué  
 Régale un auteur misérable.  
 Cher ami , je me suis moqué  
 De leur censure insupportable.  
 J'ai mon drame en public risqué ,  
 Et le parterre favorable  
 Au lieu du sifflet m'a claqué.  
 Des larmes même ont offusqué  
 Plus d'un œil , que j'ai remarqué  
 Pleurer de l'air le plus aimable.  
 Mais je ne suis point requinqué  
 Par un succès si désirable :  
 Car j'ai comme un autre marqué



Tous les *deficit* de ma fable.  
 Je fais qu'il est indubitable,  
 Que pour former œuvre parfait,  
 Il faudrait se donner au Diable,  
 Et c'est ce que je n'ai pas fait.

Je n'ose me flatter que les Anglais fassent à *Zayre* le même honneur qu'ils ont fait à *Brutus a)*, dont on a joué la traduction sur le théâtre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni assez dévots pour vous soucier beaucoup du vieux *Lusignan*, ni assez tendres pour être touchés de *Zayre*. Vous passez pour aimer mieux une intrigue de conjurés, qu'une intrigue d'amans. On croit qu'à votre théâtre on bat des mains au mot de *patrie*, & chez nous à celui d'*amour*; cependant la vérité est que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'est pas que vos héros de théâtre ne soient amoureux; mais c'est qu'ils expriment rarement leur passion d'une manière naturelle. Nos amans parlent en amans, & les vôtres ne parlent encor qu'en poètes.

Si vous permettez que les Français soient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choses en récompense que nous pourrions prendre de vous. C'est au théâtre Anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue de mettre sur la scène les noms de nos Rois & des anciennes familles du Royaume. Il me paraît, que cette nouveauté pourrait être la source d'un genre de tragédie qui nous est inconnu jusqu'ici, & dont nous avons besoin. Il se trouvera sans doute des génies heureux, qui perfectionneront cette idée, dont *Zayre* n'est qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons assez d'écrivains. La nature forme presque toujours des hommes en tout genre de talent; il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable, & par l'attrait plus flatteur de la confid-

a) Mr. de *Voltaire* s'est trompé; on a traduit & joué *Zayre* en Angleterre avec beaucoup de succès.



ration , tous les beaux arts pourraient bien dépérir un jour au milieu des abris élevés pour eux : & ces arbres plantés par *Louis XIV.* dégénéreraient faute de culture : le public aurait toujours du goût , mais les grands maîtres manqueraient. Un sculpteur dans son académie verrait des hommes médiocres à côté de lui , & n'élèverait pas sa pensée jusqu'à *Girardon* & au *Pujet* ; un peintre se contenterait de se croire supérieur à son confrère , & ne songerait pas à égaler le *Poussin*. Puissent les successeurs de *Louis XIV.* suivre toujours l'exemple de ce grand Roi , qui donnait d'un coup d'œil une noble émulation à tous les artistes ! Il encourageait à la fois un *Racine* & un *van Robais*. . . . Il portait notre commerce & notre gloire par-delà les Indes ; il étendait ses grâces sur des étrangers étonnés d'être connus & récompensés par notre cour. Partout où était le mérite , il avait un protecteur dans *Louis XIV.*

Car de son astre bienfaisant  
 Les influences libérales ,  
 Du Caire au bord de l'Occident ,  
 Et sous les glaces Boréales ,  
 Cherchaient le mérite indigent.  
 Avec plaisir ses mains royales  
 Répandaient la gloire & l'argent ,  
 Le tout sans brigue & sans cabales.  
 Guillelmini , Viviani ,  
 Et le céleste Cassini ,  
 Après des lis venaient se rendre ,  
 Et quelque forte pension  
 Vous aurait pris le grand Newton ,  
 Si Newton avait pu se prendre.  
 Ce sont là les heureux succès  
 Qui faisaient la gloire immortelle  
 De Louis & du nom Français.  
 Ce Louis était le modèle  
 De l'Europe & de vos Anglais.  
 On craignait que par ses progrès



Il n'envahit à tout jamais  
 La Monarchie universelle ;  
 Mais il l'obtint par ses bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations pareilles aux monumens de la munificence de nos Rois ; mais votre nation y supplée. Vous n'avez pas besoin des regards du Maître pour honorer & récompenser les grands talens en tout genre. Le Chevalier *Steele* & le Chevalier *van Brouk*, étaient en même tems auteurs comiques & membres du Parlement. La Primatie du Docteur *Tillotson*, l'Ambassade de Mr. *Prior*, la Charge de Mr. *Newton*, le Ministère de Mr. *Addisson*, ne font que les suites ordinaires de la considération qu'ont chez vous les grands hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des mausolées & des statues après leur mort ; il n'y a pas jusqu'aux actrices célèbres qui n'ayent chez vous leur place dans les temples à côté des grands poètes.

Votre Ofids *b*) & sa devancière  
 Bracegirdle la minaudière,  
 Pour avoir fû dans leurs beaux jours  
 Réussir au grand art de plaire,  
 Ayant achevé leur carrière,  
 S'en furent, avec le concours  
 De votre république entière,  
 Sous un grand poêle de velours,  
 Dans votre église pour toujours,  
 Loger de superbe manière.  
 Leur ombre en paraît encor fière,  
 Et s'en vante avec les Amours :  
 Tandis' que le divin Molière,  
 Bien plus digne d'un tel honneur,  
 A peine obtint le froid bonheur  
 De dormir dans un cimetière ;  
 Et que l'aimable le Couvreur,

*b*) Fameuse actrice mariée à un Seigneur d'Angleterre.



A qui j'ai fermé la paupière ,  
 N'a pas eu même la faveur  
 De deux cierges & d'une bière ;  
 Et que Monsieur de Laubinière  
 Porta la nuit par charité  
 Ce corps autrefois si vanté ,  
 Dans un vieux fiacre empaqueté ,  
 Vers le bord de notre rivière.  
 Voyez - vous pas à ce récit  
 L'amour irrité qui gémit ,  
 Qui s'envole en brisant ses armes ,  
 Et Melpomène toute en larmes ,  
 Qui m'abandonne , & se bannit  
 Des lieux ingrats qu'elle embellit  
 Si longtems de ses nobles charmes ?

Tout semble ramener les Français à la barbarie dont *Louis XIV.* & le Cardinal de *Richelieu* les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaissent pas le prix des beaux arts ! La terre est couverte de nations aussi puissantes que nous. D'où vient cependant que nous les regardons presque toutes avec peu d'estime ? C'est par la raison qu'on méprise dans la société un homme riche , dont l'esprit est sans goût & sans culture. Surtout ne croyez pas , que cet empire de l'esprit , & cet honneur d'être le modèle des autres peuples , soit une gloire frivole. Elle est la marque infailible de la grandeur d'un Empire : c'est toujours sous les plus grands Princes que les arts ont fleuri , & leur décadence est quelquefois l'époque de celle d'un Etat. L'histoire est pleine de ces exemples ; mais ce sujet me mènerait trop loin. Il faut que je finisse cette lettre déjà trop longue , en vous envoyant un petit ouvrage , qui trouve naturellement sa place à la tête de cette tragédie. C'est une épître en vers à celle qui a joué le rôle de *Zayre* : je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en est acquittée :

Car le prophète de la Mecque  
 Dans son ferrail n'a jamais eu



Si gentille Arabesque ou Grecque ;  
Son œil noir , tendre & bien fendu ,  
Sa voix , & sa grace intrinsèque ,  
Ont mon ouvrage défendu  
Contre l'auditeur qui rebecque :  
Mais quand le lecteur morfondu  
L'aura dans sa bibliothèque ,  
Tout mon honneur fera perdu.

Adieu , mon ami ; cultivez toujours les lettres & la philo-  
sophie , sans oublier d'envoyer des vaisseaux dans les Echel-  
les du Levant. Je vous embrasse de tout mon cœur.

V.

---



---

E P I T R E

A M A D E M O I S E L L E

G O S S I N ,

J E U N E A C T R I C E ,

*Qui a représenté le rôle de ZAYRE avec beaucoup de succès.*

**J**Eune GOSSIN , reçois mon tendre hommage ,  
Reçois mes vers au théâtre applaudis ,  
Protège-les , ZAYRE est ton ouvrage ,  
Il est à toi , puisque tu l'embellis.  
Ce sont tes yeux , ces yeux si pleins de charmes ,  
Ta voix touchante , & tes sons enchanteurs ,  
Qui du critique ont fait tomber les armes.  
Ta seule vue adoucit les censeurs.  
L'illusion , cette Reine des cœurs ,  
Marche à ta suite , inspire les allarmes ,  
Le sentiment , les regrets , les douleurs ,  
Et le plaisir de répandre des larmes.  
Le Dieu des vers qu'on allait dédaigner ,  
Est par ta voix aujourd'hui sûr de plaire ;  
Le Dieu d'amour , à qui tu fus plus chère ,  
Est par tes yeux bien plus sûr de régner.  
Entre ces dieux désormais tu vas vivre :  
Hélas ! longtems je les servis tous deux ;  
Il en est un que je n'ose plus fuivre.  
Heureux cent fois le mortel amoureux ,



Qui tous les jours peut te voir & t'entendre ,  
Que tu reçois avec un souris tendre ,  
Qui voit son fort écrit dans tes beaux yeux ,  
Qui pénétré de leurs feux qu'il adore ,  
A tes genoux oubliant l'Univers ,  
Parle d'amour , & t'en reparle encore !  
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers !

---



**S E C O N D E L E T T R E**

A U M Ê M E

**M O N S I E U R F A K E N E R ,**

A L O R S

A M B A S S A D E U R A C O N S T A N T I N O P L E ,

*Tirée d'une seconde édition de ZAYRE.*

**M** On cher ami ; ( car votre nouvelle dignité d'Ambassadeur rend seulement notre amitié plus respectable , & ne m'empêche pas de me servir ici d'un titre plus sacré que le titre de Ministre : le nom d'ami est bien au-dessus de celui d'Excellence. )

Je dédie à l'Ambassadeur d'un grand Roi & d'une nation libre , le même ouvrage que j'ai dédié au simple citoyen , au négociant Anglais c ).

Ceux qui savent combien le commerce est honoré dans votre patrie , n'ignorent pas aussi qu'un négociant y est quelquefois un Législateur , un bon Officier , un Ministre public.

Quelques personnes , corrompues par l'indigne usage de ne rendre hommage qu'à la grandeur , ont essayé de jeter un ridicule sur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a osé , sur un théâtre consacré au mauvais goût & à la médifance , insulter à l'auteur de cette dédicace ; & à celui qui l'avait reçue , on a osé

c) Ce que Mr. de *Voltaire* avait prévu dans sa dédicace de *Zayre* est arrivé ; Mr. *Fakener* a été un des meilleurs Ministres , & est devenu un des hommes des plus confi-

rables de l'Angleterre. C'est ainsi que les auteurs devraient dédier leurs ouvrages , au lieu d'écrire des lettres d'esclave à des gens dignes de l'être.



lui reprocher d'être d) un négociant. Il ne faut point imputer à notre nation une grossièreté si honteuse, dont les peuples les moins civilisés rougiraient. Les Magistrats, qui veillent parmi nous sur les mœurs, & qui sont continuellement occupés à reprimer le scandale, furent surpris alors. Mais le mépris & l'horreur du public pour l'auteur connu de cette indignité, sont une nouvelle preuve de la politesse des Français.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple, sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des esprits légers & bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes sans goût, impolis & grossiers; & on en trouve dans Paris.

Oublions-les, comme ils sont oubliés du public, & recevez ce second hommage. Je le dois d'autant plus à un Anglais, que cette tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite & jouée avec tant de succès, on a parlé de moi sur votre théâtre avec tant de politesse & de bonté, que j'en dois ici un remerciement public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les singularités de la traduction & de la représentation de *Zayre* sur le théâtre de Londres.

Monsieur *Hille*, homme de lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'aucun auteur Anglais, me fit l'honneur de traduire la pièce, dans le dessein d'introduire sur votre scène quelques nouveautés, & pour la manière d'écrire les tragédies, & pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la représentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature; la plupart de vos acteurs tragiques s'exprimaient souvent plus en poètes saisis d'entousiasme, qu'en hommes que la passion inspire. Beaucoup de comédiens avaient encor outré

d) On joua une mauvaise farce à la comédie Italienne de Paris, dans laquelle on insultait grossièrement plusieurs personnes de mérite, & entr'autres Mr. *Fakener*. Le Sr. *Hérait*, Lieutenant de Police, permit cette indignité, & le public la siffa.



ce défaut ; ils déclamaient des vers ampoulés , avec une fureur & une impétuosité , qui est au beau naturel , ce que des convulsions font à l'égard d'une démarche noble & aisée.

Cet air d'empressement semblait étranger à votre nation ; car elle est naturellement sage , & cette sagesse est quelquefois prise pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne se permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait dans son plaidoyer. Les seuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs , & surtout nos actrices de Paris , avaient ce défaut , il y a quelques années : ce fut Mlle. *le Couvreur* qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur Italien de beaucoup d'esprit & de sens.

- » La legiadra Couvreur sola non trotta
- » Per quella strada dove i fuoi compagni
- » Van di galoppo tutti quanti in frotta ,
- » Se avvien ch'ella pianga , o che si lagni
- » Senza quegli urli spaventosi loro ,
- » Ti muove si che in pianger l'accompagni.

Ce même changement que Mlle. *le Couvreur* avait fait sur notre scène , Mlle. *Cibber* vient de l'introduire sur le théâtre Anglais , dans le rôle de *Zayre*. Chose étrange , que dans tous les arts ce ne soit qu'après bien du tems qu'on vienne enfin au naturel & au simple !

Une nouveauté qui va paraître plus singulière aux Français , c'est qu'un gentilhomme de votre pays , qui a de la fortune & de la considération , n'a pas dédaigné de jouer sur votre théâtre le rôle d'*Orosmane*. C'était un spectacle assez intéressant de voir les deux principaux personnages remplis , l'un par un homme de condition , & l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans , qui n'avait pas encor récité un vers en sa vie.

Cet exemple d'un citoyen , qui a fait usage de son talent pour la déclamation , n'est pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de surprenant en cela , c'est que nous nous en étonnions.

Nous



Nous devrions faire réflexion, que toutes les choses de ce monde dépendent de l'usage & de l'opinion. La cour de France a dansé sur le théâtre avec les acteurs de l'opéra; & on n'a rien trouvé en cela d'étrange, sinon que la mode de ces divertissemens ait fini. Pourquoi sera-t-il plus étonnant de réciter que de danser en public? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts, sinon que l'un est autant au-dessus de l'autre, que les talens où l'esprit a quelque part sont au-dessus de ceux du corps? Je le répète encore, & je le dirai toujours, aucun des beaux arts n'est méprisable, & il n'est véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à présent à la traduction de *Zayre*, & au changement qui vient de se faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coûtume à laquelle Mr. *Addisson*, le plus sage de vos écrivains, s'est asservi lui-même; tant l'usage tient lieu de raison & de loi. Cette coûtume peu raisonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent du reste de la pièce, & ces vers devaient nécessairement renfermer une comparaison. *Phèdre* en sortant du théâtre se comparait poétiquement à une biche, *Caton* à un rocher, *Cléopâtre* à des enfans qui pleurent jusqu'à ce qu'ils soient endormis.

Le traducteur de *Zayre* est le premier qui ait osé maintenir les droits de la nature contre un goût si éloigné d'elle. Il a proscriit cet usage; il a senti que la passion doit parler un langage vrai, & que le poète doit se cacher toujours pour ne laisser paraître que le héros.

C'est sur ce principe qu'il a traduit avec naïveté, & sans aucune enflure, tous les vers simples de la pièce, que l'on gâterait, si on voulait les rendre beaux.

» On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.



» J'eusse été près du Gange esclave des faux Dieux,

» Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.





„ Mais Orofmane m'aime , & j'ai tout oublié



„ Non , la reconnaissance est un faible retour ,  
„ Un tribut offensant , trop peu fait pour l'amour.



„ Je me croirais hai d'être aimé faiblement.



„ Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.



„ L'art n'est pas fait pour toi , tu n'en a pas besoin.



„ L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous les vers qui sont dans ce goût simple & vrai , sont rendus mot à mot dans l'Anglais. Il eût été aisé de les orner ; mais le traducteur a jugé autrement que quelques-uns de mes compatriotes ; il a aimé , & il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet , le style doit être conforme au sujet. *Alzire* , *Brutus* , & *Zayre* demandaient , par exemple , trois sortes de versifications différentes.

Si *Bérénice* se plaignait de *Titus* , & *Ariane* de *Thésée* , dans le stile de *Cinna* , *Bérénice* & *Ariane* ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour , si on cherche d'autres ornemens que la simplicité & la vérité.

Il n'est pas question ici d'examiner s'il est bien de mettre tant d'amour dans les pièces de théâtre. Je veux que ce soit une faute , elle est & sera universelle ; & je ne fais quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain.

Ce qui est certain , c'est que dans ce défaut les Français ont réussi plus que toutes les autres nations anciennes & modernes mises ensemble. L'amour paraît sur nos théâtres avec des bienséances , une délicatesse , une vérité , qu'on ne trouve



point ailleurs. C'est que de toutes les nations la Française est celle qui a le plus connu la société.

Le commerce continuel si vif & si poli des deux sexes, a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs.

La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. Et des mœurs encor austères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de Religion, qui vous avaient rendu farouches, vous ôtèrent, jusqu'au tems de *Charles II*, la douceur de la société, au milieu même de la liberté. Les poètes ne devaient donc savoir ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée jusqu'à *Molière*, comme l'art d'exprimer sur le théâtre des sentimens vrais & délicats fut ignoré jusqu'à *Racine*, parce que la société ne fut, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur tems. Un poète, du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vûes; il aura plutôt fait cent odes & cent épîtres, qu'une scène où il faut faire parler la nature.

Votre *Dryden*, qui d'ailleurs était un très-grand génie, mettait dans la bouche de ses héros amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences; deux choses également opposées à la tendresse.

Si Mr. *Racine* fait dire à *Titus* :

» Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,  
» Et crois toujours la voir pour la première fois :

votre *Dryden* fait dire à *Antoine* :

» Ciel ! comme j'aimai ! Témoins les jours & les nuits qui  
» suivaient en dansant sous vos pieds. Ma seule affaire était  
» de vous parler de ma passion ; un jour venait, & ne voyait  
» rien qu'amour ; un autre venait, & c'était de l'amour en-  
» core. Les soleils étaient las de nous regarder, & moi je  
» n'étais point las d'aimer.

Il est bien difficile d'imaginer, qu'*Antoine* ait en effet tenu de pareils discours à *Cléopâtre*.

Dans la même pièce *Cléopâtre* parle ainsi à *Antoine*.



» Venez à moi , venez dans mes bras , mon cher soldat ;  
 » j'ai été trop longtems privée de vos caresses. Mais quand  
 » je vous embrasserai , quand vous ferez tout à moi , je vous  
 » punirai de vos cruautés , en laissant sur vos lèvres l'impres-  
 » sion de mes ardens baisers.

Il est très-vraisemblable que *Cléopâtre* parlait souvent dans ce goût : mais ce n'est point cette indécence qu'il faut représenter devant une audience respectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire , C'est-là la pure nature ; on doit leur répondre que c'est précisément cette nature qu'il faut voiler avec soin.

Ce n'est pas même connaître le cœur humain , de penser qu'on doit plaire davantage en présentant ces images licentieuses. Au contraire , c'est fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaisirs. Si tout est d'abord à découvert , on est rassasié. Il ne reste plus rien à chercher , rien à désirer , & on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaisirs que les gens grossiers ne connaissent pas.

Les spectateurs en ce cas font comme les amans , qu'une jouissance trop prompte dégoûte : ce n'est qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées , qui feraient rougir , présentées de trop près. C'est ce voile qui fait le charme des honnêtes gens ; il n'y a point pour eux de plaisir sans bienfaisance.

Les Français ont connu cette règle plus tôt que les autres peuples , non parce qu'ils sont sans génie & sans hardiesse , comme le dit ridiculement l'inégal & impétueux *Dryden* , mais parce que depuis la régence d'*Anne d'Autriche* ils ont été le peuple le plus sociable & le plus poli de la Terre ; & cette politesse n'est point une chose arbitraire , comme ce qu'on appelle civilité ; c'est une loi de la nature qu'ils ont heureusement cultivée plus que les autres peuples.

Le traducteur de *Zayre* a respecté presque partout ces bienfaisances théâtrales , qui vous doivent être communes comme à nous ; mais il y a quelques endroits où il s'est livré encor à d'anciens usages.

Par exemple , lorsque dans la pièce Anglaise *Orosmane* vient



annoncer à *Zayre* qu'il croit ne la plus aimer, *Zayre* lui répond en se roulant par terre. Le Sultan n'est point ému de la voir dans cette posture de ridicule & de desespoir, & le moment d'après il est tout étonné que *Zayre* pleure.

Il lui dit cet hémistiche :

„ *Zayre*, vous pleurez !

Il aurait dû lui dire auparavant :

„ *Zayre*, vous vous roulez par terre.

Aussi ces trois mots, *Zayre*, vous pleurez, qui font un grand effet sur notre théâtre, n'en ont fait aucun sur le votre, parce qu'ils étaient déplacés. Ces expressions familières & naïves tirent toute leur force de la seule manière dont elles sont amenées. *Seigneur*, vous changez de visage, n'est rien par soi-même ; mais le moment où ces paroles si simples sont prononcées dans *Mithridate*, fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, & de la manière dont il le faut, est, ce me semble, un mérite, dont les Français, si vous m'en exceptez, ont plus approché que les écrivains des autres pays. C'est, je crois, sur cet art que notre nation doit en être crüe. Vous nous apprenez des choses plus grandes & plus utiles : il serait honteux à nous de ne le pas avouer. Les Français qui ont écrit contre les découvertes du Chevalier *Newton* sur la lumière, en rougissent ; ceux qui combattent la gravitation en rougiront bientôt.

Vous devez vous soumettre aux règles de notre théâtre, comme nous devons embrasser votre philosophie. Nous avons fait d'aussi bonnes expériences sur le cœur humain, que vous sur la physique. L'art de plaire semble l'art des Français, & l'art de penser paraît le votre. Heureux, Monsieur, qui comme vous les réunit ! &c.



## L E T T R E

A MONSIEUR DE LA ROQUE,

*sur la tragédie de ZAYRE, 1732.*

Q Uoique pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, Monsieur, de faire les extraits des pièces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage, & vous voulez que ce soit moi qui parle de *Zayre*. Il me semble que je vois Mr. le Normand, ou Mr. Cochin, réduire un de leurs cliens à plaider sa cause. L'entreprise est dangereuse, mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi par la sincérité avec laquelle je m'expliquerai.

*Zayre* est la première pièce de théâtre, dans laquelle j'aye osé m'abandonner à toute la sensibilité de mon cœur. C'est la seule tragédie tendre que j'aye faite. Je croyais dans l'âge même des passions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faiblesse que comme un défaut charmant qui avilissait l'art des *Sophocles*. Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de *Racine* qu'à la force de *Corneille*, me paraissent ressembler aux curieux qui préfèrent les nudités du *Corrège* au chaste & noble pinceau de *Raphaël*.

Le public qui fréquente les spectacles, est aujourd'hui plus que jamais dans le goût du *Corrège*. Il faut de la tendresse & du sentiment; c'est même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans *Andronic* & dans *Hippolite*, & à peine un seul qui réussisse dans *Cinna* & dans *Horace*. Il a donc falu me plier aux mœurs du tems, & commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette passion de toute la bienséance possible; & pour l'annoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus respectable. L'idée



me vint de faire contraster dans un même tableau, d'un côté, l'honneur, la naissance, la patrie, la Religion; & de l'autre, l'amour le plus tendre & le plus malheureux; les mœurs des Mahométans & celles des Chrétiens; la cour d'un Soudan & celle d'un Roi de France; & de faire paraître, pour la première fois, des Français sur la scène tragique. Je n'ai pris dans l'histoire que l'époque de la guerre de *St. Louis*; tout le reste est entièrement d'invention. L'idée de cette pièce étant si neuve & si fertile, s'arrangea d'elle-même; & au lieu que le plan d'*Eriphile* m'avait beaucoup coûté, celui de *Zayre* fut fait en un seul jour; & l'imagination échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan, acheva la pièce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu, (car où est l'artiste sans amour-propre?) mais je devais cette excuse au public, des fautes & des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux sans doute d'attendre à la faire représenter que j'en eusse châtié le style; mais des raisons, dont il est inutile de fatiguer le public, n'ont pas permis qu'on différât. Voici, Monsieur, le sujet de cette pièce.

La Palestine avait été enlevée aux Princes Chrétiens par le conquérant *Saladin. Noradin*, Tartare d'origine, s'en était ensuite rendu maître. *Orosmane*, fils de *Noradin*, jeune homme plein de grandeur, de vertus & de passions, commençait à régner avec gloire dans Jérusalem. Il avait porté sur le trône de la Syrie la franchise & l'esprit de liberté de ses ancêtres. Il méprisait les règles austères du ferrail, & n'affectait point de se rendre invisible aux étrangers & à ses sujets, pour devenir plus respectable. Il traitait avec douceur les esclaves Chrétiens, dont son ferrail & ses Etats étaient remplis. Parmi ces esclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au sac de Césarée, sous le règne de *Noradin*. Cet enfant ayant été racheté par des Chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au Roi *St. Louis*, qui avait daigné prendre soin de son éducation & de sa fortune. Il avait pris en France le nom de *Nérestan*; & étant retourné en Syrie, il avait été fait prisonnier encor une fois, & avait été enfermé parmi les esclaves d'*Orosmane*. Il retrouva dans la captivité une jeune



personne avec qui il avait été prisonnier dans son enfance, lorsque les Chrétiens avaient perdu Césarée. Cette jeune personne, à qui on avait donné le nom de *Zayre*, ignorait sa naissance, aussi-bien que *Nérestan* & que tous ces enfans de tribut qui sont enlevés de bonne heure des mains de leurs parens, & qui ne connaissent de famille & de patrie que le ferrail. *Zayre* savait seulement qu'elle était née Chrétienne. *Nérestan* & quelques autres esclaves un peu plus âgés qu'elle, l'en assuraient. Elle avait toujours conservé un ornement qui renfermait une croix, seule preuve qu'elle eût de sa Religion. Une autre esclave nommée *Fatime*, née Chrétienne, & mise au ferrail à l'âge de dix ans, tâchait d'instruire *Zayre* du peu qu'elle savait de la Religion de ses pères. Le jeune *Nérestan*, qui avait la liberté de voir *Zayre* & *Fatime*, animé du zèle qu'avaient alors les Chevaliers Français, touché d'ailleurs pour *Zayre* de la plus tendre amitié, la disposait au Christianisme. Il se proposa de racheter *Zayre*, *Fatime* & dix Chevaliers Chrétiens, du bien qu'il avait acquis en France, & de les amener à la cour de *St. Louis*. Il eut la hardiesse de demander au Soudan *Orosmane* la permission de retourner en France sur sa seule parole, & le Sultan eut la générosité de le permettre. *Nérestan* partit, & fut deux ans hors de Jérusalem.

Cependant la beauté de *Zayre* croissait avec son âge, & la naïveté touchante de son caractère la rendait encor plus aimable que sa beauté. *Orosmane* la vit & lui parla. Un cœur comme le sien ne pouvait l'aimer qu'éperdûment. Il résolut de bannir la mollesse qui avait efféminé tant de Rois de l'Asie, & d'avoir dans *Zayre* une amie, une maîtresse, une femme, qui lui tiendrait lieu de tous les plaisirs, & qui partagerait son cœur avec les devoirs d'un Prince & d'un guerrier. Les faibles idées du Christianisme, tracées à peine dans le cœur de *Zayre*, s'évanouirent bientôt à la vûe du Soudan; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, sans que l'ambition se mêlât en rien à la pureté de sa tendresse.

*Nérestan* ne revenait point de France. *Zayre* ne voyait qu'*Orosmane* & son amour. Elle était prête d'épouser le Sultan, lorsque le jeune Français arriva. *Orosmane* le fait entrer en présence même de *Zayre*. *Nérestan* apportait avec la rançon



çon de *Zayre* & de *Fatime*, celle de dix Chevaliers qu'il devait choisir. J'ai satisfait à mes sermens, dit-il au Soudan : c'est à toi de tenir ta promesse, de me remettre *Zayre*, *Fatime* & les dix Chevaliers ; mais appren que j'ai épuisé ma fortune à payer leur rançon : *Une pauvreté noble est tout ce qui me reste ; je viens me remettre dans tes fers.* Le Soudan satisfait du grand courage de ce Chrétien, & né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportait, lui donna cent Chevaliers au lieu de dix, & le combla de présens ; mais il lui fit entendre que *Zayre* n'était pas faite pour être rachetée, & qu'elle était d'un prix au-dessus de toutes rançons. Il refusa aussi de lui rendre, parmi les Chevaliers qu'il délivrait, un Prince de *Lusignan*, fait esclave depuis long-tems dans Césarée.

Ce *Lusignan*, le dernier de la branche des Rois de Jérusalem, était un vieillard respecté dans l'Orient, l'amour de tous les Chrétiens, & dont le nom seul pouvait être dangereux aux Sarrazins. C'était lui principalement que *Nérestan* avait voulu racheter. Il parut devant *Orosmane* accablé du refus qu'on lui faisait de *Lusignan* & de *Zayre*. Le Soudan remarqua ce trouble ; il sentit dès ce moment un commencement de jalousie que la générosité de son caractère lui fit étouffer. Cependant il ordonna que les cent Chevaliers fussent prêts à partir le lendemain avec *Nérestan*.

*Zayre*, sur le point d'être Sultane, voulut donner au moins à *Nérestan* une preuve de sa reconnaissance. Elle se jette aux pieds d'*Orosmane* pour obtenir la liberté du vieux *Lusignan*. *Orosmane* ne pouvait rien refuser à *Zayre*. On alla tirer *Lusignan* des fers. Les Chrétiens délivrés étaient avec *Nérestan* dans les appartemens extérieurs du ferrail ; ils pleuraient la destinée de *Lusignan* : sur-tout le Chevalier de *Châtillon*, ami tendre de ce malheureux Prince, ne pouvait se résoudre à accepter une liberté qu'on refusait à son ami & à son maître, lorsque *Zayre* arrive & leur amène celui qu'ils n'espéraient plus.

*Lusignan*, ébloui de la lumière qu'il revoyait après vingt années de prison, pouvant se soutenir à peine, ne sachant où il est & où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec



des Français , & reconnaissant *Châtillon* , s'abandonna à cette joye mêlée d'amertume que les malheureux éprouvent dans leur consolation. Il demande à qui il doit sa délivrance. *Zayre* prend la parole en lui présentant *Nérestan* : C'est à ce jeune Français , dit-elle , que vous , & tous les Chrétiens , devez votre liberté. Alors le vieillard apprend que *Nérestan* a été élevé dans le ferrail avec *Zayre* ; & se tournant vers eux , Hélas ! dit-il , puisque vous avez pitié de mes malheurs , achevez votre ouvrage , instruisez-moi du fort de mes enfans. Deux me furent enlevés au berceau , lorsque je fus pris dans *Césarée* ; deux autres furent massacrés devant moi avec leur mère. O mes fils ! ô martyrs ! veillez du haut du ciel sur mes autres enfans , s'ils sont vivans encore. Hélas ! j'ai vu que mon dernier fils & ma fille furent conduits dans ce ferrail. Vous qui m'écoutez , *Nérestan* , *Zayre* , *Châtillon* , n'avez-vous nulle connaissance de ces tristes restes du sang de *Godefroi* & de *Lusignan*.

Au milieu de ces questions , qui déjà remuaient le cœur de *Nérestan* & de *Zayre* , *Lusignan* aperçut au bras de *Zayre* un ornement qui renfermait une croix : il se ressouvint que l'on avait mis cette parure à sa fille lorsqu'on la portait au batême ; *Châtillon* l'en avait ornée lui-même , & *Zayre* avait été arrachée de ses bras avant que d'être batisée. La ressemblance des traits , l'âge , toutes les circonstances , une cicatrice de la blessure que son jeune fils avait reçue , tout confirme à *Lusignan* qu'il est père encore ; & la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois , & s'expliquant par des larmes : Embrassez-moi , mes chers enfans , s'écria *Lusignan* , & revoyez votre père. *Zayre* & *Nérestan* ne pouvaient s'arracher de ses bras. Mais , hélas ! dit ce vieillard infortuné , goûterai-je une joye pure ? Grand Dieu , qui me rends ma fille , me la rends-tu Chrétienne ? *Zayre* rougit & frémit à ces paroles. *Lusignan* vit sa honte & son malheur , & *Zayre* avoua qu'elle était Musulmane. La douleur , la religion & la nature donnèrent en ce moment des forces à *Lusignan* ; il embrassa sa fille , & lui montrant d'une main le tombeau de JÉSUS-CHRIST , & le ciel de l'autre , animé de son desespoir , de son zèle , aidé de tant de Chrétiens , de son fils &



du Dieu qui l'inspire , il touchè sa fille , il l'ébranle ; elle se jette à ses pieds & lui promet d'être Chrétienne.

Au moment arrive un officier du ferrail qui sépare *Zayre* de son père & de son frère , & qui arrête tous les Chevaliers Français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un Conseil qu'on venait de tenir en présence d'*Orosmane*. La flotte de *St. Louis* était partie de Chypre , & on craignait pour les côtes de Syrie ; mais un second courier ayant apporté la nouvelle du départ de *St. Louis* pour l'Egypte , *Orosmane* fut rassuré ; il était lui-même ennemi du Soudan d'Egypte. Ainsi n'ayant rien à craindre ni du Roi ni des Français qui étaient à Jérusalem , il commanda qu'on les renvoyât à leur Roi , & ne songea plus qu'à réparer , par la pompe & la magnificence de son mariage , la rigueur dont il avait usé envers *Zayre*.

Pendant que le mariage se préparait , *Zayre* désolée demanda au Soudan la permission de revoir *Nérestan* encor une fois. *Orosmane* , trop heureux de trouver une occasion de plaire à *Zayre* , eut l'indulgence de permettre cette entrevue. *Nérestan* revit donc *Zayre* ; mais ce fut pour lui apprendre que son père était prêt d'expirer , qu'il mourait entre la joie d'avoir retrouvé ses enfans , & l'amertume d'ignorer si *Zayre* serait Chrétienne , & qu'il lui ordonnait en mourant d'être batisée ce jour-là même de la main du Pontife de Jérusalem. *Zayre* attendrie & vaincue , promit tout , & jura à son frère qu'elle ne trahirait point le sang dont elle était née , qu'elle serait Chrétienne , qu'elle n'épouserait point *Orosmane* , qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été batisée.

A peine avait-elle prononcé ce serment , qu'*Orosmane* , plus amoureux & plus aimé que jamais , vint la prendre pour la conduire à la Mosquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que *Zayre* ; elle était partagée entre son Dieu , sa famille , & son nom qui la retenaient , & le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne se connut plus ; elle céda à la douleur , & s'échapa des mains de son amant , le quittant avec desespoir & le laissant dans l'accablement de la surprise , de la douleur & de la colère.

Les impressions de jalousie se réveillèrent dans le cœur d'*Orosmane*. L'orgueil les empêcha de paraître , & l'amour



les adoucit. Il prit la fuite de *Zayre* pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre chose enfin que pour une trahison. Il vit encor *Zayre*, lui pardonna & l'aima plus que jamais. L'amour de *Zayre* augmentait par la tendresse indulgente de son amant. Elle se jette en larmes à ses genoux, le supplie de différer le mariage jusqu'au lendemain. Elle comptait que son frère serait alors parti, qu'elle aurait reçu le batême, que Dieu lui donnerait la force de résister. Elle se flattait même quelquefois que la Religion Chrétienne lui permettrait d'aimer un homme si tendre, si généreux, si vertueux, à qui il ne manquait que d'être Chrétien. Frapée de toutes ces idées, elle parlait à *Orosmane* avec une tendresse si naïve & une douleur si vraie, qu'*Orosmane* céda encore, & lui accorda le sacrifice de vivre sans elle ce jour-là. Il était sûr d'être aimé; il était heureux dans cette idée, & fermait les yeux sur le reste.

Cependant dans les premiers mouvemens de jalousie, il avait ordonné que le serrail fût fermé à tous les Chrétiens. *Nérestan* trouvant le serrail fermé, & n'en soupçonnant pas la cause, écrivit une lettre pressante à *Zayre*; il lui mandait d'ouvrir une porte secrète qui conduisait vers la Mosquée, & lui recommandait d'être fidèle.

La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à *Orosmane*. Le Soudan en crut à peine ses yeux. Il se vit trahi; il ne douta pas de son malheur & du crime de *Zayre*. Avoir comblé un étranger, un captif de bienfaits; avoir donné son cœur, sa couronne à une fille esclave, lui avoir tout sacrifié; ne vivre que pour elle, & en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître; c'était sans doute un état horrible. Mais *Orosmane* aimait, & il fouhaitait de trouver *Zayre* innocente. Il lui fait rendre ce billet par un esclave inconnu. Il se flatte que *Zayre* pouvait ne point écouter *Nérestan*; *Nérestan* seul lui paraissait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête & qu'on l'enchaîne; & il va, à l'heure & à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la lettre.



La lettre est rendue à *Zayre*, elle la lit en tremblant ; & après avoir longtems hésité, elle dit enfin à l'esclave, qu'elle attendra *Nérestan*, & donne ordre qu'on l'introduise. L'esclave rend compte de tout à *Orosmane*.

Le malheureux Soudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur & de larmes. Il tire son poignard, & il pleure. *Zayre* vient au rendez-vous dans l'obscurité de la nuit. *Orosmane* entend sa voix, & son poignard lui échape. Elle approche, elle appelle *Nérestan*; & à ce nom, *Orosmane* la poignarde.

Dans l'instant on lui amène *Nérestan* enchaîné, avec *Faïme* complice de *Zayre*. *Orosmane* hors de lui s'adresse à *Nérestan*, en le nommant son rival : C'est toi qui m'arraches *Zayre*, dit-il, regarde-la avant que de mourir ; que ton supplice commence avec le sien ; regarde-la, te dis-je. *Nérestan* approche de ce corps expirant. Ah ! que vois-je ! ah ! ma sœur ! barbare, qu'as-tu fait... ? A ce mot de sœur, *Orosmane* est comme un homme qui revient d'un songe funeste ; il connaît son erreur ; il voit ce qu'il a perdu ; il s'est trop abîmé dans l'horreur de son état pour se plaindre. *Nérestan* & *Faïme* lui parlent ; mais de tout ce qu'ils disent il n'entend autre chose sinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de *Zayre*, il court à elle ; on l'arrête, il retombe dans l'engourdissement de son desespoir. Qu'ordonnes-tu de moi ? lui dit *Nérestan*. Le Soudan, après un long silence ; fait ôter les fers à *Nérestan*, le comble de largesses, lui & tous les Chrétiens, & se tue auprès de *Zayre*.

Voilà, Monsieur, le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expose avec toutes ses fautes. Je suis bien loin de m'enorgueillir du succès passager de quelques représentations. Qui ne connaît l'illusion du théâtre ? Qui ne fait qu'une situation intéressante, mais triviale, une nouveauté brillante & hasardée, la seule voix d'une actrice, suffisent pour tromper quelque tems le public ? Quelle distance immense entre un ouvrage souffert au théâtre & un bon ouvrage ! J'en sens malheureusement toute la différence. Je vois combien il est difficile de réussir au gré des connaisseurs. Je ne suis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même ; & si j'ose travailler, c'est



que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore sur la  
connaissance que j'ai de mon peu de talent.

---

A C T E U R S.

OROSMANE , Soudan de Jérusalem.

LUSIGNAN , Prince du sang des Rois de Jérusalem.

ZAYRE , }  
FATIME , } Esclaves du Soudan.

NERESTAN , }  
CHATILLON , } Chevaliers Français.

CORASMIN , }  
MELEDOR , } Officiers du Soudan.

Un esclave.

Suite.

*La scène est au ferrail de Jérusalem.*



---

Z A Y R E ,  
T R A G É D I E .

---

A C T E P R E M I E R .

---

S C E N E P R E M I E R E .

Z A Y R E , F A T I M E .

F A T I M E .

J E ne m'attendais pas , jeune & belle Zayre ,  
Aux nouveaux sentimens que ce lieu vous inspire.  
Quel espoir si flatteur , ou quels heureux destins ,  
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins ?  
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes ;  
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes ;  
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats ,  
Où ce brave Français devait guider nos pas ;  
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées ,  
Où d'un peuple poli les femmes adorées  
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux ;  
Compagnes d'un époux , & Reines en tous lieux ,  
Libres sans deshonneur , & sages sans contrainte ,  
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.  
Ne soupirez - vous plus pour cette liberté ?



Le ferrail d'un Soudan , sa triste austérité ,  
 Ce nom d'esclave enfin , n'ont - ils rien qui vous gêne ?  
 Préférez - vous Solyme aux rives de la Seine ?

Z A Y R E .

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.  
 Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.  
 Au ferrail des Soudans dès l'enfance enfermée ,  
 Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.  
 Le reste de la terre anéanti pour moi ,  
 M'abandonne au Soudan , qui nous tient sous sa loi :  
 Je ne connais que lui , sa gloire , sa puissance :  
 Vivre sous Orofmane est ma seule espérance ,  
 Le reste est un vain songe.

F A T I M E .

Avez - vous oublié  
 Ce généreux Français , dont la tendre amitié  
 Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?  
 Combien nous admirions son audace hautaine !  
 Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats  
 Perdus par les Chrétiens sous les murs de Damas !  
 Orofmane vainqueur , admirant son courage ,  
 Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.  
 Nous l'attendons encor ; sa générosité  
 Devait payer le prix de notre liberté.  
 N'en aurions - nous conçu qu'une vaine espérance ?

Z A Y R E .

Peut - être sa promesse a passé sa puissance.  
 Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.  
 Un étranger , Fatime , un captif inconnu ,  
 Promet beaucoup , tient peu , permet à son courage  
 Des sermens indiscrets pour sortir d'esclavage.



Il devait délivrer dix Chevaliers Chrétiens ,  
Venir rompre leurs fers , ou reprendre les fiens.  
J'admiraï trop en lui cet inutile zèle.  
Il n'y faut plus penser.

F A T I M E.

Mais s'il était fidèle ,  
S'il revenait enfin dégager ses fermens ,  
Ne voudriez - vous pas ? . . . .

Z A Y R E.

Fatime , il n'est plus tems.  
Tout est changé . . . .

F A T I M E.

Comment ? que prétendez - vous dire ?

Z A Y R E.

Va , c'est trop te céler le destin de Zayre ;  
Le secret du Soudan doit encor se cacher ;  
Mais mon cœur dans le tien se plait à s'épancher.  
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives  
On te fit du Jourdain abandonner les rives ,  
Le ciel , pour terminer les malheurs de nos jours ,  
D'une main plus puissante a choisi le secours.  
Ce superbe Orosmane . . . .

F A T I M E.

Eh bien !

Z A Y R E.

Ce Soudan même ,  
Ce vainqueur des Chrétiens... chère Fatime... il m'aime...  
Tu rougis . . . je t'entens . . . garde - toi de penser  
Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser ,  
Que d'un maître absolu la superbe tendresse  
M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse ,



Et que j'effuye enfin l'outrage & le danger  
 Du malheureux éclat d'un amour passager.  
 Cette fierté qu'en nous soutient la modestie,  
 Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie.  
 Plutôt que jusques - là j'abaisse mon orgueil,  
 Je verrais sans pâlir les fers & le cercueil.  
 Je m'en vais t'étonner ; son superbe courage  
 A mes faibles appas présente un pur hommage ;  
 Parmi tous ces objets à lui plaire empressés,  
 J'ai fixé ses regards à moi seule adressés ;  
 Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,  
 Me soumettra bientôt son cœur & mes rivales.

F A T I M E.

Vos appas , vos vertus , font dignes de ce prix ;  
 Mon cœur en est flatté , plus qu'il n'en est surpris :  
 Que vos félicités , s'il se peut , soient parfaites !  
 Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

Z A Y R E.

Sois toujours mon égale , & goûte mon bonheur ;  
 Avec toi partagé je sens mieux sa douceur.

F A T I M E.

Hélas ! puisse le ciel souffrir cet hyménée !  
 Puisse cette grandeur , qui vous est destinée ,  
 Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur ,  
 Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur !  
 N'est-il point en secret de frein qui vous retienne ?  
 Ne vous souvient - il plus que vous fûtes Chrétienne ?

Z A Y R E.

Ah ! que dis - tu ? Pourquoi rappeler mes ennuis ?  
 Chère Fatime , hélas ! fais - je ce que je suis ?



Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?  
Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître ?

F A T I M E.

Nérestan qui nâquit non loin de ce séjour ,  
Vous dit que d'un Chrétien vous reçutes le jour ;  
Que dis-je ? Cette croix qui sur vous fut trouvée ,  
Parure de l'enfance , avec soin conservée ,  
Ce signe des Chrétiens que l'art dérobe aux yeux ,  
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux ,  
Cette croix , dont cent fois mes soins vous ont parée ,  
Peut-être entre vos mains est-elle demeurée ,  
Comme un gage secret de la fidélité  
Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

Z A Y R E.

Je n'ai point d'autre preuve ; & mon cœur qui s'ignore ,  
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre ?  
La coûtume , la loi plia mes premiers ans  
A la Religion des heureux Mufulmans.  
Je le vois trop : les soins qu'on prend de notre enfance ,  
Forment nos sentimens , nos mœurs , notre créance.  
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux ,  
Chrétienne dans Paris , Mufulmane en ces lieux.  
L'instruction fait tout ; & la main de nos pères  
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères ,  
Que l'exemple & le tems nous viennent retracer ,  
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.  
Prisonnière , en ces lieux , tu n'y fus renfermée  
Que lorsque ta raison , par l'âge confirmée ,  
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau :  
Pour moi des Sarrazins esclave en mon berceau ,  
La foi de nos Chrétiens me fut trop tard connue.

Ddd ij



Contre elle cependant , loin d'être prévenuë ,  
 Cette croix , je l'avouë , a souvent malgré moi  
 Saïsi mon cœur surpris de respect & d'effroi :  
 J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée ,  
 D'Orosmane en secret l'image fût tracée.  
 J'honore , je chéris ces charitables loix ,  
 Dont ici Nérestan me parla tant de fois ;  
 Ces loix , qui de la terre écartant les misères ,  
 Des humains attendris font un peuple de frères ;  
 Obligés de s'aimer , sans doute , ils sont heureux.

## F A T I M E .

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux ?  
 A la loi Mufulmane à jamais asservie ,  
 Vous allez des Chrétiens devenir l'ennemie ;  
 Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

## Z A Y R E .

Eh ! qui refuserait le présent de son cœur ?  
 De toute ma faiblesse il faut que je convienne ;  
 Peut-être sans l'amour j'aurais été Chrétienne ;  
 Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié :  
 Mais Orosmane m'aime , & j'ai tout oublié.  
 Je ne vois qu'Orosmane , & mon ame enyvree  
 Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.  
 Mets-toi devant les yeux sa grace , ses exploits ;  
 Songe à ce bras puissant , vainqueur de tant de Rois ,  
 A cet aimable front que la gloire environne :  
 Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne :  
 Non , la reconnaissance est un faible retour ,  
 Un tribut offensant , trop peu fait pour l'amour.  
 Mon cœur aime Orosmane , & non son diadème ;  
 Chère Fatime , en lui je n'aime que lui-même.



Peut-être j'en crois trop un panchant si flatteur ;  
 Mais si le ciel sur lui déployant sa rigueur ,  
 Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie ,  
 Si le ciel sous mes loix eût rangé la Syrie ,  
 Ou mon amour me trompe , ou Zayre aujourd'hui  
 Pour l'élever à soi descendrait jusqu'à lui.

F A T I M E.

On marche vers ces lieux ; sans doute , c'est lui-même.

Z A Y R E.

Mon cœur , qui le prévient , m'annonce ce que j'aime.  
 Depuis deux jours , Fatime , absent de ce palais ,  
 Enfin mon tendre amour le rend à mes souhaits.

## S C E N E II.

O R O S M A N E , Z A Y R E , F A T I M E.

O R O S M A N E.

**V**ertueuse Zayre , avant que l'hyménée  
 Joigne à jamais nos cœurs & notre destinée ,  
 J'ai cru , sur mes projets , sur vous , sur mon amour ,  
 Devoir en Musulman vous parler sans détour.  
 Les Soudans qu'à genoux cet univers contemple ,  
 Leurs usages , leurs droits , ne sont point mon exemple ;  
 Je fais que notre loi , favorable aux plaisirs ,  
 Ouvre un champ sans limite à nos vastes desirs ;  
 Que je puis à mon gré , prodiguant mes tendresses ,  
 Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses ;  
 Et tranquille au ferrail , dictant mes volontés ,  
 Gouverner mon pays du sein des voluptés ;

Ddd iij



Mais la mollesse est douce , & sa fuite est cruelle.  
 Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle ;  
 Je vois de Mahomet ces lâches successeurs ,  
 Ces Califes tremblans dans leurs tristes grandeurs ,  
 Couchés sur les débris de l'autel & du trône ,  
 Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone ;  
 Eux , qui seraient encor , ainsi que leurs ayeux ,  
 Maîtres du monde entier , s'ils l'avaient été d'eux.  
 Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie ;  
 Mais bientôt pour punir une secte ennemie ,  
 Dieu suscita le bras du puissant Saladin ;  
 Mon père , après sa mort , asservit le Jourdain ;  
 Et moi , faible héritier de sa grandeur nouvelle ,  
 Maître encor incertain d'un Etat qui chancelle ,  
 Je vois ces fiers Chrétiens , de rapine altérés ,  
 Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;  
 Et lorsque la trompette , & la voix de la guerre ,  
 Du Nil au Pont - Euxin font retentir la terre ,  
 Je n'irai point en proie à de lâches amours ,  
 Aux langueurs d'un ferrail abandonner mes jours.  
 J'atteste ici la gloire , & Zayre , & ma flamme ,  
 De ne choisir que vous pour maîtresse & pour femme ,  
 De vivre votre ami , votre amant , votre époux ,  
 De partager mon cœur entre la guerre & vous.  
 Ne croyez pas non - plus , que mon honneur confie  
 La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie ,  
 Du ferrail des Soudans gardes injurieux ,  
 Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.  
 Je fais vous estimer autant que je vous aime ,  
 Et sur votre vertu me fier à vous - même.  
 Après un tel aveu , vous connaissez mon cœur.



Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur.  
 Vous comprenez assez quelle amertume affreuse  
 Corromprait de mes jours la durée odieuse,  
 Si vous ne receviez les dons que je vous fais,  
 Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux bienfaits.  
 Je vous aime, Zayre; & j'attens de votre ame  
 Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.  
 Je l'avoûrai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;  
 Je me croirais haï d'être aimé faiblement.  
 De tous mes sentimens tel est le caractère.  
 Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.  
 Si d'une égale amour votre cœur est épris,  
 Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix;  
 Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse  
 Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuse.

## Z A Y R E.

Vous, Seigneur, malheureux! Ah! si votre grand cœur  
 A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,  
 S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,  
 Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!  
 Ces noms chers & sacrés, & d'amant & d'époux,  
 Ces noms nous sont communs: & j'ai par-dessus vous  
 Ce plaisir si flatteur à ma tendresse extrême,  
 De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime;  
 De voir que ses bontés sont seules mes destins,  
 D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains,  
 De révéler, d'aimer un héros que j'admire.  
 Oui, si parmi les cœurs soumis à votre Empire,  
 Vos yeux ont discerné les hommages du mien,  
 Si votre auguste choix...



---

 S C E N E I I I .

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN.

C O R A S M I N .

**C**Et esclave Chrétien,  
 Qui sur sa foi, Seigneur, a passé dans la France,  
 Revient au moment même, & demande audience.

F A T I M E .

O ciel !

O R O S M A N E .

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas ?

C O R A S M I N .

Dans la première enceinte il arrête ses pas.  
 Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître  
 Dans ces augustes lieux un Chrétien pût paraître.

O R O S M A N E .

Qu'il paraisse. En tous lieux, sans manquer de respect,  
 Chacun peut désormais jouir de mon aspect.  
 Je vois avec mépris ces maximes terribles,  
 Qui font de tant de Rois des tyrans invisibles.

---

## S C E N E I V .

 OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN,  
 NERESTAN.

N E R E S T A N .

**R**espectable ennemi qu'estiment les Chrétiens,  
 Je reviens dégager mes fermens & les tiens ;

J'ai



J'ai satisfait à tout , c'est à toi d'y souscrire ;  
Je te fais apporter la rançon de Zayre ,  
Et celle de Fatime , & de dix Chevaliers ,  
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers.  
Leur liberté par moi trop longtems retardée ,  
Quand je reparaitrais leur dut être accordée :  
Sultan , tien ta parole , ils ne sont plus à toi ,  
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.  
Mais graces à mes soins , quand leur chaine est brisée ,  
A t'en payer le prix ma fortune épuisée ,  
Je ne le cèle pas , m'ôte l'espoir heureux  
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.  
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.  
J'arrache des Chrétiens à leur prison funeste ;  
Je remplis mes fermens , mon honneur , mon devoir ,  
Il me suffit : Je viens me mettre en ton pouvoir ;  
Je me rends prisonnier , & demeure en ôtage.

O R O S M A N E.

Chrétien , je suis content de ton noble courage ;  
Mais ton orgueil ici se ferait - il flatté  
D'effacer Orosmane en générosité ?  
Repren ta liberté , remporte tes richesses ,  
A l'or de ces rançons join mes justes largesses :  
Au lieu de dix Chrétiens que je dus t'accorder ,  
Je t'en veux donner cent ; tu les peux demander.  
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie ,  
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie ;  
Qu'ils jugent en partant , qui méritait le mieux ,  
Des Français , ou de moi , l'Empire de ces lieux.  
Mais parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre ,  
Lusignan ne fut point réservé pour te suivre :



De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté ;  
 Son nom ferait suspect à mon autorité :  
 Il est du sang Français qui régnait à Solyme ;  
 On fait son droit au trône , & ce droit est un crime :  
 Du destin qui fait tout , tel est l'arrêt cruel :  
 Si j'eusse été vaincu , je ferais criminel.  
 Lufignan dans les fers finira sa carrière ,  
 Et jamais du soleil ne verra la lumière.  
 Je le plains , mais pardonne à la nécessité  
 Ce reste de vengeance & de sévérité.  
 Pour Zayre , croi-moi , fans que ton cœur s'offense ,  
 Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance ;  
 Tes Chevaliers Français , & tous leurs Souverains ,  
 S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.  
 Tu peux partir.

N E R E S T A N .

Qu'entens - je ? Elle nâquit Chrétienne.

J'ai pour la délivrer ta parole & la sienne ;  
 Et quant à Lufignan , ce vieillard malheureux ,  
 Pourrait - il ? ...

O R O S M A N E .

Je t'ai dit , Chrétien , que je le veux.

J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière ,  
 Se faisant estimer , commence à me déplaire :  
 Sors , & que le soleil levé sur mes États ,  
 Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

*Nérestan sort.*

F A T I M E .

O Dieu , secourez - nous.

O R O S M A N E .

Et vous , allez , Zayre ,



Prenez dans le ferrail un souverain empire ,  
 Commandez en Sultane , & je vais ordonner  
 La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

## S C E N E V.

O R O S M A N E , C O R A S M I N.

O R O S M A N E.  
 COrasmin , que veut donc cet esclave infidelle ?  
 Il soupirait... ses yeux se font tournés vers elle.  
 Les as - tu remarqués ?

C O R A S M I N.  
 Que dites - vous , Seigneur ?  
 De ce soupçon jaloux écoutez - vous l'erreur ?

O R O S M A N E.  
 Moi , jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'avilisse !  
 Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice !  
 Moi , que je puisse aimer comme l'on fait haïr !  
 Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.  
 Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie ;  
 Cher Corasmin , je l'aime avec idolatrie.  
 Mon amour est plus fort , plus grand que mes bienfaits.  
 Je ne suis point jaloux ... si je l'étais jamais ...  
 Si mon cœur ! .. Ah ! chassons cette importune idée.  
 D'un plaisir pur & doux mon ame est possédée.  
 Va , fai tout préparer pour ces momens heureux ,  
 Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.  
 Je vai donner une heure aux soins de mon Empire ,  
 Et le reste du jour sera tout à Zayre.

*Fin du premier acte.*

Eee ij



---

 A C T E I I .
 

---

## S C E N E P R E M I E R E .

NERESTAN , CHATILLON .

C H A T I L L O N .

O Brave Nérestan , Chevalier généreux ,  
 Vous qui brisez les fers de tant de malheureux ,  
 Vous , fauteur des Chrétiens qu'un Dieu fauteur envoie ,  
 Paraissez , montrez vous , goûtez la douce joye ,  
 De voir nos compagnons pleurans à vos genoux ,  
 Baiser l'heureuse main qui nous délivre tous .  
 Aux portes du ferrail en foule ils vous demandent ;  
 Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent ,  
 Et qu'unis à jamais sous notre bienfaiteur . . .

N E R E S T A N .

Illustre Châtillon , moderez cet honneur ;  
 J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire ;  
 J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vû faire .

C H A T I L L O N .

Sans doute ; & tout Chrétien , tout digne Chevalier ,  
 Pour sa religion se doit sacrifier ;  
 Et la félicité des cœurs tels que les nôtres ,  
 Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres .  
 Heureux à qui le ciel a donné le pouvoir  
 De remplir comme vous un si noble devoir !  
 Pour nous , tristes jouets du sort qui nous opprime ,



Nous malheureux Français , esclaves dans Solyme ,  
Oubliés dans les fers , où longtems sans secours  
Le père d'Orosmane abandonna nos jours :  
Jamais nos yeux sans vous ne reverraient la France.

## N E R E S T A N .

Dieu s'est servi de moi , Seigneur. Sa providence  
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.  
Mais quel triste mélange altère ce bonheur !  
Que de ce fier Soudan la clémence odieuse  
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse !  
Dieu me voit & m'entend ; il fait si dans mon cœur  
J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur.  
Je faisais tout pour lui : j'espérais de lui rendre  
Une jeune beauté , qu'à l'âge le plus tendre  
Le cruel Noradin fit esclave avec moi ,  
Lorsque les ennemis de notre auguste foi ,  
Baignant de notre sang la Syrie enivrée ,  
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée :  
Du ferrail des Sultans sauvé par des Chrétiens ,  
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens ,  
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole ,  
Seigneur , je me flattais , espérance frivole !  
De ramener Zayre à cette heureuse cour ,  
Où Louis des vertus a fixé le séjour.  
Déjà même la Reine à mon zèle propice ,  
Lui tendait de son trône une main protectrice.  
Enfin lorsqu'elle touche au moment souhaité ,  
Qui la tirait du sein de sa captivité ,  
On la retient . . . Que dis - je . . . Ah ! Zayre elle-même ,  
Oubliant les Chrétiens , pour ce Soudan qui l'aime . . . .  
N'y pensons plus . . . Seigneur , un refus plus cruel



Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel ;  
Des Chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

C H A T I L L O N .

Je vous offre pour eux ma liberté , ma vie ;  
Disposez - en , Seigneur , elle vous appartient.

N E R E S T A N .

Seigneur , ce Lusignan , qu'à Solyme on retient ,  
Ce dernier d'une race en héros si féconde ,  
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde ,  
Ce héros malheureux de Bouillon descendu ,  
Aux soupirs des Chrétiens ne fera point rendu.

C H A T I L L O N .

Seigneur , s'il est ainsi , votre faveur est vaine :  
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne ,  
Alors que dans les fers son chef est retenu ?  
Lusignan , comme à moi , ne vous est pas connu.  
Seigneur , remerciez ce ciel , dont la clémence  
A pour votre bonheur placé votre naissance ,  
Longtems après ces jours à jamais détestés ,  
Après ces jours de sang & de calamités ,  
Où je vis sous le joug de nos barbares maîtres ,  
Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.  
Ciel ! si vous aviez vû ce temple abandonné ,  
Du Dieu que nous servons le tombeau profané ,  
Nos pères , nos enfans , nos filles & nos femmes ,  
Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes ,  
Et notre dernier Roi courbé du faix des ans ,  
Massacré sans pitié sur ses fils expirans !  
Lusignan , le dernier de cette auguste race ,  
Dans ces momens affreux ranimant notre audace ,  
Au milieu des débris des temples renversés ,



Des vainqueurs , des vaincus , & des morts entassés ,  
Terrible , & d'une main reprenant cette épée ,  
Dans le sang infidèle à tout moment trempée ;  
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté  
De notre sainte foi le signe redouté ,  
Criant à haute voix , Français , foyez fidèles . . .  
Sans doute en ce moment , le couvrant de ses ailes ,  
La vertu du Très - haut , qui nous sauve aujourd'hui ,  
Applanissait sa route , & marchait devant lui ;  
Et des tristes Chrétiens la foule délivrée  
Vint porter avec nous ses pas dans Césarée.  
Là , par nos Chevaliers , d'une commune voix ,  
Lusignan fut choisi pour nous donner des loix.  
O mon cher Nérestan ! Dieu qui nous humilie ,  
N'a pas voulu sans doute , en cette courte vie ,  
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu ;  
Vainement pour son nom nous avons combattu.  
Ressouvenir affreux , dont l'horreur me dévore !  
Jérusalem en cendre , hélas ! fumait encore ,  
Lorsque dans notre asyle attaqués & trahis ,  
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis ,  
La flamme , dont brûla Sion desespérée ,  
S'étendit en fureur aux murs de Césarée ;  
Ce fut là le dernier de trente ans de revers ;  
Là je vis Lusignan chargé d'indignes fers :  
Insensible à sa chute , & grand dans ses misères ,  
Il n'était attendri que des maux de ses frères.  
Seigneur , depuis ce tems , ce père des Chrétiens ,  
Refferré loin de nous , blanchi dans ses liens ,  
Gémit dans un cachot , privé de la lumière ,  
Oublié de l'Asie , & de l'Europe entière.



Tel est son fort affreux ; & qui peut aujourd'hui ;  
 Quand il souffre pour nous , se voir heureux sans lui ?

N E R E S T A N .

Ce bonheur , il est vrai , ferait d'un cœur barbare.  
 Que je hais le destin qui de lui nous sépare !  
 Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné !  
 Je connais ses malheurs , avec eux je suis né.  
 Sans un trouble nouveau je n'ai pû les entendre ;  
 Votre prison , la fièvre , & Césarée en cendre ,  
 Sont les premiers objets , sont les premiers revers ,  
 Qui frappèrent mes yeux à peine encor ouverts.  
 Je sortais du berceau ; ces images sanglantes  
 Dans vos tristes récits me sont encor présentes.  
 Au milieu des Chrétiens dans un temple immolés ,  
 Quelques enfans , Seigneur , avec moi rassemblés ,  
 Arrachés par des mains de carnage fumantes ,  
 Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes ,  
 Nous fûmes transportés dans ce palais des Rois ,  
 Dans ce même ferrail , Seigneur , où je vous vois.  
 Noradin m'éleva près de cette Zayre ,  
 Qui depuis . . . pardonnez si mon cœur en soupire ,  
 Qui depuis égarée en ce funeste lieu ,  
 Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

C H A T I L L O N .

Telle est des Musulmans la funeste prudence.  
 De leurs Chrétiens captifs ils séduisent l'enfance ;  
 Et je bénis le ciel propice à nos desseins ,  
 Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs mains.  
 Mais , Seigneur , après tout , cette Zayre même ,  
 Qui renonce aux Chrétiens pour le Soudan qui l'aime ,  
 De son crédit au moins nous pourrait secourir :

Qu'im-



Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?  
 M'en croirez-vous ? Le juste , aussi-bien que le sage ,  
 Du crime & du malheur fait tirer avantage.  
 Vous pourriez de Zayre employer la faveur  
 A fléchir Orosmane , à toucher son grand cœur ,  
 A nous rendre un héros , que lui-même a dû plaindre ,  
 Que sans doute il admire , & qui n'est plus à craindre.

N E R E S T A N.

Mais ce même héros , pour briser ses liens ,  
 Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens ?  
 Et quand il le voudrait , est-il en ma puissance  
 D'obtenir de Zayre un moment d'audience ?  
 Croyez-vous qu'Orosmane y daigne consentir ?  
 Le ferrail à ma voix pourra-t-il se rouvrir ?  
 Quand je pourrais enfin paraître devant elle ,  
 Que faut-il espérer d'une femme infidelle ,  
 A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront ,  
 Et qui lira sa honte écrite sur mon front ?  
 Seigneur , il est bien dur , pour un cœur magnanime ,  
 D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime.  
 Leurs refus sont affreux , leurs bienfaits font rougir.

C H A T I L L O N.

Songez à Lusignan , songez à le servir.

N E R E S T A N.

Eh bien... Mais quels chemins jusqu'à cette infidelle  
 Pourront... On vient à nous. Que vois-je ? ô ciel ! c'est elle.

---



## S C E N E II.

ZAYRE , CHATILLON , NERESTAN.

Z A Y R E à *Nérestan.*

**C**'Est vous , digne Français , à qui je viens parler.  
 Le Soudan le permet , cessez de vous troubler ;  
 Et rassurant mon cœur , qui tremble à votre approche ,  
 Chassez de vos regards la plainte & le reproche.  
 Seigneur , nous nous craignons , nous rougissons tous deux ;  
 Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux.  
 L'un à l'autre attachés depuis notre naissance ,  
 Une affreuse prison renferma notre enfance ;  
 Le sort nous accabla du poids des mêmes fers ,  
 Que la tendre amitié nous rendait plus légers.  
 Il me falut depuis gémir de votre absence ;  
 Le ciel porta vos pas aux rives de la France :  
 Prisonnier dans Solyme , enfin je vous revis ;  
 Un entretien plus libre alors m'était permis.  
 Esclave dans la foule , où j'étais confondue ,  
 Aux regards du Soudan je vivais inconnue :  
 Vous daignâtes bientôt , soit grandeur , soit pitié ,  
 Soit plutôt digne effet d'une pure amitié ,  
 Revoyant des Français le glorieux Empire ,  
 Y chercher la rançon de la triste Zayre :  
 Vous l'apportez : le ciel a trompé vos bienfaits ;  
 Loin de vous dans Solyme il m'arrête à jamais.  
 Mais quoi que ma fortune ait d'éclat & de charmes ,  
 Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes.  
 Toujours de vos bontés je vais m'entretenir ,



Chérir de vos vertus le tendre souvenir ,  
Comme vous des humains soulager la misère ,  
Protéger les Chrétiens , leur tenir lieu de mère :  
Vous me les rendez chers , & ces infortunés ...

N E R E S T A N.

Vous , les protéger ! vous , qui les abandonnez !  
Vous , qui des Lusignans foulant aux pieds la cendre...

Z A Y R E.

Je la viens honorer , Seigneur , je viens vous rendre  
Le dernier de ce sang , votre amour , votre espoir :  
Oui , Lusignan est libre , & vous l'allez revoir.

C H A T I L L O N.

O ciel ! nous reverrions notre appui , notre père !

N E R E S T A N.

Les Chrétiens vous devraient une tête si chère !

Z A Y R E.

J'avais sans espérance osé la demander :

Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder :

On l'amène en ces lieux.

N E R E S T A N.

Que mon ame est émuë !

Z A Y R E.

Mes larmes malgré moi me dérobent sa vuë.

Ainsi que ce vieillard j'ai languï dans les fers :

Qui ne fait compatir aux maux qu'on a soufferts ?

N E R E S T A N.

Grand Dieu ! que de vertu dans une ame infidelle !



## S C E N E III.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN,  
plusieurs esclaves Chrétiens.

L U S I G N A N .

**D**U séjour du trépas quelle voix me rappelle ?  
Suis-je avec des Chrétiens ?... Guidez mes pas tremblans.  
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.

*En s'assessant.*

Suis - je libre en effet ?

Z A Y R E .

Oui , Seigneur ; oui , vous l'êtes.

C H A T I L L O N .

Vous vivez , vous calmez nos douleurs inquiètes.  
Tous nos tristes Chrétiens . . . .

L U S I G N A N .

O jour ! ô douce voix !

Châtillon , c'est donc vous ? c'est vous que je revois !  
Martyr , ainsi que moi , de la foi de nos pères ,  
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères ?  
En quels lieux sommes - nous ? Aidez mes faibles yeux.

C H A T I L L O N .

C'est ici le palais qu'ont bâti vos ayeux ;  
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

Z A Y R E .

Le maître de ces lieux , le puissant Orofmane ,  
Sait connaître , Seigneur , & chérir la vertu.  
Ce généreux Français , qui vous est inconnu ,

*En montrant Nérestan.*

Par la gloire amené des rives de la France



Venait de dix Chrétiens payer la délivrance :  
Le Soudan , comme lui , gouverné par l'honneur ,  
Croit , en vous délivrant , éгалer son grand cœur.

L U S I G N A N.

Des Chevaliers Français tel est le caractère ;  
Leur noblesse en tout tems me fut utile & chère.  
Trop digne Chevalier , quoi ! vous passez les mers ,  
Pour soulager nos maux , & pour briser nos fers ?  
Ah ! parlez , à qui dois - je un service si rare ?

N E R E S T A N.

Mon nom est Nérestan ; le sort longtems barbare ,  
Qui dans les fers ici me mit presqu'en naissant ,  
Me fit quitter bientôt l'Empire du Croissant.  
A la cour de Louis , guidé par mon courage ,  
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage ;  
Ma fortune & mon rang sont un don de ce Roi ,  
Si grand par sa valeur , & plus grand par sa foi.  
Je le suivis , Seigneur , au bord de la Charante ,  
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante ,  
Cédant à nos efforts trop longtems captivés ,  
Satisfit en tombant aux lys qu'ils ont bravés.  
Venez , Prince , & montrez au plus grand des Monarques ,  
De vos fers glorieux les vénérables marques.  
Paris va révérer le martyr de la croix ,  
Et la cour de Louis est l'asyle des Rois.

L U S I G N A N.

Hélas ! de cette cour j'ai vû jadis la gloire.  
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire ,  
Je combattais , Seigneur , avec Montmorency ,  
Melun , Destaing , de Nesle , & ce fameux Couci.  
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :

Fff iij



Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre :  
 Je vais au Roi des Rois demander aujourd'hui  
 Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.  
 Vous , généreux témoins de mon heure dernière ,  
 Tandis qu'il en est tems , écoutez ma prière ,  
 Nérestan , Châtillon , & vous . . . . de qui les pleurs  
 Dans ces momens si chers honorent mes malheurs.  
 Madame , ayez pitié du plus malheureux père ,  
 Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère ,  
 Qui répand devant vous des larmes que le tems  
 Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.  
 Une fille , trois fils , ma superbe espérance ,  
 Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :  
 O mon cher Châtillon , tu dois t'en souvenir.

C H A T I L L O N .

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

L U S I G N A N .

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme ,  
 Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

C H A T I L L O N .

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

L U S I G N A N .

Hélas ! & j'étais père , & je ne pus mourir !  
 Veillez du haut des cieus , chers enfans que j'implore ,  
 Sur mes autres enfans , s'ils sont vivans encore.  
 Mon dernier fils , ma fille , aux chaînes réservés ,  
 Par de barbares mains pour servir conservés ,  
 Loin d'un père accablé , furent portés ensemble  
 Dans ce même ferrail où le ciel nous rassemble.

C H A T I L L O N .

Il est vrai , dans l'horreur de ce péril nouveau ,



Je tenais votre fille à peine en son berceau :  
 Ne pouvant la sauver , Seigneur , j'allais moi - même  
 Répandre sur son front l'eau sainte du batême ,  
 Lorsque les Sarazins de carnage fumans ,  
 Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglans.  
 Votre plus jeune fils , à qui les destinées  
 Avaient à peine encor accordé quatre années ,  
 Trop capable déjà de sentir son malheur ,  
 Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

N E R E S T A N .

De quel ressouvenir mon ame est déchirée !  
 A cet âge fatal j'étais dans Césarée :  
 Et tout couvert de sang , & chargé de liens ,  
 Je suivis en ces lieux la foule des Chrétiens.

L U S I G N A N .

Vous . . . Seigneur ! . . . Ce ferrail éleva votre enfance ? . . .

*En les regardant.*

Hélas ! de mes enfans auriez - vous connaissance ?  
 Ils seraient de votre âge , & peut - être mes yeux . . . .  
 Quel ornement , Madame , étranger en ces lieux ?  
 Depuis quand l'avez - vous ?

Z A Y R E .

Depuis que je respire ,  
 Seigneur . . . Eh quoi ! d'où vient que votre ame soupire ?

L U S I G N A N .

Ah ! daignez confier à mes tremblantes mains . . . .

Z A Y R E .

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints !  
 Seigneur , que faites - vous ?

L U S I G N A N .

O ciel ! ô providence !



Mes yeux , ne trompez point ma timide espérance ;  
 Serait - il bien possible ? Oui , c'est elle . . . Je vois  
 Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi ,  
 Et qui de mes enfans ornait toujours la tête ,  
 Lorsque de leur naissance on célébrait la fête :  
 Je revois . . . . Je succombe à mon saisissement.

Z A Y R E .

Qu'entens - je ? & quel soupçon m'agite en ce moment ?  
 Ah , Seigneur ! . . .

L U S I G N A N .

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes ,  
 Ne m'abandonnez pas , Dieu qui voyez mes larmes ,  
 Dieu mort sur cette croix , & qui revis pour nous ,  
 Parle , achève , ô mon Dieu ! ce font là de tes coups.  
 Quoi ! Madame , en vos mains elle était demeurée ?  
 Quoi ! tous les deux captifs , & pris dans Césarée ?

Z A Y R E .

Oui , Seigneur.

N É R E S T A N .

Se peut - il ?

L U S I G N A N .

Leur parole , leurs traits ,  
 De leur mère en effet font les vivans portraits.  
 Oui , grand Dieu , tu le veux , tu permets que je voye.  
 Dieu , ranime mes sens trop faibles pour ma joye.  
 Madame . . . Nérestan . . . Soutien - moi , Châtillon . . .  
 Nérestan , si je dois nommer encor ce nom ,  
 Avez - vous dans le sein la cicatrice heureuse  
 Du fer dont à mes yeux une main furieuse . . .

N É R E S T A N .

Oui , Seigneur , il est vrai.

LUSI-



LUSIGNAN.

Dieu juste ! heureux momens !

NERESTAN *se jettant à genoux.*

Ah , Seigneur ! ah , Zayre !

LUSIGNAN.

Approchez , mes enfans.

NERESTAN.

Moi , votre fils !

ZAYRE.

Seigneur.

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire !

Ma fille ! mon cher fils ! embrassez votre père.

CHATILLON.

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher !

LUSIGNAN.

De vos bras , mes enfans , je ne puis m'arracher.

Je vous revois enfin , chère & triste famille ,

Mon fils , digne héritier... Vous...hélas ! vous ? ma fille !

Diffipez mes soupçons , ôtez - moi cette horreur ,

Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.

Toi qui seul as conduit sa fortune & la mienne ,

Mon Dieu qui me la rends , me la rends - tu Chrétienne ?

Tu pleures , malheureuse , & tu baisses les yeux !

Tu te tais ! je t'entens ! ô crime ! ô justes cieux !

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper : sous les loix d'Orosmane...

Punissez votre fille... Elle était Musulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !

Ah , mon fils ! A ces mots j'eusse expiré sans toi.

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

Ggg



Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;  
 J'ai vu tomber ton temple, & périr ta mémoire ;  
 Dans un cachot affreux abandonné vingt ans ,  
 Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfans :  
 Et lorsque ma famille est par toi réunie ,  
 Quand je trouve une fille , elle est ton ennemie !  
 Je suis bien malheureux . . . c'est ton père , c'est moi ,  
 C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.  
 Ma fille , tendre objet de mes dernières peines ,  
 Songe au moins , songe au sang qui coule dans tes veines :  
 C'est le sang de vingt Rois , tous Chrétiens comme moi ;  
 C'est le sang des héros , défenseurs de ma loi ;  
 C'est le sang des martyrs . . . O fille encor trop chère !  
 Connais - tu ton destin ? fais - tu quelle est ta mère ?  
 Sais - tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour  
 Ce triste & dernier fruit d'un malheureux amour ,  
 Je la vis massacrer par la main forcenée ,  
 Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?  
 Tes frères , ces martyrs égorgés à mes yeux ,  
 T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des cieux.  
 Ton Dieu que tu trahis , ton Dieu que tu blasphèmes ,  
 Pour toi , pour l'univers , est mort en ces lieux mêmes ,  
 En ces lieux où mon bras le servit tant de fois ,  
 En ces lieux où son sang te parle par ma voix.  
 Voi ces murs , voi ce temple envahi par tes maîtres :  
 Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.  
 Tourne les yeux , sa tombe est près de ce palais ;  
 C'est ici la montagne où lavant nos forfaits ,  
 Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;  
 C'est là que de sa tombe il rappella sa vie.  
 Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu ,



Tu n'y peux faire un pas , fans y trouver ton Dieu ;  
 Et tu n'y peux rester fans renier ton père ,  
 Ton honneur qui te parle , & ton Dieu qui t'éclaire.  
 Je te vois dans mes bras , & pleurer & frémir ;  
 Sur ton front pâlifant Dieu met le repentir :  
 Je vois la vérité dans ton cœur descenduë ;  
 Je retrouve ma fille après l'avoir perduë ;  
 Et je reprens ma gloire & ma félicité ,  
 En déroband mon fang à l'infidélité.

N E R E S T A N.

Je revois donc ma fœur ? . . . Et fon ame . . .

Z A Y R E.

Ah , mon père !

Cher auteur de mes jours , parlez , que dois - je faire ?

L U S I G N A N.

M'ôter , par un feul mot , ma honte & mes ennuis ,  
 Dire , Je fuis Chrétienne.

Z A Y R E.

Oui . . . . Seigneur . . . . Je le fuis.

L U S I G N A N.

Dieu , reçois fon aveu du fein de ton Empire.

S C E N E I V.

ZAYRE , LUSIGNAN , CHATILLON , NERESTAN ,  
 CORASMIN.

C O R A S M I N.

**M**Adame , le Soudan m'ordonne de vous dire ,  
 Qu'à l'inftant de ces lieux il faut vous retirer ,

Ggg ij



Et de ces vils Chrétiens surtout vous séparer.

Vous , Français , suivez - moi : de vous je dois répondre.

C H A T I L L O N .

Où sommes-nous , grand Dieu ! Quel coup vient nous confondre ?

L U S I G N A N .

Notre courage , amis , doit ici s'animer.

Z A Y R E .

Hélas , Seigneur !

L U S I G N A N .

O vous que je n'ose nommer ,

Jurez - moi de garder un secret si funeste.

Z A Y R E .

Je vous le jure.

L U S I G N A N .

Allez , le ciel fera le reste.

*Fin du second acte.*

---



## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

O R O S M A N E , C O R A S M I N .

O R O S M A N E .

V Ous étiez , Corasmin , trompé par vos allarmes ;  
 Non , Louis contre moi ne tourne point ses armes ;  
 Les Français sont lassés de chercher désormais  
 Des climats que pour eux le destin n'a point faits ;  
 Ils n'abandonnent point leur fertile patrie ,  
 Pour languir aux deserts de l'aride Arabie ,  
 Et venir arroser , de leur sang odieux ,  
 Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.  
 Ils couvrent de vaisseaux la mer de la Syrie.  
 Louis , des bords de Chypre , épouvante l'Asie ;  
 Mais j'apprens que ce Roi s'éloigne de nos ports ;  
 De la féconde Egypte il menace les bords ;  
 J'en reçois à l'instant la première nouvelle.  
 Contre les Mamelus son courage l'appelle ;  
 Il cherche Mélédin , mon secret ennemi ;  
 Sur leurs divisions mon trône est affermi.  
 Je ne crains plus enfin l'Egypte , ni la France.  
 Nos communs ennemis cimentent ma puissance ;  
 Et prodigues d'un sang qu'ils devraient ménager ,  
 Prennent , en s'immolant , le soin de me venger.  
 Relâche ces Chrétiens ; ami , je les délivre ;



Je veux plaire à leur maître , & leur permets de vivre :  
 Je veux que sur la mer on les mène à leur Roi ,  
 Que Louis me connaisse , & respecte ma foi.  
 Mène - lui Lusignan ; di - lui que je lui donne  
 Celui que la naissance allie à sa couronne ,  
 Celui que par deux fois mon père avait vaincu ,  
 Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

C O R A S M I N .

Son nom cher aux Chrétiens . . . .

O R O S M A N E .

Son nom n'est point à craindre.

C O R A S M I N .

Mais , Seigneur , si Louis . . . .

O R O S M A N E .

Il n'est plus tems de feindre.

Zayre l'a voulu ; c'est assez : & mon cœur ,  
 En donnant Lusignan , le donne à mon vainqueur.  
 Louis est peu pour moi ; je fais tout pour Zayre ;  
 Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet empire.  
 Je viens de l'affliger , c'est à moi d'adoucir  
 Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir ,  
 Quand , sur les faux avis des desseins de la France ,  
 J'ai fait à ces Chrétiens un peu de violence.  
 Que dis - je ? Ces momens perdus dans mon conseil ,  
 Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil :  
 D'une heure encor , ami , mon bonheur se diffère :  
 Mais j'emploierai du moins ce tems à lui complaire.  
 Zayre ici demande un secret entretien  
 Avec ce Nérestan , ce généreux Chrétien . . . .

C O R A S M I N .

Et vous avez , Seigneur , encor cette indulgence ?



## O R O S M A N E.

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance ;  
 Ils ont porté mes fers , ils ne se verront plus ;  
 Zayre enfin de moi n'aura point un refus.  
 Je ne m'en défens point ; je foule aux pieds pour elle  
 Des rigueurs du ferrail la contrainte cruelle.  
 J'ai méprisé ces loix , dont l'âpre austérité  
 Fait d'une vertu triste une nécessité.  
 Je ne suis point formé du sang Asiatique ;  
 Né parmi les rochers au sein de la Taurique ,  
 Des Scythes mes ayeux je garde la fierté ,  
 Leurs mœurs , leurs passions , leur générosité :  
 Je consens qu'en partant Nérestan la revoie ;  
 Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joye.  
 Après ce peu d'instans volés à mon amour ,  
 Tous ses momens , ami , sont à moi sans retour.  
 Va , ce Chrétien attend , & tu peux l'introduire.  
 Presse son entretien , obéis à Zayre.

---

## S C E N E I I.

C O R A S M I N , N E R E S T A N .

C O R A S M I N .

**E**N ces lieux , un moment , tu peux encor rester.  
 Zayre à tes regards viendra se présenter.

---



## S C E N E III.

N E R E S T A N *seul.*

**E**N quel état , ô ciel ! en quels lieux je la laisse !  
 O ma Religion ! ô mon père ! ô tendresse !  
 Mais je la vois.

## S C E N E IV.

Z A Y R E , N E R E S T A N .

N E R E S T A N .

**M**A sœur , je puis donc vous parler ?  
 Ah ! dans quel tems le ciel nous voulut rassembler !  
 Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

Z A Y R E .

Dieu , Lufignan !

N E R E S T A N .

Il touche à son heure dernière.

Sa joye en nous voyant , par de trop grands efforts ,  
 De ses sens affaiblis a rompu les ressorts ;  
 Et cette émotion , dont son ame est remplie ,  
 A bientôt épuisé les sources de sa vie.  
 Mais pour comble d'horreurs , à ces derniers momens ,  
 Il doute de sa fille , & de ses sentimens ;  
 Il meurt dans l'amertume , & son ame incertaine  
 Demande en soupirant si vous êtes Chrétienne.

Z A Y R E .



Z A Y R E.

Quoi, je suis votre sœur, & vous pouvez penser  
Qu'à mon sang, à ma loi, j'aïlle ici renoncer ?

N E R E S T A N.

Ah, ma sœur ! cette loi n'est pas la votre encore ;  
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore ;  
Vous n'avez point reçu ce gage précieux,  
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les cieux.  
Jurez par nos malheurs, & par votre famille,  
Par ces martyrs sacrés, de qui vous êtes fille,  
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui  
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

Z A Y R E.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,  
Par sa loi que je cherche, & que mon cœur ignore,  
De vivre désormais sous cette sainte loi. . . .  
Mais, mon cher frère . . . . . Hélas ! que veut-elle de moi ?  
Que faut-il ?

N E R E S T A N.

Détester l'empire de vos maîtres,  
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,  
Qui né près de ces murs est mort ici pour nous,  
Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.  
Est-ce à moi d'en parler ? Moins instruit que fidèle,  
Je ne suis qu'un soldat, & je n'ai que du zèle.  
Un pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux,  
Vous apporter la vie, & déciller vos yeux.  
Songez à vos sermens, & que l'eau du baptême  
Ne vous apporte point la mort & l'anathême.  
Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.  
Mais à quel titre, ô ciel ! faut-il donc l'obtenir ?

Tom. III. &amp; du Théâtre le premier.

Hhh



A qui le demander dans ce ferrail profane ? . . . .  
 Vous , le sang de vingt Rois , esclave d'Orofmane !  
 Parente de Louis ! fille de Lufignan !  
 Vous Chrétienne , & ma sœur , esclave d'un Soudan !  
 Vous m'entendez . . . . je n'ose en dire davantage :  
 Dieu , nous réserviez - vous à ce dernier outrage ?

Z A Y R E .

Ah , cruel ! poursuivez , vous ne connaissez pas  
 Mon secret , mes tourmens , mes vœux , mes attentats.  
 Mon frère , ayez pitié d'une sœur égarée ,  
 Qui brûle , qui gémit , qui meurt desespérée.  
 Je suis Chrétienne , hélas ! . . . j'attens avec ardeur  
 Cette eau sainte , cette eau , qui peut guérir mon cœur.  
 Non , je ne ferai point indigne de mon frère ,  
 De mes ayeux , de moi , de mon malheureux père.  
 Mais parlez à Zayre , & ne lui cachez rien ,  
 Dites . . . quelle est la loi de l'Empire Chrétien ? . . .  
 Quel est le châtimement pour une infortunée ,  
 Qui loin de ses parens aux fers abandonnée ,  
 Trouvant chez un barbare un généreux appui ,  
 Aurait touché son ame , & s'unirait à lui ?

N E R E S T A N .

O ciel ! que dites - vous ? Ah ! la mort la plus prompte  
 Devrait . . . .

Z A Y R E .

C'en est assez , frappe , & prévien ta honte.

N E R E S T A N .

Qui vous , ma sœur ?

Z A Y R E .

C'est moi que je viens d'accuser.  
 Orofmane m'adore . . . & j'allais l'épouser.



N E R E S T A N.

L'époufer ! est-il vrai , ma sœur ? Est-ce vous-même ?  
 Vous , la fille des Rois ?

Z A Y R E.

Frappe , dis-je ; je l'aime.

N E R E S T A N.

Opprobre malheureux du sang dont vous fortez ,  
 Vous demandez la mort , & vous la méritez :  
 Et si je n'écoutais que ta honte & ma gloire ,  
 L'honneur de ma maison , mon père , sa mémoire ,  
 Si la loi de ton Dieu , que tu ne connais pas ,  
 Si ma Religion ne retenait mon bras ,  
 J'irais dans ce palais , j'irais au moment même ,  
 Immoler de ce fer un barbare qui t'aime ,  
 De son indigne flanc le plonger dans le tien ,  
 Et ne l'en retirer que pour percer le mien.  
 Ciel ! tandis que Louis , l'exemple de la terre ,  
 Au Nil épouvanté ne va porter la guerre ,  
 Que pour venir bientôt , frappant des coups plus furs ,  
 Délivrer ton Dieu même , & lui rendre ces murs :  
 Zayre , cependant , ma sœur , son alliée ,  
 Au tyran d'un ferrail par l'hymen est liée ?  
 Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi ,  
 Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi ?  
 Dans ce moment affreux , hélas ! ton père expire ,  
 En demandant à Dieu le salut de Zayre.

Z A Y R E.

Arrête , mon cher frère , . . . . arrête , connai-moi ;  
 Peut-être que Zayre est digne encor de toi.  
 Mon frère , épargne-moi cet horrible langage ;  
 Ton couroux , ton reproche , est un plus grand outrage ,  
 Hhh ij



Plus sensible pour moi , plus dur que ce trépas ,  
 Que je te demandais , & que je n'obtiens pas.  
 L'état où tu me vois accable ton courage ;  
 Tu souffres , je le vois ; je souffre davantage.  
 Je voudrais que du ciel le barbare secours ,  
 De mon sang , dans mon cœur , eût arrêté le cours ;  
 Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane ,  
 Ce pur sang des Chrétiens brûla pour Orosmane ,  
 Le jour que de ta sœur Orosmane charmé...  
 Pardonnez - moi , Chrétiens ; qui ne l'aurait aimé ?  
 Il faisait tout pour moi ; son cœur m'avait choisie ;  
 Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie.  
 C'est lui qui des Chrétiens a ranimé l'espoir :  
 C'est à lui que je dois le bonheur de te voir :  
 Pardonne ; ton couroux , mon père , ma tendresse ,  
 Mes sermens , mon devoir , mes remors , ma faiblesse ,  
 Me servent de supplice , & ta sœur en ce jour  
 Meurt de son repentir plus que de son amour.

## N E R E S T A N .

Je te blâme , & te plains ; croi-moi , la providence  
 Ne te laissera point périr sans innocence :  
 Je te pardonne , hélas ! ces combats odieux ;  
 Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux :  
 Ce bras , qui rend la force aux plus faibles courages ,  
 Soutiendra ce roseau plié par les orages.  
 Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé ,  
 Entre un barbare & lui ton cœur soit partagé.  
 Le batême éteindra ces feux dont il soupire ,  
 Et tu vivras fidèle , ou périras martyr.  
 Achève donc ici ton serment commencé ;  
 Achève , & dans l'horreur dont ton cœur est pressé ,



Promets au Roi Louis , à l'Europe , à ton père ,  
 Au Dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère ,  
 De ne point accomplir cet hymen odieux ,  
 Avant que le pontife ait éclairé tes yeux ,  
 Avant qu'en ma présence il te fasse Chrétienne ,  
 Et que Dieu par ses mains t'adopte & te soutienne.  
 Le promets - tu , Zayre ? ...

Z A Y R E.

Oui , je te le promets :  
 Ren - moi Chrétienne & libre ; à tout je me soumets.  
 Va , d'un père expirant , va fermer la paupière ;  
 Va , je voudrais te suivre , & mourir la première.

N E R E S T A N.

Je pars , adieu , ma sœur , adieu : puisque mes vœux  
 Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux ,  
 Je reviendrai bientôt , par un heureux batême ,  
 T'arracher aux enfers , & te rendre à toi-même.

S C E N E V.

Z A Y R E seule.

**M**E voilà seule , ô Dieu ! que vai - je devenir ?  
 Dieu , commande à mon cœur de ne te point trahir.  
 Hélas ! suis - je en effet , ou Française , ou Sultane ?  
 Fille de Lufignan , ou femme d'Orosmane ?  
 Suis - je amante , ou Chrétienne ? O sermens que j'ai faits !  
 Mon père , mon pays , vous serez satisfaits.  
 Fatime ne vient point. Quoi ! dans ce trouble extrême ,  
 L'univers m'abandonne ! on me laisse à moi-même !

Hhh iij



Mon cœur peut-il porter seul , & privé d'appui ,  
 Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui ?  
 A ta loi , Dieu puissant , oui , mon ame est renduë ;  
 Mais fai que mon amant s'éloigne de ma vuë.  
 Cher amant ! ce matin l'aurais-je pû prévoir ,  
 Que je duffe aujourd'hui redouter de te voir ?  
 Moi , qui de tant de feux justement possédée ,  
 N'avais d'autre bonheur , d'autre soin , d'autre idée ,  
 Que de t'entretenir , écouter ton amour ,  
 Te voir , te fouhaiter , attendre ton retour ?  
 Hélas ! & je t'adore ; & t'aimer est un crime !

---

## S C E N E VI.

Z A Y R E , O R O S M A N E .

O R O S M A N E .

**P** Araisfiez , tout est prêt ; le beau feu qui m'anime ,  
 Ne souffre plus , Madame , aucun retardement ;  
 Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant ;  
 Les parfums de l'encens remplissent la mosquée ;  
 Du Dieu de Mahomet la puissance invoquée  
 Confirme mes fermens , & préside à mes feux.  
 Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux.  
 Tout tombe à vos genoux ; vos superbes rivales ,  
 Qui disputaient mon cœur , & marchaient vos égales ,  
 Heureufes de vous suivre , & de vous obéir ,  
 Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.  
 Le trône , les festins , & la cérémonie ,  
 Tout est prêt ; commencez le bonheur de ma vie.



Z A Y R E.  
Où fuis - je , malheureuse , ô tendresse ! ô douleur !

O R O S M A N E.  
Venez.

Z A Y R E.  
Où me cacher ?

O R O S M A N E.  
Que dites - vous ?

Z A Y R E.  
Seigneur.

O R O S M A N E.  
Donnez - moi votre main , daignez , belle Zayre . . . .

Z A Y R E.  
Dieu de mon père ! hélas ! que pourrai - je lui dire ?

O R O S M A N E.  
Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !  
Qu'il redouble ma flamme , & mon bonheur ! . . .

Z A Y R E.  
Hélas !

O R O S M A N E.  
Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chère ;  
D'une vertu modeste il est le caractère.  
Digne & charmant objet de ma constante foi ,  
Venez , ne tardez plus.

Z A Y R E.  
Fatime , soutien - moi . . . .

Seigneur.  
O R O S M A N E.

O ciel ! eh quoi !  
Z A Y R E.

Seigneur , cet hyménée  
Était un bien suprême à mon ame étonnée.



Je n'ai point recherché le trône & la grandeur.  
 Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur !  
 Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie ,  
 Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie ,  
 Seule , & dans un désert auprès de mon époux ,  
 J'eusse pû sous mes pieds les fouler avec vous.  
 Mais . . . Seigneur . . . ces Chrétiens . . .

O R O S M A N E .

Ces Chrétiens . . . Quoi ! Madame ?

Qu'auraient donc de commun cette secte & ma flamme ?

Z A Y R E .

Lusignan , ce vieillard accablé de douleurs ,  
 Termine en ces momens sa vie & ses malheurs.

O R O S M A N E .

Eh bien ! quel intérêt si pressant & si tendre ,  
 A ce vieillard Chrétien votre cœur peut-il prendre ?  
 Vous n'êtes point Chrétienne ; élevée en ces lieux ,  
 Vous suivez dès longtems la foi de mes ayeux.  
 Un vieillard qui succombe au poids de ses années ,  
 Peut-il troubler ici vos belles destinées ?  
 Cette aimable pitié , qu'il s'attire de vous ,  
 Doit se perdre avec moi dans des momens si doux.

Z A Y R E .

Seigneur , si vous m'aimez , si je vous étais chère . . .

O R O S M A N E .

Si vous l'êtes , ah Dieu !

Z A Y R E .

Souffrez que l'on diffère . . .

Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés . . .

O R O S M A N E .

Que dites-vous ? ô ciel ! est-ce vous qui parlez ,

Zayre ?



Zayre ?

Z A Y R E.

Je ne puis soutenir sa colère.

O R O S M A N E.

Zayre !

Z A Y R E.

Il m'est affreux , Seigneur , de vous déplaire ;  
Excusez ma douleur . . . Non , j'oublie à la fois ,  
Et tout ce que je fais , & tout ce que je dois.  
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tuë.  
Je ne puis . . . Ah ! souffrez que loin de votre vuë ,  
Seigneur , j'aïlle cacher mes larmes , mes ennuis ,  
Mes vœux , mon desespoir , & l'horreur où je suis.

*Elle sort.*

S C E N E V I I.

O R O S M A N E , C O R A S M I N.

O R O S M A N E.

**J**E demeure immobile , & ma langue glacée  
Se refuse aux transports de mon ame offensée.  
Est-ce à moi que l'on parle ? ai-je bien entendu ?  
Est-ce moi qu'elle fuit ? ô ciel ! & qu'ai-je vû ?  
Corasmin , quel est donc ce changement extrême ?  
Je la laisse échaper ! je m'ignore moi-même.

C O R A S M I N.

Vous seul causez son trouble , & vous vous en plaignez.  
Vous accusez , Seigneur , un cœur où vous rénez.

O R O S M A N E.

Mais pourquoi donc ces pleurs , ces regrets , cette fuite ,  
Cette douleur si sombre en ses regards écrite ?

*Tom. III. & du Théâtre le premier. Iii*



Si c'était ce Français!... quel soupçon! quelle horreur!  
 Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur!  
 Hélas! je repouffais ma juste défiance:  
 Un barbare, un esclave, aurait cette insolence?  
 Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,  
 Réduit à redouter un esclave Chrétien?  
 Mais parle, tu pouvais observer son visage,  
 Tu pouvais de ses yeux entendre le langage:  
 Ne me déguise rien, mes yeux font-ils trahis?  
 Appren-moi mon malheur... tu trembles... tu frémis...  
 C'en est assez.

C O R A S M I N .

Je crains d'irriter vos allarmes.  
 Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes;  
 Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien observé  
 Qui doive...

O R O S M A N E .

A cet affront, je serais réservé?  
 Non, si Zayre, ami, m'avait fait cette offense,  
 Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.  
 Le déplaisir secret de son cœur agité,  
 Si ce cœur est perfide, aurait-il éclaté?  
 Ecoute, garde-toi de soupçonner Zayre.  
 Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, soupire:  
 Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs?  
 Qui fait si l'amour même entre dans ses douleurs?  
 Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidelle,  
 Qui demain pour jamais se va séparer d'elle?

C O R A S M I N .

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos loix,  
 Qu'il jouît de sa vue une seconde fois?



Qu'il revint en ces lieux ?

O R O S M A N E.

Qu'il revint ? lui ce traître ,  
 Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître ?  
 Oui , je le lui rendrais , mais mourant , mais puni ,  
 Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi :  
 Déchiré devant elle , & ma main dégoutante  
 Confondrait dans son sang le sang de son amante ....  
 Excuse les transports de ce cœur offensé ;  
 Il est né violent , il aime , il est blessé.  
 Je connais mes fureurs , & je crains ma faiblesse ;  
 A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.  
 Non , c'est trop sur Zayre arrêter un soupçon ;  
 Non , son cœur n'est point fait pour une trahison :  
 Mais ne croi pas non plus que le mien s'avilisse  
 A souffrir des rigueurs , à gémir d'un caprice ,  
 A me plaindre , à reprendre , à redonner ma foi ;  
 Les éclairciffemens sont indignes de moi.  
 Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire ;  
 Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zayre.  
 Allons , que le ferrail soit fermé pour jamais ;  
 Que la terreur habite aux portes du palais ;  
 Que tout ressent ici le frein de l'esclavage.  
 Des Rois de l'Orient suivons l'antique usage.  
 On peut pour son esclave , oubliant sa fierté ,  
 Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;  
 Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse ;  
 Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.  
 Ce sexe dangereux , qui veut tout asservir ,  
 S'il règne dans l'Europe , ici doit obéir.

*Fin du troisième acte.*



## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I E R E.

Z A Y R E , F A T I M E .

F A T I M E .

Q U E je vous plains , Madame , & que je vous admire !  
 C'est le Dieu des Chrétiens , c'est Dieu qui vous inspire ;  
 Il donnera la force à vos bras languissans ,  
 De briser des liens si chers & si puissans .

Z A Y R E .

Eh ! pourrai - je achever ce fatal sacrifice ?

F A T I M E .

Vous demandez sa grace , il vous doit sa justice :  
 De votre cœur docile il doit prendre le soin .

Z A Y R E .

Jamais de son appui je n'eus tant de besoin .

F A T I M E .

Si vous ne voyez plus votre auguste famille ,  
 Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille :  
 Vous êtes dans ses bras , il parle à votre cœur ;  
 Et quand ce saint pontife , organe du Seigneur ,  
 Ne pourrait aborder dans ce palais profane . . . .

Z A Y R E .

Ah ! j'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane .  
 J'ai pu desespérer le cœur de mon amant !  
 Quel outrage , Fatime , & quel affreux moment !



Mon Dieu , vous l'ordonnez , j'eusse été trop heureuse.

F A T I M E.

Quoi ! vous regretteriez cette chaîne honteuse ,  
Hazarder la victoire , ayant tant combattu ?

Z A Y R E.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !  
Non , tu ne connais pas ce que je sacrifie.  
Cet amour si puissant , ce charme de ma vie ,  
Dont j'espérais , hélas ! tant de félicité ,  
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.  
Fatime , j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;  
Je mouille devant lui de larmes criminelles  
Ces lieux , où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;  
Je lui crie en pleurant , Ote - moi mon amour ,  
Arrache - moi mes vœux , rempli - moi de toi-même ;  
Mais , Fatime , à l'instant les traits de ce que j'aime ,  
Ces traits chers & charmans , que toujourns je revois ,  
Se montrent dans mon ame entre le ciel & moi.  
Eh bien , race des Rois , dont le ciel me fit naître ,  
Père , mère , Chrétiens , vous , mon Dieu , vous , mon maître ,  
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui ,  
Terminez donc mes jours , qui ne sont plus pour lui ,  
Que j'expire innocente , & qu'une main si chère ,  
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière.  
Ah ! que fait Orosmane ? Il ne s'informe pas ,  
Si j'attens loin de lui la vie ou le trépas ;  
Il me fuit , il me laisse , & je n'y peux survivre.

F A T I M E.

Quoi vous ! fille des Rois , que vous prétendez suivre ,  
Vous dans les bras d'un Dieu , votre éternel appui ? ...



## Z A Y R E .

Eh ! pourquoi mon amant n'est - il pas né pour lui ?  
 Orosmane est - il fait pour être sa victime ?  
 Dieu pourrait - il haïr un cœur si magnanime ?  
 Généreux , bienfaisant , juste , plein de vertus ,  
 S'il était né Chrétien , que ferait - il de plus ?  
 Et plût à Dieu du moins que ce saint interprète ,  
 Ce Ministre sacré , que mon ame souhaite ,  
 Du trouble où tu me vois vint bientôt me tirer !  
 Je ne fais ; mais enfin , j'ose encor espérer ,  
 Que ce Dieu , dont cent fois on m'a peint la clémence ,  
 Ne reprouverait point une telle alliance ;  
 Peut - être de Zayre en secret adoré ,  
 Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;  
 Peut - être en me laissant au trône de Syrie ,  
 Il soutiendrait par moi les Chrétiens de l'Asie.  
 Fatime , tu le fais , ce puissant Saladin ,  
 Qui ravit à mon sang l'Empire du Jourdain ,  
 Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence ,  
 Au sein d'une Chrétienne il avait pris naissance.

## F A T I M E .

Ah ! ne voyez - vous pas que pour vous consoler ...

## Z A Y R E .

Laisse - moi ; je vois tout ; je meurs sans m'aveugler :  
 Je vois que mon pays , mon sang , tout me condamne :  
 Que je suis Lusignan , que j'adore Orosmane ;  
 Que mes vœux , que mes jours à ses jours sont liés.  
 Je voudrais quelquefois me jeter à ses pieds ,  
 De tout ce que je suis faire un aveu sincère.

## F A T I M E .

Songez que cet aveu peut perdre votre frère ,



Expose les Chrétiens , qui n'ont que vous d'appui ,  
Et va trahir le Dieu , qui vous rappelle à lui.

Z A Y R E.

Ah ! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane !

F A T I M E.

Il est le protecteur de la loi Musulmane ;  
Et plus il vous adore , & moins il peut souffrir  
Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.  
Le pontife à vos yeux en secret va se rendre ,  
Et vous avez promis . . .

Z A Y R E.

Eh bien , il faut l'attendre.

J'ai promis , j'ai juré de garder ce secret :  
Hélas ! qu'à mon amant je le tais à regret !  
Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

S C E N E I I.

O R O S M A N E , Z A Y R E.

O R O S M A N E.

**M**Adame , il fut un tems où mon ame charmée ,  
Ecoutant sans rougir des sentimens trop chers ,  
Se fit une vertu de languir dans vos fers.  
Je croyais être aimé , Madame , & votre maître ,  
Soupirant à vos pieds , devait s'attendre à l'être :  
Vous ne m'entendrez point , amant faible & jaloux ,  
En reproches honteux éclater contre vous ;  
Cruellement blessé , mais trop fier pour me plaindre ,  
Trop généreux , trop grand , pour m'abaisser à feindre ,



Je viens vous déclarer , que le plus froid mépris  
 De vos caprices vains fera le digne prix.  
 Ne vous préparez point à tromper ma tendresse ,  
 A chercher des raisons , dont la flatteuse adresse ,  
 A mes yeux éblouis colorant vos refus ,  
 Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus ;  
 Et qui craignant surtout qu'à rougir on l'expose ,  
 D'un refus outrageant veut ignorer la cause.  
 Madame , c'en est fait , une autre va monter  
 Au rang que mon amour vous daignait présenter ;  
 Une autre aura des yeux , & va du moins connaître  
 De quel prix mon amour & ma main devaient être.  
 Il pourra m'en coûter , mais mon cœur s'y résout.  
 Apprenez qu'Orosmane est capable de tout ,  
 Que j'aime mieux vous perdre , & loin de votre vuë  
 Mourir desespéré de vous avoir perduë ,  
 Que de vous posséder , s'il faut qu'à votre foi  
 Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.  
 Allez , mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

## Z A Y R E .

Tu m'as donc tout ravi , Dieu , témoin de mes larmes !  
 Tu veux commander seul à mes sens éperdus . . .  
 Eh bien , puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus ,  
 Seigneur . . .

## O R O S M A N E .

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne ,  
 Que je vous adorai , que je vous abandonne ,  
 Que je renonce à vous , que vous le désirez ,  
 Que sous une autre loi . . . . . Zayre , vous pleurez ?

## Z A Y R E .

A ! Seigneur ! ah ! du moins gardez de jamais croire ,

Que



Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire :  
 Je fais qu'il faut vous perdre , & mon fort l'a voulu :  
 Mais , Seigneur , mais mon cœur ne vous est pas connu.  
 Me punisse à jamais ce ciel qui me condamne ,  
 Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane !

O R O S M A N E.

Zayre , vous m'aimez !

Z A Y R E.

Dieu ! si je l'aime , hélas !

O R O S M A N E.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas !  
 Vous m'aimez ? Eh , pourquoi vous forcez-vous , cruelle ,  
 A déchirer le cœur d'un amant si fidelle ?  
 Je me connaissais mal ; oui , dans mon desespoir ,  
 J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.  
 Va , mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste.  
 Zayre , que jamais la vengeance céleste  
 Ne donne à ton amant enchaîné sous ta loi ,  
 La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !  
 Qui , moi ? que sur mon trône une autre fût placée !  
 Non , je n'en eus jamais la fatale pensée :  
 Pardonne à mon courroux , à mes sens interdits ,  
 Ces dédains affectés , & si bien démentis ;  
 C'est le seul déplaisir que jamais dans ta vie ,  
 Le ciel aura voulu que ta tendresse effuye.  
 Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton cœur ,  
 En partageant mes feux , différerait mon bonheur ?  
 Parle. Etait-ce un caprice ? Est-ce crainte d'un maître ,  
 D'un Soudan , qui pour toi veut renoncer à l'être ?  
 Serait - ce un artifice ? Epargne - toi ce soin ;  
 L'art n'est pas fait pour toi , tu n'en a pas besoin :

Tom. III. & du Théâtre le premier. Kkk



Qu'il ne fouille jamais le saint nœud qui nous lie !  
 L'art le plus innocent tient de la perfidie.  
 Je n'en connus jamais , & mes sens déchirés ,  
 Pleins d'un amour si vrai . . . .

Z A Y R E .

Vous me defespérez.

Vous m'êtes cher , fans doute , & ma tendresse extrême  
 Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

O R O S M A N E .

O ciel ! expliquez vous. Quoi ? toujourns me troubler ?  
 Se peut - il ? . . .

Z A Y R E .

Dieu puiffant , que ne puis - je parler ?

O R O S M A N E .

Quel étrange fecret me cachez - vous , Zayre ?  
 Est - il quelque Chrétien qui contre moi conspire ?  
 Me trahit - on ? parlez.

Z A Y R E .

Eh ! peut - on vous trahir ?

Seigneur , entr'eux & vous vous me verriez courir :  
 On ne vous trahit point , pour vous rien n'est à craindre ;  
 Mon malheur est pour moi , je fuis la feule à plaindre.

O R O S M A N E .

Vous , à plaindre , grand Dieu !

Z A Y R E .

Souffrez qu'à vos genoux

Je demande en tremblant une grace de vous.

O R O S M A N E .

Une grace ! ordonnez , & demandez ma vie.

Z A Y R E .

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie !



Orosmane . . . Seigneur . . . permettez qu'aujourd'hui ,  
Seule , loin de vous-même , & toute à mon ennui ,  
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune ,  
Je cache à votre oreille une plainte importune . . . .  
Demain tous mes secrets vous seront révélés.

O R O S M A N E.

De quelle inquiétude , ô ciel , vous m'accablez !  
Pouvez - vous ? . . .

Z A Y R E.

Si pour moi l'amour vous parle encore ,  
Ne me refusez pas la grace que j'implore.

O R O S M A N E.

Eh bien , il faut vouloir tout ce que vous voulez ;  
J'y consens ; il en coûte à mes sens défolés.  
Allez , souvenez - vous que je vous sacrifie  
Les momens les plus beaux , les plus chers de ma vie.

Z A Y R E.

En me parlant ainsi , vous me percez le cœur.

O R O S M A N E.

Eh bien , vous me quittez , Zayre ?

Z A Y R E.

Hélas , Seigneur !

## S C E N E III.

O R O S M A N E , C O R A S M I N .

O R O S M A N E.

**A**H ! c'est trop tôt chercher ce solitaire asyle ,  
C'est trop tôt abuser de ma bonté facile ;

Kkk ij



Et plus j'y pense , ami , moins je puis concevoir  
 Le sujet si caché de tant de desespoir.  
 Quoi donc ! par ma tendresse élevée à l'Empire ,  
 Dans le sein du bonheur , que son ame désire ,  
 Près d'un amant qu'elle aime , & qui brûle à ses pieds ,  
 Ses yeux remplis d'amour , de larmes font noyés.  
 Je suis bien indigné de voir tant de caprices.  
 Mais moi - même après tout eus - je moins d'injustices ?  
 Ai - je été moins coupable à ses yeux offensés ?  
 Est - ce à moi de me plaindre ? On m'aime , c'est assez.  
 Il me faut expier , par un peu d'indulgence ,  
 De mes transports jaloux l'injurieuse offense.  
 Je me rends , je le vois , son cœur est sans détours ;  
 La nature naïve anime ses discours.  
 Elle est dans l'âge heureux où règne l'innocence ;  
 A sa sincérité je dois ma confiance.  
 Elle m'aime sans doute ; oui , j'ai lû devant toi ,  
 Dans ses yeux attendris , l'amour qu'elle a pour moi ;  
 Et son ame éprouvant cette ardeur qui me touche ,  
 Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche.  
 Qui peut avoir un cœur assez traître , assez bas ,  
 Pour montrer tant d'amour , & ne le sentir pas ?

## S C E N E IV.

OROSMANE , CORASMIN , MELEDOR.

MELEDOR.

C Ette lettre , Seigneur , à Zayre adressée ,  
 Par vos gardes saisie , & dans mes mains laissée...



O R O S M A N E.

Donné . . . qui la portait ? . . . Donne.

M E L E D O R.

Un de ces Chrétiens ,  
Dont vos bontés , Seigneur , ont brisé les liens :  
Au ferrail , en secret , il allait s'introduire ;  
On l'a mis dans les fers.

O R O S M A N E.

Hélas ! que vais - je lire ?

Laisse - nous . . . je frémis.

S C E N E V.

O R O S M A N E , C O R A S M I N.

C O R A S M I N.

Cette lettre , Seigneur ,  
Pourra vous éclaircir , & calmer votre cœur.

O R O S M A N E.

Ah ! lisons ; ma main tremble , & mon ame étonnée  
Prévoit que ce billet contient ma destinée.

Lisons . . . » Chère Zayre , il est tems de nous voir :

» Il est vers la mosquée une secrette issuë ,

» Où vous pouvez sans bruit , & sans être apperçue ,

» Tromper vos surveillans , & remplir notre espoir :

» Il faut tout hazarder ; vous connaissez mon zèle :

» Je vous attends ; je meurs , si vous n'êtes fidelle.

Eh bien , cher Corasmin , que dis - tu ?



Moi , Seigneur ?

Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

O R O S M A N E .

Tu vois comme on me traite.

C O R A S M I N .

O trahison horrible !

Seigneur , à cet affront vous êtes insensible ?

Vous , dont le cœur tantôt , sur un simple soupçon ,

D'une douleur si vive a reçu le poison ?

Ah ! sans doute l'horreur d'une action si noire

Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

O R O S M A N E .

Cours chez elle à l'instant , va , vole , Corasmin :

Montre - lui cet écrit . . . Qu'elle tremble . . . & soudain

De cent coups de poignard que l'infidelle meure.

Mais avant de frapper . . . Ah ! cher ami , demeure ,

Demeure , il n'est pas tems. Je veux que ce Chrétien

Devant elle amené . . . non . . . je ne veux plus rien . . .

Je me meurs . . . Je succombe à l'excès de ma rage.

C O R A S M I N .

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

O R O S M A N E .

Le voilà donc connu , ce secret plein d'horreur !

Ce secret qui pesait à son infame cœur !

Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue ,

Elle veut quelque tems se soustraire à ma vue.

Je me fais cet effort , je la laisse sortir ;

Elle part en pleurant . . . & c'est pour me trahir.

Quoi , Zayre !



C O R A S M I N.

Tout fert à redoubler son crime.

Seigneur , n'en foyez pas l'innocente victime ,  
Et de vos sentimens rappelant la grandeur . . . .

O R O S M A N E.

C'est là ce Nérestan , ce héros plein d'honneur ,  
Ce Chrétien si vanté , qui remplissait Solyme  
De ce faste imposant de sa vertu sublime !  
Je l'admirais moi - même , & mon cœur combattu  
S'indignait qu'un Chrétien m'égalât en vertu.  
Ah ! qu'il va me payer sa fourbe abominable !  
Mais Zayre , Zayre est cent fois plus coupable.  
Une esclave Chrétienne , & que j'ai pu laisser  
Dans les plus vils emplois languir sans l'abaisser !  
Une esclave ! Elle fait ce que j'ai fait pour elle.  
Ah malheureux !

C O R A S M I N.

Seigneur , si vous souffrez mon zèle ,  
Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler ,  
Vouz vouliez . . . .

O R O S M A N E.

Oui , je veux la voir & lui parler.  
Allez , volez , esclave , & m'amenez Zayre.

C O R A S M I N.

Hélas ! en cet état que pourrez - vous lui dire ?

O R O S M A N E.

Je ne fais , cher ami , mais je prétens la voir.

C O R A S M I N.

Ah ! Seigneur , vous allez , dans votre desespoir ,  
Vous plaindre , menacer , faire couler ses larmes.  
Vos bontés contre vous lui donneront des armes ;



Et votre cœur séduit , malgré tous vos soupçons ,  
Pour la justifier cherchera des raisons.

M'en croirez - vous ? cachez cette lettre à sa vuë.

Prenez pour la lui rendre une main inconnuë.

Par - là , malgré la fraude & les déguisemens ,

Vos yeux démêleront ses secrets sentimens ,

Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

O R O S M A N E.

Penfes - tu qu'en effet Zayre me trahisse ? . . .

Allons , quoi qu'il en soit , je vai tenter mon sort ,

Et pouffer la vertu jusqu'au dernier effort.

Je veux voir à quel point une femme hardie

Saura de son côté pouffer la perfidie.

C O R A S M I N.

Seigneur , je crains pour vous ce funeste entretien ;

Un cœur tel que le vôtre . . .

O R O S M A N E.

Ah ! n'en redoute rien.

A son exemple , hélas ! ce cœur ne saurait feindre.

Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre :

Oui , puisqu'elle m'abaisse à connaître un rival . . . .

Tien , reçois ce billet à tous trois si fatal :

Va , choisi pour le rendre un esclave fidelle ,

Mets en de sûres mains cette lettre cruelle ;

Va , cours . . . Je ferai plus , j'éviterai ses yeux ;

Qu'elle n'approche pas . . . C'est elle , justes cieux !

---

SCENE



## S C E N E VI.

OROSMANE, ZAYRE, CORASMIN.

Z A Y R E.

**S**Eigneur, vous m'étonnez ; quelle raison soudaine ,  
 Quel ordre si pressant près de vous me ramène ?

O R O S M A N E.

Eh bien , Madame , il faut que vous m'éclaircissiez :  
 Cet ordre est important plus que vous ne croyez ;  
 Je me suis consulté. . . . Malheureux l'un par l'autre ,  
 Il faut régler d'un mot & mon fort & le vôtre.  
 Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous ,  
 Mon orgueil oublié , mon sceptre à vos genoux ,  
 Mes bienfaits , mon respect , mes soins , ma confiance ,  
 Ont arraché de vous quelque reconnaissance.  
 Votre cœur par un maître attaqué chaque jour ,  
 Vaincu par mes bienfaits , crut l'être par l'amour.  
 Dans votre ame , avec vous , il est tems que je life ;  
 Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise.  
 Jugez vous : répondez avec la vérité  
 Que vous devez au moins à ma sincérité.  
 Si de quelqu'autre amour l'invincible puissance  
 L'emporte sur mes soins , ou même les balance ,  
 Il faut me l'avouer , & dans ce même instant ,  
 Ta grace est dans mon cœur ; prononce , elle t'attend.  
 Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore :  
 Songe que je te vois , que je te parle encore ,  
 Que ma foudre à ta voix pourra se détourner ,  
 Que c'est le seul moment où je peux pardonner.

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

LII



## Z A Y R E .

Vous , Seigneur ! vous osez me tenir ce langage ?  
 Vous , cruel !... Apprenez que ce cœur qu'on outrage ,  
 Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver ,  
 S'il ne vous aimait pas , est né pour vous braver.  
 Je ne crains rien ici que ma funeste flamme ;  
 N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame ,  
 N'imputez qu'à l'amour , que je dois oublier ,  
 La honte où je descens de me justifier.  
 J'ignore si le ciel , qui m'a toujours trahie ,  
 A destiné pour vous ma malheureuse vie.  
 Quoi qu'il puisse arriver , je jure par l'honneur ,  
 Qui non moins que l'amour est gravé dans mon cœur ,  
 Je jure que Zayre à soi-même renduë ,  
 Des Rois les plus puissans détesterait la vuë ,  
 Que tout autre autre , après vous , me ferait odieux.  
 Voulez - vous plus savoir , & me connaître mieux ?  
 Voulez - vous que ce cœur à l'amertume en proie ,  
 Ce cœur desespéré devant vous se déploie ?  
 Sachez donc qu'en secret il pensait malgré lui ,  
 Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;  
 Qu'il soupirait pour vous avant que vos tendresses  
 Vinssent justifier mes naissantes faiblesses ;  
 Qu'il prévint vos bienfaits , qu'il brûlait à vos pieds ,  
 Qu'il vous aimait enfin , lorsque vous m'ignoriez ;  
 Qu'il n'eut jamais que vous , n'aura que vous pour maître.  
 J'en atteste le ciel , que j'offense peut-être ;  
 Et si j'ai mérité son éternel couroux ,  
 Si mon cœur fut coupable , ingrat , c'était pour vous.

## O R O S M A N E .

Quoi ? des plus tendres feux sa bouche encor m'affure !



Quel excès de noirceur ! Zayre !... ah la parjure !  
 Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main !

Z A Y R E.

Que dites - vous ? Quel trouble agite votre sein ?

O R O S M A N E.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez ?

Z A Y R E.

Votre bouche

Peut - elle me parler avec ce ton farouche ,  
 D'un feu si tendrement déclaré chaque jour ?  
 Vous me glacez de crainte , en me parlant d'amour.

O R O S M A N E.

Vous m'aimez ?

Z A Y R E.

Vous pouvez douter de ma tendresse !  
 Mais encor une fois quelle fureur vous presse ?  
 Quels regards effrayans vous me lancez ! hélas !  
 Vous doutez de mon cœur ?

O R O S M A N E.

Non , je n'en doute pas.

Allez , rentrez , Madame.

S C E N E V I I.

O R O S M A N E , C O R A S M I N.

O R O S M A N E.

**A**Mi , sa perfidie  
 Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie ;



Tranquille dans le crime , & fausse avec douceur ,  
 Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.  
 As-tu trouvé l'esclave ? as-tu servi ma rage ?  
 Connaîtrai-je à la fois son crime & mon outrage ?

C O R A S M I N .

Oui , je viens d'obéir ; mais vous ne pouvez pas  
 Soupirer désormais pour ses traîtres appas :  
 Vous la verrez sans doute avec indifférence ,  
 Sans que le repentir succède à la vengeance ,  
 Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

O R O S M A N E .

Corasmin , je l'adore encor plus que jamais.

C O R A S M I N .

Vous ? ô ciel ! vous ?

O R O S M A N E .

Je vois un rayon d'espérance.

Cet odieux Chrétien , l'élève de la France ,  
 Est jeune , impatient , léger , présomptueux ,  
 Il peut croire aisément ses téméraires vœux :  
 Son amour indiscret , & plein de confiance ,  
 Aura de ses soupirs hazardé l'insolence :  
 Un regard de Zayre aura pû l'aveugler :  
 Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler :  
 Il croit qu'il est aimé ; c'est lui seul qui m'offense ;  
 Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence :  
 Zayre n'a point vû ce billet criminel ,  
 Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.  
 Corasmin , écoutez . . . Dès que la nuit plus sombre  
 Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre ,  
 Si-tôt que ce Chrétien , chargé de mes bienfaits ,  
 Nérestan , paraîtra sous les murs du palais ,



Ayez soin qu'à l'instant la garde le faiffie ,  
Qu'on prépare pour lui le plus honteux fupplice ,  
Et que chargé de fers il me foit présenté.  
Laissez , furtout , laissez Zayre en liberté.  
Tu vois mon cœur , tu vois à quel excès je l'aime.  
Ma fureur eft plus grande , & j'en tremble moi-même.  
J'ai honte des douleurs où je me fuis plongé ;  
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé !

*Fin du quatrième acte.*

---



---

 A C T E V.
 

---

## S C E N E P R E M I E R E.

OROSMANE , CORASMIN , un esclave.

O R O S M A N E.

ON l'a fait avertir , l'ingrate va paraître.  
 Songe que dans tes mains est le sort de ton maître ;  
 Donne-lui le billet de ce traître Chrétien ;  
 Ren-moi compte de tout , examine-la bien.  
 Porte-moi sa réponse. On approche... c'est elle.

*A Corasmin.*

Vien , d'un malheureux Prince ami tendre & fidelle ,  
 Vien m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

---

## S C E N E I I.

Z A Y R E , F A T I M E , l'esclave.

Z A Y R E.

EH qui peut me parler dans l'état où je suis ?  
 A tant d'horreurs , hélas ! qui pourra me soustraire ?  
 Le ferrail est fermé ! Dieu ! si c'était mon frère !  
 Si la main de ce Dieu , pour soutenir ma foi ,  
 Par des chemins cachés , le conduisait vers moi !  
 Quel esclave inconnu se présente à ma vue ?



L'ESCLAVE.  
 Cette lettre en secret à mes mains parvenue ,  
 Pourra vous affurer de ma fidélité.

Z A Y R E.

Donne.

*Elle lit.*

F A T I M E à part pendant que Zayre lit.

Dieu tout-puissant , éclate en ta bonté ,  
 Fai descendre ta grace en ce séjour profane ,  
 Arrache ma Princesse au barbare Orosmane.

Z A Y R E à Fatime.

Je voudrais te parler.

F A T I M E à l'esclave.

Allez , retirez - vous ;

On vous rappellera , foyez prêt , laissez - nous.

S C E N E III.

Z A Y R E , F A T I M E.

Z A Y R E.

**L**I ce billet : hélas ! di-moi ce qu'il faut faire ;  
 Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

F A T I M E.

Dites plutôt , Madame , aux ordres éternels  
 D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ses autels.  
 Ce n'est point Nérestan , c'est Dieu qui vous appelle.

Z A Y R E.

Je le fais , à sa voix je ne suis point rebelle ,  
 J'en ai fait le serment : mais puis - je m'engager ,



Moi , les Chrétiens , mon frère , en un si grand danger ?

F A T I M E .

Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée ,  
Votre amour parle seul à votre ame ébranlée.

Je connais votre cœur ; il penserait comme eux ,  
Il hazarderait tout , s'il n'était amoureux.

Ah ! connaissez du moins l'erreur qui vous engage.

Vous tremblez d'offenser l'amant qui vous outrage.

Quoi ! ne voyez-vous pas toutes ses cruautés ,

Et l'ame d'un Tartare , à travers ses bontés ?

Ce tigre encor farouche au sein de sa tendresse ,

Même en vous adorant , menaçait sa maîtresse ...

Et votre cœur encor ne s'en peut détacher ?

Vous soupirez pour lui ?

Z A Y R E .

Qu'ai-je à lui reprocher ?

C'est moi qui l'offensais , moi qu'en cette journée

Il a vû souhaiter ce fatal hyménée ;

Le trône était tout prêt , le temple était paré ,

Mon amant m'adorait , & j'ai tout differé.

Moi , qui devais ici trembler sous sa puissance ,

J'ai de ses sentimens bravé la violence ;

J'ai soumis son amour , il fait ce que je veux ,

Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

F A T I M E .

Ce malheureux amour , dont votre ame est blessée ,

Peut-il en ce moment remplir votre pensée ?

Z A Y R E .

Ah ! Fatime , tout sert à me desespérer ;

Je fais que du ferrail rien ne peut me tirer :

Je voudrais des Chrétiens voir l'heureuse contrée ,

Quit-



Quitter ce lieu funeste à mon ame égarée ;  
 Et je sens qu'à l'instant , prompte à me démentir ,  
 Je fais des vœux secrets pour n'en jamais sortir.  
 Quel état ! quel tourment ! Non , mon ame inquiète  
 Ne fait ce qu'elle doit , ni ce qu'elle souhaite ;  
 Une terreur affreuse est tout ce que je sens.  
 Dieu , détourne de moi ces noirs pressentimens ;  
 Pren soin de nos Chrétiens , & veille sur mon frère ;  
 Pren soin , du haut des cieus , d'une tête si chère.  
 Oui , je le vais trouver , je lui vais obéir :  
 Mais dès que de Solyme il aura pû partir ,  
 Par son absence alors à parler enhardie ,  
 J'apprens à mon amant le secret de ma vie :  
 Je lui dirai le culte où mon cœur est lié ;  
 Il lira dans ce cœur , il en aura pitié.  
 Mais duffai-je au supplice être ici condamnée ,  
 Je ne trahirai point le sang dont je suis née.  
 Va , tu peux amener mon cher frère en ces lieux.  
 Rappelle cet esclave.

## S C E N E I V.

Z A Y R E *seule.*

**O** Dieu de mes ayeux ,  
 Dieu de tous mes parens , de mon malheureux père ,  
 Que ta main me conduise , & que ton œil m'éclaire !



## S C E N E V.

Z A Y R E , l'esclave.

Z A Y R E .

Allez dire au Chrétien , qui marche sur vos pas ,  
 Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas ,  
 Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.

*A part.*

Allons , rassure - toi , malheureuse Zayre !

## S C E N E V I.

O R O S M A N E , C O R A S M I N , l'esclave.

O R O S M A N E .

Que ces momens , grand Dieu , sont lents pour ma fureur !

*A l'esclave.*

Eh bien ! que t'a-t-on dit ? Répon. Parle.

L' E S C L A V E .

Seigneur ,

On n'a jamais senti de si vives allarmes.  
 Elle a pâli , tremblé , ses yeux versaient des larmes ;  
 Elle m'a fait sortir , elle m'a rappelé ,  
 Et d'une voix tremblante , & d'un cœur tout troublé ,  
 Près de ces lieux , Seigneur , elle a promis d'attendre  
 Celui qui cette nuit à ses yeux doit se rendre.

O R O S M A N E .

*A l'esclave.**A Corasmin.*

Allez , il me suffit. Ote - toi de mes yeux ,



Laissez - moi : tout mortel me devient odieux.  
 Laisse - moi seul , te dis - je , à ma fureur extrême.  
 Je hais le monde entier , je m'abhorre moi-même.

---

S C E N E V I I.

O R O S M A N E *seul.*

**O**U suis-je ? ô ciel ! où suis-je ? où portai-je mes vœux ?  
 Zayre , Nérestan ... couple ingrat , couple affreux ,  
 Traîtres , arrachez - moi ce jour que je respire ,  
 Ce jour souillé par vous ... Misérable Zayre ,  
 Tu ne jouiras pas ... Corasmin , revenez.

---

S C E N E V I I I.

O R O S M A N E , C O R A S M I N.

O R O S M A N E.

**A**H ! trop cruel ami , quoi vous m'abandonnez ?  
 Venez ; a - t - il paru , ce rival , ce coupable ?

C O R A S M I N.

Rien ne paraît encor.

O R O S M A N E.

O nuit ! nuit effroyable !  
 Peux - tu prêter ton voile à de pareils forfaits ?  
 Zayre ! ... l'infidelle ... après tant de bienfaits !  
 J'aurais d'un œil ferein , d'un front inaltérable ,  
 Contemplé de mon rang la chute épouvantable :

Mmm ij



J'aurais fû , dans l'horreur de la captivité ,  
 Conserver mon courage & ma tranquillité ;  
 Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime!...

C O R A S M I N .

Eh ! que prétendez-vous dans cette horreur extrême ?  
 Quel est votre deffein ?

O R O S M A N E .

N'entens-tu pas des cris ?

C O R A S M I N .

Seigneur ...

O R O S M A N E .

Un bruit affreux a frappé mes esprits.

On vient.

C O R A S M I N .

Non , jusqu'ici nul mortel ne s'avance ;  
 Le ferrail est plongé dans un profond silence ;  
 Tout dort ; tout est tranquille , & l'ombre de la nuit ...

O R O S M A N E .

Hélas ! le crime veille , & son horreur me fuit.  
 A ce coupable excès porter sa hardiesse !  
 Tu ne connaissais pas mon cœur & ma tendresse ,  
 Combien je t'adorais ! quels feux ! Ah , Corasmin !  
 Un seul de ses regards aurait fait mon destin.  
 Je ne puis être heureux , ni souffrir que par elle.  
 Pren pitié de ma rage. Oui , cours ... Ah , la cruelle !

C O R A S M I N .

Est-ce vous qui pleurez ? vous , Orosmane ? ô cieux !

O R O S M A N E .

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.  
 Tu vois mon fort , tu vois la honte où je me livre :  
 Mais ces pleurs sont cruels , & la mort va les suivre :



Plain Zayre , plain-moi ; l'heure approche , ces pleurs  
Du fang qui va couler font les avant-coureurs.

C O R A S M I N.

Ah ! je tremble pour vous.

O R O S M A N E.

Frémi de mes souffrances ,  
Frémi de mon amour , frémi de mes vengeances.  
Approche , vien , j'entens . . . je ne me trompe pas.

C O R A S M I N.

Sous les murs du palais quelqu'un porte ses pas.

O R O S M A N E.

Va faisir Nérestan , va , dis-je , qu'on l'enchaîne ;  
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

## S C E N E I X.

O R O S M A N E , Z A Y R E & F A T I M E ,  
*marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.*

V ien , Fatime.

Z A Y R E.

O R O S M A N E.

Qu'entens-je ! est-ce là cette voix ,  
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois ?  
Cette voix qui trahit un feu si légitime ?  
Cette voix infidelle , & l'organe du crime ?  
Perfide ! . . . vengeons-nous . . . quoi ! c'est elle ? ô destin !

*Il tire son poignard.*

Zayre ! ah Dieu ! . . . ce fer échape de ma main.

Z A Y R E à Fatime.

C'est ici le chemin , vien , soutien mon courage.

Mmm iij



F A T I M E .  
Il va venir.

O R O S M A N E .

Ce mot me rend toute ma rage.

Z A Y R E .

Je marche en frissonnant , mon cœur est éperdu ...  
Est-ce vous , Nérestan , que j'ai tant attendu ?

O R O S M A N E *courant à Zayre.*

C'est moi que tu trahis : tombe à mes pieds , parjure.

Z A Y R E *tombant dans la coulisse.*

Je me meurs , ô mon Dieu !

O R O S M A N E .

J'ai vengé mon injure.

Otons-nous de ces lieux. Je ne puis ... Qu'ai-je fait ? ...

Rien que de juste ... Allons , j'ai puni son forfait.

Ah ! voici son amant que mon destin m'envoie ,

Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joye.

S C E N E D E R N I E R E .

O R O S M A N E , Z A Y R E , N E R E S T A N ,  
C O R A S M I N , F A T I M E , esclaves.

O R O S M A N E .

A Pproche , malheureux , qui viens de m'arracher ,  
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher ;  
Méprisable ennemi , qui fais encor paraître  
L'audace d'un héros avec l'ame d'un traître ;  
Tu m'imposais ici pour me deshonorer.  
Va , le prix en est prêt ; tu peux t'y préparer.



Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,  
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu causes.  
Avez-vous ordonné son supplice ?

C O R A S M I N.

Oui, Seigneur.

O R O S M A N E.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.  
Tes yeux cherchent partout, & demandent encore  
La perfide qui t'aime, & qui me deshonore.  
Regarde, elle est ici.

N E R E S T A N.

Que dis-tu ? Quelle erreur...

O R O S M A N E.

Regarde-la, te dis-je.

N E R E S T A N.

Ah ! que vois-je ? Ah, ma sœur !

Zayre !... Elle n'est plus ! Ah, monstre ! Ah, jour horrible !

O R O S M A N E.

Sa sœur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu, serait-il possible ?

N E R E S T A N.

Barbare, il est trop vrai : viens épuiser mon flanc  
Du reste infortuné de cet auguste sang.  
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père,  
Il venait dans mes bras d'achever sa misère,  
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux  
La volonté dernière, & les derniers adieux ;  
Je venais, dans un cœur trop faible & trop sensible,  
Rappeller des Chrétiens le culte incorruptible.  
Hélas ! elle offensait notre Dieu, notre loi ;  
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.



O R O S M A N E.  
Zayre ! ... Elle m'aimait ? Est-il bien vrai , Fatime ?  
Sa sœur ? ... J'étais aimé ?

F A T I M E .

O Cruel ! voila son crime.  
Tigre altéré de sang , tu viens de massacrer  
Celle qui malgré foi constante à t'adorer ,  
Se flattait , espérait que le Dieu de ses pères  
Recevrait le tribut de ses larmes sincères ;  
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux ,  
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.  
Hélas ! à cet excès son cœur l'avait trompée ;  
De cet espoir trop tendre elle était occupée ;  
Tu balançais son Dieu dans son cœur allarmé.

O R O S M A N E .

Tu m'en as dit assez. O ciel ! j'étais aimé !  
Va , je n'ai pas besoin d'en savoir davantage ...

N E R E S T A N .

Cruel ! qu'attens-tu donc pour assouvir ta rage ?  
Il ne reste que moi de ce sang glorieux ,  
Dont ton père & ton bras ont inondé ces lieux ;  
Rejoins un malheureux à sa triste famille ,  
Au héros dont tu viens d'affaffiner la fille.  
Tes tourmens font-ils prêts ? Je puis braver tes coups ;  
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.  
Mais la soif de mon sang , qui toujours te dévore ,  
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?  
En m'arrachant le jour , souvien-toi des Chrétiens ,  
Dont tu m'avais juré de briser les liens ;  
Dans sa férocité ton cœur impitoyable ,  
De ce trait généreux ferait-il bien capable ?

Parle ,



Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

O R O S M A N E , *allant vers le corps de Zayre.*  
Zayre !

C O R A S M I N .

Hélas ! Seigneur , où portez - vous vos pas ?  
Rentrez , trop de douleur de votre ame s'empare.  
Souffrez que Nérestan...

N E R E S T A N .

Qu'ordonnes - tu , barbare ?

O R O S M A N E *après une longue pause.*  
Qu'on détache ses fers. Ecoutez , Corasmin ,  
Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.  
Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes largeffes ;  
Comblés de mes bienfaits , chargés de mes richesses ,  
Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

C O R A S M I N .

Mais , Seigneur ...

O R O S M A N E .

Obéis , & ne réplique pas ;  
Vole , & ne trahis point la volonté suprême  
D'un Soudan qui commande , & d'un ami qui t'aime ;  
Va , ne perds point de tems , fors , obéis ...

*à Nérestan.*

Et toi ,

Guerrier infortuné , mais moins encor que moi ,  
Quitte ces lieux sanglans , remporte en ta patrie  
Cet objet que ma rage a privé de la vie.  
Ton Roi , tous tes Chrétiens , apprenant tes malheurs ,  
N'en parleront jamais sans répandre des pleurs.  
Mais si la vérité par toi se fait connaître ,  
En détestant mon crime , on me plaindra peut-être.

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

N N N



Porte aux tiens ce poignard , que mon bras égaré  
 A plongé dans un sein qui dut m'être sacré ;  
 Di-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse  
 A la plus digne femme , à la plus vertueuse ,  
 Dont le ciel ait formé les innocens appas ;  
 Di-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes Etats ;  
 Di-leur que dans son sang cette main s'est plongée ;  
 Di que je l'adorais , & que je l'ai vengée. *Il se tue.*

*Aux siens.*

Respectez ce héros , & conduisez ses pas.

N E R E S T A N .

Guide-moi , Dieu puissant , je ne me connais pas.  
 Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne ,  
 Et que dans mon malheur ce soit moi qui te plaigne ?

*Fin du cinquième & dernier acte.*

---



A L Z I R E,  
O U L E S  
A M E R I C A I N S,  
T R A G È D I E.

---

*Représentée pour la première fois le 27. Janvier 1736.*

---



A. J. N. I. R. E.

OF THE

AMERICAN

TRAGEDIES.

---

Published by the Author, No. 27, South Street, New York.

---



E P I T R E

A M A D A M E L A M A R Q U I S E

D U C H A S T E L E T .

M A D A M E ,

Q Uel faible hommage pour vous , qu'un de ces ouvrages de poësie , qui n'ont qu'un tems , qui doivent leur mérite à la faveur passagère du public , & à l'illusion du théâtre , pour tomber ensuite dans la foule & dans l'obscurité !

Qu'est-ce en effet qu'un roman mis en action & en vers , devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres lisent les romans ; devant celle qui n'a trouvé dans *Locke* , ce sage précepteur du genre-humain , que ses propres sentimens & l'histoire de ses pensées ; enfin aux yeux d'une personne , qui née pour les agrémens , leur préfère la vérité ?

Mais , Madame , le plus grand génie , & sûrement le plus désirable , est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame : y en a-t-il dont on doive se priver ? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher , & que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir , qui sait se fortifier avec *Locke* , s'éclairer avec *Clarke* & *Newton* , s'élever dans la lecture de *Cicéron* & de *Bossuet* , s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Tasse* !

Tel est votre génie , Madame ; il faut que je ne craigne point de le dire , quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe & de votre rang , à croire qu'on s'annoblit encor en perfectionnant sa raison , & que l'esprit donne des graces.

Nnn iij



Il a été un tems en France, & même dans toute l'Europe, où les hommes pensaient déroger, & les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre, ou pour l'oïfiveté; & les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que *Molière* & *Despréaux* ont jetté sur les femmes savantes, a semblé dans un siècle poli, justifier les préjugés de la barbarie. Mais *Molière*, ce législateur dans la morale & dans les bienséances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les femmes savantes, se moquer de la science & de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation; ainsi que dans son *Tartuffe*, il a diffamé l'hypocrisie, & non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une satyre contre les femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant *Despréaux* avait consulté les femmes de la cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art & au mérite de ses ouvrages si bien travaillés, des graces & des fleurs, qui leur eussent encor donné un nouveau charme. En vain, dans sa satyre des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une Dame qui avait appris l'astronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que si *Boileau* vivait encore, lui qui osait se moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyait en secret *Roberval* & *Sauveur*, serait obligé de respecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des *Mau-pertuis*, des *Réaumur*, des *Mairans*, des *Dufays*, & des *Clairauts*; de tous ces véritables savans, qui n'ont pour objet qu'une science utile, & qui en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre nation. Nous sommes au tems, j'ose le dire, où il faut qu'un poète soit philosophe, & où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siècle les Français apprirent à arranger des mots. Le siècle des choses est arrivé. Telle qui lisait autrefois *Montagne*, l'*Astrée*, & les *Contes de la Reine de Navarre*, était une savante. Les *Deshoullières* & les *Daciers*, illustres dans différens genres, sont venus depuis. Mais votre sexe a encor tiré plus de gloire de celles



qui ont mérité qu'on fit pour elles le livre charmant des *Mondes*, & les *Dialogues sur la lumière* qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il est vrai, qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les sciences, serait condamnable, même dans ses succès; mais, Madame, le même esprit qui mène à la connaissance de la vérité, est celui qui porte à remplir ses devoirs. La Reine d'Angleterre, l'épouse de *George II.* qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, *Clarke* & *Leibnitz*, & qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de Reine, de femme & de mère. *Christine*, qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands Rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand *Condé*, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son ayeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, Madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les Princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles font votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, Madame, à chérir, à oser cultiver les sciences, quoique cette lumière, longtems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle est devenue publique?

Eh! pourquoi rougir de son mérite? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel empire. On souhaite aux arts la protection des Souverains: celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus?

Permettez-moi de dire encore, qu'une des raisons, qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, & c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consomons notre vie dans la culture des arts. Nous en faisons les instrumens de notre for-



tune ; c'est une espèce de profanation. Je suis fâché qu'*Horace* dise de lui :

a) *L'indigence est le Dieu qui m'inspira des vers.*

La rouille de l'envie , l'artifice des intrigues , le poison de la calomnie , l'affassinat de la satyre ( si j'ose m'exprimer ainsi ) deshonnent parmi les hommes une profession , qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi , Madame , qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance , je me suis dit de bonne heure ces paroles , que je vous ai souvent répétées , de *Cicéron* , ce consul Romain qui fut le père de la patrie , de la liberté & de l'éloquence b). » Les lettres forment la jeunesse , & font les » charmes de l'âge avancé. La prospérité en est plus brillante. » L'adversité en reçoit des consolations ; & dans nos maisons , » dans celles des autres , dans les voyages , dans la solitude , » en tout tems , en tous lieux , elles font la douceur de notre » vie.

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à présent , Madame , je les cultive pour vous , pour mériter , s'il est possible , de passer auprès de vous le reste de ma vie , dans le sein de la retraite , de la paix , peut-être de la vérité , à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux , mais enchanteurs du monde ; enfin pour être à portée de dire un jour avec *Lucrèce* , ce poète philosophe dont les beautés & les erreurs vous sont si connus :

c) Heureux , qui retiré dans le temple des sages ,  
Voit en paix sous ses pieds se former les orages ,

Qui

a) — Paupertas impulit audax  
Ut versus facerem. —  
*Horat. Epist. Libr. II. Epist. 2. vers. 51.*

b) *Studia adolescentiam alunt , senec-*

tutem oblectant , secundas res ornant , adversis per fugium ac solatium præbent ; delectant domi , non impediunt foris , pernoctant nobiscum , peregrinantur , rusticantur.

c) *Sed nil dulcius est , bene quam munita tenere  
Edita doctrina sapientum templa serena ;  
Despicere unde queas alios , passimque videre  
Errare , atque viam palanteis quarere vitæ ;*

*Certare*



Qui contemple de loin les mortels infensés,  
De leur joug volontaire esclaves empessés,  
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,  
Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,  
Dans l'agitation confumant leurs beaux jours,  
Poursuivant la fortune & rampant dans les cours!  
O vanité de l'homme ! ô faiblesse ! ô misère !

Je n'ajouterai rien à cette longue épître, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, Madame, après avoir parlé de vous ? Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai composée dans votre maison & sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai essayé de peindre *d*) ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal, ces sentimens tant recommandés par les sages de l'antiquité, & épurés dans notre Religion, ces vraies loix de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes !

Puisse au moins cet hommage, que je vous rends, Madame, périr moins vite que mes autres écrits ! Il serait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect, &c.

*Certare ingenio, contendere nobilitate ;  
Nocteis atque dies niti præstante labore  
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.  
O miseras hominum mentes ! O pectora cæca !*

*d*) Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plupart des épîtres dédicatoires. L'auteur passa en effet vingt ans de sa vie à cultiver, avec cette Dame illustre, les belles-lettres & la philosophie ; &

tant qu'elle vécut, il refusa constamment de venir auprès d'un Souverain qui le demandait, comme on le voit par plusieurs lettres insérées dans cette collection.



---

## DISCOURS PRELIMINAIRE.

ON a tâché dans cette tragédie , toute d'invention & d'une espèce assez neuve , de faire voir combien le véritable esprit de Religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La Religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent guères plus juste. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles , & infidèle aux vrais devoirs de l'homme : faire certaines prières , & garder ses vices : jeuner , mais haïr , cabaler , persécuter ; voilà sa Religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères , de leur faire du bien & de leur pardonner le mal. Tel est *Gusman* au moment de sa mort ; tel *Alvarès* dans le cours de sa vie ; tel j'ai peint *Henri IV.* même au milieu de ses faiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant : on y verra ( si j'ose m'exprimer ainsi ) le désir du bonheur des hommes , l'horreur de l'injustice & de l'oppression ; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi la *Henriade* s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux , qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poème épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs , qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues , qui n'aiment que le vrai , qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes ; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce , & d'un déchainement cruel , par lequel un homme était opprimé. Il faut apparemment , dit-il , que cet homme soit d'une grande ambition , & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité



humaine & l'envie. Non , lui répondit-on ; c'est un citoyen obscur , retiré , qui vit plus avec *Virgile* & *Locke* qu'avec ses compatriotes , & dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns de ses ennemis , que du graveur qui a prétendu graver son portrait. C'est l'auteur de quelques pièces qui vous ont fait verser des larmes , & de quelques ouvrages dans lesquels , malgré leurs défauts , vous aimez cet esprit d'humanité , de justice , de liberté qui y règne. Ceux qui le calomnient , ce sont des hommes pour la plupart plus obscurs que lui , qui prétendent lui disputer un peu de fumée , & qui le persécuteront jusqu'à sa mort , uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné. Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs , & quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur , il faut l'avouer , de ne point obtenir de ses contemporains & de ses compatriotes ce que l'on peut espérer des étrangers & de la postérité. Il est bien cruel , bien honteux pour l'esprit humain , que la littérature soit infectée de ces haines personnelles , de ces cabales , de ces intrigues , qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en se déchirant mutuellement ? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser , le plus beau partage des hommes , devienne une source de ridicule , & que les gens d'esprit , rendus souvent par leurs querelles le jouet des fots , soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres.

*Virgile* , *Varius* , *Pollion* , *Horace* , *Tibulle* , étaient amis ; les monumens de leur amitié subsistent , & apprendront à jamais aux hommes , que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie , ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus ? Ces hommes sur qui l'univers avait les yeux , qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie , de l'Afrique , de l'Europe , s'aimaient pourtant & vivaient en frères ; & nous , qui sommes renfermés sur un si petit théâtre , nous dont les noms à peine connus dans un coin du monde , passeront bientôt comme nos modes , nous nous acharnons les uns contre les autres pour un



éclair de réputation , qui hors de notre petit horizon ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un tems de difette ; nous avons peu , nous nous l'arrachons. *Virgile & Horace* ne se disputaient rien , parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre , de *Morbis Artificum : des maladies des artistes*. La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de deshonorant , c'est que l'intérêt a souvent plus de part encor que l'envie à toutes ces petites brochures fatyriques dont nous sommes inondés. On demandait , il n'y a pas longtems , à un homme qui avait fait je ne fais quelle mauvaise brochure contre son ami & son bienfaiteur , pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude ? Il répondit froidement : Il faut que je vive *a*).

De quelque source que partent ces outrages , il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits , ne doit jamais répondre aux critiques ; car si elles sont bonnes , il n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; & si elles sont mauvaises , elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable du *Boccalini*. » Un voyageur , dit-il , était importuné dans » son chemin du bruit des cigales ; il s'arrêta pour les tuer ; » il n'en vint pas à bout , & ne fit que s'écarter de sa route. » Il n'avait qu'à continuer paisiblement son voyage ; les ci- » gales seraient mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours.«

Il faut toujours que l'auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier , *se ipsum deserere turpissimum est*. On fait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages , calomnient nos personnes ; quelque honteux qu'il soit de leur répondre , il le ferait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme sans Religion ; & une des belles preuves qu'on en a apportées , c'est que dans *Ædipe* , *Jocaste* dit ces vers :

„ Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ,  
„ Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche , sont aussi raisonnables

*a*) Ce fut l'Abbé *Guiot des Fontaines* , qui fit cette réponse à Mr. | le Comte d'*Argenson* , depuis Secrétaire d'Etat de la guerre.



pour le moins que ceux qui ont imprimé, que la *Henriade* dans plusieurs endroits *sentait bien son Sémipélagien*. On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parce que c'est le dernier refuge des calomnieurs. Comment leur répondre? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis *Socrate* jusqu'à *Descartes* ont essuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une seule question: Je demande, qui a le plus de Religion, ou le calomnieur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui; je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satyrique, & il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Radamiste* & d'*Electre*, qui par ces deux ouvrages m'inspira le premier le désir d'entrer quelque tems dans la même carrière: ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pièces; il fait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

J'ose dire avec confiance, que je suis plus attaché aux beaux arts qu'à mes écrits: sensible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de génie, je regarde un grand poète, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité), comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens, qui voudront s'appliquer aux lettres, trouveront en moi un ami; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentimens; quiconque a vécu avec moi fait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Refuter des critiques est un vain amour-propre; confondre la calomnie est un devoir.

---



---

A C T E U R S.

D. G U S M A N , Gouverneur du Pérou.

D. A L V A R E S , père de Gusman , ancien Gouverneur.

Z A M O R E , Souverain d'une partie du Potoze.

M O N T E Z E , Souverain d'une autre partie.

A L Z I R E , fille de Monteze.

E M I R E ,  
C E P H A L E , } suivantes d'Alzire.

Officiers Espagnols.

Américains.

*La scène est dans la ville de Los-Reyes , autrement Lima.*



---

A L Z I R E,  
O U L E S  
A M É R I C A I N S,  
T R A G É D I E.

---

A C T E P R E M I E R.

---

S C E N E P R E M I E R E.

A L V A R E S , G U S M A N.

A L V A R E S.

**D**U conseil de Madrid l'autorité suprême  
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.  
Faites régner le Prince, & le Dieu que je fers,  
Sur la riche moitié d'un nouvel univers :  
Gouvernez cette rive en malheurs trop féconde,  
Qui produit les trésors & les crimes du monde.  
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains,  
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.  
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique :



Je montrai le premier au peuple du Mexique *a*)  
 L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,  
 De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux.  
 Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'ourse,  
 Les vainqueurs Castillans *b*) ont dirigé ma course;  
 Heureux, si j'avais pû, pour fruit de mes travaux,  
 En mortels vertueux changer tous ces héros!  
 Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?  
 Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,  
 Et j'ai pleuré longtems sur ces tristes vainqueurs,  
 Que le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.  
 Je touche au dernier pas de ma longue carrière,  
 Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,  
 S'ils vous ont vû régir sous d'équitables loix,  
 L'Empire du Potoze & la ville des Rois.

## G U S M A N .

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère;  
 Dans ces climats brûlans j'ai vaincu sous mon père;  
 Je dois de vous encor apprendre à gouverner,  
 Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

## A L V A R E S .

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.  
 Consumé de travaux, appesanti par l'âge,  
 Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix  
 Parle encor au conseil, & règle vos exploits.  
 Croyez moi, les humains, que j'ai trop sù connaître,

Méri-

*a*) L'expédition du Mexique se fit en 1517. & celle du Pérou en 1525. Ainsi *Alvarès* a pû aisément les voir. *Los - Reyes*, lieu de la

scène, fut bâti en 1535.

*b*) On fait quelles cruautés *Fernand Cortez* exerça au Mexique, & *Pizarro* au Pérou.



Méritent peu , mon fils , qu'on veuille être leur maître.  
 Je consacre à mon Dieu , négligé trop longtems ,  
 De ma caducité les restes languiffans.  
 Je ne veux qu'une grace , elle me fera chère ;  
 Je l'attens comme ami , je la demande en père.  
 Mon fils , remettez moi ces esclaves obscurs ,  
 Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs :  
 Songez que ce grand jour doit être un jour propice ,  
 Marqué par la clémence , & non par la justice.

G U S M A N.

Quand vous priez un fils , Seigneur , vous commandez ;  
 Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez.  
 D'une ville naissante encor mal assurée  
 Au peuple Américain nous défendons l'entrée :  
 Empêchons , croyez-moi , que ce peuple orgueilleux  
 Au fer qui l'a domté n'accoutume ses yeux ;  
 Que méprisant nos loix , & prompt à les enfreindre ,  
 Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.  
 Il faut toujours qu'il tremble , & n'apprenne à nous voir ,  
 Qu'armés de la vengeance , ainsi que du pouvoir.  
 L'Américain farouche est un monstre sauvage ,  
 Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage ;  
 Soumis au châtement , fier dans l'impunité ,  
 De là main qui le flatte il se croit redouté.  
 Tout pouvoir , en un mot , périt par l'indulgence ,  
 Et la sévérité produit l'obéissance.  
 Je fais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur ,  
 Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur :  
 Mais le reste du monde , esclave de la crainte ,  
 A besoin qu'on l'opprime , & sert avec contrainte.  
 Les dieux même adorés dans ces climats affreux ,

*Tom. III. & du Théâtre le premier.* Ppp



S'ils ne font teints de fang , n'obtiennent point de vœux c).

A L V A R E S .

Ah ! mon fils , que je hais ces rigueurs tyranniques !  
 Les pouvez-vous aimer , ces forfaits politiques ,  
 Vous , Chrétien , vous choisi pour régner désormais  
 Sur des Chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix ?  
 Vos yeux ne font-ils pas affouvis des ravages ,  
 Qui de ce continent dépeuplent les rivages ?  
 Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu  
 Dans un monde idolâtre , à l'Europe inconnu ,  
 Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique ,  
 Et le nom de l'Europe , & le nom catholique ?  
 Ah ! Dieu nous envoyait , par un contraire choix ,  
 Pour annoncer son nom , pour faire aimer ses loix ;  
 Et nous de ces climats destructeurs implacables ,  
 Nous & d'or & de fang toujours infatiables ,  
 Déserteurs de ses loix qu'il falait enseigner ,  
 Nous égorgions ce peuple , au lieu de le gagner.  
 Par nous tout est en fang , par nous tout est en poudre ,  
 Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.  
 Notre nom , je l'avoue , inspire la terreur ;  
 Les Espagnols sont craints , mais ils sont en horreur  
 Fléaux du nouveau monde , injustes , vains , avarés ,  
 Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.  
 L'Américain farouche en sa simplicité ,  
 Nous égale en courage , & nous passe en bonté.  
 Hélas ! si comme vous il était sanguinaire ,  
 S'il n'avait des vertus , vous n'auriez plus de père.  
 Avez-vous oublié , qu'ils m'ont sauvé le jour ?

c) On immolait quelquefois des [ presque aucun peuple qui n'ait été  
 hommes en Amérique ; mais il n'y a [ coupable de cette horrible superstition.



Avez-vous oublié, que près de ce séjour  
 Je me vis entouré par ce peuple en furie,  
 Rendu cruel enfin par notre barbarie ?  
 Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort.  
 J'étais seul, sans secours, & j'attendais la mort :  
 Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.  
 Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,  
 Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux.  
 » Alvarès, me dit-il, Alvarès, est-ce vous ?  
 » Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire :  
 » Vivez, aux malheureux servez longtems de père :  
 » Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,  
 » Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.  
 » Allez, la grandeur d'ame est ici le partage  
 » Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.  
 Eh bien, vous gémissiez : je sens qu'à ce récit  
 Votre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit.  
 L'humanité vous parle, ainsi que votre père.  
 Ah ! si la cruauté vous était toujours chère,  
 De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir  
 Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,  
 A la fille des Rois de ces tristes contrées,  
 Qu'à vos sanglantes mains la fortune à livrées ?  
 Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens  
 Par le sang répandu de ses concitoyens ?  
 Ou bien attendez-vous que ses cris & ses larmes  
 De vos sévères mains fassent tomber les armes ?

G U S M A N.

Eh bien, vous l'ordonnez, je brise leurs liens ;  
 J'y consens ; mais songez qu'il faut qu'ils soient Chrétiens ;  
 Ainsi le veut la loi : quitter l'idolatrie,

Ppp ij



Est un titre en ces lieux pour mériter la vie :  
 A la Religion gagnons - les à ce prix :  
 Commandons aux cœurs même , & forçons les esprits.  
 De la nécessité le pouvoir invincible  
 Traîne aux pieds des autels un courage inflexible.  
 Je veux que ces mortels , esclaves de ma loi ,  
 Tremblent sous un seul Dieu , comme sous un seul Roi.

A L V A R E S .

Ecoutez moi , mon fils ; plus que vous je désire ,  
 Qu'ici la vérité fonde un nouvel Empire ,  
 Que le ciel & l'Espagne y soient fans ennemis :  
 Mais les cœurs opprimés ne font jamais soumis.  
 J'en ai gagné plus d'un , je n'ai forcé personne ,  
 Et le vrai Dieu , mon fils , est un Dieu qui pardonne.

G U S M A N .

Je me rends donc , Seigneur , & vous l'avez voulu ;  
 Vous avez sur un fils un pouvoir absolu :  
 Oui , vous amolliriez le cœur le plus farouche :  
 L'indulgente vertu parle par votre bouche.  
 Eh bien , puisque le ciel voulut vous accorder  
 Ce don , cet heureux don , de tout persuader ,  
 C'est de vous que j'attens le bonheur de ma vie.  
 Alzire contre moi par mes feux enhardie ,  
 Se donnant à regret , ne me rend point heureux.  
 Je l'aime , je l'avoue , & plus que je ne veux ;  
 Mais enfin je ne peux , même en voulant lui plaire ,  
 De mon cœur trop altier fléchir le caractère ;  
 Et rampant sous ses loix , esclave d'un coup d'œil ,  
 Par des soumissions caresser son orgueil.  
 Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.  
 Vous seul , vous pouvez tout sur le père d'Alzire ;



En un mot , parlez - lui pour la dernière fois ;  
Qu'il commande à sa fille , & force enfin son choix.  
Daignez . . . Mais c'en est trop , je rougis que mon père  
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

## A L V A R E S.

C'en est fait. J'ai parlé , mon fils , & sans rougir.  
Monteze a vû sa fille , il l'aura sû fléchir.  
De sa famille auguste en ces lieux prisonnière ,  
Le ciel a par mes soins consolé la misère.  
Pour le vrai Dieu Monteze a quitté ses faux dieux.  
Lui-même de sa fille a décillé les yeux.  
De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle ;  
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle ;  
Son cœur aux Castellans va donner tous les cœurs ;  
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;  
La foi doit y jeter ses racines profondes ;  
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.  
Ces féroces humains , qui détestent nos loix ,  
Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois ,  
Vont d'un esprit moins fier , & d'un cœur plus facile ,  
Sous votre joug heureux baisser un front docile ;  
Et je verrai , mon fils , grace à ces doux liens ,  
Tous les cœurs désormais Espagnols & Chrétiens.  
Monteze vient ici. Mon fils , allez m'attendre  
Aux autels , où sa fille avec lui va se rendre.

---



## S C E N E I I.

A L V A R E S , M O N T E Z E .

A L V A R E S .

**E**H bien ! votre sagesse & votre autorité  
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté ?

M O N T E Z E .

Père des malheureux , pardonne si ma fille ,  
Dont Gufman détruisit l'Empire & la famille ,  
Semble éprouver encor un reste de terreur ,  
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.  
Les noeuds qui vont unir l'Europe & ma patrie ,  
Ont revolté ma fille en ces climats nourrie.  
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix ;  
Tes mœurs nous ont appris à révéler tes loix.  
C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connaître.  
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.  
Sous le fer Castillan ce monde est abattu ;  
Il cède à la puissance , & nous à la vertu.  
De tes concitoyens la rage impitoyable  
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïffable :  
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur ;  
Nous l'aimons dans toi seul , il s'est peint dans ton cœur.  
Voilà ce qui te donne , & Monteze , & ma fille.  
Instruits par tes vertus , nous sommes ta famille.  
Sers - lui longtems de père , ainsi qu'à nos Etats.  
Je la donne à ton fils , je la mets dans ses bras ;  
Le Pérou , le Potoze , Alzire , est sa conquête :  
Va dans ton temple auguste en ordonner la fête :



Va , je crois voir des cieux les peuples éternels  
 Descendre de leur sphère , & se joindre aux mortels.  
 Je répons de ma fille , elle va reconnaître ,  
 Dans le fier Don Gufman , fon époux & fon maître.

A L V A R E S.

Ah ! puisqu'enfin mes mains ont pû former ces nœuds ,  
 Cher Monteze , au tombeau je descens trop heureux.  
 Toi , qui nous découvris ces immenses contrées ,  
 Ren du monde aujourd'hui les bornes éclairées.  
 Dieu des Chrétiens , préside à ces vœux folemnels ,  
 Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels ;  
 Descen , attire à toi l'Amérique étonnée.  
 Adieu , je vais presser cet heureux hyménée :  
 Adieu , je vous devrai le bonheur de mon fils.

## S C E N E III.

M O N T E Z E *seul.*

**D**Ieu , destructeur des dieux que j'avais trop servis ,  
 Protège de mes ans la fin dure & funeste.  
 Tout me fut enlevé , ma fille ici me reste ;  
 Daigne veiller sur elle , & conduire son cœur.

## S C E N E IV.

M O N T E Z E , A L Z I R E.

M O N T E Z E.

**M**A fille , il en est tems , consens à ton bonheur ;  
 Ou plutôt , si ta foi , si ton cœur me seconde ,



Par ta félicité fai le bonheur du monde :  
 Protège les vaincus , commande à nos vainqueurs ,  
 Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs :  
 Remonte au rang des Rois , du fein de la misère ;  
 Tu dois à ton état plier ton caractère :  
 Prends un cœur tout nouveau ; viens , obéi , fui-moi ,  
 Et renais Espagnole en renonçant à toi.  
 Sèche tes pleurs , Alzire , ils outragent ton père.

A L Z I R E .

Tout mon sang est à vous : mais si je vous suis chère ,  
 Voyez mon desespoir , & lisez dans mon cœur.

M O N T E Z E .

Non , je ne veux plus voir ta honteuse douleur.  
 J'ai reçu ta parole , il faut qu'on l'accomplisse.

A L Z I R E .

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.  
 Mais quel tems , justes cieus , pour engager ma foi !  
 Voici ce jour horrible où tout périt pour moi ,  
 Où de ce fier Gusman le fer osa détruire  
 Des enfans du soleil le redoutable Empire.  
 Que ce jour est marqué par des signes affreux !

M O N T E Z E .

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.  
 Quitte un vain préjugé , l'ouvrage de nos prêtres ,  
 Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

A L Z I R E .

Au même jour , hélas ! le vengeur de l'Etat ,  
 Zamore , mon espoir , périt dans le combat ,  
 Zamore , mon amour , choisi pour votre gendre.

M O N T E Z E .

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre ;



Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi ;  
 Porte , porte aux autels un cœur maître de foi ;  
 D'un amour insensé pour des cendres éteintes ,  
 Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.  
 Tu dois ton ame entière à la loi des Chrétiens ;  
 Dieu t'ordonne par moi de former ces liens :  
 Il t'appelle aux autels , il règle ta conduite ;  
 Enten sa voix.

## A L Z I R E.

Mon père , où m'avez-vous réduite !  
 Je fais ce qu'est un père , & quel est son pouvoir.  
 M'immoler quand il parle est mon premier devoir ,  
 Et mon obéissance a passé les limites ,  
 Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.  
 Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vû que par vos yeux.  
 Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux.  
 Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées ,  
 Devant ce Dieu nouveau , comme nous abaissées.  
 Mais vous , qui m'assuriez , dans mes troubles cruels ,  
 Que la paix habitait aux pieds de ses autels ,  
 Que sa loi , sa morale , & consolante & pure ,  
 De mes sens défolés guérirait la blessure ,  
 Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur  
 Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.  
 Il y porte une image à jamais renaissante ;  
 Zamore vit encor au cœur de son amante.  
 Condamnez , s'il le faut , ces justes sentimens ,  
 Ce feu victorieux de la mort & du tems ,  
 Cet amour immortel ordonné par vous-même ;  
 Unissez votre fille au fier tyran qui m'aime ;  
 Mon pays le demande , il le faut , j'obéis :

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

Qqq



Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis ;  
 Tremblez , vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance ,  
 Vous qui me condamnez d'aller en sa présence ,  
 Promettre à cet époux , qu'on me donne aujourd'hui ,  
 Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

M O N T E Z E .

Ah , que dis - tu , ma fille ? épargne ma vieillesse ;  
 Au nom de la nature , au nom de ma tendresse ,  
 Par nos destins affreux , que ta main peut changer ,  
 Par ce cœur paternel , que tu viens d'outrager ,  
 Ne ren point de mes ans la fin trop douloureuse.  
 Ai - je fait un seul pas que pour te rendre heureuse ?  
 Jouï de mes travaux ; mais crain d'empoisonner  
 Ce bonheur difficile où j'ai sù t'amener.  
 Ta carrière nouvelle , aujourd'hui commencée ,  
 Par la main du devoir est à jamais tracée.  
 Ce monde gémissant te presse d'y courir ,  
 Il n'espère qu'en toi : voudrais - tu le trahir ?  
 Apprens à te domter.

A L Z I R E .

Faut - il apprendre à feindre ?

Quelle science , hélas !

S C E N E V .

G U S M A N , A L Z I R E .

G U S M A N .

J' Ai fujet de me plaindre ,  
 Que l'on oppose encor à mes empressements



L'offensante lenteur de ces retardemens.  
 J'ai suspendu ma loi , prête à punir l'audace  
 De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.  
 Ils font en liberté ; mais j'aurais à rougir ,  
 Si ce faible service eût pû vous attendrir.  
 J'attendais encor moins de mon pouvoir suprême ;  
 Je voulais vous devoir à ma flamme , à vous-même :  
 Et je ne pensais pas , dans mes vœux satisfaits ,  
 Que ma félicité vous coûtât des regrets.

A L Z I R E.

Que puisse seulement la colère céleste  
 Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste !  
 Vous voyez quel effroi me trouble & me confond :  
 Il parle dans mes yeux , il est peint sur mon front.  
 Tel est mon caractère : & jamais mon visage  
 N'a de mon cœur encor démenti le langage.  
 Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi :  
 C'est un art de l'Europe : il n'est pas fait pour moi.

G U S M A N.

Je vois votre franchise ; & je fais que Zamore  
 Vit dans votre mémoire , & vous est cher encore.  
 Ce Cacique *d)* obstiné , vaincu dans les combats ,  
 S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.  
 Vivant je l'ai domté , mort doit-il être à craindre ?  
 Cessez de m'offenser , & cessez de le plaindre ;  
 Votre devoir , mon nom , mon cœur en sont blessés ;  
 Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

*d)* Le mot propre est *Inca* : mais les Espagnols accoutumés dans l'Amérique septentrionale au titre de *Cacique* , le donnèrent d'abord à tous les Souverains du nouveau monde.



## A L Z I R E.

Ayez moins de colère , & moins de jalousie ;  
 Un rival au tombeau doit causer peu d'envie.  
 Je l'aimai , je l'avouë , & tel fut mon devoir.  
 De ce monde opprimé Zamore était l'espoir.  
 Sa foi me fut promise , il eut pour moi des charmes ,  
 Il m'aima : son trépas me coûte encor des larmes.  
 Vous , loin d'oser ici condamner ma douleur ,  
 Jugez de ma constance , & connaissez mon cœur ;  
 Et quittant avec moi cette fierté cruelle ,  
 Méritez , s'il se peut , un cœur aussi fidelle.

---

## S C E N E V I.

G U S M A N *seul.*

**S**On orgueil , je l'avouë , & sa sincérité ,  
 Etonne mon courage , & plait à ma fierté.  
 Allons , ne souffrons pas que cette humeur altière  
 Coûte plus à domter que l'Amérique entière.  
 La grossière nature , en formant ses appas ,  
 Lui laisse un cœur sauvage , & fait pour ces climats.  
 Le devoir fléchira son courage rebelle ;  
 Ici tout m'est soumis , il ne reste plus qu'elle ;  
 Que l'hymen en triomphe : & qu'on ne dise plus ,  
 Qu'un vainqueur & qu'un maître effuya des refus.

*Fin du premier acte.*

---



## A C T E I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

Z A M O R E , Américains.

Z A M O R E.

**A**Mis de qui l'audace, aux mortels peu commune,  
 Renaît dans les dangers, & croit dans l'infortune;  
 Illustres compagnons de mon funeste fort,  
 N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?  
 Vivrons-nous sans servir Alzire & la patrie,  
 Sans ôter à Gusman sa détestable vie,  
 Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur,  
 Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?  
 Dieux impuissans! Dieux vains de nos vastes contrées!  
 A des Dieux ennemis vous les avez livrées:  
 Et six cent Espagnols ont détruit sous leurs coups  
 Mon pays, & mon trône, & vos temples, & vous.  
 Vous n'avez plus d'autels, & je n'ai plus d'Empire;  
 Nous avons tout perdu, je suis privé d'Alzire.  
 J'ai porté mon couroux, ma honte & mes regrets  
 Dans les sables mouvans, dans le fond des forêts;  
 De la Zone brûlante, & du milieu du monde,  
 L'astre du jour *e)* a vû ma course vagabonde,

*e)* L'astronomie, la géographie, la géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes sur des colonnes pour marquer les équinoxes & les solstices.



Jusqu'aux lieux où cessant d'éclairer nos climats ,  
 Il ramène l'année , & revient sur ses pas.  
 Enfin votre amitié , vos soins , votre vaillance  
 A mes vastes désirs ont rendu l'espérance ;  
 Et j'ai cru satisfaire , en cet affreux séjour ,  
 Deux vertus de mon cœur , la vengeance & l'amour.  
 Nous avons rassemblé des mortels intrépides ,  
 Eternels ennemis de nos maîtres avides ;  
 Nous les avons laissés dans ces forêts errans ,  
 Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.  
 J'arrive , on nous faitit : une foule inhumaine  
 Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaine.  
 De ces lieux infernaux on nous laisse sortir ,  
 Sans que de notre sort on nous daigne avertir.  
 Amis , où sommes-nous ? Ne pourra-t-on m'instruire ,  
 Qui commande en ces lieux , quel est le fort d'Alzire ?  
 Si Monteze est esclave , & voit encor le jour ?  
 S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour ?  
 Chers & tristes amis du malheureux Zamore ,  
 Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore ?

## U N A M E R I C A I N .

En des lieux différens , comme toi mis aux fers ,  
 Conduits en ce palais par des chemins divers ,  
 Etrangers , inconnus chez ce peuple farouche ,  
 Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.  
 Cacique infortuné , digne d'un meilleur sort ,  
 Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort ,  
 Tes amis avec toi , prêts à cesser de vivre ,  
 Sont dignes de t'aimer , & dignes de te suivre.

## Z A M O R E .

Après l'honneur de vaincre , il n'est rien sous les cieux



De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;  
 Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie ,  
 Mais laisser en mourant des fers à sa patrie ,  
 Périr sans se venger , expirer par les mains  
 De ces brigands d'Europe , & de ces assassins ,  
 Qui de sang enivrés , de nos trésors avides ,  
 De ce monde usurpé défolateurs perfides ,  
 Ont osé me livrer à des tourmens honteux ,  
 Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux ;  
 Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime ,  
 Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même ,  
 Abandonner Alzire à leur lâche fureur ;  
 Cette mort est affreuse , & fait frémir d'horreur.

## S C E N E II.

A L V A R E S , Z A M O R E , Américains.

A L V A R E S.

**S**Oyez libres , vivez.

Z A M O R E.

Ciel ! que viens-je d'entendre !

Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre ?

Quel vieillard , ou quel Dieu vient ici m'étonner ?

Tu parais Espagnol , & tu fais pardonner !

Es-tu Roi ? Cette ville est-elle en ta puissance ?

A L V A R E S.

Non ; mais je puis au moins protéger l'innocence.

Z A M O R E.

Quel est donc ton destin , vieillard trop généreux ?



A L V A R E S .

Celui de secourir les mortels malheureux.

Z A M O R E .

Eh , qui peut t'inspirer cette auguste clémence ?

A L V A R E S .

Dieu , ma religion , &amp; la reconnaissance.

Z A M O R E .

Dieu ? ta religion ? Quoi ces tyrans cruels ,  
 Montres défaltérés dans le sang des mortels ,  
 Qui dépeuplent la terre , & dont la barbarie  
 En vaste solitude a changé ma patrie ,  
 Dont l'infame avarice est la suprême loi ,  
 Mon père , ils n'ont donc pas le même Dieu que toi ?

A L V A R E S .

Ils ont le même Dieu , mon fils ; mais ils l'outragent ;  
 Nés sous la loi des saints , dans le crime ils s'engagent.  
 Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir ;  
 Tu connais leurs forfaits , mais connais mon devoir.  
 Le Soleil par deux fois a d'un tropique à l'autre  
 Eclairé dans sa marche & ce monde & le nôtre ,  
 Depuis que l'un des tiens , par un noble secours ,  
 Maître de mon destin , daigna sauver mes jours.  
 Mon cœur dès ce moment partagea vos misères ;  
 Tous vos concitoyens sont devenus mes frères ;  
 Et je mourrais heureux si je pouvais trouver  
 Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

Z A M O R E .

A ses traits , à son âge , à sa vertu suprême ,  
 C'est lui , n'en doutons point , c'est Alvarès lui-même.  
 Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras  
 A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas ?

A L V A -



A L V A R E S.

Que me dit-il ? Approche. O ciel ! ô providence !  
 C'est lui , voilà l'objet de ma reconnaissance.  
 Mes yeux , mes tristes yeux affaiblis par les ans ,  
 Hélas ! avez - vous pû le chercher si longtems ?  
 Mon bienfaiteur ! mon fils *f*) , parle , que dois - je faire ?  
 Daigne habiter ces lieux , & je t'y fers de père.  
 La mort a respecté ces jours que je te doi ,  
 Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

Z A M O R E.

Mon père , ah ! si jamais ta nation cruelle  
 Avait de tes vertus montré quelque étincelle !  
 Croi - moi , cet univers aujourd'hui désolé ,  
 Au devant de leur joug sans peine aurait volé.  
 Mais autant que ton ame est bienfaisante & pure ,  
 Autant leur cruauté fait frémir la nature :  
 Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.  
 Tout ce que j'ose attendre , & tout ce que je veux ,  
 C'est de favoir au moins si leur main sanguinaire  
 Du malheureux Monteze a fini la misère ;  
 Si le père d'Alzire ..... hélas ! tu vois les pleurs ,  
 Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

A L V A R E S.

Ne cache point tes pleurs , cesse de t'en défendre :  
 C'est de l'humanité la marque la plus tendre.  
 Malheur aux cœurs ingrats , & nés pour les forfaits ,  
 Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais !  
 Appren que ton ami plein de gloire & d'années ,  
 Coule ici près de moi ses douces destinées.

*f*) Il l'embrasse.



Z A M O R E .

Le verrai-je ?

A L V A R E S .

Oui ; croi moi , puisse-t-il aujourd'hui  
T'engager à penser , à vivre comme lui !

Z A M O R E .

Quoi ! Monteze ! dis-tu ?

A L V A R E S .

Je veux que de sa bouche  
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche ,  
Du fort qui nous unit , de ces heureux liens ,  
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.  
Je vai dire à mon fils , dans l'excès de ma joye ,  
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.  
Je te quitte un moment ; mais c'est pour te servir ,  
Et pour ferrer les nœuds qui vont tous nous unir.

## S C E N E III.

Z A M O R E , Américains.

Z A M O R E .

**D**Es cieux enfin sur moi la bonté se déclare ;  
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.  
Alvarès est un dieu , qui parmi ces pervers  
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.  
Il a , dit-il , un fils : ce fils sera mon frère ;  
Qu'il soit digne , s'il peut , d'un si vertueux père.  
O jour ! ô doux espoir à mon cœur éperdu !  
Monteze , après trois ans , tu vas m'être rendu.



Alzire , chère Alzire , ô toi que j'ai servie ,  
 Toi pour qui j'ai tout fait , toi l'ame de ma vie ,  
 Serais-tu dans ces lieux ? hélas ! me gardes-tu  
 Cette fidélité , la première vertu ?  
 Un cœur infortuné n'est point sans défiance...  
 Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance ?

## S C E N E I V.

M O N T E Z E , Z A M O R E , Américains.

Z A M O R E.

**C**Her Monteze , est-ce toi que je tiens dans mes bras ?  
 Revois ton cher Zamore échappé du trépas ,  
 Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre ;  
 Revois ton tendre ami , ton allié , ton gendre.  
 Alzire est-elle ici ? parle , quel est son sort ?  
 Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

M O N T E Z E.

Cacique malheureux ! sur le bruit de ta perte ,  
 Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte.  
 Nous te redemandions à nos cruels destins ,  
 Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.  
 Tu vis ; puisse le ciel te rendre un sort tranquille !  
 Puisse tous nos malheurs finir dans cet asyle !  
 Zamore , ah ! quel dessein t'a conduit en ces lieux ?

Z A M O R E.

La soif de me venger , toi , ta fille , & mes dieux.

M O N T E Z E.

Que dis-tu ?



Souvien-toi du jour épouvantable ,  
 Où ce fier Espagnol , terrible , invulnérable ,  
 Renversa , détruisit , jusqu'en leurs fondemens ,  
 Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans g) ;  
 GUSMAN était son nom. Le destin qui m'opprime  
 Ne m'apprit rien de lui que son nom & son crime.  
 Ce nom , mon cher Monteze , à mon cœur si fatal ,  
 Du pillage & du meurtre était l'affreux signal.  
 A ce nom , de mes bras on m'arracha ta fille ;  
 Dans un vil esclavage on traîna ta famille :  
 On démolit ce temple , & ces autels chéris ,  
 Où nos Dieux m'attendaient pour me nommer ton fils :  
 On me traîna vers lui ; dirai-je à quel supplice ,  
 A quels maux me livra sa barbare avarice ,  
 Pour m'arracher ces biens par lui déifiés ,  
 Idoles de son peuple , & que je foule aux pieds !  
 Je fus laissé mourant au milieu des tortures.  
 Le tems ne peut jamais affaiblir les injures :  
 Je viens après trois ans d'assembler des amis ,  
 Dans leur commune haine avec nous affermis :  
 Ils font dans nos forêts , & leur foule héroïque  
 Vient périr sous ces murs , ou venger l'Amérique.

## M O N T E Z E .

Je te plains ; mais hélas ! où vas-tu t'emporter ?  
 Ne cherche point la mort , qui voulait t'éviter.  
 Que peuvent tes amis , & leurs armes fragiles ,  
 Des habitans des eaux dépouilles inutiles ,

g) Les Péruviens , qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent , croyaient que leur premier Inca , qui bâtit Cusco , était fils du Soleil.



Ces marbres impuissans en sabres façonnés ,  
 Ces soldats presque nuds & mal disciplinés ,  
 Contre ces fiers géans , ces tyrans de la terre ,  
 De fer étincelans , armés de leur tonnerre ,  
 Qui s'élancent sur nous , aussi prompts que les vents ,  
 Sur des monstres guerriers pour eux obéissans ?  
 L'univers a cédé ; cédon , mon cher Zamore.

Z A M O R E.

Moi fléchir , moi ramper , lorsque je vis encore !  
 Ah , Monteze , croi-moi , ces foudres , ces éclairs ,  
 Ce fer , dont nos tyrans sont armés & couverts ,  
 Ces rapides coursiers , qui sous eux font la guerre ,  
 Pouvaient à leur abord épouvanter la terre.  
 Je les vois d'un œil fixe , & leur ose insulter ;  
 Pour les vaincre il suffit de ne rien redouter.  
 Leur nouveauté , qui seule a fait ce monde esclave ,  
 Subjuge qui la craint , & cède à qui la brave.  
 L'or , ce poison brillant qui nait dans nos climats ,  
 Attire ici l'Europe , & ne nous défend pas.  
 Le fer manque à nos mains : les cieus , pour nous avarés ,  
 Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares ;  
 Mais pour venger enfin nos peuples abattus ,  
 Le ciel , au lieu de fer , nous donna des vertus.  
 Je combats pour Alzire , & je vaincrai pour elle.

M O N T E Z E.

Le ciel est contre toi : calme un frivole zèle.  
 Les tems sont trop changés.

Z A M O R E.

Que peux-tu dire , hélas ?  
 Les tems sont-ils changés , si ton cœur ne l'est pas ?  
 Si ta fille est fidèle à ses vœux , à sa gloire ?

Rrr iij



Si Zamore est présent encor à sa mémoire ?  
Tu détournes les yeux , tu pleures , tu gémis !

M O N T E Z E .

Zamore infortuné !

Z A M O R E .

Ne fuis-je plus ton fils ?

Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime ;  
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

M O N T E Z E .

Je ne fuis point coupable , & tous ces conquérans ,  
Ainsi que tu le crois , ne sont point des tyrans.  
Il en est que le ciel guida dans cet Empire ,  
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire ;  
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus ,  
Des secrets immortels , & des arts inconnus ,  
La science de l'homme , un grand exemple à fuivre ,  
Enfin , l'art d'être heureux , de penser , & de vivre.

Z A M O R E .

Que dis-tu ? quelle horreur ta bouche ose avouer ?  
Alzire est leur esclave , & tu peux les louer !

M O N T E Z E .

Elle n'est point esclave.

Z A M O R E .

Ah ! Monteze ! ah ! mon père !

Pardonne à mes malheurs , pardonne à ma colère ;  
Songe qu'elle est à moi par des noeuds éternels :  
Oui , tu me l'as promise aux pieds des immortels ;  
Ils ont reçu sa foi , son cœur n'est point parjure.

M O N T E Z E .

N'atteste point ces dieux , enfans de l'imposture ,  
Ces fantômes affreux , que je ne connais plus ;



Sous le Dieu que j'adore ils font tous abattus.

Z A M O R E.

Quoi , ta religion ? quoi , la loi de nos pères ?

M O N T E Z E.

J'ai connu son néant , j'ai quitté ses chimères.

Puisse le Dieu des Dieux , dans ce monde ignoré ,

Manifester son être à ton cœur éclairé !

Puiffes-tu mieux connaître , ô malheureux Zamore !

Les vertus de l'Europe , & le Dieu qu'elle adore !

Z A M O R E.

Quelles vertus ! cruel ! les tyrans de ces lieux

T'ont fait esclave en tout , t'ont arraché tes dieux ?

Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse ?

Alzire a-t-elle encor imité ta faiblesse ?

Garde - toi...

M O N T E Z E.

Va , mon cœur ne se reproche rien ;

Je dois bénir mon sort , & pleurer sur le tien.

Z A M O R E.

Si tu trahis ta foi , tu dois pleurer sans doute.

Pren pitié des tourmens que ton crime me coûte ;

Pren pitié de ce cœur enyvré tour à tour

De zèle pour mes dieux , de vengeance & d'amour.

Je cherche ici Gusman , j'y vole pour Alzire ;

Vien , condui-moi vers elle , & qu'à ses pieds j'expire.

Ne me dérobe point le bonheur de la voir.

Crain de porter Zamore au dernier desespoir ;

Reprends un cœur humain , que ta vertu bannie....



## S C E N E V.

M O N T E Z E , Z A M O R E , Gardes.

U N G A R D E à *Monteze*.  
**S**Eigneur , on vous attend pour la cérémonie.

M O N T E Z E .

Je vous fuis.

Z A M O R E .

Ah ! cruel , je ne te quitte pas.

Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas ?  
 Monteze...

M O N T E Z E .

Adieu ; croi-moi , fui de ce lieu funeste.

Z A M O R E .

Dût m'accabler ici la colère céleste ,  
 Je te suivrai.

M O N T E Z E .

Pardonne à mes soins paternels.

*aux gardes.*

Gardes , empêchez-les de me suivre aux autels.  
 Des Payens , élevés dans des loix étrangères ,  
 Pourraient de nos Chrétiens profaner les mystères :  
 Il ne m'appartient pas de vous donner des loix :  
 Mais Gusman vous l'ordonne , & parle par ma voix.

## S C E N E VI.

Z A M O R E , Américains.

Z A M O R E .

**Q**U'ai-je entendu ? Gusman ! O trahison ! ô rage !



O comble des forfaits ! lâche & dernier outrage !  
 Il servirait Gusman ! l'ai - je bien entendu ?  
 Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu ?  
 Alzire , Alzire aussi fera-t-elle coupable ?  
 Aura-t-elle sucé ce poison détestable ,  
 Apporté parmi nous par ces persécuteurs ,  
 Qui poursuivent nos jours & corrompent nos mœurs ?  
 Gusman est donc ici ? que résoudre & que faire ?

## U N A M E R I C A I N .

J'ose ici te donner un conseil salutaire.  
 Celui qui t'a sauvé , ce vieillard vertueux ,  
 Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.  
 Aux portes de la ville obtien qu'on nous conduise.  
 Sortons , allons tenter notre illustre entreprise :  
 Allons tout préparer contre nos ennemis ,  
 Et surtout n'épargnons qu'Alvarès & son fils.  
 J'ai vû de ces remparts l'étrangère structure ,  
 Cet art nouveau pour nous , vainqueur de la nature ;  
 Ces angles , ces fossés , ces hardis boulevarts ,  
 Ces tonnerres d'airain grondans sur les remparts ,  
 Ces pièges de la guerre , où la mort se présente ,  
 Tout étonnans qu'ils font , n'ont rien qui m'épouvante.  
 Hélas ! nos citoyens enchainés en ces lieux  
 Servent à cimenter cet asyle odieux ;  
 Ils dressent d'une main dans les fers avilie ,  
 Ce siège de l'orgueil & de la tyrannie.  
 Mais , croi moi , dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs ,  
 Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs ;  
 Eux - même ils détruiront cet effroyable ouvrage ,  
 Instrument de leur honte & de leur esclavage.  
 Nos soldats , nos amis , dans ces fossés sanglans ,



Vont te faire un chemin sur leurs corps expirans.  
 Partons , & revenons , sur ces coupables têtes  
 Tourner ces traits de feu , ce fer & ces tempêtes ,  
 Ce salpêtre enflammé , qui d'abord à nos yeux  
 Parut un feu sacré , lancé des mains des dieux.  
 Connaissions , renversons cette horrible puissance ,  
 Que l'orgueil trop longtems fonda sur l'ignorance.

## Z A M O R E .

Illustres malheureux , que j'aime à voir vos cœurs  
 Embrasser mes desseins , & sentir mes fureurs !  
 Puissions-nous de Gusman punir la barbarie !  
 Que son sang satisfasse au sang de ma patrie !  
 Triste divinité des mortels offensés ,  
 Vengeance , arme nos mains , qu'il meure , & c'est assez ;  
 Qu'il meure... mais hélas ! plus malheureux que braves ,  
 Nous parlons de punir , & nous sommes esclaves.  
 De notre sort affreux le joug s'appesantit.  
 Alvarès disparaît , Monteze nous trahit.  
 Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre ;  
 Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.  
 Mes amis , quels accens remplissent ce séjour ?  
 Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.  
 J'entens l'airain tonnant de ce peuple barbare ;  
 Quelle fête , ou quel crime est-ce donc qu'il prépare ?  
 Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir ,  
 Si je puis vous sauver , ou s'il nous faut périr.

*Fin du second acte.*

---



## A C T E III.

## S C E N E P R E M I E R E.

A L Z I R E *seule.*

**M**Anes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!  
 C'en est fait, & Gusman règne à jamais sur moi!  
 L'Océan, qui s'élève entre nos hémisphères,  
 A donc mis entre nous d'impuissantes barrières;  
 Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,  
 Et déjà nos sermens sont écrits dans les cieux!  
 O toi, qui me poursuis, ombre chère & sanglante,  
 A mes sens défolés ombre à jamais présente,  
 Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remors,  
 Peuvent percer ta tombe, & passer chez les morts;  
 Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre  
 Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle & tendre,  
 Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,  
 Pardonne à cet hymen où j'ai pû consentir.  
 Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,  
 Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,  
 A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,  
 Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.  
 Zamore, laisse en paix mon ame déchirée  
 Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;  
 Souffre un joug imposé par la nécessité;  
 Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

Sss ij



## S C E N E I I.

A L Z I R E , E M I R E .

A L Z I R E .

**E**H bien ! veut-on toujours ravir à ma présence  
 Les habitans des lieux si chers à mon enfance ?  
 Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux ,  
 Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

E M I R E .

Ah ! plutôt de Gusman redoutez la furie ,  
 Craignez pour ces captifs , tremblez pour la patrie.  
 On nous menace , on dit qu'à notre nation  
 Ce jour fera le jour de la destruction.  
 On déploie aujourd'hui l'étendart de la guerre ;  
 On allume ces feux enfermés sous la terre ;  
 On assemble déjà le sanglant tribunal ;  
 Monteze est appelé dans ce conseil fatal ;  
 C'est tout ce que j'ai dû.

A L Z I R E .

Ciel , qui m'avez trompée !  
 De quel étonnement je demeure frappée !  
 Quoi ! presqu'entre mes bras , & du pied de l'autel ,  
 Gusman contre les miens lève son bras cruel !  
 Quoi ! j'ai fait le serment du malheur de ma vie !  
 Serment , qui pour jamais m'avez assujettie !  
 Hymen , cruel hymen ! sous quel astre odieux  
 Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds ?



## S C E N E I I I.

A L Z I R E , E M I R E , C E P H A N E.

C E P H A N E.

**M**Adame, un des captifs, qui dans cette journée  
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,  
A vos pieds en secret demande à se jeter.

A L Z I R E.

Ah ! qu'avec assurance il peut se présenter !  
Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie :  
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.  
Mais quoi ! faut-il qu'un seul demande à me parler ?

C E P H A N E.

Il a quelques secrets, qu'il veut vous révéler.  
C'est ce même guerrier, dont la main tutelaire  
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le père.

E M I R E.

Il vous cherchait, Madame, & Monteze en ces lieux ! Ciel !  
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.  
Dans un sombre chagrin son ame envelopée,  
Semblait d'un grand dessein profondément frappée.

C E P H A N E.

On lisait sur son front le trouble & les douleurs.  
Il vous nommait, Madame, & répandait des pleurs ;  
Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes,  
Qu'il ignore, & le rang, & l'éclat où vous êtes.

A L Z I R E.

Quel éclat, chère Emire ! & quel indigne rang !  
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang ;



De ma famille au moins il a vû la puissance ;  
 Peut-être de Zamore il avait connaissance.  
 Qui fait , si de sa perte il ne fut pas témoin ?  
 Il vient pour m'en parler : ah quel funeste soin !  
 Sa voix redoublera les tourmens que j'endure ;  
 Il va percer mon cœur , & rouvrir ma blessure.  
 Mais n'importe , qu'il vienne. Un mouvement confus  
 S'empare malgré moi de mes sens éperdus.  
 Hélas ! dans ce palais arrosé de mes larmes ,  
 Je n'ai point encor eu de moment sans allarmes.

## S C E N E I V .

A L Z I R E , Z A M O R E , E M I R E .

Z A M O R E .

**M**'Est-elle enfin rendue ? Est-ce elle que je vois ?

A L Z I R E .

Ciel ! tels étaient ses traits , sa démarche , sa voix.

*Elle tombe entre les bras de sa confidente.*

Zamore . . . Je succombe ; à peine je respire.

Z A M O R E .

Reconnai ton amant.

A L Z I R E .

Zamore aux pieds d'Alzire !

Est-ce une illusion ?

Z A M O R E .

Non ; je revis pour toi ;

Je réclame à tes pieds tes sermens & ta foi.

O moitié de moi-même ! idole de mon ame !

Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme ,



Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés ?

A L Z I R E.

O jours ! ô doux momens d'horreur empoisonnés !

Cher & fatal objet de douleur & de joye !

Ah ! Zamore , en quel tems faut-il que je te voye ?

Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

Z A M O R E.

Tu gémis & me vois !

A L Z I R E.

Je t'ai revû trop tard.

Z A M O R E.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.

J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde ,

Depuis que ces brigands , t'arrachant à mes bras ,

M'enlevèrent mes dieux , mon trône & tes appas.

Sais-tu que ce Gusman , ce destructeur sauvage ,

Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage ?

Sais-tu que ton amant , à ton lit destiné ,

Chère Alzire , aux bourreaux se vit abandonné ?

Tu frémis. Tu ressens le couroux qui m'enflamme.

L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.

Un Dieu sans doute , un Dieu , qui préside à l'amour ,

Dans le sein du trépas me conserva le jour.

Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide ;

Tu n'es point devenue Espagnole & perfide.

On dit que ce Gusman respire dans ces lieux ;

Je venais t'arracher à ce monstre odieux.

Tu m'aimes : vengeons-nous ; livre-moi la victime.

A L Z I R E.

Oui , tu dois te venger , tu dois punir le crime ;

Frappe.



Z A M O R E .

Que me dis - tu ? Quoi , tes vœux ! quoi , ta foi !

A L Z I R E .

Frappe ; je suis indigne & du jour & de toi .

Z A M O R E .

Ah Monteze ! ah cruel ! mon cœur n'a pû te croire .

A L Z I R E .

A - t - il osé t'apprendre une action si noire ?

Sais - tu pour quel époux j'ai pû t'abandonner ?

Z A M O R E .

Non , mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner .

A L Z I R E .

Eh bien ! voi donc l'abîme où le sort nous engage :

Voi le comble du crime , ainsi que de l'outrage .

Z A M O R E .

Alzire !

A L Z I R E .

Ce Gusman . . .

Z A M O R E .

Grand Dieu !

A L Z I R E .

Ton assassin ,

Vient en ce même instant de recevoir ma main .

Z A M O R E .

Lui ?

A L Z I R E .

Mon père , Alvarès , ont trompé ma jeunesse ;

Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse .

Ta criminelle amante , aux autels des Chrétiens ,

Vient presque sous tes yeux de former ces liens .

J'ai tout quitté , mes dieux , mon amant , ma patrie :



Au nom de tous les trois , arrache - moi la vie.  
Voilà mon cœur , il vole au - devant de tes coups.

Z A M O R E.

Alzire , est - il bien vrai ? Gusman est ton époux !

A L Z I R E.

Je pourrais t'alléguer , pour affaiblir mon crime ,  
De mon père sur moi le pouvoir légitime ;  
L'erreur où nous étions , mes regrets , mes combats ,  
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas :  
Que des Chrétiens vainqueurs esclave infortunée ,  
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée :  
Que je t'aimai toujours , que mon cœur éperdu  
A détesté tes dieux , qui t'ont mal défendu.  
Mais je ne cherche point , je ne veux point d'excuse ;  
Il n'en est point pour moi , lorsque l'amour m'accuse.  
Tu vis , il me suffit. Je t'ai manqué de foi ;  
Tranche mes jours affreux , qui ne sont plus pour toi.  
Quoi ! tu ne me vois point d'un œil impitoyable ?

Z A M O R E.

Non , si je suis aimé , non , tu n'es point coupable :  
Puis - je encor me flatter de régner dans ton cœur ?

A L Z I R E.

Quand Monteze , Alvarès , peut - être un Dieu vengeur ,  
Nos Chrétiens , ma faiblesse , au temple m'ont conduite ,  
Sûre de ton trépas , à cet hymen réduite ,  
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels ,  
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.  
Nos peuples , nos tyrans , tous ont su que je t'aime ;  
Je l'ai dit à la terre , au ciel , à Gusman même ;  
Et dans l'affreux moment , Zamore , où je te vois ,  
Je te le dis encor pour la dernière fois.



Z A M O R E.  
 Pour la dernière fois Zamore t'aurait vûë !  
 Tu me serais ravie auffi-tôt que renduë !  
 Ah ! si l'amour encor te parlait aujourd'hui ! . . . .

A L Z I R E.

O ciel ! c'est Gufman même , & son père avec lui.

S C E N E V.

ALVARES , GUSMAN , ZAMORE , ALZIRE , Suite.

A L V A R E S à son fils.

**T**U vois mon bienfaiteur , il est auprès d'Alzire.  
 à Zamore.

O toi ! jeune héros , toi par qui je respire ,  
 Viens , ajoute à ma joie , en cet auguste jour ;  
 Viens avec mon cher fils partager mon amour.

Z A M O R E.

Qu'entens - je ? lui , Gufman ! lui , ton fils , ce barbare ?

A L Z I R E.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

A L V A R E S.

Dans quel étonnement . . .

Z A M O R E.

Quoi ! le ciel a permis  
 Que ce vertueux père eût cet indigne fils ?

G U S M A N à Zamore.

Esclave , d'où te vient cette aveugle furie ?  
 Sais - tu bien qui je suis ?



Z A M O R E.

li Horreur de ma patrie !  
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits ,  
Connais - tu bien Zamore , & vois - tu tes forfaits ?

G U S M A N.

Toi !

A L V A R E S.

Zamore !

Z A M O R E.

Oui , lui - même , à qui ta barbarie  
Voulut ôter l'honneur , & crut ôter la vie ;  
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux ,  
Lui dont l'aspect ici te fait baiffer les yeux.  
Ravisseur de nos biens , tyran de notre Empire ,  
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire :  
Achève , & de ce fer , trésor de tes climats ,  
Prévien mon bras vengeur , & prévien ton trépas.  
La main , la même main , qui t'a rendu ton père ,  
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre *h*) ;  
Et j'aurais les mortels & les dieux pour amis ,  
En revérant le père , & punissant le fils.

A L V A R E S à *Gusman*.

De ce discours , ô ciel , que je me sens confondre !  
Vous sentez - vous coupable , & pouvez - vous répondre ?

G U S M A N.

Répondre à ce rebelle , &amp; daigner m'avilir ,

*h*) Père doit rimer avec *Terre* ,  
parce qu'on les prononce tous deux  
de même. C'est aux oreilles & non  
pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela  
est si vrai , que le mot *Paon* n'a ja-  
mais rimé avec *Phaon* , quoique l'or-  
thographe soit la même : & le mot

encore rime très - bien avec *abhorre* ,  
quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un &  
qu'il y ait *rr* à l'autre. La poésie est  
faite pour l'oreille : un usage con-  
traire ne ferait qu'une pédanterie ri-  
dicule & déraisonnable.



Jusqu'à le réfuter , quand je le dois punir !  
 Son juste châtimement , que lui-même il prononce ,  
 Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

*A Alzire.*

Madame , votre cœur doit vous instruire assez ,  
 A quel point en secret ici vous m'offensez ;  
 Vous , qui , sinon pour moi , du moins pour votre gloire ,  
 Deviez de cet esclave étouffer la mémoire ;  
 Vous , dont les pleurs encor outragent votre époux ;  
 Vous , que j'aimais assez pour en être jaloux.

A L Z I R E .

*A Gusman. A Alvarès.*

Cruel ! Et vous , Seigneur ! mon protecteur , son père :

*A Zamore.*

Toi ! jadis mon espoir en un tems plus prospère ,  
 Voyez le joug horrible où mon sort est lié ,  
 Et frémissiez tous trois d'horreur & de pitié.

*En montrant Zamore.*

Voici l'amant , l'époux , que me choisit mon père ,  
 Avant que je connusse un nouvel hémisphère ,  
 Avant que de l'Europe on nous portât des fers.  
 Le bruit de son trépas perdit cet univers.  
 Je vis tomber l'Empire où régnaient mes ancêtres ;  
 Tout changea sur la terre , & je connus des maîtres.  
 Mon père infortuné , plein d'ennuis & de jours ,  
 Au Dieu que vous servez eut à la fin recours :  
 C'est ce Dieu des Chrétiens , que devant vous j'atteste ;  
 Ses autels sont témoins de mon hymen funeste ;  
 C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment  
 Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.  
 Je connais mal peut-être une loi si nouvelle ;



Mais j'en crois ma vertu qui parle aussi haut qu'elle.  
 Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le dois;  
 Mais après mes sermens je ne puis être à toi.  
 Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime,  
 Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.  
 Qui des deux osera se venger aujourd'hui?  
 Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?  
 Toujours infortunée, & toujours criminelle,  
 Perfide envers Zamore, à Gusman infidelle,  
 Qui me délivrera, par un trépas heureux,  
 De la nécessité de vous trahir tous deux?  
 Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie,  
 Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.  
 De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits.  
 Punis une coupable, & fois juste une fois.

G U S M A N.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence,  
 Que ma bonté trahie oppose à votre offense:  
 Mais vous le demandez, & je vais vous punir;  
 Votre supplice est prêt, mon rival va périr.  
 Hola, soldats.

A L Z I R E.

Cruel!

A L V A R E S.

Mon fils, qu'allez-vous faire?  
 Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.  
 Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois!  
 L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!  
 Ah mes fils! de ce nom ressentez la tendresse;  
 D'un père infortuné regardez la vieillesse,  
 Et du moins...

T t t iij



## SCENE VI.

ALVARES , GUSMAN , ALZIRE , ZAMORE ,  
D. ALONZE *officier Espagnol.*

A L O N Z E .

**P**araîflez , Seigneur , & commandez ;  
D'armes & d'ennemis ces champs font inondés :  
Ils marchent vers ces murs , & le nom de Zamore  
Eft le cri menaçant qui les rassemble encore.  
Ce nom facré pour eux fe mêle dans les airs ,  
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.  
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugiffent ;  
De leurs cris redoublés les échos retentiffent ;  
En bataillons ferrés ils mefurent leurs pas ,  
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaiffaient pas ;  
Et ce peuple autrefois , vil fardeau de la terre ,  
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

G U S M A N .

Allons , à leurs regards il faut donc fe montrer.  
Dans la poudre à l'inftant vous les verrez rentrer.  
Héros de la Caftille , enfans de la victoire ,  
Ce monde eft fait pour vous , vous l'êtes pour la gloire ,  
Eux pour porter vos fers , vous craindre & vous fervir.

Z A M O R E .

Mortel égal à moi , nous faits pour obéir ?

G U S M A N .

Qu'on l'entraîne.

Z A M O R E .

Ofes - tu ? tyran de l'innocence ,



Oses - tu me punir d'une juste défense ?

*Aux Espagnols qui l'entourent.*

Etes - vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer ?

Et teints de notre sang , faut - il vous invoquer ?

*Me porte point l'honneur de ta mort.* G U S M A N.

Obéissez.

A L Z I R E.

Seigneur !

A L V A R E S.

Dans ton couroux sévère ,

Songe au moins , mon cher fils , qu'il a sauvé ton père.

G U S M A N.

Seigneur , je songe à vaincre , & je l'appris de vous ;

J'y vole , adieu.

## S C E N E V I I.

A L V A R E S , A L Z I R E.

A L Z I R E *se jettant à genoux.*

Seigneur , j'embrasse vos genoux.

C'est à votre vertu que je rends cet hommage ,

Le premier où le fort abaissa mon courage.

Vengez , Seigneur , vengez , sur ce cœur affligé ,

L'honneur de votre fils par sa femme outragé.

Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie ;

Hélas ! peut - on deux fois se donner dans sa vie ?

Zamore était à moi , Zamore eut mon amour :

Zamore est vertueux ; vous lui devez le jour.

Pardonnez . . . je succombe à ma douleur mortelle.



A L V A R E S.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle.  
 Je plains Zamore & toi ; je serai ton appui ;  
 Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.  
 Ne porte point l'horreur au sein de ma famille :  
 Non , tu n'es plus à toi ; sois mon fang , sois ma fille ;  
 Gusman fut inhumain , je le fais , j'en frémis ;  
 Mais il est ton époux , il t'aime , il est mon fils ;  
 Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

A L Z I R E.

Hélas , que n'êtes - vous le père de Zamore ?

*Fin du troisième acte.*

---

ACTE



## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I E R E.

A L V A R E S , G U S M A N.

A L V A R E S.

**M**Éritez donc , mon fils , un si grand avantage.  
 Vous avez triomphé du nombre & du courage ;  
 Et de tous les vengeurs de ce triste univers ,  
 Une moitié n'est plus , & l'autre est dans vos fers.  
 Ah ! n'ensanglantez point le prix de la victoire ,  
 Mon fils , que la clémence ajoute à votre gloire.  
 Je vais sur les vaincus étendant mes secours ,  
 Consoler leur misère , & veiller sur leurs jours.  
 Vous , songez cependant qu'un père vous implore ;  
 Soyez homme & Chrétien , pardonnez à Zamore.  
 Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs ?  
 Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs ?

G U S M A N.

Ah ! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie :  
 Mais laissez un champ libre à ma juste furie :  
 Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.  
 Comment lui pardonner ? le barbare est aimé.

A L V A R E S.

Il en est plus à plaindre.

G U S M A N.

A plaindre ! lui , mon père !



Ah ! qu'on me plaigne ainsi , la mort me fera chère.

A L V A R E S .

Quoi , vous joignez encor à cet ardent courroux  
La fureur des soupçons , ce tourment des jaloux ?

G U S M A N .

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie ?  
Quoi ! ce juste transport dont mon ame est saisie ,  
Ce triste sentiment plein de honte & d'horreur ,  
Si légitime en moi , trouve en vous un censeur !  
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée !

A L V A R E S .

Mélez moins d'amertume à votre destinée ;  
Alzire a des vertus , & loin de les aigrir ,  
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.  
Son cœur de ces climats conserve la rudesse ;  
Il résiste à la force , il cède à la souplesse ,  
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

G U S M A N .

Moi que je flatte encor l'orgueil de sa beauté ?  
Que sous un front serein déguisant mon outrage ,  
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?  
Ne devriez - vous pas , de mon honneur jaloux ,  
Au lieu de le blâmer , partager mon courroux ?  
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave ,  
Qui m'ose dédaigner , qui me hait , qui me brave ,  
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur ,  
Et que j'aime , en un mot , pour comble de malheur.

A L V A R E S .

Ne vous repentez point d'un amour légitime :  
Mais fachez le régler ; tout excès mène au crime.  
Promettez moi du moins de ne décider rien ,



Avant de m'accorder un second entretien.

G U S M A N.

Eh ! que pourrait un fils refuser à son père ?  
Je veux bien pour un tems suspendre ma colère ;  
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

A L V A R E S.

Je ne veux que du tems. *Il sort.*

G U S M A N *seul.*

Quoi n'être point vengé ?  
Aimer , me repentir , être réduit encore  
A l'horreur d'envier le destin de Zamore ,  
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés ,  
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés !  
Que vois-je ! Alzire ! ô ciel ! . . . .

## S C E N E I I.

G U S M A N , A L Z I R E , E M I R E.

A L Z I R E.

C'Est moi , c'est ton épouse ;  
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse ,  
Qui n'a pû te chérir , qui t'a dû révéler ,  
Qui te plaint , qui t'outrage , & qui vient t'implorer.  
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur , soit faiblesse ,  
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse :  
Et ma sincérité , trop funeste vertu ,  
Si mon amant périt , est ce qui l'a perdu.  
Je vais plus t'étonner : ton épouse a l'audace  
De s'adresser à toi pour demander sa grace.

V v v ij



J'ai cru que Don Gusman , tout fier , tout rigoureux ,  
 Tout terrible qu'il est , doit être généreux.  
 J'ai pensé qu'un guerrier , jaloux de sa puissance ,  
 Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense :  
 Une telle vertu séduirait plus nos cœurs ,  
 Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.  
 Par ce grand changement dans ton ame inhumaine ,  
 Par un effort si beau tu vas changer la mienne ;  
 Tu t'assures ma foi , mon respect , mon retour ,  
 Tous mes vœux ( s'il en est qui tiennent lieu d'amour. )  
 Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.  
 Peut-être une Espagnole eût promis davantage ;  
 Elle eût pû prodiguer les charmes de ses pleurs ;  
 Je n'ai point leurs attraits , & je n'ai point leurs mœurs.  
 Ce cœur simple & formé des mains de la nature ,  
 En voulant t'adoucir redouble ton injure :  
 Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais  
 Sur ce cœur indomté la force des bienfaits.

G U S M A N .

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame ,  
 Pour en suivre les loix , connaissez - les , Madame.  
 Etudiez nos mœurs , avant de les blâmer.  
 Ces mœurs sont vos devoirs ; il faut s'y conformer.  
 Sachez que le premier est d'étouffer l'idée  
 Dont votre ame à mes yeux est encor possédée ;  
 De vous respecter plus , & de n'oser jamais  
 Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;  
 D'en rougir la première , & d'attendre en silence  
 Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.  
 Sachez que votre époux , qu'ont outragé vos feux ,  
 S'il peut vous pardonner , est assez généreux.



Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible ,  
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

---

## S C E N E I I I.

A L Z I R E , E M I R E.

E M I R E.

**V**OUS voyez qu'il vous aime , on pourrait l'attendrir.

A L Z I R E.

S'il m'aime , il est jaloux ; Zamore va périr :  
J'affaffinais Zamore en demandant sa vie.

Ah ! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie ?  
Pourras-tu le sauver ? Vivra-t-il loin de moi ?  
Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

E M I R E.

L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vue.  
Sa foi , n'en doutez point , sa main vous est vendue.

A L Z I R E.

Ainsi , graces aux cieus , ces métaux détestés  
Ne servent pas toujours à nos calamités.  
Ah ! ne perds point de tems : tu balances encore !

E M I R E.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore ?  
Alvarès aurait-il assez peu de crédit ?  
Et le conseil enfin . . . .

A L Z I R E.

Je crains tout : il suffit.

Tu vois de ces tyrans la fureur despotique ,  
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique ,

V v v iij



Qu'ils en font nés les Rois ; & Zamore à leurs yeux ,  
 Tout Souverain qu'il fût , n'est qu'un féditieux.  
 Conseil de meurtriers ! Gufman ! peuple barbare !  
 Je préviendrai les coups que votre main prépare.  
 Ce foldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéir !

E M I R E .

Madame , avec Zamore il va bientôt venir ;  
 Il court à la prifon. Déjà la nuit plus fombre  
 Couvre ce grand deffein du fecret de fon ombre.  
 Fatigués de carnage & de fang enyvres ,  
 Les tyrans de la terre au fommeil font livrés.

A L Z I R E .

Allons , que ce foldat nous conduife à la porte :  
 Qu'on ouvre la prifon , que l'innocence en forte.

E M I R E .

Il vous prévient déjà ; Céphane le conduit :  
 Mais fi l'on vous rencontre en cette obscure nuit ,  
 Votre gloire eft perdue , & cette honte extrême....

A L Z I R E .

Va , la honte ferait de trahir ce que j'aime.  
 Cet honneur étranger , parmi nous inconnu ,  
 N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :  
 C'est l'amour de la gloire , & non de la juftice ,  
 La crainte du reproche , & non celle du vice.  
 Je fus instruite , Emire , en ce groffier climat ,  
 A fuivre la vertu fans en chercher l'éclat.  
 L'honneur eft dans mon cœur , & c'est lui qui m'ordonne  
 De fauver un héros que le ciel abandonne.

---



## S C E N E I V.

ALZIRE , ZAMORE , EMIRE , un soldat.

A L Z I R E.

Tout est perdu pour toi ; tes tyrans font vainqueurs :  
 Ton supplice est tout prêt : si tu ne fuis , tu meurs.  
 Pars , ne perds point de tems ; pren ce soldat pour guide.  
 Trompons des meurtriers l'espérance homicide ;  
 Tu vois mon desespoir , & mon faifissement.  
 C'est à toi d'épargner la mort à mon amant ,  
 Un crime à mon époux , & des larmes au monde.  
 L'Amérique t'appelle , & la nuit te seconde ;  
 Pren pitié de ton fort , & laisse-moi le mien.

Z A M O R E.

Esclave d'un barbare , épouse d'un Chrétien ,  
 Toi qui m'as tant aimé , tu m'ordonnes de vivre !  
 Eh bien , j'obéirai : mais oses-tu me suivre ?  
 Sans trône , sans secours , au comble du malheur ,  
 Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert & mon cœur.  
 Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

A L Z I R E.

Ah ! qu'était-il sans toi ? qu'ai-je aimé que toi-même ?  
 Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers ?  
 Mon ame va te suivre au fond de tes déserts.  
 Je vais seule en ces lieux , où l'horreur me consume ,  
 Languir dans les regrets , sécher dans l'amertume ,  
 Mourir dans le remors d'avoir trahi ma foi ,  
 D'être au pouvoir d'un autre , & de brûler pour toi.  
 Pars , emporte avec toi mon bonheur & ma vie ;



Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.  
 J'ai mon amant ensemble & ma gloire à sauver.  
 Tous deux me sont sacrés ; je les veux conserver.

Z A M O R E .

Ta gloire ! Quelle est donc cette gloire inconnue ?  
 Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vûe ?  
 Quoi , ces affreux sermens , qu'on vient de te dicter ,  
 Quoi ! ce temple Chrétien que tu dois détester ,  
 Ce Dieu , ce destructeur des dieux de mes ancêtres ,  
 T'arrachent à Zamore , & te donnent des maîtres ?

A L Z I R E .

J'ai promis ; il suffit : il n'importe à quel Dieu.

Z A M O R E .

Ta promesse est un crime ; elle est ma perte ; adieu.  
 Périront tes sermens , & le Dieu que j'abhorre !

A L Z I R E .

Arrête. Quels adieux , Arrête , cher Zamore !

Z A M O R E .

Gusman est ton époux !

A L Z I R E .

Plain-moi , sans m'outrager.

Z A M O R E .

Songe à nos premiers nœuds.

A L Z I R E .

Je songe à ton danger.

Z A M O R E .

Non , tu trahis , cruelle , un feu si légitime.

A L Z I R E .

Non , je t'aime à jamais ; & c'est un nouveau crime.  
 Laisse-moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux.  
 Quel desespoir horrible étincelle en tes yeux ?

Za-



Zamore....

Z A M O R E.

C'en est fait.

A L Z I R E.

Où vas-tu ?

Z A M O R E.

Mon courage

De cette liberté va faire un digne usage.

A L Z I R E.

Tu n'en saurais douter , je périr si tu meurs.

Z A M O R E.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs ?

Laisse-moi , l'heure fuit , le jour vient , le tems presse :

Soldat , guide mes pas.

S C E N E V.

A L Z I R E , E M I R E.

A L Z I R E.

**J**E succombe , il me laisse :

Il part , que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi !

Gusman ! Quoi c'est donc lui que j'ai quitté pour toi !

Emire , sui ses pas , vole , & revien m'instruire ,

S'il est en sûreté , s'il faut que je respire.

Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.

(*Emire sort.*)

Un noir pressentiment m'afflige & me faitit ;

Ce jour , ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.

O toi ! Dieu des Chrétiens , Dieu vainqueur & terrible !

*Tom. III. & du Théâtre le premier.*

Xxx



Je connais peu tes loix. Ta main du haut des cieux  
 Perce à peine un nuage épais sur mes yeux ;  
 Mais si je suis à toi , si mon amour t'offense ,  
 Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.  
 Grand Dieu ! condui Zamore au milieu des déserts ;  
 Ne ferais-tu le Dieu que d'un autre univers ?  
 Les seuls Européens font-ils nés pour te plaire ?  
 Es-tu tyran d'un monde , & de l'autre le père ?  
 Les vainqueurs , les vaincus , tous ces faibles humains ,  
 Sont tous également l'ouvrage de tes mains.  
 Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée !  
 J'entens nommer Zamore. O ciel ! on m'a trompée.  
 Le bruit redouble ; on vient. Ah ! Zamore est perdu.

---

## S C E N E VI.

A L Z I R E , E M I R E .

A L Z I R E .

**C**Hère Emire , est-ce toi ? qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vu ?  
 Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

E M I R E .

Ah ! n'espérez plus rien : sa perte est infaillible.  
 Des armes du soldat , qui conduisait ses pas ,  
 Il a couvert son front , il a chargé son bras.  
 Il s'éloigne : à l'instant , le soldat prend la fuite ;  
 Votre amant au palais court & se précipite.  
 Je le suis en tremblant , parmi nos ennemis ,  
 Parmi ces meurtriers dans le sang endormis ,  
 Dans l'horreur de la nuit , des morts & du silence.



Au palais de Gusman , je le vois qui s'avance :  
 Je l'appellais en vain de la voix & des yeux :  
 Il m'échape , & soudain j'entens des cris affreux ;  
 J'entens dire , qu'il meure : on court , on vole aux armes.  
 Retirez - vous , Madame , & fuyez tant d'allarmes :  
 Rentrez.

A L Z I R E.

Ah ! chère Emire , allons le secourir.

E M I R E.

Que pouvez - vous , Madame , ô ciel !

A L Z I R E.

Je peux mourir.

S C E N E V I I.

ALZIRE , EMIRE , D. ALONZE , gardes.

A L O N Z E.

**A** Mes ordres secrets , Madame , il faut vous rendre.

A L Z I R E.

Que me dis - tu , barbare , & que viens - tu m'apprendre ?  
 Qu'est devenu Zamore ?

A L O N Z E.

En ce moment affreux ,  
 Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.  
 Daignez me fuivre.

A L Z I R E.

O fort ! ô vengeance trop forte !

Xxx ij



Cruels , quoi , ce n'est point la mort que l'on m'apporte ?  
 Quoi Zamore n'est plus ! & je n'ai que des fers !  
 Tu gémis , & tes yeux de larmes sont couverts !  
 Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?  
 Vien , si la mort m'attend , vien , j'obéis sans peine.

*Fin du quatrième acte.*

S C E N E VII

ALZIRE, EMIRE, D. ALONZE, gardes.

ALONZE.

Alzire, les ordres sont faits, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, de que veux-tu m'apprendre ?  
 Qu'est devenu Zamore ?

ALONZE.

Il est mort, Madame.

Je ne puis le croire, un ordre si cruel.

Daignez me laisser, je vous supplie.

ALZIRE.

Qu'il est vengeance trop hâte !

Xyz.



## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

A L Z I R E , gardes.

A L Z I R E.

**P** Réparez - vous pour moi vos supplices cruels ,  
 Tyrans , qui vous nommez les juges des mortels ?  
 Laissez - vous dans l'horreur de cette inquiétude  
 De mes destins affreux flotter l'incertitude ?  
 On m'arrête , on me garde , on ne s'informe pas ,  
 Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.  
 Ma voix nomme Zamore , & mes gardes pâlisent.  
 Tout s'émeut à ce nom : ces monstres en frémissent.

## S C E N E I I.

M O N T E Z E , A L Z I R E.

A L Z I R E.

**A**H mon père !

M O N T E Z E.

Ma fille , où nous as - tu réduits ?  
 Voilà de ton amour les exécrales fruits.  
 Hélas ! nous demandions la grace de Zamore ;  
 Alvarès avec moi daignait parler encore :

Xxx iij



Un foldat à l'inftant fe préfente à nos yeux ;  
 C'était Zamore même , égaré , furieux.  
 Par ce déguifement la vuë étoit trompée ;  
 A peine entre fes mains j'aperçois une épée.  
 Entrer , voler vers nous , s'élançer fur Gufman ,  
 L'attaquer , le frapper , n'eft pour lui qu'un moment.  
 Le fang de ton époux rejaillit fur ton père.  
 Zamore au même inftant dépouillant fa colère ,  
 Tombe aux pieds d'Alvarès , & tranquille , fomis ,  
 Lui préfentant ce fer , teint du fang de fon fils ,  
 J'ai fait ce que j'ai dû , j'ai vengé mon injure ,  
 Fai ton devoir , dit-il , & venge la nature.  
 Alors il fe profterne , attendant le trépas.  
 Le père tout fanglant fe jette entre mes bras ;  
 Tout fe réveille , on court , on s'avance , on s'écrie ,  
 On vole à ton époux , on rappelle fa vie ;  
 On arrête fon fang , on preffe le fecours  
 De cet art inventé pour conferver nos jours.  
 Tout le peuple à grands cris demande ton fupplice.  
 Du meurtre de fon maître il te croit la complice...

A L Z I R E .

Vous pourriez !...

M O N T E Z E .

Non , mon cœur ne t'en foupçonne pas.  
 Non , le tien n'eft pas fait pour de tels attentats ;  
 Capable d'une erreur , il ne l'eft point d'un crime ;  
 Tes yeux s'étoient fermés fur le bord de l'abîme.  
 Je le fouhaite ainfi , je le crois , cependant  
 Ton époux va mourir des coups de ton amant.  
 On va te condamner ; tu vas perdre la vie  
 Dans l'horreur du fupplice & dans l'ignominie ;



Et je retourne enfin , par un dernier effort ,  
Demander au conseil & ta grace & ma mort.

A L Z I R E.

Ma grace ! à mes tyrans ! les prier ! vous , mon père ?  
Osez vivre & m'aimer , c'est ma seule prière.  
Je plains Gusman ; son sort a trop de cruauté :  
Et je le plains surtout de l'avoir mérité.  
Pour Zamore il n'a fait que venger son outrage ;  
Je ne peux excuser ni blâmer son courage.  
J'ai voulu le sauver , je ne m'en défens pas.  
Il mourra . . . . . Gardez - vous d'empêcher mon trépas.

M O N T E Z E.

O ciel ! inspire - moi : j'implore ta clémence.

*Il sort.*

S C E N E I I I.

A L Z I R E *seule.*

O Ciel ! anéanti ma fatale existence.  
Quoi , ce Dieu que je sers me laisse sans secours !  
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours.  
Ah ! j'ai quitté des dieux , dont la bonté facile  
Me permettait la mort , la mort mon seul asyle.  
Eh , quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux ,  
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?  
Quoi , du calice amer d'un malheur si durable  
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable ?  
Ce corps vil & mortel est-il donc si sacré ,  
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré ?  
Ce peuple de vainqueurs armé de son tonnerre ,



A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre ?  
 D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?  
 Et moi je ne pourrai disposer de mon sang ?  
 Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage  
 Ce que sur l'univers il permet à sa rage ?  
 Zamore va mourir dans des tourmens affreux.  
 Barbares !

## S C E N E I V.

Z A M O R E *enchainé* , A L Z I R E , gardes.

Z A M O R E .

C'Est ici qu'il faut périr tous deux.  
 Sous l'horrible appareil de sa fausse justice ,  
 Un tribunal de sang te condamne au supplice.  
 Gusman respire encor ; mon bras desespéré  
 N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré.  
 Il vit pour achever le malheur de Zamore ;  
 Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore ;  
 Nous périrons ensemble à ses yeux expirans ;  
 Il va goûter encor le plaisir des tyrans.  
 Alvarès doit ici prononcer de sa bouche  
 L'abominable arrêt de ce conseil farouche.  
 C'est moi qui t'ai perduë ; & tu péris pour moi.

A L Z I R E .

Va , je ne me plains plus ; je mourrai près de toi.  
 Tu m'aimes , c'est assez ; béni ma destinée ,  
 Béni le coup affreux qui romt mon hyménée ;  
 Songe que ce moment , où je vais chez les morts ,

Est



Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remors.  
 Libre par mon supplice, à moi-même renduë,  
 Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.  
 L'appareil de la mort élevé pour nous deux,  
 Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux.  
 C'est là que j'expierai le crime involontaire  
 De l'infidélité que j'avais pû te faire.  
 Ma plus grande amertume, en ce funeste sort,  
 C'est d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

Z A M O R E.

Ah ! le voici ; les pleurs inondent son visage.

A L Z I R E.

Qui de nous trois, ô ciel, a reçu plus d'outrage ?  
 Et que d'infortunés le sort assemble ici !

## S C E N E V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARES, gardes.

Z A M O R E.

**J'**Attens la mort de toi ; le ciel le veut ainsi ;  
 Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre ;  
 Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre ;  
 Et fai livrer sans crainte aux supplices tout prêts,  
 L'affassin de ton fils, & l'ami d'Alvarès.  
 Mais que t'a fait Alzire ? & quelle barbarie  
 Te force à lui ravir une innocente vie ?  
 Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur :  
 Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur ?  
 Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,



Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste !  
 Dans le sang innocent ta main va se baigner !

A L Z I R E .

Venge-toi , venge un fils , mais sans me soupçonner.  
 Epouse de Gusman , ce nom seul doit t'apprendre ,  
 Que loin de le trahir je l'aurais sù défendre.  
 J'ai respecté ton fils , & ce cœur gémissant  
 Lui conserva sa foi , même en le haïssant.  
 Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée ,  
 Ta seule opinion fera ma renommée.  
 Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien ,  
 Je dédaigne le reste , & ne demande rien.  
 Zamore va mourir , il faut bien que je meure ;  
 C'est tout ce que j'attens , & c'est toi que je pleure.

A L V A R E S .

Quel mélange , grand Dieu , de tendresse & d'horreur !  
 L'affassin de mon fils est mon libérateur.  
 Zamore !... oui , je te dois des jours que je déteste ;  
 Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...  
 Je suis père , mais homme ; & malgré ta fureur ,  
 Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur ,  
 Qui demande vengeance à mon ame éperduë ,  
 La voix de tes bienfaits est encor entenduë.  
 Et toi qui fus ma fille , & que dans nos malheurs ,  
 J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs ,  
 Va , ton père est bien loin de joindre à ses souffrances  
 Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.  
 Il faut perdre à la fois , par des coups inouis ,  
 Et mon libérateur , & ma fille , & mon fils.  
 Le conseil vous condamne : il a dans sa colère  
 Du fer de la vengeance armé la main d'un père.



Je n'ai point refusé ce ministère affreux...  
Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.  
Zamore, tu peux tout.

Z A M O R E.

Je peux sauver Alzire ?  
Ah, parle, que faut-il ?

A L V A R E S.

Croire un Dieu qui m'inspire.  
Tu peux changer d'un mot & son fort & le tien ;  
Ici la loi pardonne à qui se rend Chrétien.  
Cette loi, que n'aguère un saint zèle a dictée,  
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.  
Le Dieu qui nous apprend lui-même à pardonner,  
De son ombre à nos yeux saura t'environner :  
Tu vas des Espagnols arrêter la colère ;  
Ton sang sacré pour eux est le sang de leur frère :  
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,  
Sur Alzire & sur toi ne se tourneront plus.  
Je répons de sa vie, ainsi que de la tienne ;  
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.  
Ne sois point inflexible à cette faible voix ;  
Je te devrai la vie une seconde fois.  
Cruel, pour me payer du sang dont tu me privas,  
Un père infortuné demande que tu vives.  
Ren-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix  
De ses jours, & des tiens, & du sang de mon fils.

Z A M O R E à Alzire.

Alzire, jusques-là chéririons-nous la vie ?  
La rachèterions-nous par mon ignominie ?  
Quitterai-je mes dieux pour le Dieu de Gafman ?

Yyy ij



à *Alvarès.* ...

Et toi , plus que ton fils seras-tu mon tyran ?  
 Tu veux qu'Alzire meure , ou que je vive en traître !  
 Ah ! lorsque de tes jours je me suis vu le maître ,  
 Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix ,  
 Parle , aurais-tu quitté les dieux de ton pays ?

A L V A R È S .

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.  
 J'aurais prié ce Dieu , seul être que j'adore ,  
 De n'abandonner pas un cœur tel que le tien ,  
 Tout aveugle qu'il est , digne d'être Chrétien.

Z A M O R E .

Dieux ! quel genre inouï de trouble & de supplice  
 Entre quels attentats faut-il que je choisisse ?

à *Alzire.*

Il s'agit de tes jours : il s'agit de mes dieux.  
 Toi , qui m'oses aimer , ose juger entr'eux.  
 Je m'en remets à toi ; mon cœur se flatte encore ,  
 Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

A L Z I R E .

Ecoute. Tu fais trop qu'un père infortuné  
 Disposâ de ce cœur , que je t'avais donné ;  
 Je reconnus son Dieu : tu peux de ma jeunesse  
 Accuser , si tu veux , l'erreur ou la faiblesse.  
 Mais des loix des Chrétiens mon esprit enchanté ,  
 Vit chez eux , ou du moins , crut voir la vérité ;  
 Et ma bouche abjurant les dieux de ma patrie ,  
 Par mon ame en secret ne fut point démentie.  
 Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur ,  
 C'est le crime d'un lâche , & non pas une erreur :  
 C'est trahir à la fois , sous un masque hypocrite ,



Et le Dieu qu'on préfère , & le Dieu que l'on quitte :  
 C'est mentir au ciel même , à l'univers , à foi.  
 Mourons , mais en mourant fois digne encor de moi ;  
 Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle ,  
 Ta probité te parle , il faut n'écouter qu'elle.

Z A M O R E.

J'ai prévu ta réponse : il vaut mieux expirer ,  
 Et mourir avec toi , que se deshonor.

A L V A R E S.

Cruel , ainsi tous deux vous voulez votre perte !  
 Vous bravez ma bonté , qui vous était offerte.  
 Ecoutez , le tems presse : & ces lugubres cris .....

S C E N E VI.

ALVARES , ZAMORE , ALZIRE , ALONZE ,  
 Américains , Espagnols.

A L O N Z E.

**O**N amène à vos yeux votre malheureux fils.  
 Seigneur , entre vos bras il veut quitter la vie.  
 Du peuple qui l'aimait , une troupe en furie ,  
 S'empresant près de lui , vient se rassasier  
 Du sang de son épouse & de son meurtrier.



## SCENE DERNIERE.

ALVARES , GUSMAN , ZAMORE , ALZIRE ,  
Américains , soldats.

Z A M O R E .  
C Ruels , sauvez Alzire , & pressez mon supplice.

A L Z I R E .  
Non , qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

A L V A R E S .  
Mon fils mourant , mon fils , ô comble de douleur !

Z A M O R E à *Gusman* .  
Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur ?  
Vien , voi couler mon sang , puisque tu vis encore ;  
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

G U S M A N à *Zamore* .  
Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :  
Je dois un autre exemple , & je viens le donner.  
à *Alvarès* .

Le ciel qui veut ma mort , & qui l'a suspenduë ,  
Mon père , en ce moment , m'amène à votre vuë .  
Mon ame fugitive , & prête à me quitter ,  
S'arrête devant vous . . . mais pour vous imiter .  
Je meurs ; le voile tombe , un nouveau jour m'éclaire .  
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière .  
J'ai fait jusqu'au moment , qui me plonge au cercueil ,  
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil .  
Le ciel venge la terre : il est juste : & ma vie  
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie .  
Le bonheur m'aveugla , l'amour m'a détrompé :



Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.  
 J'étais maître en ces lieux ; seul j'y commande encore :  
 Seul je puis faire grace , & la fais à Zamore.  
 Vi , superbe ennemi , fois libre , & te souvien ,  
 Quel fut & le devoir , & la mort d'un Chrétien.

*A Monteze qui se jette à ses pieds.*

Monteze , Américains , qui fûtes mes victimes ,  
 Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.  
 Instruisez l'Amérique , apprenez à ses Rois ,  
 Que les Chrétiens font nés pour leur donner des loix.

*A Zamore.*

Des Dieux , que nous fervons , connai la différence :  
 Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance ;  
 Et le mien , quand ton bras vient de m'affaffiner ,  
 M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

A L V A R E S.

Ah , mon fils ! tes vertus égalent ton courage.

A L Z I R E.

Quel changement , grand Dieu ! quel étonnant langage !

Z A M O R E.

Quoi , tu veux me forcer moi-même au repentir !

G U S M A N.

Je veux plus , je te veux forcer à me chérir.  
 Alzire n'a vécu que trop infortunée ,  
 Et par mes cruautés , & par mon hyménée.  
 Que ma mourante main la remette en tes bras.  
 Vivez fans me haïr , gouvernez vos Etats ,  
 Et de vos murs détruits rétablissant la gloire ,  
 De mon nom , s'il se peut , bénissez la mémoire.

*à Alvarès.*

Daignez servir de père à ces époux heureux :



Que du ciel par vos foins le jour luise sur eux !  
 Aux clartés des Chrétiens si son ame est ouverte,  
 Zamore est votre fils , & répare ma perte.

Z A M O R E.

Je demeure immobile , égaré , confondu ;  
 Quoi donc , les vrais Chrétiens auraient tant de vertu !  
 Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême ,  
 Je commence à le croire , est la loi d'un Dieu même.  
 J'ai connu l'amitié , la confiance , la foi ;  
 Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi :  
 Tant de vertu m'accable , & son charme m'attire.  
 Honteux d'être vengé , je t'aime & je t'admire.

*Il se jette à ses pieds.*

A L Z I R E.

Seigneur , en rougissant je tombe à vos genoux.  
 Alzire en ce moment voudrait mourir pour vous.  
 Entre Zamore & vous mon ame déchirée ,  
 Succombe au repentir dont elle est dévorée.  
 Je me sens trop coupable , & mes tristes erreurs ...

G U S M A N.

Tout vous est pardonné , puisque je vois vos pleurs.  
 Pour la dernière fois , approchez-vous mon père ,  
 Vivez longtems heureux , qu'Alzire vous soit chère.  
 Zamore , fois Chrétien ; je suis content , je meurs.

A L V A R E S à *Montezé.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.  
 Mon cœur desespéré se foumet , s'abandonne  
 Aux volontés d'un Dieu , qui frappe & qui pardonne.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

TABLE



# T A B L E

des Pièces contenues dans ce troisième volume.

*Avertissement.* . . . . . page 1.

*Avertissement sur l'ŒDIPE.* . . . . . 6.

*Lettre de Mr. de Voltaire au P. Porée Jésuite, sur l'ŒDIPE.* 8.

*Préface, dans laquelle on combat les sentimens de Mr. de la Motte sur la poésie.* . . . . . 11.

*ŒDIPE, tragédie, avec des chœurs.* . . . . . 23.

*Lettres écrites en 1719. qui contiennent la critique de l'ŒDIPE de Sophocle, de celui de Corneille, & de celui de l'auteur.*

*Lettre I.* . . . . . 88.

*Lettre II.* . . . . . 92.

*Lettre III. contenant la critique de l'ŒDIPE de Sophocle.* . . . . . 93.

*Lettre IV. contenant celle de l'ŒDIPE de Corneille.* 105.

*Lettre V. qui contient celle du nouvel ŒDIPE.* . 113.

*Lettre VI. une dissertation sur les chœurs.* . . 120.

*Préface de la première édition de MARIAMNE.* . . . 127.

*MARIAMNE, tragédie, revue & corrigée par l'auteur en 1762.* . . . . . 133.

*Variantes.* . . . . . 198.

*Avertissement sur la tragédie de BRUTUS.* . . . 220.

Tom. III. & du Théâtre le premier. Zzz



*Discours sur la Tragédie , à Mylord Bolingbrooke. page 222.*  
 BRUTUS , tragédie. . . . . 237.

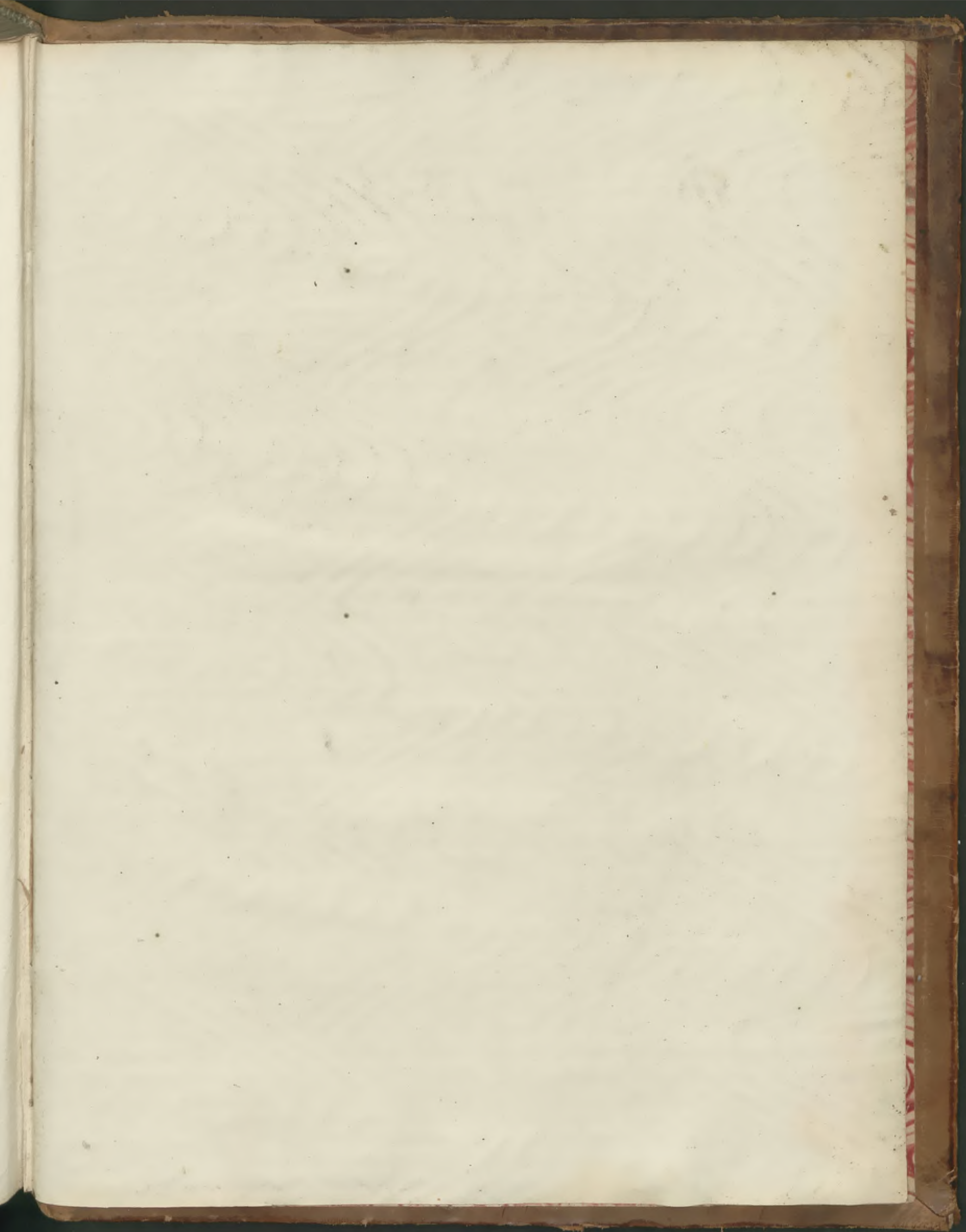
*Lettre en Italien de Mr. le Comte Algarotti à Mr. l'Abbé Fran-  
 chini Envoyé du Grand Duc de Toscane à Paris , au sujet  
 de la tragédie de la MORT DE CÉSAR. . . . . 308.*  
 LA MORT DE CÉSAR , tragédie. . . . . 313.

*Avertissement sur la tragédie de ZAYRE. . . . . 362.*  
*Epitre dédicatoire à Mr. Fakener , Marchand Anglais , depuis  
 Ambassadeur à Constantinople. . . . . 363.*  
*Epitre à Mlle. Goffin , jeune actrice qui a représenté le rôle de  
 ZAYRE avec beaucoup de succès. . . . . 372.*  
*Seconde lettre à Mr. Fakener , alors Ambassadeur à Constanti-  
 nople. . . . . 374.*  
*Lettre à Mr. de la Roque sur la tragédie de ZAYRE. 382.*  
 Z A Y R E , tragédie. . . . . 391.

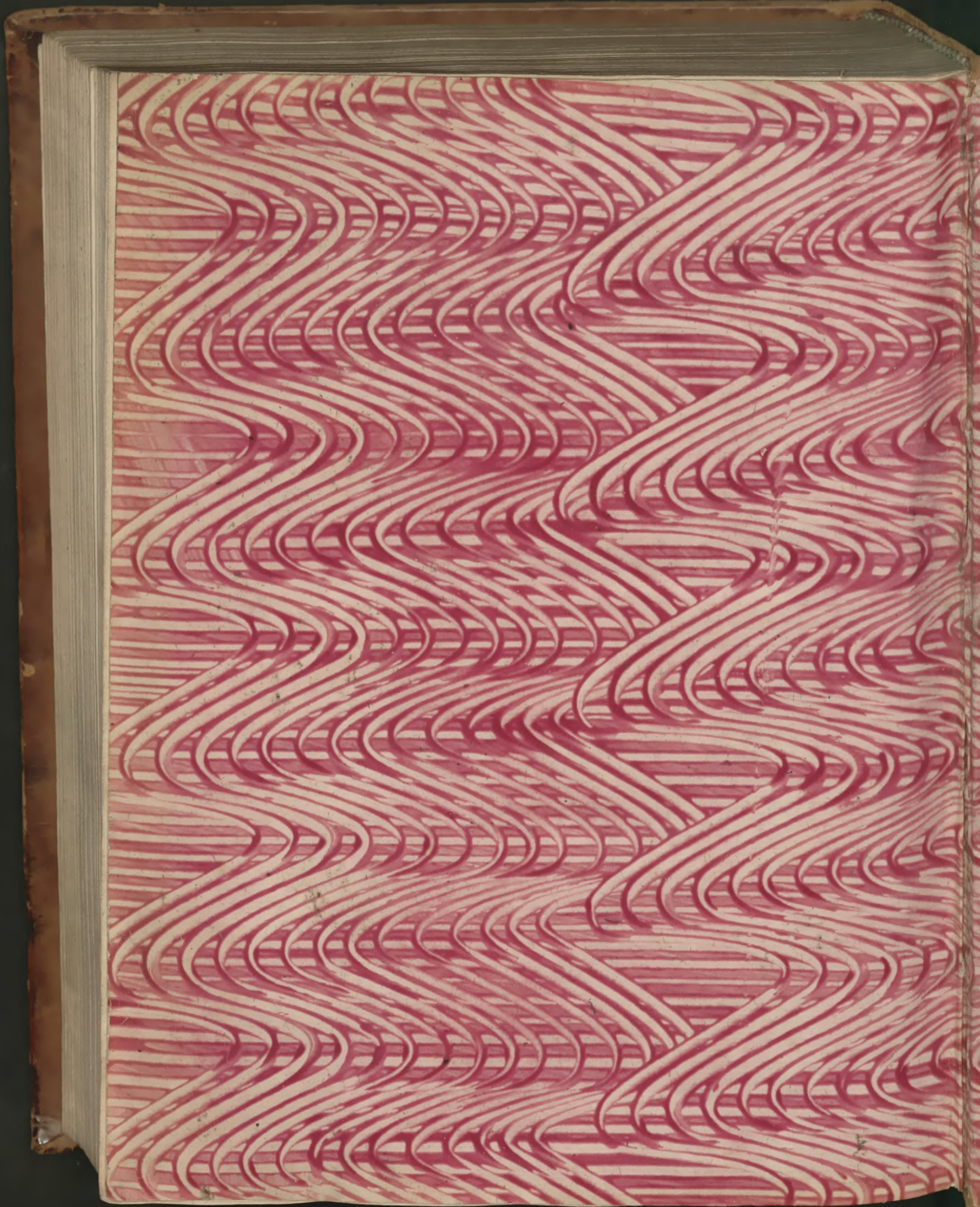
*Epitre à Madame la Marquise du Chastelet , à l'occasion de la  
 tragédie d'ALZIRE. . . . . 469.*  
*Discours préliminaire. . . . . 474.*  
 ALZIRE , ou les AMÉRICAINS , tragédie. 479.

---











F \* 794076



